

COURS COMPLET DE FIEVRES,

PAR FEU M. DE GRIMAUD,

Professeur en Médecine de l'Université de Montpellier.

Tome Premier.

Ex libris Frouty m. D.

A MONTPELLIER,
De l'Imprimerie de JEAN-FRANÇOIS PICOT, rue des Capucins, n°. 200.

M. DCC. XCI.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE,

Par M. DUMAS, Docteur en Médecine.

LA doctrine des fièvres, telle qu'elle est exposée dans cet ouvrage, paroîtra peut-être nouvelle, quoique dans le fond elle soit aussi ancienne que les premières connoissances de médecine; elle embrasse tout ce qui peut contribuer à éclaircir cette partie importante de l'art, à fixer ou étendre les idées que nos maîtres nous en ont transmis, les phénomènes propres à la fièvre, ceux qui s'y joignent comme des accidens étrangers, les mouvemens de la nature qui constituent l'acte fébrile pris en général, les causes différentes qui spécifient chaque espèce de fièvre en particulier, la distinction nette et précise de leur marche, de leur génie, de leur caractère, de leur nature, les symptômes, les révolu-

tions, les progrès, le traitement et la terminaison de chaque fièvre considérée dans son principe, dans son accélération, dans son dernier terme, dans toutes ses variations indéfinies; tel est le vaste tableau dont cet ouvrage offre le développement; tels sont les objets qui composent ce méthodique ensemble de notions particulières et de principes généraux, dont le rigoureux enchaînement permet au lecteur de suivre sans effort l'ordre et l'affiliation qui les unissent.

Le progrès de l'esprit humain dans la médecine, comme dans toutes les sciences d'observation, n'a été retardé, que parce que les modernes veulent commencer par voir et par penser eux-mêmes, sans connoître ce que les anciens ont pu voir et penser avant eux : de cette manière ils perdent le fruit des observations et des découvertes anciennes, ils se laissent entraîner par une inclination secrète vers tout ce qui porte le caractère de

la nouvauté ; ils se trompent sans cesse sur la nature des choses qu'on a déjà connues et qu'ils croient neuves, parce qu'ils ne les connoissent pas ; ils veulent toujours faire usage de leur esprit dans les matières même qui les surpassent, et ils méprisent indifféremment toutes les autorités que nos anciens maîtres nous fournissent. Leurs travaux et leurs recherches ne sont point éclairés par les opinions et les vues des hommes qui les ont précédés ; leurs connoissances acquises avec lenteur, n'obtiennent, qu'après un long espace de temps, la certitude qu'elles auroient eu d'abord, si elles se fussent réglées sur l'esprit et la raison de ces premiers sages qui, dans leur sublime philosophie, n'ont rencontré de rivaux qu'après avoir eu des imitateurs.

C'est en effet par une profonde et constante méditation des livres anciens, c'est par la faculté précieuse et rare de saisir leur esprit et leur

manière, que les Auteurs modernes parviennent quelquefois à prendre ce caractère de force et d'élévation, qui distingue les temps fortunés de la Grèce et de Rome, et que l'on cherche vainement dans les productions ordinaires de nos jours. Il est vrai que la méthode simple et sévère de ces grands maîtres n'offre point le même charme à l'ambitieuse activité des esprits réformateurs ; mais il semble qu'une méthode dont les hommes se sont servis pour créer une science, doit être aussi la meilleure, lorsqu'il s'agit de la perfectionner et de l'agrandir.

Je ne chercherai point à prévenir le jugement du lecteur sur la solidité de celle qu'on a suivi dans cet ouvrage ; il me suffira, pour la faire goûter, d'y préparer les bons esprits, en exposant quelques idées préliminaires qui pourront jeter de l'éclaircissement sur plusieurs de ses points.

Avant de commencer une étude

quelconque, il importe de se faire une idée bien nette des choses qui doivent en composer l'objet. Le mot *fièvre* ayant été pris sous des acceptions fort différentes, il seroit impossible de lui assigner une valeur réelle et positive, si l'on vouloit s'attacher aux définitions logiques, aux idées générales, abstraites, que les Auteurs en ont donné. Tout ce qui intéresse le médecin se réduisant à connoître la nature, la marche, la terminaison, le traitement des maladies, toute idée générale qui ne signifie aucune de ces choses distinctement, ne signifie rien de distinct et de réel; toute expression vague qui n'emporte aucune idée claire de ces choses, n'emporte clairement l'idée de rien; cette réflexion devroit suffire pour faire comprendre que dans une méthode sage et lumineuse, il faut décrire les maladies et non pas les définir, parce que les descriptions seules peuvent présenter un ensemble de

phénomènes capables de caractériser une maladie, et d'en indiquer la nature, la marche, les terminaisons, le traitement : c'est un principe de la plus grande importance, et que l'on ne sauroit trop souvent rappeler.

Définir une maladie, c'est fixer, d'une manière abstraite, un petit nombre de caractères, d'après lesquels on croit pouvoir la reconnoître et la distinguer de tout ce qui n'est pas elle . . . Décrire une maladie, c'est tracer, sous forme historique, l'ordre ou la suite des phénomènes qu'elle embrasse depuis son commencement jusqu'à sa fin.

Une définition renferme toujours des circonstances qui ne tombent point sous les sens, mais qui se laissent concevoir par une abstraction de l'esprit, d'après d'autres circonstances que les sens apperçoivent; ainsi, par rapport à la fièvre, *Galien* la définit, *une augmentation de chaleur, dépendante d'une affection du cœur, et*

transmise à tous les organes par le moyen des artères et des veines.. Boerhaave, *un état de plus grande vélocité dans les mouvemens des artères et du cœur*... Sauvages, *un état, dans lequel les forces du pouls sont augmentées, relativement à celles des membres*. Or, l'affection du cœur supposée par *Galien*, et la manière dont, suivant lui, la chaleur se distribue à tout le corps dans la fièvre, l'accroissement de vélocité que *Boerhaave* admet dans l'action du cœur, le rapport des forces du pouls à celle des membres que *Sauvages* donne pour caractère définitif de la fièvre; toutes ces circonstances qui entrent dans les définitions de ces Auteurs, sont-elles susceptibles d'être vues, d'être saisies, d'être confirmées par le témoignage des sens? Non. Elles se dérobent à leur lumière, elles sont inappréciables par eux, elles restent complètement invisibles par elles-mêmes; l'esprit ne s'élève à les connoître qu'à force de réfléchir, de com-

parer, d'abstraire, de combiner entr'elles les idées simples qui résultent immédiatement des sensations.

Une description rassemble un grand nombre de circonstances visibles, palpables, manifestes, que le seul exercice des sens peut découvrir et vérifier; car il n'est aucun phénomène sensible qui puisse être exclu de la définition descriptive d'une maladie. Or, les choses abstraites égarent l'esprit et le font souvent incliner à l'erreur; les choses sensibles l'éclairent et le dirigent toujours à la vérité. Il est donc plus raisonnable, plus conforme à la bonne philosophie médicale de décrire les maladies d'après des idées simples fournies par le rapport immédiat des sens, que de les définir d'après des idées abstraites, formées par la réflexion et le travail de l'esprit.

On a reconnu de tout temps, combien il est difficile de trouver dans une maladie un caractère assez tran-

chant, qui convienne à toutes ses espèces, et qui ne puisse pas s'appliquer à quelqu'autre. Les anciens définissoient peu et décrivoient beaucoup ; ils ne s'attachoient point à généraliser un petit nombre de phénomènes mal observés, pour leur donner ensuite le nom d'une maladie au hasard ; mais ils observoient, ils rassembloient avec ordre tous les phénomènes essentiels du même genre, et ils en formoient un tableau qui représentoit la maladie d'une manière nette et constante ; ils ne surchargeoient pas leur mémoire de définitions, de dénominations, de termes inutiles ; mais par de sages descriptions, ils fixoient, ils soutenoient la vue de l'esprit, en la dirigeant toujours sur des objets sensibles et réels. C'est une loi commune à toutes les descriptions, qu'elles présentent un nombre de caractères suffisans pour exprimer les rapports, les différences, la nature entière des choses qui sont

décrites ; c'est l'action de plusieurs causes, combinées dans le corps vivant, qui constitue la nature des maladies dont il est atteint. La description d'une maladie doit donc, autant qu'il est possible, représenter à l'esprit la série et la combinaison des causes qui se réunissent pour la produire : or, ces causes, capables d'effets si différens, de résultats si variés, peuvent toutes se réduire à deux chefs principaux, savoir ; à celles que je nomme causes *déterminantes*, et à celles que je nomme causes *occasionnelles.*

Par causes *déterminantes*, j'entends ce qui est absolument nécessaire pour qu'une maladie existe, et qui a besoin d'être entièrement détruit, pour qu'elle n'existe plus ; ainsi, la présence du virus vénérien et l'irritabilité particulière du canal de l'urètre, forment les causes *déterminantes* de la gonorrhée vénérienne : celles d'une fièvre saburrale, d'une fièvre gastrique, ou bi-

lieuse, ou pituiteuse, consistent dans une collection de sucs alimentaires, ou bilieux, ou pituiteux, jointe à la foiblesse des premières voies qui les renferment.

Les causes *déterminantes* agissent de deux manières, c'est-à-dire, ou bien elles agissent pour déterminer la nature de la maladie, ou bien elles agissent pour déterminer la forme et les symptômes de la maladie. Or, ce qui détermine la nature d'une maladie, c'est l'état vicieux des solides ou des fluides, ou des uns et des autres à la fois, par l'effet duquel les fonctions se dérangent, l'économie se trouble, le corps devient souffrant. L'altération inflammatoire du sang, que je crois être la partie fibreuse surabondante de ce fluide, l'action augmentée des solides et du système artériel spécialement : voilà les causes qui déterminent la nature des maladies inflammatoires; celle des affections bilieuses est déterminée par la

bile prédominante dans les humeurs ; celle des maladies nerveuses, par le spasme ou l'atonie, par la tension ou le relâchement, par le *strictum* ou le *laxum* des parties solides, etc.

Telles sont toutes les causes que les modernes appèlent *causes matérielles*, et que j'appelerai *causes déterminantes essentielles* pour me conformer à ma division méthodique, et pour marquer d'ailleurs qu'elles fixent l'essence des maladies.

Le second ordre de causes *déterminantes* renferme celles qui donnent aux maladies les formes qui leur sont propres, c'est-à-dire, qu'elles déterminent une maladie, dont la nature est déjà fixée, à se présenter sous telle ou telle forme, sous telle ou telle apparence de symptômes. Or, ce qui imprime aux maladies la forme, l'apparence, les allures qu'elles affectent, peut être rapporté, soit aux modifications générales des forces exhaltées ou affoiblies dans tout le corps ; soit

à la disposition vicieuse de quelque organe particulier, qui se trouve dans un état relatif d'irritation ou de foiblesse.

Lorsque la cause *déterminante essentielle*, la cause matérielle d'une maladie survient, cela ne suffit pas pour qu'il y ait maladie; il faut encore, ou qu'elle affecte notablement tout le corps, au point de produire des phénomènes morbifiques sensibles, ou qu'elle affecte un organe particulier, au point d'en faire le *siége*, le foyer des symptômes qui se produisent par elle. Ainsi, une collection d'humeurs dépravées dans l'estomac, qui irrite les nerfs et décide des convulsions, représente bien la cause *déterminante essentielle* de ces convulsions; mais, pour qu'elles se fassent sentir, il faut de plus que le système nerveux sensible en éprouve l'impression, et qu'il réagisse contr'elle par des mouvemens qui ne lui sont pas proportionnés : et c'est la disposition du système sensible, mise en jeu par

les humeurs corrompues de l'estomac, qui détermine la forme convulsive de la maladie ; telle est la seconde espèce des causes *déterminantes* que j'appelerai *causes déterminantes formelles*, et que l'on désigne simplement dans les écoles, sous le nom de *causes formelles*.

L'altération inflammatoire que j'ai rapportée à la surabondance de la partie concrescible, fibreuse du sang, opérée par une fixation plus grande d'oxigène, qui transforme en matière fibreuse une quantité plus considérable de matière gélatineuse, le *lentor inflammatorius* des Auteurs ; en un mot, la cause déterminante essentielle des maladies inflammatoires, peut développer, tantôt des ophtalmies, tantôt des angines, tantôt des péripneumonies, selon qu'elle se place sur les parties de l'œil, sur la gorge, ou sur le poumon ; ce qui la fixe ainsi tantôt sur l'œil, tantôt sur la gorge, tantôt sur le poumon, c'est ce que je dis être la cause *déterminante formelle* de la maladie. Ces deux

causes

causes réunies renferment tout ce qu'il faut pour préparer et pour produire la maladie, dont le développement est assuré dès qu'elles se rencontrent, et c'est un avantage que les causes occasionnelles ne peuvent point avoir.

Par causes occasionnelles, j'entends tout ce qui, sans avoir sur la production des maladies une influence aussi directe que les causes déterminantes, leur fournit cependant l'occasion de se développer : ces causes peuvent occasionner les maladies, en agissant de deux manières, 1°. en disposant le corps à la production simultanée des causes déterminantes; 2°. en sollicitant les effets sensibles de ces causes lorsqu'elles sont déjà produites; ainsi, la vigueur du tempérament, la force des solides, l'épaississement ou la concrescibilité des fluides, l'âge de la jeunesse, la constitution pléthorique, l'impression soutenue d'une température froide et sèche, l'usage long-temps continué

de boissons échauffantes et d'alimens succulens, etc. Voilà des causes qui introduisent peu à peu dans le corps les causes déterminantes des maladies inflammatoires, en disposant les solides, les fluides et les forces à contracter cet état vicieux qui les caractérise. L' impression brusque du froid, le passage subit d'une température à une autre température opposée, des alimens, des boissons de mauvaise qualité, une transpiration supprimée, la réplétion de l'estomac, des miasmes contagieux, un accident imprévu, les émotions de l'ame, etc.: voilà des causes qui peuvent occasionner des maladies inflammatoires en agissant sur des corps mal disposés, parce qu'elles suscitent le développement, elles réalisent l'effet des causes déterminantes qui existent déjà.

Il y a donc cette différence entre les causes occasionnelles prédisposantes, et les causes occasionnelles excitantes, que les premières agissent

avant la production des causes déterminantes, tandis que les secondes n'agissent qu'après ; elles n'ont de puissance que pour mettre en jeu ces causes qui sont établies avant elles, pour fixer le moment où elles vont se manifester par des phénomènes maladifs. Je ne dois rien dire ici sur leur nature, sur leur manière d'agir, sur leurs différences ; je n'ai pas l'intention de les faire connoître en détail ; l'objet de ce discours sera rempli, si, donnant une division générale de toutes ces causes de maladies, je suis venu à bout de les exposer d'une manière plus méthodique et plus claire, qu'on ne le fait communément, afin de rendre plus facile la lecture du cours de fièvres qui embrasse le reste dans son vaste dessein.

Il se présente cependant une considération très-importante sur laquelle le cours de fièvres ne fixe point l'esprit du lecteur avec assez d'exactitude et de force ; c'est que depuis la fortune

prodigieuse et méritée, que les écrits des Médecins Allemands viennent de faire en France, et sur-tout à Montpellier, on accorde un peu trop à l'influence des constitutions générales de l'air, pour omettre ou négliger d'autres causes puissantes, qui se combinent avec celles-là, et concourent très-efficacement à la production des maladies communes, séduits par la facilité avec laquelle la pratique de l'art se lie à la doctrine des constitutions annuelles; il est des médecins qui ne veulent rien voir au-delà, et qui dédaignent tout ce que cette cause générale ne peut comprendre dans l'étendue de son domaine: on a de tout temps accordé la plus grande influence aux constitutions de l'air, soit pour modifier les fonctions ordinaires du corps humain, soit pour imprimer un caractère particulier aux maladies qui le dérangent. *Baillou*, celui de tous les médecins françois qui me semble avoir apporté le meilleur esprit dans l'étude

de la médecine, *Baillou* pense qu'*Hippocrate* et les autres médecins, dont il fut le maître et le modèle, n'admettoient quelque chose de divin et de sacré dans les maladies, que pour mieux représenter cet empire inconcevable par lequel les cieux s'assujettissent la terre, parce que, dit-il, dans l'esprit d'*Hippocrate*, l'air étoit compris sous le nom de ciel, et le nom de ciel emportoit l'idée de quelque chose de divin; en sorte que l'air, le ciel et le principe divin formoient dans son langage trois expressions synonymes qui signifioient précisément la même chose; et voilà pourquoi *Hippocrate* qualifioit de cause divine l'influence de l'air sur la santé et sur les maladies des êtres vivans. » De cœlo » ita sentit ut ab eo morborum occasio » noscatur, cum quæ à cœlo sunt » inepte accommodatur. (*Baillou*, de vig. et mul. morb. cap. IV, op. om. tom. 4.)

C'est à tort cependant que *Galien*

et plusieurs autres ont accusé *Hippocrate* d'avoir exclusivement voulu déduire toutes les maladies des seules constitutions de l'air, puisqu'il en cherche toujours l'origine dans les dispositions particulières inhérentes au tempérament de chaque sujet, dans la nature du terrain, dans la situation des cieux que les malades habitent, dans la qualité des alimens, dans celle des eaux, des airs, dans les habitudes, les passions et le régime. On ne peut déterminer avec précision jusqu'à quel point ces causes se combinent et se soutiennent pour modifier l'influence des constitutions générales de l'air, et pour étendre ou borner ces effets réels qu'on leur suppose dans la production des maladies; il semble raisonnable de penser que ce mélange, cette succession de différentes causes réunies sous divers rapports, peut seule expliquer comment, d'après les observations d'*Hippocrate* et de *Sydenham*, la même température de l'air peut quelquefois ré-

pondre à des maladies fort différentes ; car si, malgré leur différence, ces maladies naissent et s'entretiennent sous une seule et même constitution de l'air, il faut bien qu'elles soient favorisées par d'autres causes indépendantes des constitutions générales, et qui se tirent des températures précédentes, de la nature du pays, des tempéramens divers, de la maniere de vivre, des habitudes et des passions ; d'où il suit qu'une température donnée, qui, relativement aux températures précédentes, à la qualité du pays, au tempérament des malades, à la manière de vivre, aux habitudes et aux passions, paroît douce et salubre, deviendra pernicieuse et funeste, si toutes ces circonstances viennent à changer ; c'est à la combinaison successive de pareilles causes qu'il faut attribuer cette variété de formes et de figures que présentent ces épidémies, et qui faisoit dire à *Sydenham*, qu'après en avoir connu quatre-vingt-dix-neuf, il

méconnoîtroit encore la centième. Nous avons placé au premier rang l'influence des constitutions précédentes; n'est-on pas en effet obligé de remonter à des temps reculés pour assigner l'origine de ces maladies qui règnent épidémiquement pendant plusieurs années, sans qu'il soit possible d'en rapporter la cause à aucune qualité sensible de l'air. *Hippocrate* avoit déjà observé qu'une maladie pouvoit se prolonger pendant quatre saisons, et même pendant plusieurs années consécutives, lorsqu'elle a une fois franchi les bornes ordinaires de sa durée. *Sydenham* a fait la même observation, et il a décrit en différens temps les mêmes maladies qui s'étoient propagées pendant plusieurs années, sans que la température de l'air cessât d'éprouver ses révolutions habituelles. Il a vu qu'il suffisoit à une constitution de s'étendre par des circonstances accidentelles, pour qu'elle portât ensuite son empreinte sur un grand nom-

bre de constitutions subséquentes ; ainsi, l'hiver de 1683 ayant été fort rigoureux, rendit plus sensible l'effet de l'été qui lui succéda, et la constitution bilieuse eût bientôt pris une supériorité tranchante. L'hiver de 1684, très-doux en comparaison du précédent, n'eût pas la force d'abattre le génie bilieux qui continua de régner sur tout le printemps de cette année, et jusqu'à la fin de 1686, dont l'hiver offrit encore des péripneumonies bilieuses, qui datoient réellement de trois années antérieures. *Cartheuser* avoit donc raison, lorsque, pour découvrir la cause d'une épidémie, il renvoyoit à des temps bien éloignés de ceux où elle se manifestoit pour la première fois : et c'est d'après une suite d'observations semblables, que le Chancelier *Bacon* recommandoit de la chercher, moins dans l'état présent de la température, que dans celui qui a précédé. Il faut rapporter à une succession semblable des mêmes tempé-

ratures de l'air, les dispositions particulières que contractent les habitans d'un même pays, et qui les rendent susceptibles de certaines maladies auxquelles les étrangers échappent, parce qu'ils n'ont point été soumis à l'impression successive des températures dont elles procèdent. Ainsi, *Erasme*, en donnant une description de la suette, assure que la première épidémie qu'on observa en Angleterre, les Anglois furent les seuls attaqués, tandis que les étrangers n'en éprouvèrent aucune atteinte. Un historien grec parle d'une peste qui fut épidémique à Constantinople, vers la fin du huitième siècle, et qui n'affecta que les naturels du pays.

Mais il ne suffit pas de connoître tout ce qui se rapporte aux températures de l'air, pour se former une idée complète des causes capables d'occasionner des maladies, il faut mettre en considération toutes les circonstances locales qui déterminent la na-

ture d'un pays, telles que la hauteur des terres, la distance de la mer, le voisinage des marais, la direction des vents, la nature du terrain et les exhalaisons qui s'en élèvent.

Les maladies sur les hautes montagnes ont une marche plus précipitée, plus véhémente, des crises plus multipliées, plus complètes, elles pêchent par excès plutôt que par défaut de fièvre ; et la médecine doit s'y régler souvent d'après les loix d'une expectation passive : on observe le contraire dans les lieux bas et enfoncés où la nature semble bien éloignée d'apporter une activité pareille dans le développement des phénomènes maladifs (ouvrages de *Bacon*.)

Le voisinage des marais entretient constamment un atmosphère de miasmes putrides et contagieux qui portent sur les forces nerveuses des organes, et donnent une tendance vers la malignité à toutes les maladies que leur impression fait naître ; il existe

tant d'ouvrages intéressans sur cette matière, que je n'ai pas besoin d'y arrêter plus long-temps l'esprit du lecteur : des hommes célèbres en ont traité avec tant d'exactitude et de perfection, que pour en parler encore, je serois réduit à répéter les éloges et les idées des *Bacon*, des *Hoffmann*, des *Lancisi*, des *Mosca*, des *Huxham*, et de plusieurs autres, parmi lesquels M. *Beaumes* occupe, sans contredit, une des premières places. Cet auteur a principalement fort bien connu la manière dont les effleuves marécageux changent et modifient les constitutions générales de l'air.

Les insectes sont très-multipliés dans le voisinage des eaux stagnantes ; et la multiplicité des insectes répandus dans l'atmosphère, peut être regardée comme un signe de maladies graves qui se préparent. *Rivière* rapporte avoir observé une fièvre épidémique d'un très-mauvais caractère, qui ne fut annoncée que par une quantité prodi-

gieuse d'insectes. *Bacon* et *Valeriola* vouloient que l'on prédît l'approche de quelque épidémie pestilentielle dès qu'il paroissoit beaucoup de mouches, de moucherons, de grenouilles, ect. Il n'est pas moins important de considérer la direction des vents à laquelle répondent toujours la propagation et la marche des maladies contagieuses; la nature de chaque vent détermine d'ailleurs celle d'un grand nombre de maladies indépendantes de contagion, le vent du midi relâche les solides, affoiblit encore le corps, le jette dans l'inertie et la langueur, il semble le dissoudre, suivant une expression heureuse d'*Hippocrate*, *torpidum reddere ac dissolvere*; le vent du nord irrite et produit dans les fibres plus de rigidité, plus de tension, il occasionne des maux de gorge, des douleurs de poitrine, des constipations, des difficultés d'urines. *Hippocrate*, de hom. p. 6; mais, parmi ces causes puissantes, pour décider les maladies qui ne peuvent se

déduire des seules constitutions générales de l'air, nous n'en connoissons pas de plus ordinaires que le régime, c'est à dire, la manière de régler l'usage des choses nécessaires à la nourriture et à la conservation du corps. M. *Barthez* observe, contre un préjugé reçu, que les hommes de la classe du peuple la plus pauvre et la plus laborieuse, n'ont point toute la vigueur qu'on est tenté de lui attribuer; ils s'épuisent par de pénibles travaux, et leurs forces ne sont point réparées par une nourriture trop communément peu abondante et de mauvaise qualité: telle est sans doute la principale raison pour laquelle la saignée et les purgations causent souvent, chez les domestiques, des défaillances et une résolution singulière de forces, comme le premier des médecins françois, *Baillou*, l'a observé. *Galien*, dans son *methodus medendi*, parle de la fièvre par abstinence, et il dit: qu'étant appelé à temps, il la guérissoit en donnant du pain et du

vin chaud dès le début du frisson ; il ajoute que s'il donnoit le remède dans cet instant, le malade éprouvoit, après le frisson, une chaleur considérable, mais sans fièvre ; tandis que s'il le donnoit à la fin du frisson, le malade avoit toujours et la chaleur et la fièvre.

L'influence du régime ne se manifeste jamais mieux que dans l'histoire des maladies propres aux gens de mer, parce que les gens de mer étant exposés au même concours de causes extérieures, affectés par les impressions semblables d'une température plus uniforme, et d'un milieu plus constant, ils doivent recevoir les impressions du régime avec plus de netteté, plus d'évidence, et laisser plus facilement connoître les effets variables qui en résultent : or, les observations de *Lind* et de *Rouppe* sur le scorbut, rapprochées et comparées ensemble, prouvent que le scorbut des Anglois, accoutumés à vivre de substan-

ces animales et de salaison, incline vers la dégénération putride, chaude, bilieuse des humeurs, tandis que le scorbut des Hollandois, qui se nourrissent de substances végétales et de poisson, tient à l'épaississement gélatineux à l'altération muqueuse et froide que *Rouppe* fait dépendre des causes qui entretiennent un sang épais, lent et tenace: *Quæ lentum, spissum crassum atque terrestrem forent. De morb. navig.* M. *de Haën* rapporte aussi l'affection scorbutique qui désole les peuples septentrionaux, voisins de la mer, à ce qu'ils mangent des végétaux fortifians et toniques auxquels il sont obligés de substituer la viande de poisson qui les amolit et les énerve.

C'est à des erreurs de régime qu'il faut rapporter, comme à sa cause occasionnelle, la maladie décrite par *Wagler* et *Roëderer*, sous le titre de maladie muqueuse *de morbo mucoso*. L'usage des substances farineuses, humides, des viandes à demi pourries,

des

des eaux pluvieuses et chargées d'ordures, l'assemblage d'une multitude de soldats entassés; telles furent les causes indépendantes des constitutions de l'air qui donnèrent lieu à la maladie muqueuse décrite par ces Auteurs.

Les habitudes contractées depuis longtemps, et les fortes affections de l'ame, peuvent, par leur seule influence, donner au corps une disposition vicieuse qui modifie singulièrement l'effet des constitutions générales de l'air. *Baillou* comparoît les passions à une fièvre brûlante qui consume et mange le corps avec cette différence cependant, que les passions, long-temps soutenues, laissent après elles une foiblesse plus profonde, plus difficile à corriger que celle qui s'établit à la suite de la fièvre: c'est un fait acquis par une observation journalière que le chagrin retarde l'accroissement des organes, et rétrécit en quelque sorte le cercle de leurs mouvemens. Il y a peu de maladies malignes dont la source ne re-

monte, peut-être, à quelque passion vive et fortement concentrée. Leur effet principal est d'embarrasser, d'arrêter, de suspendre l'exercice des fonctions ordinaires; en sorte que la nature semble abandonner ou omettre le développement de ses forces pour s'occuper uniquement de l'objet qui cause sa passion. Elle se plie, elle s'accoutume à ces sortes d'omissions répétées, et il en résulte une cause toujours imminente de malignité, parce que dans l'acte d'une maladie simple et bénigne, la nature se refusant à des efforts dont elle a perdu l'usage sous le joug des passions, elle précipite la résolution complète des forces qui détermine l'état malin. Il est un principe capable de jeter quelque lumière sur cet objet, que je crois pouvoir exposer ici, comme étant le résultat d'un grand nombre de faits observés par les moralistes et par les médecins, c'est que les passions paroissent avoir d'autant plus

d'effet pour produire des maladies qu'elles tiennent davantage aux rapports moraux qui unissent les hommes dans l'état de société, et qu'au contraire elles semblent agir avec d'autant moins de force pour en décider qu'elles tiennent davantage aux rapports physiques qui lient l'homme à la conservation de son individu et de son espèce. D'après ce principe, l'ambition, l'avarice, l'envie qui ne peuvent exister que dans l'état social, sont les plus funestes des passions, l'amour qui s'isole et fuit la société, doit être la moins dangereuse, comme la plus naturelle de toutes.

Sanctorius nous rapporte un exemple frappant de ce que peut l'habitude pour transformer en causes de maladies les impressions les plus saines et réciproquement. *Sanctorius* rapporte qu'un homme, après avoir passé vingt ans dans un cachot, ne fut pas plutôt sorti de ce lieu infect, qu'il fût attaqué d'une maladie maligne; il en guérit,

mais sa santé demeura chancelante pendant une année entière : il ne parvint à une guérison parfaite que lorsqu'il eût mérité d'être mis en prison de nouveau. *Sanct.* meth. vit. err. pop. M. *Vigarous*, digne Professeur de l'Université de Montpellier, a connu un homme qui avoit tellement contracté l'habitude du vin, qu'il falloit lui en permettre l'usage dans toutes ses maladies, et que l'on décidoit chez lui les symptômes les plus fâcheux, dès qu'on vouloit le priver d'en boire. C'est au pouvoir de l'habitude qu'il faut rapporter toutes ces dispositions particulières, que les hommes doivent souvent à leur manière de vivre et à la profession qu'ils exercent, comme on peut s'en convaincre par la lecture de l'ouvrage de *Ramazzini*, sur les maladies des artisans. Une des précautions les plus importantes pour empêcher que les maladies des pères passent aux enfans par voie d'hérédité, c'est le choix d'un état dont l'exercice

ne favorise point la disposition native qu'on a droit de soupçonner chez ceux qui sont menacés d'une maladie héréditaire. Un sujet né de parens phthisiques doit rejeter toute profession qui exerceroit trop fortement les organes de la poitrine. *Baillou* a remarqué que les effets les plus graves des maladies se font sentir à l'estomac chez les sujets accoutumés à travailler le dos courbé, ou à écrire en s'appuyant sur ce viscere. Telles sont les causes qui, conjointement avec les températures de l'air, agissent pour déterminer des maladies, et qui doivent être connues et évaluées par quiconque veut s'élever à la connoissance complète de notre système pathologique.

S'il est un moyen de faciliter la connoissance des maladies, et de remonter à la véritable source de chaque espèce, c'est sans doute de les diviser par ordre, et de les embrasser toutes dans les limites d'une classification pré-

cise qui exprime bien nettement la suite de leurs analogies et de leurs différences mutuelles. On a senti de tout temps l'importance d'une méthode pareille, et dans chaque siècle il y a eu des médecins qui se sont attachés à la développer et à l'étendre ; mais ils se sont plus ou moins écartés du but en voulant ajouter ou changer à la simplicité du plan sur lequel opère la nature.

Il y a deux sortes de méthodes pour classer les maladies comme pour classer tous les êtres matériels ; il y a des méthodes artificielles, il y a des méthodes naturelles.

Les méthodes artificielles sont celles où l'on classe les maladies d'après un petit nombre de caractères extérieurs qui varient dans chaque méthode, selon l'esprit de son Auteur ; ainsi, les uns ont classé les maladies d'après les circonstances anatomiques des organes affectés ; d'autres d'après les symptômes apparens qui les accompagnent.

Les méthodes naturelles sont celles où les maladies se trouvent classées d'après une collection, un ensemble de caractères qui indiquent leur nature réelle, et qui fixent leur véritable traitement. Telle est la méthode qui les range suivant l'ordre et la nature de leurs causes déterminantes bien connues.

Le grand principe des classifications artificielles, est de choisir un certain nombre de caractères évidens et faciles pour diriger la marche du praticien, en abrégeant ses recherches à l'aide d'une nomenclature plus ou moins étendue ; de pareilles méthodes sont analogues à celles des botanistes nomenclateurs, qui, d'après quelques caractères apparens des plantes, les distribuent en classes, en genres et en espèces. Le grand principe des méthodes naturelles, est de classer les maladies suivant leurs rapports naturels de convenance et de disconvenance ; dans l'esprit de ces méthodes, on doit

ramener aux mêmes genres toutes les maladies qui demandent le même mode de traitement, et regarder comme espèces différentes tous les cas particuliers où il faut des modifications essentielles et particulières du traitement approprié à la maladie générique; il en résulte une nomenclature précise, lumineuse et propre à faire connoître la nature même des maladies qu'elle exprime. On pourroit la comparer au système méthodique de nomenclature proposé par les chimistes modernes, dans lequel chaque nom porte à l'esprit l'idée exacte de l'être chimique qui est désigné par lui. M. *Vicq-d'Azyr* a tenté l'ébauche imparfaite d'une nomenclature semblable pour l'anatomie; cet homme célèbre la perfectionnera sans doute, si, comme je le pense, elle est vraiment susceptible de perfection. La médecine aura sûrement un jour ses hommes de génie, qui réformeront aussi la sienne en partant des vues pré-

cieuses que nos classifications naturelles fournissent.

Comme la nature des maladies est une, et qu'il n'y a dès-lors qu'une seule manière naturelle de les considérer, la méthode adoptée par M. *de Grimaud* doit être la bonne, ou son ouvrage ne vaut rien ; car les applications qu'il fait des loix de la nature à la doctrine des fièvres, doivent être solides et justes, s'il les connoît ; elles ne peuvent qu'être futiles et fausses, s'il les ignore. Ceux qui se sont chargés de mettre au jour cette savante production, n'avoient donc pas le droit d'y faire des retranchemens ou des corrections que l'Auteur n'avoit pas cru nécessaires : on a pensé devoir la présenter au lecteur telle qu'elle est sortie de ses propres mains, et non pas réformée, changée, altérée, rendue méconnoissable par le travail d'un autre. Sans doute on y rencontrera des erreurs, des rapprochemens forcés, quelques idées confuses, des vues

exaltées ; chacun y trouvera des principes plus ou moins erronés, selon qu'il aura lui-même des principes qui s'en rapprochent plus ou moins ; c'est une affaire d'opinion, de préjugé peut-être, et je ne pense pas qu'un éditeur doive dénaturer un ouvrage, mutiler les opinions d'un Auteur, substituer les siennes à leur place pour se prêter aux idées différentes que certaines personnes établissent sur la même matière. J'ai balancé long-temps, je l'avoue, entre le sentiment qui m'invitoit à respecter jusqu'aux erreursd'un grand maître, et l'impulsion de mes propres idées qui me poussoient à changer quelquefois l'ordre et la nature des siennes ; car si mon ame, pleine de reconnoissance et d'amitié, a quelquefois fermé la vue de mon esprit aux écarts légers du sien, les progrès de ma raison m'amènent chaque jour à les connoître et à les rectifier. Mais en livrant son ouvrage

au public, j'ai mieux aimé suivre la voix du sentiment que celle de la raison, et je n'ai pas voulu le montrer ou le faire autre que ce qu'il est. Les fautes de style sont les seules que les Editeurs se fussent permis de corriger, s'ils l'avoient pu, sans nuire trop souvent au fond même des choses; il m'a d'ailleurs été impossible de suivre la marche de cette édition que M. Sarrus, Docteur en Médecine, & héritier de l'Auteur, a dirigé dans ses moindres détails, en n'épargnant ni avances ni soins pour la rendre meilleure.

Il a paru depuis peu une autre édition du même ouvrage, donnée par une personne qui n'ose se nommer, et qui s'intitule le plus chéri des disciples de l'Auteur. Ce disciple très-chéri, devoit-il par reconnoissance usurper la propriété de son maître pour en disposer sans égard aux intentions qu'il a exprimées lui-même dans son testament? Nous ne dirons

rien sur la manière dont cette édition furtive est exécutée; toutes ces querelles d'éditeurs ne peuvent intéresser le public: nous nous bornerons seulement à désirer que les bons Médecins ne se décident pour l'une ou pour l'autre, qu'après avoir pris connoissance de toutes deux. C'est former des veux pour le succès et le triomphe de celle-ci.



COURS DE FIÈVRES

CHAPITRE PREMIER.

Description générale des Maladies.

LA maladie considérée d'une vue générale, au moins dans ce qu'elle a d'actif, est un *Être* de même ordre que la vie, qui dépend du même principe, qui tend essentiellement aux mêmes fins, et qui est assujetti à des loix communes. Et comme la vie nous est absolument inconnue dans sa nature, comme tout ce que nous en savons se réduit aux phénomènes que nous avons pu saisir, et que l'ensemble ou la collection systématique de ces phénomènes, observés pendant l'état de santé, compose, à proprement parler, tout le fond de notre science physiologique, ainsi que nous l'avons dit ailleurs ; de même pour acquérir sur l'état maladif des connoissances solides, il faut suivre la même route, il faut observer de la même manière, il faut également amasser des faits pour nous procurer des idées : et ces idées seront d'autant plus lumineuses, elles seront d'autant plus éminemment applicables à la pratique, que nous aurons plus multiplié ces faits, et que l'ordre de distribution que nous

aurons établi entr'eux répondra plus exactement à leurs rapports naturels de dépendance et de succesion.

Aussi m'attacherai-je principalement à décrire avec soin les différentes fièvres dont j'aurai occasion de vous parler. Mais avant d'entrer dans les détails, je m'arrêterai un moment sur la description générale des maladies ; d'autant mieux que ce sujet nous menera comme naturellement à exposer quelques principes qui pourront nous être utiles dans la suite de ce cours.

L'historien des maladies doit s'attacher avant tout aux maladies simples, primitives, élémentaires ; et pour saisir chacune de ces maladies dans toute sa vérité, pour se mettre en état d'en former un tableau, dont les traits fortement prononcés puissent s'appliquer sans peine à toutes ses nuances et à toutes ses dégradations indéfiniment variées, il faut qu'il l'étudie dans l'âge, le sexe, le tempérament, le climat, le régime, l'habitude, dont l'observation a démontré la convenance avec elle. Car chaque maladie, comme chaque être de la nature, ne paroît ce qu'elle est, et ne jouit de toute la plénitude de son existence, qu'autant qu'elle se forme et qu'elle se développe sous un concours de circonstances qui lui sont analogues et qui tendent également à favoriser sa pro-

duction. (Les anciens étudioient les maladies dans leurs élémens. *Galien meth. med.* p. 64) Pour écrire méthodiquement de l'art de guérir, disoit *Galien*, il faut, comme faisoient les anciens, *Hippocrate* sur-tout, décrire exactement le traitement de chaque maladie dans sa plus grande simplicité réelle : il est facile de voir ensuite de quelle manière on doit varier ce traitement simple, selon le degré de complication des maladies. » Sanè solemnis ve-» teribus doctrina (quæ utinam nunc in usu » esset) maximè naturalis est. Quippè ii sim-» plicis cujusque affectus propriam curationem » dicunt, præcipuèque omnium *Hippocrates* : » medendi namque methodus ad hunc modum » bellissimè procedet, si de singulis simplici-» bus seorsim præceperimus, post deindè de » compositis omnibus aliquam methodum in-» dicaverimus. « *Liber* 3, *pag.* 74 *de meth. med. édit. Froben.*)

L'ordre dans lequel se suivent les phénomènes constitutifs d'une maladie, est sans contredit une des circonstances essentielles, et qui composent la partie la plus intéressante de son histoire. Et nous verrons dans la suite que cette circonstance est une de celles qui vont le plus directement à distinguer les fièvres, et à établir bien nettement leurs différences réelles. Cet ordre cependant, tout important qu'il est,

ne suffit pas : et nous aurons occasion de nous convaincre, que des fièvres qui ne présentent qu'un seul acte, et dont le mouvement se soutient constamment au même degré de vigueur; que d'autres au contraire dont le mouvement total est coupé en plusieurs actes détachés qui se répètent à différens intervalles, et qui laissent entr'eux, soit une suspension totale de fièvre, soit une simple rémission, et qui, par conséquent, présentent dans leur développement respectif des caractères de différence bien marqués; nous aurons, dis-je, occasion de nous convaincre que ces fièvres (si différentes les unes des autres par leur marche et par l'ordre dans lequel se présentent leurs phénomènes) soutiennent souvent entr'elles des analogies multipliées, et qu'elles peuvent réellement tenir à un seul et même fond de maladie. En sorte que la division ordinaire des (1) fièvres

---

(1) M. de Sauvages, qui a suivi cette méthode, a fait un singulier aveu : la distinction des espèces de fièvres, et même celle des genres, est, dit-il, un travail inutile au moins, eu égard à l'état actuel des connoissances, puisque toutes les fièvres, les rémittentes, les continues, les intermittentes quotidiennes, tierces, doubles tierces, etc., demandent à peu près le même traitement. La saignée, les purgatifs, et le kinkina quand ces premiers moyens ne réussissent pas, et qu'il n'y a point d'affection purulente. Ainsi, M. de *Sauvages* ne se livroit à ce travail que comme à un objet de pure curiosité : « In actuali medicinae statu

en *continentes*, *continues*, *intermittentes*, telle qu'on l'entend dans l'école, est une division mal entendue qui coupe, sépare, désunit des choses qui sont nécessairement liées dans le systéme naturel des maladies. Vous pouvez consulter *Stoll*, 2e. volume, qui a parfaitement reconnu la nécessité d'un nouvel ordre dans la distribution des maladies fébriles, et sur-tout *Selle*, rud., *Peyret*. Ce sont parmi les modernes ceux qui ont exposé les idées les plus analogues à celles que je tâcherai de vous faire connoître. Cependant comme ce cours est principalement destiné à vous faciliter l'intelligence des auteurs, ce qui suppose nécessairement que vous entendiez la nomenclature dont ils se servent, vous devez savoir qu'on appèle tritæophies les fièvres à redoublement,

---

» parvi refert ad praxim non solum species, sed etiam
» diversa genera febrium ab invicem accurate distinguere,
» quippe sive exacerbantes, sive continuas, sive intermit-
» tentes acutas et quotidianas tertianasque duplicem eodem
» ferme modo curant : phlebotomia, cathartica in omnibus
» primas tenent et tantum in exacerbantibus et intermit-
» tentibus quæ his remediis resistunt, nec purulento prin-
» cipio debentur, Kinkinam opponunt : interea ut astronomi
» stellas, botanici plantas, quarum distincta cognitio vix
» utilis videtur, ita et nosologi diversas febrium species dis-
» tinguere debent, ut perfectior evadat scientia medica, et
» in usus futuros paratior nosologia, tom. 2, p. 275, édit.
» in-4°., tom. 1, pag. 322.

dont les redoublemens sont égaux, se font de deux jours l'un, et se font ordinairement sans froid, sans frisson précurseurs, à moins que ce ne soit dans le premier accès : on appèle amphimérines des fièvres à redoublemens dont les redoublemens sont égaux, et se font tous les jours : hémitritées des fièvres, qui ont de redoublement chaque jour, mais tels qu'ils ne sont égaux que quand on prend par jours alternatifs. *Sauvages*, nosol. tom. 1, p. 328.

Nous verrons aussi par la suite qu'une maladie sans changer de nature, c'est-à-dire, étant toujours entretenue par la même cause matérielle, peut marcher rapidement, ou ne développer ses phénomènes que dans un espace de temps fort considérable ; en sorte que la division ordinaire des maladies en *aiguës* et en *chroniques* est peu intéressante pour le Médecin ; car, comme disoit *Hippocrate*, (Gal. meth. med. p. 104) le temps en soi n'indique pas (1), et le Médecin ne doit s'appliquer qu'aux sources réelles d'indication, il ne doit considérer dans les maladies que les circonstances

(1) « Nullam esse à tempore . . . . in quapiam affectu indicationem, Gal. meth. med. p. 104 ; » Car je m'attacherai sur-tout à vous faire sentir la conformité des idées que je vous exposerai avec la doctrine d'Hippocrate, le premier de tous les Médecins.

qui vont à éclairer la méthode de traitement ; toute autre circonstance, quoique vraie en elle-même, n'est pas d'une vérité médicinale, et ne doit pas entrer dans le système des faits vraiement propres à cette science.

(Nous devons cependant remarquer ici, que quoique des maladies aiguës et chroniques puissent être essentiellement de même nature, cependant elles présentent dans leur comparaison un caractère de différence important, c'est que dans les maladies aiguës la nature agit, au lieu que dans les maladies chroniques elle n'agit que d'une manière foible, incomplette, et quelquefois même absolument nulle: aussi peut-on établir que les moyens d'excitation sont plus généralement utiles dans le traitement des maladies chroniques, mais il faut convenir que le plus souvent ces moyens d'excitation sont livrés à l'empirisme, et qu'il est difficile d'en assujettir l'emploi aux loix de la méthode; parce qu'il est très-difficile, quelquefois même absolument impossible, de déterminer jusqu'à quel point la nature excitée, appliquera ses forces d'une manière utile ou pernicieuse ; mais c'est sur quoi nous reviendrons par la suite).

Il faut donc principalement s'attacher, comme le disoit *Galien*, à reconnoître une fièvre et plus généralement une maladie dans l'ensemble des phénomènes qu'elle produit, et non pas

exclusivement dans son progrès, sa succession, et pour cela il faut se familiariser avec chacun de ces phénomènes, il faut les étudier comme isolés, comme solitaires, il faut les arrêter pour ainsi parler, les considérer dans cet état de repos, et tâcher d'en saisir la manière, l'habitude, la forme, indépendamment de leur marche, de leur mouvement, de leur allure.

On ne peut s'empêcher de reconnoître qu'une maladie considérée dans chaque individu, présente une foule de différences déterminées par le *tempéramment*, ou plutôt, par l'ensemble des circonstances qui spécifient chaque individu, et qui le distinguent de tous les individus d'une même espèce; *car selon le principe des indiscernables de Leibnitz*, il n'est pas dans la nature deux êtres absolument les mêmes; mais ces différences purement individuelles doivent nécessairement être négligées, et le Médecin ne doit étudier dans les maladies que les rapports qui leur sont communs, et dont la comparaison puisse mener à l'établissement de préceptes applicables à plusieurs maladies; car la méthode n'est qu'un ensemble de dogmes ou de préceptes applicables à des faits particuliers.

Or, parmi les rapports que soutiennent entre elles les maladies, et qui peuvent faire l'objet de l'étude du Médecin, les plus importans, comme nous le rappelerons très-souvent dans la

suite, sont ceux qui sont tirés des moyens curatifs (*naturam morborum curationes ostendunt* , c'est aussi , à peu près ce qu'a dit *Stoll*, » in tanta febrilium causarum infinitate,
» quarum singulis respondebit sua humorum,
» solidorumque erasis vitiata ect., sua febris,
» necessum omninò erit, febres esse non solum
» innumeras, sed etiam summoperè à se invicem
» differentes, quemadmodum ergo in febrium
» partitione non omnes omninò febres complectimur, neque ob dictam rationem complecti
» possumus, sed solum quasdam, easque cardinales, ac primarias statuimus, reliquas vero
» in partitione non expressas, ad eam febrium
» cardinalem reducimus, quâ cum aliquam,
» quoad causas, decursum, et maximè quoad
» methodum medendi, analogiam habent, reducere solemus (*Stoll* t. 3 p. 139, 140.

» Nous ne devons pas dénommer et caractériser chaque maladie individuelle, mais nous
» devons en faire de grandes partitions, de
» grandes divisions rapportées à la différence
» essentielle des méthodes curatives, qu'il ne
» faut pas confondre avec les remédes, comme
» font les ignorans ».

La description des maladies ne doit être composée que des phénomênes qui leur appartiennent essentiellement et qui les constituent ce qu'elles sont, il faut sévérement en écarter,

du moins il faut marquer d'un caractère de distinction tous ceux qui ne s'y joignent que par accident, et qui ne tendent qu'à altérer leur pureté, qu'à les contraindre et à les masquer de différentes manières.

Parmi les causes capables d'altérer une maladie et de la charger d'accidens étrangers et superposés, une des plus puissantes sans contredit est une sensibilité excessive qui déplace tout, qui exagère tout, et qui mettant sans cesse ce qu'elle imagine, et ce qu'elle craint à la place de ce qui est, ne sait plus trouver de ressource dans les moyens de la nature, ou plutôt qui tourne contre elle ces moyens mêmes, et les fait servir à sa destruction; c'est ainsi que dans l'ordre des affections morales une sensibilité mal réglée va si souvent à la perte des animaux, et qu'une terreur excessive éteint complètement, et tout d'un coup des forces dont l'exercice seroit nécessaire pour dérober ces animaux aux dangers qui les menacent; il est vrai que ces désordres qui nous frappent tant à la première vue ne sont tels que par rapport aux individus; il est vrai qu'ils s'évanouissent, et disparoissent quand on les rapporte au tout, et qu'ils entrent dans le plan de la nature universelle, qui pour borner l'exubérance de certaines espèces, et pour maintenir l'équilibre entre toutes doit nécessairement faire servir les espèces

infimes et trop nombreuses à la nourriture des espèces plus nobles et peu fécondes » omninò » phœnomena metûs persuadent mihi, non ad » propriam conservationem metuentis individui, » sed ad faciliorem destructionem, eas virium » diminutiones, cum metu conjunctas, à crea» ture destinari (*Haller* elementa physiol. li. 5 » p. 588).

» Je trouve que la terreur et tous les phé» nomènes qu'elle décide ne se rapportent pas » à l'individu mais à l'espèce »,

Cette excessive sensibilité vitale qui agit si puissamment sur les maladies pour les altérer, pour les corrompre, pour en troubler, en intervertir le cours, se trouve sur-tout, comme l'a bien vu *Stahl*, chez les personnes vigoureuses et qui ont joui pendant long-temps, et joui sans interruption d'une santé ferme et bien assurée; aussi est-il d'observation populaire que généralement parlant, les maladies sont pour ces personnes des accidens plus graves, et qui s'accompagnent de dangers plus grands; tandis que les personnes foibles, d'une constitution délicate, et qui sont plus souvent malades, conçoivent ce semble, plus nettement l'ordre des mouvemens maladifs, et les déployent avec plus de sécurité, parce qu'ils y apportent plus de régularité, plus de fermeté, plus de constance, en sorte qu'il en est de ceci comme de

tous les autres actes de la vie ; car comme chacun de ces actes dépend, comme nous l'avons dit souvent ailleurs, d'idées tracées dans la nature vivante, ces idées semblent se renforcer, et les actes qui en émanent deviennent d'une exécution plus sûre et plus facile, à mesure que la nature revient plus souvent sur ces idées, et qu'elle s'applique plus fréquemment, plus assidûment à les exprimer, à les réaliser. C'est-là, pour le dire en passant, la véritable raison de la plus grande *vivacité*, *vivacitas*, *aptitude à vivre*, contractée par l'âge, et de l'extrême mortalité des enfans qui viennent de naître, et qui, pour ainsi parler, n'ont pas encore appris à vivre. Le jour le plus mortel est le premier jour de la vie, disoit heureusement M. de *Sauvages*.

Je pense qu'il est inutile de vous faire remarquer combien ce fait du moindre danger des maladies chez les personnes d'une constitution débile, est contraire à tout ce qu'on établit communément, sur les causes nécessaires de mort dans les maladies.

Nous avons eu occasion de remarquer ailleurs, aussi d'après *Stahl*, que ces personnes foibles, souvent malades, et pour qui les maladies ne sont donc pas si dangereuses, atteignent cependant assez promptement le terme de la vie, et cela parce que les mouvemens vitaux présentent plus d'in-

tensité et de vigueur dans les maladies que dans l'état ordinaire de santé, que dès lors ces personnes plus souvent malades vivent plus en moins de temps, et que faisant ainsi une déperdition plus considérable de forces et de mouvement, elles doivent épuiser et consommer plutôt la quantité qui doit fournir au développement total de la vie.

Les phénomènes étrangers aux maladies, et qui doivent être rayés soigneusement du tableau qui les représente, dépendent encore très-communément ou d'un état de saburre, de surcharge des premières voies, ou d'un état de pléthore, et par rapport à ces deux causes d'épiphénomènes, c'est-à-dire de symptômes ajoutés à la forme des maladies, et qui les dépravent, nous pouvons remarquer que la saburre des premieres voies, est un accident qui paroît plus fréquent de nos jours, qu'il ne l'étoit autrefois, (*Gal. de cris.* p. 454) et la véritable raison de ce phénomène n'est pas tant peut-être dans le luxe plus recherché de nos tables, comme on le dit communément, que dans la différence de notre régime comparé au régime des anciens. Car, comme les anciens faisoient beaucoup d'usage des frictions, des bains froids, et qu'ils prenoient beaucoup d'exercice, l'application continuelle de ces moyens diététiques imprimoit à l'organe extérieur, ou à l'organe de

la peau une force plus considérable, qui se réfléchissant par voie de sympathie sur les organes digestifs, rendoit plus parfaite la fonction de ces organes, et les déchargeoit plus complétement des sucs hétérogènes qui n'avoient pu subir l'assimilation vitale, et qui devoient être chassés hors du corps.

Au reste, en considérant ici la saburre des premières voies, et l'état de pléthore seulement comme des causes d'accidens qui s'établissent sur le fond d'une maladie et qui la dépravent diversement, je suppose que ses causes sont légères, et que leur impression n'a pas appuyé profondément. Ainsi, nous verrons dans la suite que la pléthore bien décidée tend à porter dans les humeurs une disposition inflammatoire, en sorte que cet état de pléthore peut être considéré comme une des nuances de l'état inflammatoire, ou plutôt comme un état inflammatoire imminent. Or, lorsque ce progrès est achevé, et que la pléthore est bien décidément transformée en affection inflammatoire ou phlogistique, cette circonstance n'est plus seulement une cause d'épiphénomènes, elle devient une maladie réelle et qui demande une description à part.

En faisant ici, d'une manière rapide et générale, l'énumération des causes capables de corrompre et d'altérer une maladie, ce seroit

sans doute commettre une omission considérable que de n'y pas faire entrer les vices de traitement, et de ne pas noter l'impéritie des Médecins, qui s'imaginent n'avoir rien fait digne de leur art, s'ils n'ont pas chargé le malade de médicamens, et qui mesurent toujours leur habileté sur le nombre et la variété des formules qu'ils savent prescrire. La nature se suffit à elle-même, disoit *Hippocrate*, elle a reçu de son auteur le plan, l'ordre, l'idée des actes qu'elle doit opposer avec avantage aux causes de destruction qui l'assiègent. Mais le moyen qu'elle échappe, lorsqu'à la maladie se joignent des traitemens absurdes qui ne cessent d'agir contr'elle, et de la solliciter à des mouvemens directement contraires à ceux qu'elle a conçu et établi contre cette maladie (*Lancisi* p. 1, p. 234, nº. 28); est-il étonnant, remarquoit déjà *Galien*, que les observations d'*Hippocrate* ne se réalisent plus, et le moyen que la nature contrainte de tant de manières puisse suivre sa marche constante, uniforme, périodique, reglée?

Les philosophes moralistes ont demandé que pour connoître l'homme on allât l'étudier loin de toute société, et dans des circonstances où tous les penchans natifs peuvent percer et se fortifier sans être pliés et modifiés par l'instruction ni par l'exemple.

Ce seroit aussi une entreprise digne d'un Médecin philosophe d'aller étudier la nature là où elle est en pleine vigueur, là où tous ses moyens se développent librement et sans contrainte, et d'aller l'observer sur des hommes qui, vivant complètement livrés à ses loix, n'ont rien à attendre de nos arts, mais qui aussi n'ont rien à redouter de leur abus, et de leur application si souvent malheureuse.

Le tableau historique des maladies doit présenter sans doute les causes extérieures et manifestes dont l'action a précédé l'invasion de ces maladies. Cependant il ne faut pas croire que la considération de ces causes puisse nous conduire à la connoissance exacte et précise de la nature des maladies qui suivent leur application sur le corps vivant.

D'abord, c'est que l'action de ces causes n'est pas absolue et nécessaire, mais sur-tout c'est que lorsque ces causes déterminent une maladie, cet effet tient toujours à des circonstances sur lesquelles nos moyens d'expérience n'ont point de prise, et qui sont seulement en rapport avec le sens vital intérieur, c'est-à-dire, le sens qui règle l'ordre des mouvemens vitaux qui se passent dans l'intérieur du corps. Car quoique ce sens vital intérieur dépende bien du même principe que celui qui anime les organes des sens proprement dits (puisque la

raison

raison d'individualité d'un animal ne peut être que dans la simplicité, l'unité rigoureuse et absolue du principe qui le vivifie); cependant ce sens vital intérieur est appliqué à recevoi des impressions d'une toute autre espèce que celles qui affectent les sens extérieurs, et qui sont les seules sur lesquelles notre physique puisse s'exercer.

Il suit de là que la considération des causes extérieures, manifestes ou *procatarctiques*, comme on les appèle dans l'école, ne peut pas servir à établir le traitement méthodique d'une maladie, ou qu'elle n'indique pas par elle-même les moyens curatifs convenables à une maladie, et que ces moyens curatifs doivent être exclusivement déterminés par cette maladie, ou plutôt par les effets heureux ou malheureux observés antérieurement dans des états dont l'analogie avec la maladie présente est bien établie et constatée : » Nullam exter» narum causarum curationis indicatricem esse, » sed hujus indicationem ab ipso affectu ini» tium habere. « Meth. med. lib. 4.

Il suit encore que ces causes manifestes ou sensibles ne peuvent pas nous servir à distribuer les maladies et à former des espèces d'une manière lumineuse et vraiement applicable à la pratique. Cette prétention de déduire les espèces des maladies des causes manifestes qui

les ont précédées avoit déjà été solidement attaquée par *Hippocrate* dans les Médecins de l'école de *Guide* ; et cette prétention, rappelée par quelques nosologistes fort modernes, les a conduits à des conséquences d'une absurdité vraiment frappante, comme vous pouvez vous en convaincre aisément par la lecture de leurs ouvrages.

Je dis que les causes extérieures et manifestes ne peuvent pas indiquer à la rigueur les moyens de traiter une maladie, et dans cette assertion, je suppose que cette maladie est parfaitement établie, et que sa génération est absolument consommée. Car si cette maladie n'avoit qu'une existence fugitive et légère, si elle étoit encore dans l'acte de sa production, et que cette production qui s'avance dépendît de quelque cause évidente et manifeste, alors les moyens qui emporteroient cette cause emporteroient aussi la maladie, non pas en agissant formellement contre cette maladie même, mais en enrayant, en fixant le progrès qui va l'établir.

Ainsi, il est peu de maladies, peut-être même n'en est-il point qui ne puisse dépendre d'une affection de l'estomac ; or, quand cette affection de l'estomac est une collection d'humeurs dépravées qui flottent librement dans sa cavité. (ce qui doit être rangé dans la classe

des causes extérieures) L'émétique donné dès le principe, peut emporter tout d'un coup des maladies fort différentes en apparence, mais il faut pour cela que ces maladies soient encore sous la dépendance de la cause manifeste; il faut, pour ainsi parler, qu'elles n'aient pas appuyé profondement; car si une fois ces maladies sont pleinement établies, l'émétique en débarassant l'estomac emporteroit bien la cause manifeste, mais n'emporteroit pas la maladie qui subsiste indépendamment de cette cause, et qui seule maintenant peut indiquer les méthodes de traitement qui lui conviennent (1). De même, il n'est point de maladies qui ne puissent être décidées par la suppression de la transpiration, et qui, avant d'être établies ne puissent être prévenues par les moyens capables de rétablir la transpiration; aussi, est-il facile de se convaincre que des maladies fort différentes ont été traitées avec avantage dans

(1) M. de Morgagni dit que dans les temps où il régnoit des maladies catarrales, il s'en est souvent préservé et arrêté les progrès de la maladie dont il commençoit à éprouver les atteintes, en se tenant au lit plus couvert qu'à l'ordinaire, en prenant peu d'alimens, et sur-tout des végétaux (le jus des choux), et buvant le matin quelques tasses d'un bouillon fort léger tiède, et soutenant par la chaleur les évacuations qu'il procuroit communément par les sueurs ou les urines, et souvent par ces deux voies à la fois. Epist. 13, art. 4.

le moment de leur invasion par la méthode sudorifique; et cette méthode accréditée par ses succès, n'est devenue pernicieuse que parce qu'on n'a pas su distinguer, en l'employant, les maladies formées des maladies encore dans l'acte de leur formation; » æstimare vero ac » discernere an causa quæ affectum excitavit, » jam desierit, an nunc quoque ipsum tùm » augeat, tùm faciat; meth. med. lib. 6 «.

(» Sed omninò in quibus effectrix causa » adhuc remanet, ab hâc inchoanda curatio est, » meth. med. lib. 4, cap. 4 »).

Nous aurons occasion de parler fort au long d'un état dans lequel les maladies sont entretenues par des miasmes ou des corps étrangers qui flottent comme librement dans le tissu des chairs, et qui sont susceptibles d'être chassés par l'organe de la peau. Cet état se trouve assez communément dans les maladies aiguës contractées par voie de contagion; il se retrouve aussi quelquefois dans des maladies chroniques; et c'est cette forme, cet état de maladie que quelques auteurs Allemands ont décrit sous le nom de *pourpre chronique*.

CHAPITRE II.

Suite de description des Maladies.

JE continuerai dans ce chapitre à parler de la description des maladies ; ces généralités abstraites et qui peuvent paroître obscures, s'éclairciront quand nous entrerons dans les détails.

Les causes évidentes ou *procatarctiques*, selon le langage de l'école, ne peuvent point servir comme nous le disions, à distribuer les maladies, et à former des espèces d'une manière lumineuse et vraiment applicable à la pratique, parce que ces causes n'indiquent point en rigueur les moyens de traiter ces maladies ; ces causes cependant méritent d'être notées, comme pouvant fournir des apperçus précieux, lorsqu'à l'aide de l'observation, on sait déjà qu'une maladie d'une certaine espèce répond très-communément à l'impression de telle ou telle cause manifeste.

(Lorsqu'une maladie est bien décidée, dit *Galien*, il faut s'occuper uniquement de la nature de cette maladie pour trouver les remèdes convenables, et négliger les causes qui l'ont

produite, et qui n'existent plus : ces causes qui peuvent être de quelque utilité pour nous donner la connoissance de cette maladie, ne peuvent vous donner aucune lumière sur la manière de la traiter; » nam à nullo eorum quæ adhuc » non permanent indicatio sumi, ejus quod ex » usu sit potest; sed propterea quod ad eum » affectum noscendum, qui omnino tum ratio- » nem, tum sensum lateat, sæpè cogimur de » externâ causâ inquirere; opinatur vulgus hanc » quoque sanationis rationem indicare quod » planè secus est ». c. à. d. « Une cause qui » ne subsiste plus ne peut pas fournir d'in- » dications; mais parce que quelquefois nous » nous servons heureusement des causes de cette » espèce pour parvenir à la connoissance de » la maladie, le peuple s'imagine qu'elles in- » diquent. (*Gal.* Méth. med. lib. 4 cap. 3 in » initio »).

On doit mettre dans la même classe et noter d'après les mêmes vues l'état du sol, les productions qu'il fournit, les qualités des eaux, les phénomènes météoriques, parceque si après une assez longue suite d'observations, on est parvenu à découvrir que telle espèce de maladie répond le plus ordinairement à tel concours de circonstances extérieures, on peut partir de ce fait comme d'une donnée pour présumer la nature d'une maladie, qui se présente dans

un concours de circonstances à peu-près semblables. (« nihil ob unam causam fit, sed id pro » causa apprehenditur quod contulisse plurimum » videtur *Cels. præfat*). Mais ces présomptions ont toujours besoin d'être confirmées par l'examen ultérieur de la maladie, étudiée dans l'ensemble des phénomènes qu'elle présente, parce que non-seulement nous pouvons nous abuser sur des circonstances qui nous paroissent semblables; (c'est ainsi que des saisons qui nous paroissent absolument les mêmes, à raison de leurs qualités sensibles, peuvent essentiellement différer les unes des autres par des qualités occultes (comme disoit *Sydenham*) qui cependant sont peut-être les plus importantes dans l'ordre de la production des maladies (confer. *Sydenham* opera omnia t. 1, pag. 22) « variæ » sunt annorum constitutiones quæ neque » calori, neque frigori non sicco humidove, » ortum suum debent, sed ab occulta potiùs » et inexplicabili alteratione.... pendent etc.) Mais sur-tout, parce que, comme nous le disions, toutes les causes extérieures appliquées au corps vivant n'ont qu'un effet relatif à la disposition où il se trouve, et que cette disposition est le plus souvent parfaitement indépendante de l'ensemble des phénomènes qui l'environnent.

La description des maladies, doit présenter

exactement l'ordre ou la suite des phénomènes par le moyen desquels la nature met une maladie en voie de terminaison, et la conduit à une solution heureuse ; car il n'est point de maladies, au moins de maladie fébrile, depuis la peste jusqu'à la simple fièvre éphémère qui ne tende essentiellement à la conservation du corps, quoiqu'elles n'y parviennent pas toujours (car en pathologie il faut bien distinguer ce qui est bon en soi, de ce qui est suffisant) il n'en est point qui dans son développement réglé et bien soutenu, ne présente un ensemble, un appareil, un système d'efforts exactement mesuré et proportionné sur l'activité de la cause de destruction dont le corps est atteint, et dont l'histoire ne doive par conséquent embrasser le rétablissement de la santé ; comme le phénomène majeur et fondamental auquel tous les autres sont attachés, et vers lequel ils convergent tous d'une manière nécessaire : et l'énumération de ces actes, de ces mouvemens salutaires qui sont donc liés et coordonnés entr'eux, et qui sont tous appliqués et tendus contre la cause de la maladie, est d'autant plus utile, ou plutôt, d'autant plus indispensable, que dans l'ignorance absolue où nous sommes de cette cause, tout notre art se réduit toujours à rappeler l'ordre de ces mouvemens, à en presser la marche, ou à en modérer la vivacité, selon

que la nature y apporte trop de lenteur, ou trop de précipitation : on ne sauroit trop souvent rappeler le Medecin à sa destination véritable, on ne sauroit trop souvent lui répéter, d'après *Hippocrate*, qu'il n'est que le ministre, l'interprète de la nature, qu'il ne peut sur elle qu'autant qu'il lui reste constamment asservi, et que son art est vain, illusoire, mensonger, si à l'aide d'une assez grande quantité d'observations, il n'est pas venu à bout de connoître l'ordre des mouvemens auxquels la conservation du corps est attachée, et dans l'état de santé et dans l'état de maladie.

Les signes qui indiquent qu'une maladie tend ou incline à la mort, sont des signes très-importans et qui méritent bien aussi d'être notés avec soin : ces signes cependant appartiennent plutôt à un traité de prognostic, qu'à une histoire exacte des maladies; car ces signes sont plutôt tirés des accidens qui se joignent à une maladie, que de la nature même de cette maladie ou de la cause réelle qui la produit. (» Nonne » et perperam intellecto semiologiæ scopo, hæc » plerumque tantum ad meram prognosim, ne» glectis causis tendat, *Selle* introd. n°. 40, » p. 67) (1), et celui qui s'y attacheroit exclu-

---

(1) Dans les maladies aiguës l'événement ne peut pas se connoître bien précisément, d'après la cause ou la nature

sivement mériteroit sans doute le reproche qu'*Asclépiade* faisoit si injustement à *Hippocrate*, savoir, que ses ouvrages n'étoient que des méditations sur la mort; ces signes n'ont guère pour nous d'autre utilité que de nous apprendre à borner nos espérances, et à marquer le terme au delà duquel tous nos secours sont impuissans, parce que la nature n'est plus susceptible d'être rappelée à l'ordre de ses loix (1). En outre, l'histoire de ces signes doit présenter nécessairement beaucoup de confusion, parce qu'ils se succèdent avec un désordre, une irré-

---

réelle de ces maladies, mais seulement d'après les accidens qui s'y joignent (il est évident en effet que toutes les causes de maladies pouvant être détruites et surmontées par quelques individus de l'espèce humaine, elles pourroient l'être toujours; et que quand elles ne le sont pas, et qu'elles amènent la mort, c'est par quelques accidens qui, dès-lors, leur doivent être étrangers); et c'est en quoi elles diffèrent des maladies chroniques (qu'on distingue des maladies aiguës par le temps de leur durée, c'est-à-dire, par une circonstance absolument accidentelle, et non par la cause réelle qui les entretient, et à raison de laquelle elles sont absolument de même nature que les maladies aiguës), dont quelques-unes sont décidément mortelles par elles-mêmes: « . . . . In acutis . . . . salutis aut mortis certitudo, haberi » si non potest sola morbi natura inspecta . . . . . prædictiones » vero quæ ex supervenientibus accidentibus desumuntur, tu- » tiores sunt in acutis quam in chronicis. *Martian* com. » aph. 19, sect. 2, pag. 105.

(1) Il reste encore à celui qui est pénétré des vérités sublimes de la religion à faire valoir les tendres motifs de consolation qu'elle présente.

gularité, qui ne permettent pas à l'observateur d'en appercevoir les rapports et d'en saisir la chaîne; car lorsque la nature est en pleine vigueur, ses mouvemens sont parfaitement réglés, mesurés, ils se présentent constamment dans le même ordre, et ils sont dès lors très-faciles à suivre et à connoître; mais il n'en est pas de même quand elle éprouve des aberrations profondes, car le nombre en est indéfini, et comme elle tend à sa conservation par des procédés simples et qui sont toujours les mêmes, elle marche à sa destruction par des routes dont il est impossible de fixer le nombre: *mille chemins ouverts conduisent chez les morts*, *comme dit le poëte*: *mille ad hanc aditus patent* (*Sénéque le tragique Theb. act.* 1.).

Parmi les différens actes qui menent une maladie à une solution heureuse, les plus importans sont les évacuations plus ou moins abondantes qui arrivent dans toutes les maladies, au moins dans toutes celles qui intéressent les forces digestives, comme nous le dirons dans la suite; c'est-à-dire, dans toutes celles qui supposent une altération profondement établie dans quelque partie du corps, et qui comme telles, ne peuvent se terminer complètement qu'autant que les produits sensibles de cette altération, aient été changés, élaborés et mis en état d'obéir librement à l'action des organes secrétoires.

Or, pour déterminer l'espèce d'une maladie, il faut avoir beaucoup plus d'égard à la matière évacuée, et aux qualités sensibles qu'elle présente, qu'aux organes par lesquels s'en fait l'évacuation ; car comme les organes qui servent de voie, de décharge à la nature, sont très-généralement déterminés par les circonstances d'âge, de sexe, de tempérament, d'habitude, etc. ; c'est-à-dire, par des circonstances qui sont pleinement indépendantes du fond même de la maladie, il est clair que ces organes ne peuvent par eux-mêmes en fixer et déterminer l'espèce réelle.

C'est ainsi que dans une maladie qui a beaucoup d'activité et qui marche rapidement, l'effort critique éclate très-communément vers les parties supérieures, et l'évacuation qui la termine se fait alors par quelque organe situé supérieurement ; au lieu qu'une maladie essentiellement la même, mais qui traîne en longueur, trouve sa crise dans des évacuations qui se font par des organes inférieurs, ou plutôt par des organes situés au dessous du diaphragme, selon l'importante division établie par *Hippocrate*.

Une fièvre décidément inflammatoire qui dans un jeune homme plein de vigueur se termine par une hémorragie ou un flux de sang abondant par les narines, se termine par un flux d'hémorroïdes dans des hommes hémorroï-

daires, et très-généralement dans les femmes par un flux de sang par la matrice, parce que cet organe étant plus fréquemment en action, la nature est comme invitée et sollicitée à porter sur lui tous ses mouvemens.

Nous pouvons observer ici, qu'en général les maladies inflammatoires, et qui, comme telles, peuvent se terminer par des évacuations de sang, sont beaucoup moins dangereuses chez les femmes que chez les hommes, comme l'avoit déjà observé *Hippocrate*; et la véritable raison de ce phénomène, c'est que dans les femmes, la nature ayant plus d'habitude des hémorragies, les hémorragies se produisent chez elles avec plus de facilité et plus de sûreté.

Dans les maladies qui traînent en longueur, et qui, dès-lors, se terminent par des abcès ou des dépôts (» si verò lentus fuerit morbus... » in his abcessus contingunt.... *Hip.* «); ces dépôts se forment très-généralement dans les parties du corps qui sont affectées d'une foiblesse relative, soit par différentes incommodités précédentes, comme blessure, luxation, contusion, soit par l'effet du genre de vie propre à chacun comme l'a vu *Hippocrate*. (» Sed et si quid doluerit quis antea quàm » ægrotet, ad eas partes infirmatur). Nous pouvons remarquer ici que dans les extrémités

inférieures les métastases de cette espèce, et en général les tumeurs, les varices, etc., arrivent plus communément dans l'étendue de la jambe, que sur le pied proprement dit, et sur la cuisse. *Kokaki* rapporte avec raison ce phénomène, à ce que les cuisses trouvent leur émonctoire naturel dans les veines hemorroïdales, et que par rapport au pied, la formation continuelle des ongles fait, en quelque sorte, office d'émonctoire. (Thèses de chirurgie de *Haller*).

Dans les maladies, dont la crise embrasse un certain espace de durée (1), c'est-à dire, dans les maladies qui se terminent par différentes évacuations, lesquelles se font pendant un espace de temps assez long; très communément les premières évacuations se font par des organes supérieurs, et les dernières par des organes situés inférieurement. (» Si caput doleat,
» in pectus descendit, in hypocondrium,
» deindè in coxam; (de morbis vulgaribus,

---

(1) C'est ce qu'on appelle *Lysis* : cette forme de crise est beaucoup plus commune de nos jours qu'elle ne l'étoit autrefois à raison de la foiblesse de la nature. (*Stahl*, pathol. pars 2, sectio 4).

« Apud nos rarius incidunt repentinæ illæ et perturbationis
» plenæ judicia quæ crises propriè appellari solent *Galeno*
» sæpius autem consolvuntur alternantibus coctione et excre-
» tionibus (*Haller*, cité par *Schroeder*, t. 2, p. 57.

» lib. 2, sect. 5. *Martian*, p. 196. a) Ainsi, dans une fièvre catarrale (et ce sont les fièvres de cette espèce qui, comme nous le verrons, sont les plus sujettes à subir un certain nombre d'évacuations successives, parce qu'à tout prendre, ce sont celles qui marchent avec plus de lenteur), la matière muqueuse ou pituiteuse qui établit la cause matérielle de ces maladies, s'évacue d'abord assez communément par la membrane pituitaire, c'est-à-dire, par le nez et par la bouche, et puis par la voie des poumons; enfin, l'appareil des mouvemens critiques se tourne ou vers les intestins, ou bien plus souvent vers les voies urinaires: et alors l'urine qui coule en abondance, et qui dépose une grande quantité de matière muqueuse, termine complètement la maladie.

A cette occasion nous pouvons remarquer que le cours total d'une maladie bien réglée est partagé en différens périodes, qui correspondent à ceux qui mesurent la durée totale de la vie, et que ces périodes sont également marqués et distingués les uns des autres par l'action des mêmes organes; car comme le premier âge ou le premier période de la vie est déterminé par l'activité plus considérable des organes supérieurs, que le second âge ou l'âge moyen est marqué par l'action plus vive des organes de la poitrine, et le dernier âge

enfin par l'action plus vive des organes du bas-ventre, et que cette succession nécessairement dépendante des progrès de la vie, devient la cause ou le fondement réel des maladies attachées aux différens âges; qu'elle explique, par exemple, pourquoi les maladies de la tête sont des maladies de l'enfance, pourquoi les maladies de la poitrine sont les maladies de la jeunesse, et enfin pourquoi les vieillards sont plus sujets aux maladies du bas-ventre (1), selon l'aphorisme d'*Hippocrate*,

---

(1) M. *Samoilowitz* a observé que dans la peste qui régnoit à Moscow les dépôts se formoient chez les enfans sur les glandes de la tête, sur les glandes des aisselles dans la jeunesse, et enfin sur les aines dans un âge plus avancé. Cette observation est analogue à celle d'*Hippocrate*, qui dans une constitution pestilentielle, vit que les dépôts se faisoient sur les glandes des aisselles, quand quelque partie de la poitrine étoit affectée, et sur celles des aines, quand c'étoit le bas-ventre qui étoit affecté. (*Prosper Martian*, pag. 148.)

« Ex quo colligimus, quotiescumque in peste bubones hi » apparent, si in inguine fiant, venas majores ad hepar af- » fectas esse; si verò sub axillâ oriantur, arterias prope cor » illas obsessas esse.

C'est par la même raison que les accidens déterminés par la grossesse affectent d'abord les parties supérieures, et qu'ils se font ensuite plus spécialement ressentir vers les parties inférieures. Que les nausées et les vomissemens ne se portent guère que jusqu'à la fin du troisième mois, et que c'est alors que commence le gonflement des extrémités inférieures, etc. (qu'on attribue à la pression de la matrice sur les veines iliaques, mais à tort, puisqu'ordinairement ce gonflement se dissipe quelques jours avant l'accouchement:

dont

dont *Stahl* a tiré le parti le plus heureux pour lier, enchaîner, coordonner une quantité considérable de faits de pratique : ainsi, dans le premier âge ou le premier période des maladies, ces mouvemens sont bien évidemment dirigés vers les parties supérieures ; et dans le dernier période les mouvemens se portent au contraire vers les parties inférieures (» declinante deorsum morbo, *Hippocrate*, de humoribus. *Martian*, vers. 62 ; c'est-à-dire, que le déclin des maladies répond à leur tendance vers les parties inférieures) ; et c'est la raison pourquoi, dans les cas de saburre ou de turgescence des premières voies, les émétiques sont généralement mieux indiqués dans le principe ou le commencement d'une maladie, et les purgatifs vers la fin.

Les faits que je viens de rapporter prouvent donc que les organes qui servent de voie de décharge à la nature, et par lesquels s'évacuent les causes matérielles d'une maladie, sont très-

---

Sauvag. phlegmatia gravidarum de *Pujol*. Ce phénomène a été mal expliqué par *Vallesius* (Epid. lib. 7, p. 797), et par *Prosper Martian*, (pag. 252.)

Aussi ces accidens qui tiennent donc à une révolution absolument naturelle, sont-ils le plus souvent indifférens, et même on observe que les femmes qui sont tourmentées de vomissemens pendant les premiers mois de leur grossesse sont celles qui ont les couches les plus heureuses (*Stoll*).

communément déterminés par des circonstances parfaitement étrangères à la maladie, et que par conséquent la différence de ces organes ne peut pas servir à en fixer l'espèce d'une manière nette et précise. Or, l'action de chaque organe s'annonce nécessairement par un appareil de mouvemens particuliers, et dès-lors il est évident que dans le tableau qui représente les phénomènes constitutifs d'une maladie, il faut distinguer avec grand soin ceux qui sont relatifs à l'action de tel ou tel organe, et qui ne caractérisant pas cette maladie, désignent seulement quelles sont les voies par lesquelles vont se faire les évacuations qui la doivent terminer.

Nous touchons ici à la partie la plus importante et la plus difficile de la description des maladies; chaque organe est chargé d'une fonction particulière, et dès-lors la lésion ou l'affection de chacun d'eux produit et développe nécessairement des symptomes, des accidens, des phénomènes d'un ordre particulier; or, une maladie, sans changer de nature, peut porter son impression sur un organe ou sur un autre; et dans ces circonstances différentes, il est clair qu'elle se produira sous des symptomes bien différens (1): et voilà ce qui jette sur la

(1) « Videntur quidem morbi, inter se nihil simile habere propter diversitatem scilicet locorum, quum sit tamen

pratique de l'art une difficulté considérable, puisque des apparences uniformes cachent et dérobent des maladies essentiellement différentes, et que, réciproquement, des symptomes différens proviennent d'un seul et même état maladif. En sorte que dans la description d'une maladie, il faut bien distinguer les phénomènes qui émanent de sa nature et qui la caractérisent sûrement, d'avec ceux qui indiquent seulement l'organe ou l'ensemble d'organes, sur lesquels son action se porte d'une manière plus spéciale; ou en d'autres termes, il faut bien distinguer les phénomènes maladifs d'avec les phénomènes organiques. (Consultez sur cet objet la préface de la phtisiologie de *Morton*, *Baglivi*, *Praxis medica*, l. 2. c. 9, *Tissot*, de febre biliosa; *Van-den-Bosch*, *Sydenham*, *Huxam*, et sur-tout l'excellent ouvrage de

---

» ita morborum omnium et species et causa quoque eadem. » (*Hip.* de flatibus circa, nº. 4.)

Et dans le même livre, « morborum autem omnium unus » et idem modus est. Locus vero eorum differentias facit. » (Id. ibid.)

Prosper Martian dit très-bien que cela ne doit pas s'entendre à la rigueur de toutes les maladies, mais seulement en tant que plusieurs maladies très-différentes en apparence et à raison du lieu qu'elles occupent, peuvent cependant être de même nature, et dépendre réellement de la même cause. Vers. 12 : « Ita et ab una et eadem causa, quod libet » morbi genus, originem habere potest, etc.

M. *Selle, rudimenta piretologiæ*). Vous voyez combien est mal entendue, peu phylosophique et dangereuse pour la pratique la méthode de distribution de *Sauvages* (homme très-savant, mais qui pouvoit être mieux savant. *Je ne m'enquiers point, disoit* Montagne, *du plus savant, mais du mieux savant*), et autres méthodes analogues, uniquement fondées sur la similitude ou la dissimilitude que présentent les symptomes d'une maladie sans égard à la nature réelle de l'affection, dont ces symptomes peuvent dépendre. (Sur les différens systèmes de distribution des fièvres; voy. *Gal.* t. 3, pag. 613, 614, comm. 1, in lib. 6, *Hipp. de morb. vulg.*)

Tout le monde convient de cette vérité par rapport aux affections périodiques à courts intervalles, nerveuses ou convulsives, et nous en verrons des preuves évidentes dans les fièvres intermittentes, malignes, ou insidieuses, comme on les appèle; lesquelles peuvent se masquer sous la forme de toutes les maladies, et qui, malgré cette variété indéfinie de symptomes, cèdent au même traitement, c'est-à-dire, à l'administration méthodique du kinkina, parce qu'elles dépendent du même principe, et qu'elles ne sont en effet que des modifications différentes d'un seul et même état maladif, savoir, d'une constitution nerveuse ou spasmodique.

Mais cette identité d'affections maladives, qui subsiste donc dans toute son intégrité, malgré la différence des organes affectés, et que la sagacité de l'observateur doit saisir à travers les fausses apparences qui la masquent et la dérobent, n'est pas vraie seulement des affections nerveuses, mais encore de toutes les autres affections maladives. C'étoit un des dogmes fondamentaux de la doctrine des anciens, et ce dogme a été principalement confirmé de nos jours par les travaux de *Sydenham*, et de *Stoll*; nous en verrons des preuves plus détaillées dans la suite; il me suffit de remarquer ici avec *Sydenham* (le grand *Sydenham* dont vous ne sauriez trop méditer les ouvrages) que lorsqu'une constitution épidémique est bien établie, quoique cette constitution épidémique ne soit point déterminée par les qualités sensibles de l'air, cependant ces qualités sensibles donnent à cette constitution épidémique des modifications particulières, parce qu'elles la déterminent à porter son action sur tel ou tel organe, dans lequel elles introduisent une foiblesse relative; ainsi, comme les organes de la poitrine sont généralement affoiblis par l'impression du printemps, et que vers la fin de l'automne, ce sont les organes du bas-ventre, qui sont affectés de cette foiblesse relative, une constitution épidémique qui a débuté au printemps

par des affections de poitrine, produit en automne des affections du bas-ventre qui sont essentiellement les mêmes que les affections de poitrine du printemps précédent, supposé que la constitution se soit soutenue sans changement, et ces affections de poitrine et du bas-ventre qui sont donc si différentes par les symptomes qu'elles produisent, demandent cependant la même méthode de traitement, parce qu'elles dépendent d'une seule et même maladie; or l'essence réelle d'une maladie locale doit s'étudier dans la fièvre concomitante, comme nous le verrons dans la suite.

(M. *Malouin* a observé dans une affection catarrale des poumons qui régnoit épidémiquement à *Paris* en 1774... Que lorsque les femmes en étoient attaquées dans le temps de leurs règles ou peu avant, elles éprouvoient beaucoup de dérangement dans cette évacuation, et que le plus communément elles avoient des crachemens de sang, parce que l'impression que la constitution régnante portoit dans le poumon, établissoit sur cet organe l'appareil de mouvemens qui doit se diriger vers la matrice, pour décider et soutenir les évacuations menstruelles).

Van-den-Bosch remarque que la constitution vermineuse produit des maladies en apparence très-différentes, selon les différentes saisons,

des fièvres pleurétiques ou péripneumoniques à la fin de l'hiver, et des fièvres remittentes ou intermittentes vers l'automne. « Autumno successerunt febres biliosæ, hepatitidem mentientes, hieme rursus contigerunt peripneumoniæ 14 ».

L'observation pratique démontre que les différentes saisons introduisent dans les différens organes une foiblesse relative qui détermine ces organes à devenir le sujet des maladies établies épidémiquement, et qui peuvent être constamment les mêmes quoiqu'elles se présentent sous des formes très-différentes; les organes affectés d'une foiblesse relative dans les différentes saisons, sont la tête en hiver, la poitrine au printemps, et le bas ventre dans l'été et l'automne, comme l'ont très-bien reconnu *Sidenham* et *Stoll*.

Nous remarquerons ici que dans l'année médicinale, les saisons se comptent différemment que dans l'année ordinaire; dans l'année médicinale le printemps débute vers le 12 Février, l'été en Mai, l'automne, vers le 12 Août, l'hiver le 12 Novembre (*Piquer*).

Nous avons remarqué ailleurs que le corps est divisé en deux parties latérales par un plan perpendiculaire qui le coupe dans le sens de sa longueur; or, il paroit aussi que chacun de ces cotés est plus affoibli ou plus disposé à res-

sentir l'impression des causes de maladie dans une saison que dans l'autre ; ainsi *Van-den-Bosch* et d'autres ont observé qu'une affection établie dans les premières voies, par exemple une affection vermineuse, porte plus fréquemment » sur le côté droit, pendant le printemps et l'été, et sur le côté gauche pendant l'automne.

Il paroît aussi que l'on doit, comme le faisoient les anciens, considérer le corps, comme réellement divisé par un plan perpendiculaire qui le distingue, en partie antérieure et postérieure : nous verrons l'utilité de ces considérations en traitant des fluxions, et de l'emploi des moyens revulsifs (*Gal.* method. med. lib. 5 pag. 122, edit. *Froben*).

Nous appercevons déjà combien d'erreurs doivent commettre dans la pratique ceux qui partent du nom donné à une maladie, d'après deux ou trois symptomes les plus apparens, pour établir le traitement de cette maladie, pour qui, par exemple, toute affection de poitrine avec fièvre aiguë, douleur de côté, toux, difficulté de respirer, est toujours une pleurésie, toujours une maladie de même espèce, qui demande toujours d'être traitée de la même manière : tandis que dans le réel, l'espèce d'une pleurésie ne peut être déterminée que d'après l'espèce de fièvre qui l'accompagne, et traitée

en conséquence (1). La pratique d'*Hippocrate* étoit bien différente de celle des Médecins, à qui il suffit de savoir qu'il y a inflammation de poitrine pour prodiguer les saignées. *Hippocrate* dit, que dans les crachemens de sang, il y a trois circonstances qui peuvent contr'indiquer l'usage de la saignée, la saison de l'année, (l'été, comme l'interprète *Galien*) la pleurésie, et la bile. » Impedimentum in cruenta » sputationibus, tempus anni, pleuritis, et bilis; (de humoribus comm. de *Martian* vers. 198.

Les anciens ne donnoient point le nom de fièvre aux affections locales. La nomenclature des anciens étoit bien mieux entendue, et n'entraînoit pas les mêmes inconvéniens; *Galien* nous apprend qu'ils donnoient le nom de fièvre seulement aux affections générales, et qui étoient dénuées d'affections locales (» cum non, ut » aliis ita et *Hippocrati* mos sit, febris spe-

---

(1) Il y a dans [illegible] un beau passage sur la nécessité de considérer les causes réelles des maladies pour diriger convenablement leur traitement ; je vois, dit-il, que tous les vrais Médecins ont attaqué les maladies dans leur cause, et qu'il n'y a que les ignorans qui se conduisent d'après les symptomes. » Illud autem dicam generatim, *Hippocratem*, et omnes qui in » magno fuerunt pretio medicos, indicationem causæ sequi » consuevisse, multo audacius quàm vulgares medici, qui ple- » rumque præsentibus symptomatibus territi illisque occurren- » tes, timidè planeque produnt, et vix nisi levissima » pensitant, épid., lib. 7, pag. 842 ».

» ciem phrenitim asserere (*Gal.* de morb.
» vulg. in lib. 6, com. 1, vers. 9, t. 3, p. 611)
» idem com. 3, de morb. vulg. liv. 1, n°. 4,
» t. 3, p. 464. (*Lancisi* op. omn., p. 118,
» cap. 6, n°. 3.) et que les dénominations des affections locales étoient prises de la partie qu'elles occupoient ; en sorte que le mot pleurésie, par exemple, étoit une expression aussi vague, aussi générale que celle de fièvre, et qui comportoit les mêmes distinctions.

La connoissance exacte des maladies simples et primitives, telle que nous l'avons demandée, et telle que nous tâcherons de la présenter dans la suite, est absolument nécessaire pour connoître les maladies compliquées, pour distinguer leur mode de complication, et pour analyser leurs divers degrés de dominance respective.

Or, cette complication des maladies prises en général, peut se faire de deux manières différentes, car ou ces maladies simples s'unissent sans se confondre, et le principe de vie se livre successivement au développement de chacune de ces maladies, qu'il conserve dans toute son intégrité, ou bien la complication de ces maladies, peut être si intime qu'elle donne lieu à de nouvelles maladies entièrement différentes de chacune des maladies élémentaires : nous verrons dans la suite que cette seconde

espèce de complication, ou cette confusion de maladies, comme dit *Galien*, est un accident grave qui s'accompagne le plus souvent du plus grand danger (1) non pas tant, comme on le dit communément, par la circonstance de ne laisser aucun repos au malade. (car la fièvre continue, et mieux encore la fièvre continente sont dans le même cas) mais sur-tout par la difficulté que trouve la nature à mener à la fois plusieurs maladies sans les confondre et les troubler les unes par les autres.

CHAPITRE III.

Définitions qu'on a données de la Fièvre.

DANS mes leçons préliminaires j'ai eu l'honneur de vous exposer quelques généralités sur les maladies; je passe maintenant plus particulièrement à la considération des fièvres qui forment proprement mon objet, mais vous voyez d'abord, d'après ce que j'ai dit sur la nécessite

---

(1) « In febri quam semi-tertianam (c'est l'hémitritée, selon Galien qui est le produit de l'union intime de l'affection « bilieuse et de l'affection pituiteuse) « vocant cùm morbi dua- « [illegible] simul, tùm præ ceteris est lethalis, ac [illegible] et qui « longè diu morbis detinentur hic præcipuè ægrotant. De morb. « vulg. lib. 1, com. de Galien, t. 3, p. 464.

La fièvre hémitritée accompagne ordinairement les malades qui tendent à la mort (*Hippocrate*).

de décrire exactement les maladies pour les connoître, de présenter d'une manière large et libre l'ensemble de leurs phénomènes, et de noter scrupuleusement leur ordre de succession et de dépendance; vous voyez que nous n'avons pas beaucoup à compter sur ces définitions que l'on donne communément de la fièvre; définitions qui s'arrêtent exclusivement à deux ou trois symptomes les plus apparens, le plus souvent indifférens, et qui dans la vue de simplifier l'art, et de le rendre plus facile, vont en effet à le détruire et à le rendre complètement nul.

Cependant, comme dans la recherche de la vérité, il importe de marquer les fausses routes qui peuvent nous éconduire, et que nous devons assez à l'autorité pour que des erreurs consacrées fassent aussi partie de nos connoissances, il doit entrer dans mon plan de vous faire part des définitions de la fièvre les plus ordinaires et les plus généralement reçues.

Galien définissoit la fièvre ou faisoit consister l'essence de la fièvre dans une augmentation de chaleur; mais il vouloit, de plus, que cette augmentation de chaleur fût accompagnée d'un désordre sensible et soutenu dans l'exercice des fonctions, et il ajoutoit encore que cette augmentation de chaleur devoit dépendre d'une affection même du cœur; et lorsque *Galien*

vouloit que le cœur fût principalement affecté dans la fièvre, et qu'une maladie quelconque qui n'intéressoit pas le cœur ne fût pas encore la fièvre, c'est qu'il regardoit le cœur comme le siège le plus important du principe de la vie, quoiqu'il sût très-bien que cet organe pour subsister, ou pour exercer ses fonctions, avoit besoin de l'action de tous les autres organes, et spécialement de l'action du cerveau, lequel avoit besoin réciproquement d'être soutenu et vivifié par l'irradiation continuelle du cœur, de manière que cette réciprocité d'action continuelle, de la part des principaux centres de vitalité, étoit la circonstance majeure, fondamentale, à laquelle *Galien* attachoit la vie ou l'exercice même des fonctions, comme nous l'avons dit ailleurs.

Cette définition de *Galien* (« febris est immodicè auctus calor, ut et hominem offendat et actionem lædat, accensus in corde » et procedens ab eo in totum corpus ») est donc susceptible d'un sens plus favorable que celui qu'elle présente à la première vue: cette définition peut être admise jusqu'à un certain point, quand elle est interprétée et expliquée d'après les véritables idées de ce grand homme; et certainement *Fernel* et tous ceux qui l'ont suivi ont pris le change, quand ils ont prétendu que *Galien* par cette augmentation de cha-

leur constitutive de la fièvre, entendoit toujours une augmentation de chaleur physique, et qu'ils en ont conclu que le frisson ou le premier stade de la fièvre ne devoit point être regardé comme appartenant réellement à la fièvre; conséquence d'une absurdité frappante, et qui de la part d'un homme du mérite de *Fernel* prouve combien l'esprit humain est capable de s'égarer, quand il se laisse conduire et qu'il se règle uniquement d'après l'autorité.

En effet, non seulemet *Galien* a reconnu, contre l'assertion de *Fernel*, que le frisson par lequel débutent la plupart des fièvres est une dépendance même de la fièvre; mais il a connu et décrit des fièvres qui s'accompagnent pendant tout leur cours d'un froid continuel à l'habitude du corps (épiales) dans lesquelles les forces concentrées à l'intérieur ne peuvent s'étendre, se relever, se distribuer sur tous les points de la masse du corps, et qui dès-lors ne présentent que le premier période ou la premiere stade des fièvres ordinaires et bien réglées, comme nous le dirons bientôt: mais ce qui est plus décisif, c'est que *Galien* a connu qu'une augmentation de chaleur physique, analogue à celle qui a lieu le plus communément dans les fièvres, peut exister sans que la fièvre existe réellement: il parle donc d'une espèce de fièvre simple ou nerveuse, qui attaque assez

communément les personnes affoiblies par une longue maladie précédente (et sur-tout d'une constitution très sensible, quorum corpus ipsum admodum sensibile); et il dit que si dans le commencement de l'invasion, ou lorsque le période du frisson commence à s'établir, on donne un cordial, par exemple, du pain trempé dans du vin chaud, on supprime tout d'un coup et le froid et la chaleur qui doit suivre; » equidem ita febricitantes aliquos ostendi tibi » maximè ex iis qui è longo morbo convaluerant » quorum cum uni fortè fortunâ occur- » rissem qui mox antè horrescere cœpisset; » ut rem exposuisset dato ex vino diluto pane » continuo horrorem inhibui... atque ut semel » dicam, quibus incipientis adhuc accessionis » aderant symptomata, iis omnibus panem ex » vino diluto ac calente maturè exhibens, et » horrorem statim inhibui, et febrem prohi- » bui »; si au contraire on donne ce cordial lorsque le période du froid est un peu avancé, on prévient bien la fièvre, mais on ne prévient pas l'augmentation de chaleur, qui subsiste donc indépendamment de la fièvre; » quod si paululum aliquando morere, utiquè » febris ne tum quidem, calor tamen multus » iis advenit ». Ce qui prouve bien évidemment, comme nous le disions, que lorsque *Galien* attribuoit la fièvre à une chaleur plus

vive, il n'entendoit point parler d'une chaleur physique capable d'affecter nos sens, et que la valeur de cette expression doit être interprétée d'après les principes de philosophie qu'il avoit adoptés, et qui lui faisoient identifier le principe de chaleur avec le principe même de la vie, en sorte que la définition de *Galien* se réduit à dire que la fièvre est une augmentation de force et de mouvement; proposition qui est vraie dans sa généralité, mais qui est parfaitement inutile; car ce qu'il nous importe de connoître, c'est le mouvement dont l'intensité augmentée constitue la fièvre, et surtout c'est la direction, la tendance, la destination de ce mouvement.

Cette observation de *Galien* sur l'augmentation de chaleur physique qui suit une fièvre contrainte et comme avortée par des moyens convenables, me paroît analogue à l'observation de M. de *Haën* (1), qui a expérimenté qu'après les fièvres, de quelque espèce qu'elles soient terminées, soit spontanément, soit par les secours de l'art, la chaleur se soutient assez

(1) Vous devez consulter son *ratio medendi*, c'est un ouvrage qui contient une foule de choses intéressantes, sur-tout sur les maladies chroniques; car, comme le reconnoît très-bien M. *Stoll*, M. *de Haën* est un des Médecins modernes qui a le mieux écrit sur le traitement des maladies chroniques.

constamment

constamment pendant sept ou huit jours consécutifs à quatre ou cinq degrés au-dessus de la température ordinaire ; en sorte, qu'au lieu que dans un homme parfaitement sain la température est à peu près de 97 à 99 degrés au thermomètre de *Fahrenheit* ; dans un homme qui vient d'avoir la fièvre, la chaleur est de 100 ou 101 degrés pendant les huit jours qui suivent la terminaison apparente de cette fièvre (1). C'est relativement à cette chaleur subsistante, après la solution complette des maladies, que les sueurs partielles peuvent être utiles, ainsi qu'*Hippocrate* l'a remarqué : « Quibus calores multi quandoque sedantur, hi » non per totum corpus, sed, aut circa cervicem, aut sub alis, aut capite sudant, liberantur »]. Car ces sueurs agissent alors

(1) La fréquence du pouls se soutient aussi pendant quelque temps dans la convalescence des maladies fébriles, et ne se dissipe guère qu'à mesure que les forces se rétablissent par l'exercice et la nourriture, MORGAGNI dit, avec raison, que le Médecin feroit beaucoup de mal, s'il regardoit cet état de fréquence du pouls comme cet état fébrile, et s'il défendoit en conséquence de sortir du lit et de prendre de l'exercice : « Quæ frequens causa est cur non rarò, per » victis jam febribus, ægri tamen, si nihil aliud quam frequentiam pulsuum, attendat, febricitare videantur, [illegible] qui » à minùs peritis, [illegible] timidè medicis in lectulo longè » et æquè retinentur, [illegible] paulatim et vires [illegible], » si convalescere quidem velimus, sint exercendi part. 24, p. 11.

comme moyen de refroidissement, ainsi que *Prosper Martian* l'a parfaitement bien expliqué (epid. lib. 7, p. 258, vers. 148.) « Quoties » cumque judicatis morbis, calores quidam » permanent multi hoc est alias atque alias » frequenter invadentes, hi cessant, non per » sudorem universalem, ut in febribus contingit, sed si circa cervicem, aut sub alis » erumpat; et ratio est, quia cum præfati » calores ob humorem, reliquiis simplici alteratione incalescentibus ortum ducant, eos » ventilari sufficit; cujus ventilationis signum » erit, sudor circa cervicem et ad alas, ubi » venæ ad sunt majores et quarum transpiratione totum corpus refrigeratur.

(Nous avons parlé ailleurs assez au long du refroidissement attaché à l'acte de l'évaporation, et par conséquent à la sueur.)

Nous devons conclure de ces observations, que lorsqu'une fièvre paroît dissipée, et qu'elle ne produit aucune marque de son existence, cette fièvre subsiste encore d'une manière extrêmement foible, et absolument insensible pour celui qui l'éprouve : c'est ce germe de fièvres encore subsistant qui rend la nature si susceptible de reproduire les mouvemens fébriles ; nous verrons ailleurs, d'après les observations intéressantes du célèbre *Werloff*, que pendant l'existence de ce germe fébrile, il est

des instans où il est beaucoup plus propre à se développer ; en sorte que des causes légères, et qui, dans tout autre temps, n'auroient point d'effet en tombant sur ces instans de plus grande susceptibilité de la nature, ramènent presque sûrement la fièvre : ce qui confirme ce que nous avons déjà insinué, et ce que nous exposerons avec plus d'avantage dans la suite, savoir, que les causes extérieures ou évidentes n'ont point d'effet absolu et nécessaire, mais que leurs effets dépendent toujours de la disposition actuelle du corps.

Ces observations de *Galien* et de *Haën*, que je viens de citer, démontrent qu'une maladie se décompose et marche à sa fin par des degrés obscurs et presque inappréciables ; nous verrons dans la suite qu'elle se forme et s'établit par un progrès absolument analogue, et que l'acte de sa génération, qui est également successif, est marqué par des caractères si fugitifs et si légers, qu'il est presque impossible de les saisir et de les distinguer : « Non » enim de repentè morbi hominibus accedunt, » sed paulatim collecti, acervatim apparent ». *Hippocrate donne* à entendre qu'il étoit le premier qui se fût adonné à l'étude des maladies dans le période de leur formation : « Prius » quam igitur in homine sanitas à morbo su- » peratur, quæ perpetiuntur homines, à me in-

» ventum est, et quomodo hæc in sanitatem » restituere oportet; (de dietâ lib. 1, cornaro n°. 3.), dans son traité des songes il apprend à connoître les maladies dont le corps est menacé, d'après la nature des objets qui affectent l'ame pendant le sommeil; il recommande presque généralement l'émétique et la diète comme moyens prophylactiques; (de insomniis conf. com. de *Martian*, qui dit que l'émétique est un moyen d'évacuation de tout le corps bien plus puissant que les purgatifs, et qui remarque qu'*Hippocrate* n'a jamais employé les purgatifs comme prophilactiques, vers. 136.) Ainsi toutes les maladies s'annoncent par des lassitudes spontanées, des pésanteurs de tête, une diminution d'appétit, une chaleur vive, un malaise, un dégoût pour les occupations ordinaires, un défaut de sommeil, ou un sommeil agité et troublé par des songes inquiétans; or, ces signes peuvent tenir à des états bien différens, et ils indiquent des moyens curatifs bien différens selon l'espèce de maladie qu'ils annoncent; ainsi ils demandent la saignée lorsqu'ils précèdent une maladie inflammatoire; ils demandent au contraire des purgatifs ou des émétiques, mais sur-tout des émétiques, quand ils précèdent une affection des premières voies.

Cette partie, qui a pour objet de recon-

noître l'espèce réelle des maladies dans l'ensemble des phénomènes qui la préparent, est une partie presque absolument neuve; *Baglivi*, homme de génie, trop-tôt enlevé à la médecine, demandoit que les médecins s'appliquâssent à la cultiver, et *Baglivi* avoit raison; car, comme le disoit fort bien *Hippocrate*, il est bien plus facile de prévenir une maladie que de la détruire quand elle est absolument formée. Consultez sur les maladies qui se forment, *Gal.* ars. med. c. 83, *Celse*, lib. 2, cap. 2, et une dissertation de *Schroeder*, de frequentioribus febrium prodromis.)

Ce qui peut contribuer le plus à dissiper l'équivoque des signes par lesquels débutent des maladies fort différentes entr'elles, c'est la considération des tempéramens, du genre de vie habituel, et sur-tout la constitution épidémique; car une épidémie qui est bien établie, marque de son caractère toutes les maladies qui paroissent dans le même temps, quelques variées que soient les formes sous lesquelles elles se produisent (*Stoll*, t. 1, p. 33): il est donc de la plus grande importance, dans les épidemies, d'employer les moyens curatifs dès que la santé commence à éprouver quelque dérangement.

M. *Stoll* appèle avec génie du nom générique de camme les maladies ébauchées, et

qui sont pour ainsi parler dans l'état de leur formation. » Catarrhi ægritudines sunt appellandæ inchoatæ solum et nondum ita effectæ, » ut semper ac tuto abs se invicem dignoscantur (tom. 3) (1). En sorte que généralement parlant les catarres ne peuvent être étudiés bien sûrement que dans les traits plus prononcés, plus développés que présente la maladie établie épidémiquement.

Boerhaave, après avoir remarqué judicieusement que pour découvrir l'essence de la fièvre il faut exclure tous les symptomes ou les phénomènes qui s'y joignent par accident, fait le dénombrement, le dépouillement de tous ces phénomènes, et s'arrête à la plus grande vélocité du pouls, qu'il regarde comme le phénomène le plus essentiel à la fièvre, celui qui l'accompagne constamment, qui l'accompagne dans tous les temps, et sous toutes les formes qu'elle peut prendre; en sorte que *Boerhaave* définit la fièvre un état de plus grande vélocité

(1) C'est un état analogue dans les maladies chroniques, qui en impose souvent pour une affection scorbutique. *Sydenh.* cité par *Van-Swieten*, tom. 3, p. 594.

Aussi on peut dire que toutes les maladies chroniques peuvent se présenter sous forme de scorbut, comme toutes les maladies aiguës sous forme de catarre; en sorte que le mot *catarre*, dans le système des maladies aiguës, est analogue à celui de scorbut dans l'ordre des maladies chroniques.

des artères, ou plutôt de plus grande vélocité du cœur : « Adeo quidquid de febre sic novit » medicus, id vero omne, velocitate pulsuum » solum cognoscitur, (aph. 571.) *Boerhaave* ajoute : « A morte cessat omnis febris », ce qui assurément ne méritoit pas d'entrer dans un aphorisme.

Cette opinion étoit celle d'*Erasistrate* et de *Chrisippe*, que *Galien* avoit réfutés fort au long : » Neque enim arteriarum motu febrium essen- » tia continetur. Hâc in re namque quomodo » *Erasistrates* et *Chrisippus* hallucinati sint » aliàs dedicisti. (*Galien*, de morbis vulgari- » bus, *Hipp.* lib. 6, comm, 1, vers. 29, t. 3, » p. 608.)

Je remarque contre cette définition de *Boerhaave* que les mouvemens des artères ne sont pas des mouvemens passifs, et qui dépendent d'une manière nécessaire, au moins par aucun rapport physique ou méchanique de l'action du cœur ; en sorte que les artères ne se dilatent pas, comme croit *Boerhaave*, et comme on le croit assez communément par l'action du sang que le cœur projette dans leurs cavités : j'ai prouvé ce fait par différentes observations que j'ai rapportées ailleurs, et sur lesquelles je pourrai revenir dans la suite ; il me suffit de vous rappeler ici la célèbre expérience

de *Galien*, qui a été répétée dans ce siècle par M. *Schulze*, et répétée avec succès.

On choisit une artère d'un assez gros calibre; on la met à nud, et on coupe les filets de tissu cellulaire qui l'attachent aux parties voisines, on la lie fortement, puis à une certaine distance de la ligature et inférieurement, on l'ouvre selon sa longueur, et on introduit dans sa cavité un tuyau dont les parois n'ayent que peu d'épaisseur, en sorte que le calibre de l'artère ne soit pas sensiblement diminué : on délie alors la ligature, et l'on voit que l'artère bat comme à l'ordinaire dans toute sa longueur; si on serre fortement les parois de l'artère sur le tuyau qui est dans sa cavité, les pulsations s'éteignent dans toute la portion inférieure à la ligature, et s'éteignent tout d'un coup, quoique le sang continue d'y couler librement.

Je sais que cette expérience a été répétée sans succès par plusieurs anatomistes, par *Vesale*, *Harvée*, et dans cette Ville par *Vieussens*; mais outre que les expériences négatives n'ont pas autant de force à beaucoup près pour détruire un fait, qu'en ont pour l'établir des expériences positives, il faut remarquer que dans les expériences de *Vesale*, de *Harvée*, de *Vieussens*, les pulsations de l'artère ont sensiblement foibli au-dessous de la ligature, et puis il est facile de concevoir pourquoi cette

expérience ne réussit pas toujours de la même manière, et on doit l'attribuer aux anastomoses qui établissent encore une communication entre le cœur et la partie de l'artère qui est au-dessous.

Dans l'opinion de *Boerhaave*, et selon la définition qu'il donne de la fièvre, il faudroit la rayer du nombre des maladies ; et il n'y a plus moyen de s'entendre ; car cette plus grande vélocité du pouls subsiste certainement, et subsiste à un degré bien marqué et d'une manière assez soutenue dans des circonstances qui coexistent avec la santé la mieux établie et la plus vigoureuse.

Mais ce caractère que *Boerhaave* a donc cru si important qu'il en a composé toute sa définition, est dans le réel si peu essentiel à la fièvre, qu'il y a des fièvres bien décidées dans lesquelles ce caractère manque, et dans lesquelles le pouls, bien loin d'être plus fréquent, est au contraire plus rare, c'est-à-dire, dans lesquelles les battemens des artères se répètent à de plus longs intervalles que dans l'état ordinaire de santé. M. *Sarcone* et *Werloff* sont ceux qui ont le plus multiplié les observations de ce genre, et qui ont apporté les objections les plus victorieuses contre l'opinion de *Boerhaave*, qui a regné presque généralement comme

toutes les autres opinions de cet homme célèbre (1).

M. *Sarcone* remarque à cette occasion, que quoique *Hippocrate* ait très-peu parlé du pouls (et quand il en a parlé, c'est plutôt des artères des tempes que de celles du poignet), cependant dans l'histoire de *Zoile*, attaqué de fièvre aiguë, il dit que le pouls étoit lent. (epid. lib. 4) » *Zoilo. Fabro* pulsus tremuli, tardi, (*Vallesius*, p. 369.)

Mais les observations analogues à celles qu'ont produit MM. *Sarcone* et *Werloff*, sont très-anciennes; *Galien*, dans son traité de la méthode de guérir, décrit une fièvre, que nous verrons dans la suite être de l'espèce des *mésentériques pituiteuses*; et il remarque qu'assez communément le pouls est plus lent et plus rare que dans l'état naturel, non-seulement dans l'invasion ou le début des accès, mais encore dans le temps de leur pleine et entière vigueur,

---

(1) Sur les fièvres sourdes, cachées, qui ne s'annoncent pas sur le pouls, qui attaquent les gens valétudinaires, et qui se terminent sur-tout par la consomption. *Baillou*, cité par *Piquer*, p. 311, praxis med.

Morgagni demande si la rareté du pouls, avec les signes ordinaires des fièvres catarrales, n'est pas un symptome d'une espèce d'inflammation humide des poumons (*très-probablement de nature pituiteuse, mais avec malignité*). Epist. 21, n°. 14.

ce qui, ajoute-t-il, doit paroître surprenant à quelques-uns. Dans son traité du pouls il avertit aussi que dans les fièvres, et sur-tout dans les fièvres de mauvais caractère, le pouls prend quelquefois un caractère absolument naturel, ce qui, dit-il, peut facilement induire en erreur. » Nonnunquam pulsus fiunt moderatis similes, qui sanè affectus vel medicos » optimos fallunt; quod nunc quoquè in maximâ pestilentiâ accidit «. (de præs. ex pulsib. lib. 3, cap. 3.)

Ce seroit aussi accorder par trop à l'autorité de *Boerhaave*, que de partir de la définition qu'il lui a plu d'imaginer, pour exclure de la classe des fièvres celles qui s'accompagnent de ce caractère du pouls peu ordinaire, savoir, de sa rareté et de sa lenteur; ce seroit faire, par rapport à *Boerhaave*, ce qu'avoit fait *Fernel* par rapport à *Galien* (et c'est ce que M. *de Sauvages* attribuoit au Médecin italien, M. *Visone*: mais M. *Sarcone*, son élève et son ami, reproche à M. *de Sauvages* de ne l'avoir pas entendu, et d'avoir pris pour son opinion une objection qu'il opposoit à ceux qui faisoient consister l'essence de la fièvre dans la seule vélocité du pouls). Car, d'après la définition de *Galien* (mal entendue), *Fernel* avoit aussi retranché de la nature ou de l'essence de la fièvre le frisson ou le période du

spasme par lequel elles débutent presque toutes, comme nous le verrons bientôt.

Boerhaave auroit mieux fait, ce semble, de définir la fièvre, plutôt par la vitesse ou la célérité du pouls que par la fréquence; car, quoique ce caractère ne soit pas non plus essentiel, il paroît cependant qu'à tout prendre, il règne plus généralement sur les maladies fébriles, que la fréquence du pouls. (Vous pouvez lire sur ce sujet une excellente dissertation de *Sthal*). Or, la fréquence du pouls et la célérité ou la vitesse sont des caractères différens, et qu'il est bien facile de saisir et de distinguer, puisque la fréquence du pouls est relative à une suite de pulsations, et qu'elle a lieu quand le nombre des pulsations est relativement plus grand dans un temps donné, tandis que la célérité ou la vitesse est relative à une seule pulsation, et qu'elle a lieu quand chacune de ces pulsations s'achève dans un espace de temps relativement plus court; en sorte que le pouls peut être à la fois et vite et rare, lorsque chacune de ses pulsations s'achève très-rapidement, et que cependant le nombre de ses pulsations est peu considérable, parce qu'elles laissent entr'elles de longs intervalles; (et c'est un caractère qui se trouve assez communément dans les animaux qui vont expirer), et au contraire le pouls peut être lent et fré-

quent, lorsque chacune de ses pulsations se fait lentement, et que cependant le nombre relatif de ses pulsations est assez considérable, parce qu'elles se suivent rapidement, et qu'elles ne laissent entr'elles qu'un petit intervalle. Si *Frédéric Hoffmann* a prétendu que cette distinction entre la vitesse et la fréquence du pouls étoit absolument inutile, parce qu'elle étoit inappréciable et qu'on ne pouvoit la saisir, il est clair qu'il n'a été conduit à cette assertion que par esprit d'animosité et de rivalité contre *Sthal*, auquel il falloit toujours qu'il fût opposé (1).

Ce que je viens de vous exposer sur les définitions qu'on a données de la fièvre, est donc un objet de simple curiosité, qui ne peut nous fournir aucune idée précieuse sur sa nature; et pour prendre, sur la nature de cette maladie, des connoissances vraiment intéressantes, il faut substituer à ces définitions qui ne présentent que quelques phénomènes détachés de leur vraie place, enflés, exagérés par l'hi-

---

(1) Lenteur du pouls avec une grande célérité dans chacune de ses pulsations, dans un sujet hypocondriaque: Morgagni, épît. 24, art. 32. « Certè apud nos videbimur pugnantia dicere, si celeritatem conjunctam cum raritate in ægrorum pulsibus nos invenisse dixerimus, incidit id tamen quoque sed nunquam magis quam in adolescente in quo non magnam pulsuum raritatem, maximam autem celeritatem deprehendimus. (Ibid.)

pothèse, il faut, dis-je, substituer l'ensemble, la totalité des phénomènes que développe la fièvre pendant toute sa durée : il a fallu cependant prendre connoissance de ces définitions, parce que les erreurs ont aussi leur utilité, et que l'histoire des opinions doit nécessairement entrer dans l'histoire de la science : heureux si elle n'en composoit pas la partie la plus considérable, et si le nombre de ceux qui ont voulu asservir la nature à leurs vues, ne surpassoit pas toujours le nombre des esprits sages qui ont su l'observer telle qu'elle est !

Mais avant de passer à la description de la fièvre, je m'arrêterai un moment aux noms qu'elle a reçus : quelques auteurs déduisent l'étymologie du mot *fièvre*, du mot latin *fervor*, qui signifie fermentation, effervescence, non-seulement parce que dans la fièvre les humeurs sont battues d'un mouvement tumultueux, analogue à celui qui agite les substances qui sont en acte d'effervescence ou de fermentation, mais encore parce que la chaleur accompagne la fièvre, comme elle accompagne le mouvement d'effervescence, de fermentation ; il seroit possible cependant de donner à ce mot une étymologie plus noble, et de le déduire du mot *februare*, par lequel les anciens latins signifioient une cérémonie religieuse, qui avoit pour objet de purifier les maisons et de chasser les

mauvais esprits dont on les supposoit infectées; en sorte que ce mot donné à la fièvre signifioit aussi qu'on la considéroit comme un acte purificateur entre les mains de la nature, et qu'on regardoit ses mouvemens comme appliqués à purger, à purifier le corps animal en chassant loin de lui les germes de mort qui flottent dans son sein; et sous ce point de vue (« Ideoque etiam publice febris fanum in pa» latio dicatum ») (*Pline*, hist. nat.), les autels que la fièvre avoit à *Rome* n'auroient point été dressés par la terreur, mais en considération des biens qu'on se croyoit en droit d'en attendre: » Dum esse placatam trepido » metu cupimus ». (*Pline*, hist, nat, cap. 7, de deo lib. 2).

Vous pouvez consulter *Screta* sur les différentes dénominations que la fièvre a reçu; je me contente de remarquer ici, d'après le célèbre M. *Barthez*, qu'elle a été dénommée assez généralement dans les différens pays, d'après le symptome qui a paru le plus grave; ainsi, comme dans les pays froids, le froid est nécessairement plus difficile à supporter, c'est du période du froid que cette dénomination a été tirée, et la fièvre a été appelée du mot qui signifie *froid*, tandis que dans les pays chauds elle est appelée du mot qui signifie chaleur.

CHAPITRE IV.

PRÉLIMINAIRES SUR LA FIÈVRE.

Considérations sur les forces tonique *et* digestive, *affection nerveuse ou rhumatismale des anciens; ce que c'est.*

DANS le dernier chapitre je vous ai fait connoître les définitions que l'on donne assez généralement de la fièvre; j'ai taché de vous en faire sentir l'insuffisance, et j'ai insisté sur la nécessité où nous sommes de faire une énumération exacte de l'ensemble des phénomènes qu'elle présente, parce que nos vues étant si différentes de celles de la nature, il est possible au moins que les phénomènes que nous omettrions comme les moins intéressans, soient précisément ceux qui tiennent de plus près à son essence, et qui soient les plus propres à nous la développer.

Mais en voulant vous présenter au moins d'une manière générale les traits caractéristiques

de

de la fièvre, nous nous trouvons arrêtés dès les premiers pas ; car, dans l'intention où nous sommes de rapporter à la pratique toutes nos distributions de maladies, et regardant comme absolument inutile tout plan, tout système, toute méthode de division, appuyés sur d'autres principes, nous sommes forcés de rapporter aux mêmes classes toutes les espèces de maladies qui demandent le même traitement, qui sont susceptibles de céder aux mêmes moyens curatifs. (Les anciens, dit *Martian*, ne distinguoient les espèces de maladies que d'après la différence du traitement) : » Medici antiquiores » omnem scopum in curationem dirigentes, tot » morborum constituebant differentias quot » modis curationem eorum variari necesse erat » ut ubique in *Hippocratis* doctrina observare » licet (de morb. lib. 2, vers. 219) curationes » morborum naturam ostendunt ». Si l'on s'écarte de ce dogme, je ne vois pas qu'il soit possible d'établir rien de solide en médecine, et je ne sais comment caractériser l'ineptie de gens qui écrivent qu'ils ont traité, et traité avec un égal succès les mêmes maladies par des méthodes toutes opposées.

Cœlius Aurelianus disoit : » Est enim æquum » ita discernere, ut non accidentium diversitas, » passionis differentias ostendat, sed generalis » quædam ac necessaria designatio, quæ fit

» ex principalibus passionibus, undè etiam » curationum ratio sumitur » ; il faut distinguer les maladies, non d'après des symptomes accidentels, qui ne désignent point leurs différences essentielles, mais d'après des caractères généraux, nécessaires, qui naissent de la nature même des maladies, et qui en indiquent sûrement le traitement (de morb. acut. lib. 1, c. 7, cité par *Finke*, de feb. biliosis anomal. p. 95). Or, d'après cela, il faut en convenir, nous devons nécessairement rapporter à la classe des fièvres, et regarder comme essentiellement fébriles des maladies complètement dépouillées des caractères qui vont se trouver dans notre description des fièvres.

Nous avons déjà observé, d'après *Sydenham*, que lorsqu'une fièvre épidémique est bien établie, cette fièvre essentiellement la même et exigeant toujours le même fond de traitement, peut prendre des apparences très-différentes, selon les organes qu'elle affecte, et vers lesquels son action est comme sollicitée par la foiblesse relative qu'introduisent dans ces organes les différentes qualités sensibles de l'air, (car quoique le plus généralement le génie des épidémies change avec les saisons, il y a cependant des épidémies si profondément établies qu'elles persistent sans changer de nature pendant plusieurs saisons consécutives. Tout

l'effet alors de l'intemperie de chaque saison, se borne à déterminer l'effet dominant de l'épidémie régnante sur les organes dans lesquels leur impression établit une activité relative). Cette difficulté est grande sans doute; (*Galien* se l'étoit proposée, mais il y a mal répondu: » hic se offert non parva de omnibus signis » pathognomonicis quæstio; nam si remotis » ipsis potest species conservari, alia his pa- » thognomonicis signis erunt nobis ad affec- » tus cognoscendos certiora. *Gal.* com. 3 in » 3 lib. de morb. vulg. *Hipp.* opera omnia t. 3, » p. 552 »); cependant il est possible de dissiper cette difficulté et de parvenir à la connoissance de l'espece réelle de ces affections locales, en étudiant avec soin le génie de la fièvre concomitante que nous supposons bien développée; mais il y a plus, c'est que lorsqu'une fièvre épidémique est établie, il régne assez souvent dans le même temps des affections, qui ce semble, n'ont rien de commun avec ces fièvres, qui n'en présentent aucun des caractères, et qui, cependant, doivent être regardées comme appartenant à la même classe naturelle, parce qu'elles sont susceptibles de céder à la même méthode de traitement.

Ainsi, *Sydenham* a vu (et je ne me lasse point de citer *Sydenham*, parce que son ouvrage est un fond précieux d'observations, dans lequel il

reste cependant à désirer que ces observations soient ramenées à des principes assez étendus et assez généraux ; par exemple, dès le commencement de son ouvrage *Sydenham* se plaint de ce que les fièvres sont vulgairement dénommées d'après quelques symptomes prédominans, et ses plaintes sont très fondées, comme nous le disions ci-devant ; mais quand il ajoute qu'il seroit beaucoup plus lumineux de déduire leur dénomination de l'épidémie régnante, et de les appeler en conséquence pestilentielle, dyssentérique ou varioleuse, il n'est plus possible de l'entendre, parce que la peste, la dyssenterie, la petite vérole ne forment pas des maladies décidées, mais prennent elles-mêmes le caractère de la maladie établie épidémiquement ; et cela est sur-tout bien important à considérer dans la petite vérole qui peut être ou inflammatoire ou bilieuse ou pituiteuse, (je me sers de ces mots par anticipation, parce qu'ils sont connus à la plupart de ceux qui me font l'honneur de m'entendre) et qui en conséquence demande un traitement très-différent et toujours déterminé par le génie de la fièvre qui l'accompagne ; c'est là un des dogmes les plus importans dans l'exercice de la médecine, sur lequel vous devez consulter le traité des fièvres de *Grant*, et sur-tout le *ratio medendi* de *Stoll* ; ce que je dis de la petite vérole est vrai égale-

ment de la dyssenterie, et c'est sur quoi vous devez consulter l'excellent traité de M. *Zimmermann*; *Sydenham*, dis-je, a vu que lors de la fièvre décidément inflammatoire qui régnoit à *Londres* en 1667, il parut une diarrhée sans fièvre apparente, qui cependant étoit de même nature que la fièvre épidémique (*Hippocrate* remarque aussi que la plupart des accidens qu'il décrit dans le troisième livre de ses épidémies (sect. 3) et sur-tout les flux de ventre dyssentériques étoient avec fièvre ou sans fièvre) et qui devoit être traitée de la même manière; savoir, par des saignées répétées selon l'état des forces, par des rémèdes antiphlogistiques et rafraîchissans, tandis que les purgatifs même les plus doux et les astringens faisoient beaucoup de mal : je remarque à cette occasion que *Stahl* a dit beaucoup trop généralement que dans le traitement des flux de ventre, il faut considérer s'ils sont accompagnés de fièvre ou s'ils sont sans fièvre, et que dans ce dernier cas il faut les traiter comme de simples affections de fluxion, car vous voyez que ces accidens, lors même qu'ils ne sont pas accompagnés de fièvre sensible, peuvent cependant être de même nature que la fièvre qui règne epidémiquement.

Dans la description que donne *Sydenham* d'une fièvre sous le nom de *novo febris ingressu*,

et qui, comme nous le dirons dans la suite, doit être rapportée à l'espèce des catarrales ou pituiteuses des premières voies, il remarque que cete fièvre se masqua sous l'apparence d'affections du bas-ventre, comme de douleurs et de flux de différentes espèces, et ces fausses apparences cachoient une maladie absolument de même nature que la fièvre qui régnoit alors, et demandoient le même traitement; en sorte que dans ces circonstances le génie des affections locales ne peut être étudié dans la fièvre concomitante, mais dans la constitution qui règne épidémiquement, lorsque le développement de la fièvre est empêché, soit par la vivacité de la douleur, soit par quelque autre cause plus cachée (car nous verrons dans la suite qu'une douleur vive fixée sur une partie déterminée, appèle et dirige vers elle tous les mouvemens de la nature, et les empêche de s'étendre, de se déployer, de se distribuer, comme il seroit nécessaire pour produire la fièvre dans toute son évidence; en sorte que cette fièvre existe réellement, mais qu'elle est contrainte, empêchée et masquée, de manière qu'elle ne développe aucun signe évident de son existence; preuve nouvelle de ce que nous disions ci-devant sur l'insuffisance de la méthode de distribution des maladies déduite uniquement de leurs symptomes). Sur ces états non fébriles

qui sont de même nature que des fièvres bien développées, vous devez consulter *Finke* (de feb. bilio. anom. p. 128) qui remarque que les causes qui s'opposent au développement de la fièvre, sont l'âge de la vieillesse, une habitude du corps lâche et phlegmatique, chargée d'embonpoint; *hebes et corpus obesum*, disoit *Lommius*, le froid, la constitution mélancolique, l'habitude d'éprouver des rapports fortement acides, et comme d'un goût vitriolique; il dit que les Juifs qui après la fête de Pâque se nourrissent de pains sans levain sont peu sujets aux fièvres (129). Il remarque que dans ces états (qui, dans la constitution qu'il décrit, dépendoient d'une affection bilieuse, gastrique) la fièvre se développoit assez souvent par l'usage des remèdes digestifs et des laxatifs *(1)*, comme *Sydenham* a vu que dans des états éminemment inflammatoires et sans fièvre, une seule saignée suffisoit pour manifester la fièvre.

M. *Casimir medicus*, a démontré que toutes les maladies périodiques à courts intervalles sont de même nature que la fièvre intermittente, parce que toutes sont également capables de céder à la même méthode curative,

---

(1) Sur les fièvres décidées par des purgatifs, voyez *Sarcone* t. 2, pag. 282.

savoir, à l'administration du kinkina, et cependant il n'est point de symptomes sous lesquels ces maladies ne puissent se masquer, tantôt ce sont des alternatives de chaud, et de froid, des frémissemens, des mouvemens convulsifs, des épilepsies, apoplexies, maux de tête, ophtalmies, etc. On n'est embarrassé ici que du choix des observations, et il n'est guère de praticiens qui n'en aient quelqu'une; vous en trouverez sur-tout un grand nombre dans *Morton*, *Torti*, *Lauter*, *Huxam*, *de Haën*. On connoît ordinairement que ces accidens si différens de la fièvre, tiennent cependant à la fièvre, et ne sont que des fièvres cachées, *larvatæ*, comme on les appelle, par le génie épidémique, et la connoissance qu'on a qu'il règne alors beaucoup de fièvres intermittentes, et par le caractère de l'urine qui présente le plus souvent un sédiment briqueté; mais ce n'est pas l'objet dont il est question ici.

Van-Swieten a fort bien reconnu qu'une fièvre intermittente peut occuper une partie du corps à l'exclusion de toutes les autres; il rapporte sur-tout l'observation d'un homme qui chaque jour éprouvoit constamment à la même heure un sentiment de mal-aise à l'œil gauche, qui bientôt après se gonfloit et donnoit une grande quantité de larmes: une circonstance remarquable en faveur de la force expansive

dont nous parlerons dans la suite, c'est qu'il sembloit au malade que le globe de l'œil s'élançoit hors de l'orbite, ce qui se faisoit avec des efforts très-douloureux. *Van-Swieten* s'assura que pendant tous les paroxysmes l'artère du grand angle de l'œil battoit vivement, et que le mouvement des autres artères n'étoit pas changé. Après quelques heures tous ces accidens disparoissoient, et laissoient l'œil dans un état absolument naturel : il obtint la guérison par le kinkina, qui paroît agir véritablement comme spécifique contre l'affection nerveuse à laquelle tient la reproduction des maladies périodiques à courts intervalles, quoique cette affection nerveuse puisse être excitée, et mise en jeu par des causes de nature bien différente, contre lesquelles le kinkina ne peut rien, (*Van-Swieten* comm. du 757.ème aphorisme).

Bergius rapporte qu'un homme qui avoit passé plusieurs nuits dans une chambre récemment blanchie, et qui étoit fort humide éprouvoit une fièvre qui n'occupoit qu'une moitié de la tête, la plus voisine de la muraille. Je ne cite cette observation intéressante à plusieurs égards que pour avoir occasion de remarquer que le froid humide est de toutes les causes extérieures la plus propre à déterminer la fièvre, parce que, comme l'a bien su *Stahl*, l'impres-

sion du froid et de l'humidité agit puissamment sur les mouvemens toniques de la peau, et est très-propre à produire des spasmes dans cet organe, et que l'appareil de la fièvre, comme vous le verrez dans la suite, a principalement pour objet de dissiper les spasmes, et de rétablir les mouvemens toniques dans leur ordre de distribution naturel et ordinaire.

En insistant sur ces observations et en les multipliant, comme il seroit très-facile de le faire, nous en viendrons aisément à reconnoître (1), comme l'a dit M. *Selle* dans son traité de pyrétologie, que la classe des fievres ne forme point une classe naturelle, parce que, d'après les caractères qu'on lui assigne, cette classe n'a point assez d'étendue pour recevoir des maladies qui sont essentiellement les mêmes que celles qui y sont contenues : « Apertè » sequitur hanc morborum classem minimè pro » naturali habendam esse, quoniam non om- » nes morbos simul comprehendit, qui naturâ » inter se conveniunt (*Selle*, pag. 84). En s'élveant à des apperçus assez généraux, il ne seroit pas difficile de voir que la maladie n'étant en effet qu'une modification de la vie, devant être conçue d'une manière aussi abstraite et

(1) Vid. de *Haën* t. 4, p. 204, de feb. divis.

rapportée au même principe, il est possible que ces maladies existent en puissance long-temps avant de se manifester, comme la vie peut aussi exister pendant long-temps sans produire aucun signe de son existence. (Dernièrement on a fait à *Paris* des expériences qui démontrent dans les vers de terre la propriété de se conserver pendant très-long-temps dans cet état de mort apparente. Des naturalistes ont observé que la petite *bête-à-roue*, *bestiola rotifera*, reste dans un état de dessèchement et de mort apparente pendant 3 ou 4 années. Voyez aussi *Haller* (auctuaria lib. 4, sect. 5, pag. 80) « maximè verò memorabile » hujus rotiferæ bestiolæ exemplum est, et » veræ resurrectioni proximum, neque enim » flaccescit unicè, et immotum per duos et » per quatuor annos manet, sed omninò exares» cit »). Et lorsque les maladies se manifestent, il est possible qu'elles le fassent de différentes manières, lorsque la liberté de leur développement est génée par différentes circonstances, et que ces maladies ne peuvent alors produire que des ébauches timides et imparfaites d'un état informe et comme avorté; (il faut rapporter ici ce que nous disions ci-devant de l'état obscur et insensible des maladies dans leur période de formation et leur période de décomposition, de terminaison,

M. *Parkins* remarque dans le même sens, qu'il a vu quelquefois qu'en tirant du sang à des sujets chez lesquels on n'a lieu de soupçonner aucune altération, on le trouve écumeux pendant des mois entiers, comme il l'est dans des maladies décidément inflammatoires, ainsi que nous le verrons dans la suite).

Mais en mettant pour un moment de côté ces exceptions qui sont donc nécessairement fondées sur notre manière de concevoir qui ne peut saisir les êtres en eux-mêmes, mais seulement dans leurs apparences manifestes, et qui, dès lors, doit s'abuser d'une infinité de manières différentes, lorsque le développement de ces êtres est arrêté et contraint par quelque cause que ce soit; nous allons tâcher de saisir les caractères de la fièvre dans les circonstances où ces caractères se produisent librement dans toute la vérité et la plénitude de leur existence.

Nous avons dit ailleurs que quoique le corps vivant soit pénétré d'un seul et même principe, et que l'unité rigoureuse et absolue de ce principe soit la véritable raison de l'ordre qui règne dans ses fonctions, ordre sans lequel son existence seroit absolument impossible; nous pouvons cependant, pour la facilité de la méthode, distribuer ces fonctions en deux grandes classes, rapporter chacune de ces classes à une force

particulière, et regarder dès-lors ces deux forces comme les grands moyens, les grands instrumens de la nature vivante, et les deux fondemens sur lesquels roulent et s'exercent toutes ses opérations.

L'une paroît extérieure; elle s'applique à mouvoir diversement la matière, et dispose de ses phénomènes de situation : c'est la force *motrice*, ou la force de *locomotion*.

L'autre est intérieure, pénétrante, son activité embrasse, saisit la matière en plein, décide ses qualités constitutives, la fait ce qu'elle est, indépendamment d'aucun mouvement de locomotion, c'est-à-dire, sans introduire de changement dans ses phénomènes de situation : c'est la force *digestive* ou *altérante*.

Ces deux forces nous sont également inconnues dans leur essence, et nous sommes également réduits à étudier l'une et l'autre dans les phénomènes sensibles qu'elles nous présentent; cependant la force motrice ou la force de locomotion nous étonne beaucoup moins, parce qu'elle se trouve plus prochainement, plus directement en rapport avec notre manière de voir et de sentir; car, si nous examinons un corps soumis à l'action de cette force, nous appercevons nettement et distinctement les différens phénomènes de situation qu'il présente dans son mouvement; et comme c'est de là

suite de ces phénomènes observables que résulte l'idée du mouvement de locomotion, il s'ensuit que nous concevons, ou du moins nous croyons concevoir ce mouvement, parce que ses élémens se trouvent d'accord avec nos sensations, et que rien ne nous empêche de les suivre et de les observer.

Au contraire, si nous considérons une substance qui éprouve l'énergie de la faculté digestive ou altérante, il nous est impossible de saisir distinctement toutes les modifications que cette force lui fait éprouver; si nous considérons par exemple les alimens dont nous nous nourrissons, et dans l'état de chile et dans l'état de sang, les alimens nous présentent dans ces deux états des différences bien tranchées, et qui ne nous permettent pas de les confondre; mais il est clair que nous ne pouvons pas suivre ou parcourir toutes les nuances, tous les degrés par lesquels ces alimens ont dû passer pour parvenir à ces états, dans lesquels ils nous présentent donc des caractères de différence si multipliés et si frappans.

Dans l'exercice de la force digestive ou altérante, nous ne pouvons distinguer, ou discerner les phénomènes, comme disoit *Leibnitz*, nous ne pouvons les discerner que lorsqu'ils sont fort éloignés les uns des autres, et comme nous ne pouvons pas remplir ces espaces par

des intermédiaires, et que nous ne pouvons pas établir entre ces phénomènes une gradation, une succession non interrompue, il s'ensuit que ces phénomènes nous paroissent isolés, indépendans les uns des autres, que dès lors nous ne pouvons pas les rapporter à une force commune; en sorte que cette force dans sa nature est absolument hors de la sphère de notre intelligence. Nous concevons ou nous croyons concevoir la force locomotrice, parce que ses phénomènes sont bien évidemment liés les uns aux autres, que nous appercevons bien nettement leur dépendance, et qu'il n'y a point de coupure, point de scission dans leur développement ou dans leur ordre de succession; au contraire la faculté digestive nous est absolument inconcevable, parce que les phénomènes qui en dépendent sont unis entr'eux par des rapports qu'il ne nous est pas possible d'appercevoir.

Aussi la manière différente dont nous affecte chacune de ces forces, a-t-elle fait qu'on a donné une importance excessive à la force motrice ou de locomotion, que la plupart des Médecins ont voulu rapporter à cette force tous les phénomènes de l'économie vivante, et qu'on a absolument négligé la force altérante ou digestive; c'est le reproche que *Galien* faisoit déjà à *Erasistrate*, et que l'on peut

faire justement à *Stahl*, comme je l'ai remarqué ailleurs.

Pour mettre de l'ordre dans l'exposition des phénomènes de la fièvre, il faut donc bien distinguer les uns des autres et présenter séparément les phénomènes dépendans de la force tonique ou motrice, d'avec les phénomènes dépendans de la force digestive qui s'exercent, soit dans la masse des humeurs, soit dans la substance muqueuse qui compose le fond de tous les organes; il ne seroit pas difficile de faire voir, que c'est pour avoir négligé cette distinction qu'il règne tant de confusion dans le travail de la plupart des auteurs qui ont écrit sur les fièvres.

La force motrice dans les animaux peut être considérée sous deux aspects différens, ou dans ses rapports exclusifs avec le corps même, ou dans ses rapports avec les objets extérieurs.

La force motrice qui se rapporte aux objets extérieurs, dispose et ordonne le corps animal d'une manière convenable, d'après les relations qu'il soutient, avec les corps qui l'environnent, et les actes de cette force sont subordonnés à l'action des organes des sens, c'est-à-dire, que ce mouvement est réglé par les impressions qui affectent les organes des sens proprement dits.

La force motrice considérée comme se rapportant

portant au corps même, s'exerce dans chacune de ses parties, quoiqu'à des degrés bien différens : c'est ce qu'on peut appeler force tonique ; sa fin principale et majeure est de distribuer sur toute l'étendue du corps les sucs nourriciers qui doivent réparer les pertes qu'il éprouve sans interruption ; elle contribue aussi très-utilement à conserver les humeurs en les présentant successivement aux différens organes sécrétoires qui les dépurent et les dépouillent des sucs hétérogènes et étrangers qui s'y développent assidûment ; ces mouvemens toniques qui se passent dans l'intérieur du corps et qui s'y rapportent d'une manière exclusive, sont subordonnés au sens vital intérieur, qui, comme nous le dirons dans la suite, paroît exister spécialement dans l'orifice supérieur de l'estomac (1) ; en sorte que comme on regarde assez

(1) On a vu un exemple où les sens extérieurs s'étoient concentrés dans l'orifice supérieur de l'estomac, et où les connoissances ordinairement intuitives étoient devenues réfléchies (Lettres de M. Dumas). À la suite d'une affection histérique, une femme a éprouvé un transport des sens extérieurs à l'orifice de l'estomac : tous les organes des sens étoient dépouillés de leurs fonctions, et l'estomac les remplissoit à leur place. La perception des couleurs, des sons, des odeurs, etc., venoit à cette femme par le moyen de l'estomac, auquel elle rapportoit toutes ses sensations. Une circonstance remarquable c'est que les sens qui dans l'état ordinaire ne disent rien sur les fonctions qui s'exercent dans

communément le cerveau, ou plutôt la partie vraiment centrale du cerveau, comme le *sensorium commune* par rapport aux organes des sens proprement dits, on pourroit aussi regarder l'orifice supérieur de l'estomac, comme le *sensorium commune*, par rapport au sens vital intérieur qui est appliqué à recevoir les impressions internes, et à régler les mouvemens qui se passent dans l'intérieur du corps. *Hippocrate* exprimoit l'action puissante de l'estomac, en disant que l'estomac fournit à toutes les parties, et qu'il reçoit de chacune d'elles ». Ventriculus omnibus dat et ab omnibus accipit. (De dieta *Mart.* in somniis, vers. 136). Nous pouvons rapporter à cette occasion un fait important dans la distribution des nerfs, c'est qu'ils se répandent et se distribuent en bien plus grande quantité vers les parties extérieures ou corticales, que dans les parties intérieures, à l'exception cependant de l'orifice supérieur de

---

l'intérieur du corps, prirent connoissance de ces objets du moment que leur siége fut établi à l'orifice de l'estomac; car cette femme parloit de la circulation du sang, du mouvement du cœur, de l'état de ses sécrétions, et elle prédisoit les crises qui devoient lui arriver pendant le cours de sa maladie. (Ouvrage de *Pelletin* en 2 vol.)

Vanhelmont dit qu'après avoir pris du napel (qui est un poison), il sentoit qu'il concevoit dans l'estomac, et qu'alors ses conceptions étoient bien plus vives et plus distinctes (*Van-helmont*, *demens idea*, n°. 12.

l'estomac, qui relativement à son volume en reçoit un très-grand nombre; cependant nous ne voulons pas trop insister sur cette observation anatomique, parce que nous avons prouvé ailleurs que les nerfs ne peuvent point être regardés comme les organes exclusifs de la sensibilité.

Si nous considérons plus particulièrement les forces motrices, ou les forces appliquées à mouvoir chacune des parties vivantes, nous verrons que chacune de ces parties est constamment agitée de deux mouvemens qui s'alternent et se balancent sans interruption, d'un mouvement de chaleur ou d'expension qui tend du centre vers la circonférence, et qui dilate ces parties, et d'un mouvement de froid qui tend de la circonférence vers le centre, et qui agit sans cesse sur les parties vivantes pour les resserrer, les condenser.

Il paroît par quelques passages d'*Hippocrate*, *de dieta*, *de carnibus*, si toutefois les passages dont il s'agit sont de lui, et s'ils ne sont pas plutôt du philosophe *Héraclite*; il paroît que ces deux forces de chaud et de froid ou d'expension et de condensation qui se balancent et s'alternent réciproquement, avoient été prises par *Hippocrate* pour principe d'explication de tous les phénomènes; ce qui est vrai par rapport aux phénomènes relatifs à la force

tonique ou nerveuse, et non pas de ceux qui dépendent de la force digestive ou altérante. Mais ces idées sont bien rectifiées dans d'autres ouvrages; ainsi, dans le traité de *veteri medicina*, il prétend que le chaud et le froid par eux-mêmes produisent des maladies assez légères, (» frigiditatem (c'est-à-dire, comme dit *Galien*, la force de condensation portée trop loin) » autem et caliditatem, ego om» nium facultatum minimè potentes esse in » corpore existimo »), à moins qu'elles ne se trouvent compliquées avec quelque altération profondément établie dans la matière. L'auteur de ce traité, dit *Prosper Martian*, prouve que le chaud et le froid sont des causes peu actives de maladies quand ils n'ont point décidé d'altération dans les humeurs: » Probat » *Hippocrates*: frigiditatem, et caliditatem, » absque humore, non esse potentes in cor» pore ».

Le ton ou l'état de chaque partie (*habitus*) est le produit d'une espèce d'équilibration entre ces deux forces, savoir, entre la chaleur ou le principe qui tend du centre vers la périphérie, et le froid ou le principe qui tend de la périphérie vers le centre: (» Imitatus namque ca» lor (le principe de vie considéré dans ses » forces motrices), ut qui semper mobilis est, » neque intrò solùm neque extra movetur;

» verùm alterum ipsius motum semper excipit alter, citò enim is qui intro sit, solus desineret in cessationem; qui vero extra, dispergeret, atque sic corrumperet ipsum; quum autem moderate extinguitur, ac moderatè accenditur velut *Heraclites* dixit, hoc modo semper mobilis manet, cæterum sursùm et extralationem, et ut ita dicam expassionem, à proprio principio, eò quod calidus est, habet, intro vero et deorsum, hoc est, ad proprium principium viam, eo quod frigiditatis cujusdam particeps est; ex frigiditate enim ac caliditate mixtus est. (*Gal.* de rigore, convuls. n°. 13, tom. 3, pag. 206).
Cette espèce d'équilibration, dont il ne faut pas se former une idée aussi précise et aussi absolue que de ce qu'on appèle équilibre en mécanique, est établie de manière qu'il en résulte pour la totalité des forces toniques une distribution habituelle, par laquelle elles sont dirigées du centre du corps vers chacun des points de la circonférence; et cette disposition habituelle, par laquelle ces forces s'élancent pour ainsi dire du centre du corps, ou de la région épigastrique vers chacun des points de sa périphérie, est un des faits majeurs de l'économie animale; nous pouvons remarquer ici qu'une utilité sensible de cette distribution, c'est de verser et de répandre sur tous les

points de la masse du corps les sucs nourriciers qui résultent de la digestion qui s'opère dans les parties intérieures ou les premières voies, et aussi de porter vers l'organe de la peau, qui est le principal organe sécrétoire, les sucs hétérogènes qui résultent, soit des parties des alimens qui n'ont pu être parfaitement élaborés, soit de la décomposition que le corps éprouve en entier et d'une manière non-interrompue.

Lorsque ces deux forces opposées, qui s'alternent sans cesse dans toutes les parties du corps et qui y entretiennent des motitations, des frémissemens continuels, lorsque ces deux forces sont arrêtées dans un rapport convenable (1), chaque partie exécute facilement, librement, les fonctions qui lui sont départies, et l'animal jouit d'une santé pleine et entière. » Sanum » est animal, ut dixit *Hippocrates*, quando » caliditas ac frigiditas moderatum inter se » habuerint temperamentum : (*Gal.* de rigore, etc., n°. 14, tom. 2, pag. 206 (2)).

Si au-contraire le principe de chaleur est

---

(1) Neque enim animalium corpora eam habent à naturâ proprietatem ut, quomodocumque *increscere* aut decrescere possint sed huic rei limites natura constituit quos prætercire sit periculosum; *Galen* de diff. morb, art. 4).

(2) Cet état est-ce que quelques auteurs ont appelé *stabilité d'énergie*.

affoibli relativement au principe de froid ou de condensation, et que le principe de froid soit prédominant, ou réciproquement ; cette inégalité dans l'action de ces deux forces importantes établit la constitution maladive que les anciens appeloient *Rhumatismale.* (*Galien* de curandi ratione per venæ sectionem, chap. 7) « hujus» modi quâpiam ratione rheumaticos vocatos » affectus provenire scito ; toto videlicet cor» pore infirmo (quæ una est species mali ha» bitus) » et que les modernes connoissent sous le nom d'affection nerveuse ; et cette affection nerveuse ou Rhumatismale des anciens peut s'annoncer sous toutes sortes de formes, et simuler toutes les maladies, selon que le spasme ou l'atonie qui résultent de la dominance du principe de condensation ou du principe d'expansion sont établis dans telle partie ou dans telle autre.

On sait que les anciens Médècins de la secte méthodique ramenoient toutes les maladies à trois principales, aux maladies de spasme, aux maladies d'atonie, et à celles qui supposent à la fois le spasme et l'atonie, mais existans dans différens organes ; « satis esse crede» bant communia morborum intueri et quidem » horum tria esse genera, unum adstrictum, « (spasme), alterum fluens (atonie), tertium » mixtum : nam modo parum, excernere ægros,

» modo nimium, modo alia parte parum ; » alia nimium ».

J'ai cru que ces préliminaires ne seroient point inutiles, parce que nous verrons que la fièvre présente dans son cours une alternative de prédominance de froid et de chaud ; en sorte que le premier période est marqué par la dominance du spasme ou du principe de condensation, et le second période est marqué par la dominance du principe d'expansibilité ou de chaleur.

CHAPITRE V.

Phénomènes nerveux de la fièvre (1).

NOUS avons dit que pour faire avec ordre le dénombrement ou l'énumération des phénomènes que présente la fièvre, il falloit considérer séparément, et ceux de ces phénomènes qui dépendent de la force tonique ou nerveuse, et ceux qui sont dépendans de la force digestive ou altérante ; deux forces majeures fondamentales, et qui sont pour la nature vivante les agens de toutes ses opérations ; je vais donc

(1) Sur ces phénomènes nerveux de fièvre vo. *Stahl*, de febr., diss. 5.

m'occuper d'abord des phénomènes relatifs à la force tonique, en faisant complétement abstraction de toute altération, soit dans les humeurs, soit dans la substance muqueuse qui compose le fond de toutes les parties vivantes.

Nous ne devons d'abord considérer ces phénomènes que d'une manière générale; ce ne sera que dans les descriptions particulières qu'il faudra s'occuper des différences dont ces phénomènes sont susceptibles, différences déterminées par les différentes espèces de fièvre.

Nous avons dit que la force tonique ou nerveuse pouvoit être considérée dans chaque partie, comme le produit d'une espèce d'équilibration entre deux mouvemens à directions opposées; un mouvement de chaleur ou expansif qui tend de la partie centrale du corps vers chacun des points de la circonférence; un mouvement de froid ou de condensation, qui se dirige au contraire de la circonférence vers la partie vraiement centrale, et cette espèce d'équilibration ne peut point être regardée d'une manière aussi absolue que ce qu'on appèle équilibre en mécanique; car le rapport sous lequel se présentent ces deux forces élémentaires, peut offrir une grande latitude, et le ton de chaque partie vivante peut éprouver bien des variétés, soit en plus, soit en moins, sans que son état de santé soit réellement af-

fecté : mais de plus, c'est qu'un seul et même état maladif peut se produire, ou sous forme de condensation ou sous forme d'expansion ; (ainsi, l'apoplexie, par spasme dans le cerveau, décide le relâchement et l'atonie de toutes les parties extérieures, tant il est difficile, encore un coup, de connoître la nature réelle des affections maladives, d'apres les symptomes, ou en s'attachant exclusivement à quelques symptomes sans faire attention aux autres).

Le début ou le commencement de la fièvre est décidé par une prédominance bien sensible du principe de froid ou de condensation sur le principe de chaleur ou d'expansion, et c'est la dominance relative de cette force de condensation qui devient la cause réelle de cet état de spasme qui caratérise bien évidemment le premier période, ou le premier stade de la fièvre.

(Le spasme fébrile se fait sur-tout ressentir aux parties postérieures, parce que ce sont elles qui sont le plus fournies de nerfs, et peut-être aussi parce que l'orifice supérieur de l'estomac se trouve situé postérieurement : car l'estomac est sur-tout affecté dans le spasme fébrile. (*Prosper Martian*, épid. lib. 6, sect. 3, pag. 241, vers. 29.) « Rigores enim propriè » dicti et qui febres præcedunt à posterioribus

» partibus magis incipiunt ». Il donne cette circonstance de commencer par les parties postérieures comme un caractère qui distingue le frisson de la fièvre, de celui qui dépend de toute autre cause. (Ibid. et 242, première colone) (1).

Ce spasme fébrile se produit à l'habitude du corps d'une manière non-équivoque, par le resserrement, le froncement, la contraction de tout l'organe de la peau, et à l'occasion de ce mouvement qui frappe l'organe de la peau d'une contraction manifeste et sensible, nous pouvons remarquer combien les expériences de M. de *Haller*, et les expériences analogues sont insuffisantes pour nous éclairer sur les véritables forces dont les parties vivantes sont pénétrées. M. de *Haller* ayant appliqué sur la peau différens moyens d'irritation, et n'ayant point observé que la peau se contractât sensiblement sous l'impression de ces différens moyens, en a conclu que la peau étoit dépouillée de toute force de contractilité vive, ou, comme il l'appèle, d'irritabilité ; vous voyez déjà, d'après les phénomènes, que nous vous

(1) Les spasmes périodiques débutent par les extrémités, ceux qui se font sentir d'abord dans la moëlle épinière, sont symptomatiques, et annoncent des convulsions mortelles. (*Martian*, Prosetr. coac. sect. 1, vers. 10 et 15).

exposons ici, combien cette conclusion est mal fondée; et en effet, les différens moyens d'irritation, et plus généralement les différens moyens de sensation qu'on applique sur les parties vivantes, n'ont point d'effet nécessaire et absolu, mais toujours un effet dépendant de l'état où se trouve la partie vivante au moment où se fait l'expérience; en sorte que pour être en état de prononcer sur l'immobilité absolue d'une partie vivante, il faudroit non-seulement avoir éprouvé tous les moyens d'irritation, avoir employé successivement tout ce qui est, mais il faudroit encore avoir suivi ces expériences dans toutes les situations différentes dans lesquelles ces parties peuvent se trouver; (il ne faut pas croire, disoit l'illustre M. *Schroeder*, que je vous ai cité ailleurs, comme un des premiers modernes qui ait porté le flambeau de la philosophie vraiement médicinale dans l'étude des maladies, qui, depuis long-temps, étoit si étrangement défigurée par l'esprit d'hipothèse, que des ignorans affectent de confondre avec l'esprit systématique qui lui est diamétralement opposé), que les véritables forces de la nature vivante puissent être toujours rendues sensibles par nos moyens d'expérience. Cette prétention a porté tout récemment dans la médecine une infinité de fausses vues: « Maximè vero notatu dignum censemus,

» latiùs patere virium vitalium potestatem,
» quam ex irritabilitate et sensibilitate per ex-
» perimenta vulgaria et evidentiora declaran-
» dis innotescit. Negandum enim haud est,
» vim illam vitalem pluribus in partibus quas
» cultri apex in motum ciere non valuerit,
» aliis sub conditionibus in producendis moti-
» bus efficacem se præstare posse, (t. 2,
» pag. 92) ». Aussi est-il bien acquis que des expériences de même genre que celles de M. *de Haller* ont eu des résultats différens, même opposés chez d'autres observateurs, non-seulement parce que leurs moyens d'épreuve n'étoient pas absolument les mêmes, mais sur-tout parce que leurs sujets d'expérience ne se trouvoient pas dans les mêmes états que ceux de M. de *Haller* : or, parmi les circonstances très-multipliées, capables de varier les expériences de cette nature, les plus puissantes sont sans contredit les circonstances de santé et de maladie. M. de *Haller* sentoit bien lui-même que ses idées ne pouvoient se concilier avec les faits; dans sa grande physiologie, quand il parle des causes qui font couler la salive en abondance à l'aspect d'un mets agréable, et qui provoquent le mouvement de la sémence à la présence d'un objet vivement désiré, il est obligé de reconnoître dans toutes les glandes une irritabilité qui ne peut être mise en jeu que par

des impressions attachées exclusivement à l'exercice de la vie (1), et qui n'ont rien de commun avec les moyens d'expérience que nous pouvons employer : » Hæc ergo causa ad occultam illarum glandularum omnium irritabilitatem pertinet, quam in experimentis » non possumus imitari. (t. 6, p. 57).

Les autres phénomènes qui se passent à l'habitude du corps, et qui sont aussi des dépendances du spasme fébrile ou du spasme constitutif du premier stade de la fièvre, sont une diminution de l'embonpoint ou un resserrement des parties extérieures dans le sens de toutes leurs dimensions, la disparition des vaisseaux sanguins qui rampent dans le voisinage de la peau, et la perte ou l'affoiblissement de la couleur vive dont la peau est pénétrée dans l'état ordinaire de santé ; car comme la couleur vive ou brillante de la peau, dépend non-seulement du sang qui coule librement dans les plus petits vaisseaux de la peau, mais encore, et principalement de celui qui est épanché dans tout son tissu spongieux ou cellulaire, lorsque la peau est fortement contractée, le sang qui en est exprimé et qui est refoulé vers les parties intérieures

(1) « Potest absque musculari vi, etiam cellulosa fibra » à frigore contrahi et crispari. *Haller*, element. physiol. » lib. 12, p. 78, t. 5.

doit nécessairement laisser à la peau la couleur blanche, qui lui est naturelle; car toutes les parties du corps étant composées d'une substance muqueuse rapprochée, condensée à différens degrés, ont toutes naturellement une couleur blanche et la couleur rouge que quelques-unes présentent, dépend exclusivement du sang qui les pénètre, et qui n'est pas seulement contenu dans les vaisseaux, comme l'a voulu *Boerhaave*, d'après les expériences trompeuses de *Ruisch*, mais encore dans toute leur substance spongieuse ou parenchimateuse (1), comme parloient les anciens; aussi les parties du corps les plus rouges, comme les chairs du muscle, par exemple, peuvent-elles perdre cette couleur quand elles sont suffisamment lavées, en sorte que par des lotions répétées dans l'eau chaude, ces chairs se décolorent complètement, reprennent leur blancheur native, et reviennent à un état analogue à celui où elles étoient dans le premier temps de l'existence du fœtus, lorsque le sang n'étoit point encore formé.

L'affoiblissement de la couleur naturelle qui se lave et s'efface sous l'impression du spasme

---

(1) Ou [illegible], d'après les observations de MM. [illegible] et *Fontana*.

fébrile, est sur-tout très-manifeste vers les extrémités; et il est bien remarquable que c'est vers les extrémités que le spasme se produit avec le plus de vigueur (1); car, comme les extrémités sont à une grande distance du centre de la chaleur, et qu'elles forment, pour ainsi parler, les points de départ ou d'appui de la force de condensation, ces parties doivent dès-lors ressentir avec le plus d'effet le spasme qui résulte de la prédominance relative de cette force de condensation; aussi, lorsque la fièvre est extrêmement foible et qu'elle ne peut point s'établir sur le corps entier, arrive-t-il assez souvent qu'elle porte d'une manière exclusive son impression sur les parties les plus extrêmes, qui se dérobent avec le plus d'avantage à l'action ou à l'influence de la chaleur: ainsi, *Stahl* parle d'un homme qui, après avoir essuyé une fièvre intermittente-tierce, bien réglée, et en apparence terminée, éprouva encore deux accès marqués seulement par le

---

(1) Les spasmes périodiques débutant par les extrémités, ceux qui d'abord se font ressentir dans le dos, sont symptomatiques et dangereux, *Hipp. Prænot. Coac. Mort.* sect. 1, vers. 10.

Les frissons qui débutent par la moelle épinière même, sont dangereux, et annoncent des convulsions mortelles. *Prænot. Coac.* sect. 1, vers. 15.

resserement

resserrement spasmodique du doigt auriculaire de chacune des mains ; resserrement qui se fit au même jour et à la même heure que les accès antérieurs, et qui dès lors étoit bien évidemment dépendant de cette fièvre précédente.

Le resserrement fébrile n'est pas nécessairement borné à l'organe de la peau ; il appuye plus profondément, et il occupe aussi les plans plus intérieurs du tissu cellulaire ; et ce fait est non-seulement prouvé par la diminution que les membres éprouvent dans toutes leurs dimensions, mais encore par ce qui arrive aux ulcères qui sont placés à l'habitude du corps ; car le plus souvent ces ulcères, ceux même qui ont une assez grande profondeur, se dessèchent complètement, et cessent de donner l'humeur ou la sanie qui en coule habituellement ; ce qui dépend bien évidemment du spasme qui serre leurs parois et qui les serre dans toute leur profondeur.

Dans ce période de la fièvre le pouls est assez communément rare, quoique vif ; mais sur-tout très-petit et concentré : *Galien* a remarqué que le mouvement de concentration ou de sistole, étoit sensiblement plus vif que le mouvement de dilatation ; nous avons dit ailleurs que les mouvemens des artères dépendent d'une force qui s'exerce dans leurs parois : or, dans

l'acte de dilatation cette force paroît se diriger du cœur vers les extrémités artérielles, et non-seulement elle est appliquée à dilater les artères, mais elle les augmente sensiblement dans le sens de leur longueur; dans l'instant de la sistole ou de la contraction, cette force motrice des artères s'exerce selon une direction contraire, elle se dirige des extrémités artérielles vers le cœur, et non-seulement elle les resserre et les contracte, mais elle les diminue manifestement dans leur diamètre longitudinal; cette tendance des mouvements du pouls des extrémités vers le cœur, est sur-tout bien marquée vers les derniers instants de la vie, comme l'a observé *Frédéric Hoffmann*; or cette plus grande vitesse dans les mouvemens de contraction des artères, observée par *Galien*, est donc remarquable en faveur de la dominance respective de la force de condensation ou de la force dirigée de la circonférence vers le centre, prédominance qui établit la cause de tous les phénomènes du premier stade ou du premier période de la fièvre.

Nous aurions pu ajouter à ce que nous disions dernièrement contre l'opinion de *Boerhaave*, qui a tiré toute la définition de la fièvre de l'Etat du pouls, que cette prétention est si peu fondée, et qu'en effet le caractère du pouls, quand il est considéré d'une manière isolée,

solitaire, et indépendamment du concours des autres signes, est si peu concluant, qu'*Hippocrate*, s'étoit très-peu occupé de ce signe. (C'étoit sur-tout dans les différences de la chaleur qu'il recherchoit la nature réelle des fièvres ; » febres » quidem aliæ mordaces sunt manui ; aliæ mites » etc. (de morbis vulg. lib. 6, conf. le comm. » de *Galien* t. 3, pag. 608, 9 et 10) et si » magna utilitas ex hujusmodi differentiarum » agnitione percipitur : ipsis videlicet singulis » propriam medicationem requirentibus. (Id. » pag. 613) ») Et quoique *Hippocrate* fasse mention quelquefois de l'état du pouls, il paroît cependant qu'il n'y attachoit que très-peu d'importance, et qu'il s'occupoit peu, et de ce que ce signe indiquoit pour le moment, et des évènemens qu'il donnoit lieu d'attendre, soit que cette doctrine lui fût inconnue, soit que la connoissant il la jugeât peu utile ; et certainement il est permis de s'en rapporter là-dessus à l'autorité de *Galien* qui, sans contredit, est l'homme du monde qui a étudié *Hippocrate* avec le plus de soin.

Le spasme fébrile ou le premier période de la fièvre est très-généralement accompagné d'une sensation de froid, et cette sensation de froid présente des modifications différentes dans les différentes espèces de fièvre : ainsi dans l'espèce des catarrales ou quotidiennes, et mieux en

core dans les fièvres quartes, le frisson précurseur est accompagné d'un sentiment de froid pénétrant, absolument semblable à celui qu'éprouveroit un homme qui s'exposeroit à un froid rigoureux; au lieu que dans les fièvres bilieuses qui sont de l'espèce des fièvres tierces, le frisson excite moins une sensation de froid bien décidée, qu'une sensation analogue à celle que feroit éprouver une infinité de petites pointes dont la peau seroit percée; mais, comme nous l'avons déjà dit, notre objet ici est seulement d'exposer les phénomènes d'une manière générale, en remettant aux descriptions particulières les différences dont ces phénomènes sont susceptibles.

Cette sensation de froid plus ou moins décidée, attachée assez généralement au premier période de la fièvre, ne dépend point nécessairement d'une diminution réelle de chaleur; car, quoiqu'il puisse arriver que le frisson de la fièvre soit vraiment accompagné d'une moindre chaleur, et que les parties, sur-tout les parties les plus extérieures, comme nous le disions, soient réellement refroidies (1), cependant les

(1) *Morton* a même observé que le sang tiré dans ce période de la fièvre étoit décidément froid; nous reviendrons ailleurs sur des faits analogues; je remarque seulement ici que généralement parlant la saignée est fort contraire dans le période du spasme; parce que la saignée qui porte les forces du

observations de M. de *Haën* et de *Haller* ont démontré que souvent dans le premier période de la fièvre, la chaleur observée au thermomètre est non-seulement au même degré que dans l'état ordinaire, mais qu'elle passe ce degré, et qu'elle augmente de 12 ou 13 degrés, (ce qui est le terme le plus fort auquel elle puisse s'élever dans les fièvres les plus ardentes) et qu'elle est alors de 107 à 108 degrés au thermomètre de *Fahrenheit*, lorsque le malade se plaint d'un froid glacial et qu'il ne peut supporter.

(Non seulement le sentiment de froid peut exister sans qu'il y ait de froid réel, mais il peut y avoir un froid réel et absolu, sans qu'il soit senti ; ainsi la femme histérique dont *Morgagni* rapporte l'histoire, avoit le sang décidément froid, sans qu'elle éprouvât aucune sensation de froid dans les parties où couloit ce sang ainsi refroidi : il faut donc bien distinguer le froid senti d'avec le froid réel.

Galien recherche comment le frisson peut être décidé par des causes différentes du froid (de rigore n°. 18, t. 2, p. 210), et il établit généralement que le frisson est décidé par des causes irritantes qui ont une grande quantité

---

centre vers la circonférence, violente vicieusement la nature qui, dans ce période, porte ses effects de la circonférence vers le centre.

de mouvement : « oportet enim non solum » mordax quiddam, in nobis causam esse, » sed et quod vehementer moveatur si rigo» rem efficere debet (id. ibid. nº. 19, pag. » 211, t. 8) »).

Ce sentiment de froid qui accompagne assez constamment le premier période de la fièvre, et qui n'est donc pas nécessairement attaché à une diminution réelle de chaleur, me paroît devoir être rapportée à un principe dont nous avons eu assez souvent occasion de parler ailleurs; savoir, au principe d'association ou de liaison des idées, qui fait que la nature vivante est comme forcée de reproduire à la fois des idées, et plus généralement, des états dont elle a très-souvent éprouvé la coexistence ; car, comme l'impression du froid extérieur, quand cette impression est sentie, décide le resserrement spasmodique de la peau, et que ce resserrement spasmodique est le moyen que la nature, d'après les loix auxquelles elle obéit nécessairement, oppose à l'impression du froid, il arrive que ces deux phénomènes, savoir, le resserrement de la peau et la sensation du froid, se lient d'une manière indissoluble, qu'ils s'ammenent réciproquement, et que dès lors ce resserrement de la peau, par quelque cause qu'il soit décidé, invite comme nécessairement la nature à se donner la sensation du froid.

Je dis, et l'expérience le confirme assez, que le resserrement spasmodique de l'organe de la peau est très-généralement décidé par l'action du froid extérieur ; et quoique nous ne puissions pas nous flatter de parvenir à la connoissance réelle des causes finales, et que le pourquoi des mouvemens qui s'exercent dans le corps animal nous échappera probablement toujours, parce que ses mouvemens sont réglés par un sens intérieur, très-différent de celui qui nous fournit les matériaux de toutes nos connoissances réfléchies ; il paroît cependant que nous sommes bien fondés à dire que ce resserrement de la peau sous l'impression du froid, a pour fin ou pour utilité, de soustraire le corps à l'action du froid, et plus précisément d'empêcher dans l'intérieur du corps l'introduction des particules frigorifiques (1) ; en effet, les phénomènes que présente le froid, deviennent, ce semble, plus faciles à lier et à concevoir, en attribuant le froid à une espèce de matière déterminée, qu'en le regardant comme une simple qualité, ainsi qu'on le dit

---

(1) Le froid paroît agir spécialement sur le systême limphatique, comme le chaud sur le systême vasculaire.

Conf. Keil statica. Il attribue les catarres aux particules frigorifiques qui pénètrent dans le corps et altèrent la composition du sang et de la sérosité.

assez communément, et l'existence de ces particules frigorifiques paroît d'autant mieux fondée, que le froid n'est pas le seul effet qu'elles produisent, et que leur application sur le corps vivant, décide des changemens qui ne sont point du tout en proportion avec les degrés d'intensité du froid. (Diss. de *Veitbrecht*, theses prat. de *Haller*.

Les phénomènes qui semblent prouver que le froid n'est pas une simple qualité, mais qu'on peut et qu'on doit le considérer comme dépendant d'une matière déterminée, capable de produire bien d'autres effets, c'est premièrement la simultanéité du chaud et du froid; car si le chaud et le froid étoient de simples qualités, on ne conçoit pas comment ces deux qualités pourroient exister dans le même temps, dans le même lieu, sans s'altérer réciproquement, sans se confondre, et sans produire par cette espèce de confusion une qualité moyenne; au lieu qu'on conçoit assez aisément cette co-existence du chaud et du froid, en attribuant l'un et l'autre à deux espèces de matières distinctes, et qui, dès-lors, peuvent exister très-rapprochées l'une de l'autre sans s'altérer, parce qu'elles ne souffrent aucun mélange, aucune union, aucune combinaison.

Or, cette simultanéité de chaud et de froid est impossible; et *Vanhelmont* rapporte qu'un

jeune homme qui se trouvoit sur des montagnes fort élevées, fut comme brûlé dans les parties du corps exposées à l'impression du soleil, et éprouva un froid vif dans les parties opposées et qui étoient à l'abri du soleil. (Gasaquæ n°. 15.) « Licet viderim sodalem, » in latere quo solis radii illum directè, toto » semisse diei ferierant, vultum et cervicem » ambussisse, non secus atque si cantharides » applicuisset. Idque sine caloris et doloris sensu. » p. 76, ed. *Elzevir*.

L'existence des particules frigorifiques paroît encore assez bien établie par les phénomènes de la congélation. (L'eau peut se congéler dans un tube bien fermé lorsqu'on agite ce tube, parce que les particules d'eau qui sont gélées dans l'air contenu dans le tube, viennent à frapper la surface de l'eau, et lui communiquent leur glace; (*Buffon*, supplément, t. 1, pag. 145) de même qu'une matière inflammable fortement échauffée s'embrase promptement par le contact d'un corps actuellement en inflammation). On sait que la congélation ne peut s'effectuer que dans les liqueurs exposées à l'air libre, et que l'eau, par exemple, peut éprouver, sans se congéler, des degrés de froid très-supérieurs au degré de congélation, lorsqu'elle est parfaitement à l'abri de l'air, et qu'elle ne peut recevoir dès-lors

ces particules frigorifiques ; ce qui prouve au moins que l'air, dans certaines circonstances, contient des particules d'une espèce déterminée, qui seules produisent des phénomènes qu'on attribue assez communément au froid considéré comme simple qualité : on sait que l'eau congélée augmente sensiblement de volume, ce qui dès-lors met en droit de présumer l'addition d'une matière nouvelle : on sait que la congélation altère profondément les corps, et que l'eau de glace, ou l'eau qui résulte de la fonte de la glace, est à l'instant de sa revivification, s'il est permis de parler ainsi, fort différente de ce qu'elle étoit avant la congélation ; et on vérifie tous les jours l'observation d'*Hippocrate* sur l'insalubrité des eaux de glace, et sur la fréquence des goitres dans les pays montagneux, dont les habitans boivent habituellement des eaux de neige ou de glace fondue ; enfin, on sait que la glace et la neige ont une température décidée, et qui n'est plus susceptible d'augmenter en froid, quoique les corps voisins soient pénétrés d'un degré de froid bien plus considérable, et cela apparemment, parce que la glace et la neige sont à ce point de saturation qui ne leur permet pas de recevoir une plus grande quantité de particules frigorifiques.

Ces particules, d'une espèce déterminée,

qui sont appliquées à produire le froid et d'autres effets différens du froid, se démontrent aussi par les impressions qu'elles portent sur le corps vivant (1); en effet, il est bien remarquable que les phénomènes observables sur le corps vivant, et qu'on attribue au froid, ne sont point du tout proportionnels aux variations de température indiquées par le thermomètre; en sorte que tel degré de froid très-considérable au thermomètre, n'affecte pas à beaucoup près aussi désagréablement, et n'est pas aussi difficile à supporter que tel autre degré qui est beaucoup plus foible au thermomètre; ainsi, on observe, par exemple, qu'un froid humide est bien plus pénétrant et beaucoup plus difficile à supporter, qu'un froid sec bien plus intense, sur-tout lorsque ce froid humide succede brusquement à une température toute opposée; quoique dans un temps humide l'évaporation se faisant moins librement, le froid réel doit être moindre. (*Stahl*, theoria

---

(1) C'est sans doute à l'introduction du froid dans le corps qu'il faut attribuer le plus généralement les rhumatismes décidés par cause extérieure, les pleurésies de *Pringle*, la dyssenterie simple de *Stoll*, l'opium pris intérieurement, et l'application des vésicatoires, sont les grands moyens curatifs de cette affection.

med. pag. 412, edit. de *Juncker*, pag. 313, ff. 21).

S'il est vrai que l'air soit chargé, au moins dans certaines circonstances, de particules de matière d'une espèce déterminée qui peuvent produire le froid, et dont l'application sur le corps vivant peut décider aussi des effets différens du froid et qui ne sont point du tout proportionnels à ses degrés d'intensité, il semble que nous sommes fondés à croire que le resserrement de l'organe de la peau, qui suit l'action de ces particules, a pour utilité de leur fermer le corps, de s'opposer à leur entrée, et à regarder la sensation de froid qui répond à ce resserrement de la peau, quelle qu'en soit la cause, comme l'effet de l'habitude qu'a contracté la nature d'éprouver à la fois ces deux sensations, savoir, celle du froid, et celle du resserrement de l'organe de la peau.

Le premier période de la fièvre s'accompagne d'abattement et de lassitudes spontanées, lesquelles présentent des circonstances bien remarquables, mais dont il ne sera question, comme nous l'avons déjà dit, que dans les descriptions particulières (1).

(1) Hipp. reconnoissoit que dans le premier stade de la fièvre, l'affoiblissement portoit sur-tout sur les parties principales du système vasculaire qui est un des grands organes

Ces lassitudes spontanées ne doivent point être attribuées exclusivement, comme l'a fait *Stahl*, à un nouvel ordre établi par le principe de la vie qui suspend les forces de l'organe musculaire, afin de les employer plus vigoureusement dans les parties intérieures ou les organes vitaux, qui doivent être spécialement appliqués à fournir les actes de la maladie; car ces lassitudes spontanées se présentent dans le premier période de la fièvre, qui porte une débilité bien marquée dans tout le système des forces (1). (Voyez à ce sujet *Schroëder*, pag. 113.) (*Schroëder* remarque que la foiblesse ne répond point du tout à l'augmentation du mouvement circulaire du sang, et que la circulation peut être augmentée beaucoup plus qu'elle ne l'est dans les fièvres, sans qu'il y ait des lassitudes. Il croit très-difficile de déterminer la vraie cause de la foiblesse qui accompagne la fièvre; il l'attribue cependant le plus généralement, à des stases dans la région precordiale, qui sont dissipées par le travail de la coction et par

---

du système irritable ou de mouvement [illegible] his » locis ubi tonum et sanguinis radices ponunt, [illegible] dubio » n°. 11, consulte ».

(1) « Confer. *Haller*, tom. 5, p. 84. In [illegible] vires » ex causa tandem satis cognita deficere [illegible], non quod » cor nimium partem virium sibi sumat, [illegible]

les crises, eid. pag. « Stasim tamen alicubi,
» eamque præsertim in præcordiis hærentem,
» conjicere licet, quàm coctio expediat, et
» crises tollant, pag. 114).

Nous avons vu que les mouvemens des muscles volontaires dépendent d'une force qui leur est inhérente, et qu'on appèle assez communément dans ce siècle, force d'irritabilité; nous avons vu aussi que cette force, pour mouvoir les muscles librement, facilement, et sur-tout pour les mouvoir avec ordre, devoit être constamment soutenue et comme réparée par l'action continuelle du cœur que lui transmettent les artères et les veines, et par l'action du cerveau que les nerfs lui communiquent; en sorte qu'un muscle devient absolument inutile, et qu'il ne peut obéir à la volonté de l'animal, lorsqu'on lie fortement et qu'on lie tout d'un coup, soit les nerfs, soit les artères, soit les veines.

Nous avons vu aussi que la liberté du tissu cellulaire étoit nécessaire à ce mouvement, et j'ai rapporté une expérience de *Baglivi* qui, ayant passé un fil autour d'un muscle, et l'ayant serré assez foiblement pour qu'il ne portât ni sur les artères, ni sur les veines, ni sur les nerfs, au moins d'une manière assez considérable, observa que les mouvemens de ce muscle foiblirent sensiblement, et qu'ils ne se ré-

tablirent dans toute leur vigueur, que lorsque le tissu cellulaire fut parfaitement libre.

Les lassitudes de la fièvre doivent donc être attribuées à l'état de contrainte et de gêne où se trouvent les muscles, et non seulement à raison du spasme qui occupe toute leur substance, et qui les empêche de se prêter librement à l'alternative rapide de contraction et de dilatation, dans laquelle consiste toute leur action, mais encore à raison de la compression que porte sur eux la peau resserée et fortement contractée, en sorte que les muscles sont alors dans le même état que dans l'expérience de *Baglivi*.

La stupeur, l'engourdissement et l'extrême disposition au sommeil doivent être rapportés à des spasmes légers des plans extérieurs du cerveau; car la substance du cerveau et des nerfs est réellement susceptible de spasme, comme nous l'avons dit ailleurs, et le plus souvent l'apoplexie est véritablement décidée, comme le dit *Paracelse*, par des spasmes fixes qui frappent la substance du cerveau, et surtout la partie centrale qui est comme l'origine des nerfs; et les divers épanchemens que l'on trouve quelquefois à la suite de cette affection, sont le plus souvent les effets de ce spasme

apoplectique (1), quoique la matière de ces épanchemens puisse aussi être la cause qui détermine ce spasme et le met en jeu ; c'est surtout à ces mouvemens de spasme ressentis plus ou moins profondément dans la substance du cerveau, qu'on doit attribuer la plupart des accidens qui suivent les coups à la tête, comme l'a très-bien dit M. *Metzger* (2) « experientiâ compertum est innumeros à morbis » cerebri post convulsiones et concussiones in» teriisse, quorum in cerebro per anatomen » nil videre contigit, quod terrifici sympto-

---

(1) *Hippocrate* dit que l'apoplexie décidée par des coups sur la tête, se guérit par une fièvre forte, allumée promptement, et qui n'est pas précédée de frisson . . . Sans doute il est à craindre que le frisson n'augmente le spasme de l'origine des nerfs qui est la vraie cause de l'apoplexie. (*Duret*, constrictio cerebri 366 n°. 1, versus initium paginæ) « Animalitatis collapsæ quæ cernitur in amissione sensus et » motus, causa potissimum agnoscitur à præceptore, *con-* » *strictio cerebri*. *Duret*, p. 366, 367, n°. 1.

M. *Morgagni* croit que la paralysie (qui est une apoplexie particulière) peut dépendre de la contraction des membranes des nerfs, *épist.* 11, n°. 18 et 20.

(2) L'apoplexie peut aussi dépendre de l'atonie du système des nerfs, et principalement du cerveau ; cette espèce d'apoplexie étoit mise par *Hippocrate* au nombre de celles qui contr'indiquent la saignée. « Potest namque contingere ob re» centem quandam exolutionem ac imbecillitatem virtutis (*Gal.* » com. 4, in lib. *Hipp.* de vict. rat. in acut. op. omn. » t. 6, p. 608). C'est à la suite de cette espèce que la substance du cerveau est plus molle qu'à l'ordinaire.

matis

» matis causa extitisset, et id plerosque fe-
» fellit ratos se aliquid contra naturam repe-
» rire posse in cerebro laborantium extincto-
» rum, adeo occulta sæpe causa convulsionis
» (*Baillou*) ».

Sur l'insuffisance des recherches anatomiques relativement à la vraie cause de l'apoplexie, (voyez *Schroeder* tom. 2, p. 348, *Morgagni* epit. 4, n°s. 5, 6, 8, 9, 11, 28, ep. 5, n°. 17, 18.) (1).

Ce que je dis ici d'après l'observation, et non d'après de vaines hypothèses se trouve confirmé par l'autorité de l'homme du monde qui a le mieux écrit sur la médecine : *Hippocrate* a donc connu que l'apoplexie pouvoit dépendre de mouvemens convulsifs dans le cerveau,

(1) Rhazès faisoit un grand usage de fomentations composées de cette manière : herbes de betoine et de marjolaine à deux poignées ; de sauge et de rhue une poignée et demie ; fleurs de stæchas et de lavande à une poignée ; roses rouges une demi-poignée : on fait bouillir le tout dans suffisante quantité de vin blanc, jusqu'à réduction de trois livres. M. de Morgagni a vu les plus grands effets de l'usage de cette fomentation plus ou moins alongée, selon la chaleur de la saison. (épit. 51, nos. 10 et 21.)

M. *Schmucker*, premier Chirurgien des armées du Roi de *Prusse*, a employé fréquemment dans ces cas des fomentations à froid (eau commune 40 livres ; vinaigre 4 livres ; nitre dépuré 16 onces ; sel ammoniac 8 onces.

(« Quibus attonitum est cerebrum eos statim voce privari » est necesse (sect. 7, aph. 58).

mouvemens convulsifs qui le plus souvent étoient excités par différentes causes irritantes, « ce» rebrum siquidem rodatur, (c'est-à-dire si le cerveau est irrité par quelque cause que ce soit) « cladem perfert, turbationem multam » sustinet, et mens decipit et cerebrum con» vellit, ac distrahit totum hominem qui in » se ipso vocem non edit ac suffocatur, et » hæc affectio, sideratio, ac græcè apoplexia » appellatur. (De Glandulis *Cornaro* n°. 9, » *Prosp. Mart.*, p. 48. 1.re colonne).

La véritable cause de l'apoplexie, dit *Morgagni*, c'est la diminution soudaine et même la suspension des mouvemens intérieurs du cerveau qui nous font mouvoir, sentir et penser (1); cet état peut être déterminé par un grand nombre de causes dont les unes peuvent tomber sous les sens, et les autres sont absolument insensibles (epist. 2, n°. 5, conf. *Schroëder*, t. 2, pag. 349, idem, ibid., p. 374, où il cite un beau passage de la médecine expérimentale de *Thierri*.

Sur les apoplexies qui paroissent dépendre de lésions du bas-ventre. *Morgagni* epist. 3, n°s. 2, 4, epist. 4, n°. 15, (avec relâche-

---

(1) *Morgagni* a cru que la paralysie pouvoit dépendre *des* convulsions des membranes des nerfs, épis. 11, n°. 18 et 19.

ment de la substance du cerveau), n°. 24, n°. 26, n°. 30, n°. 35, epist. 5, n°. 19 *Schroëder*, tom. 2, pag. 375; *Casimir Medicus* cité par *Schroëder* ibid. pag. 376.

CHAPITRE VI.

Spasme fébrile considérée sur les parties intérieures.

JE vais d'abord exposer la description que donne *Hippocrate* du premier période de la fièvre : ce passage pourra servir comme de texte à tout ce que j'ai à dire dans ce chapitre.

» Cum pedes frigidi fuerint, necesse est » ventriculum multo fastidio plenum, et præ- » cordium intentum, et corporis jactationem, » propter internam turbationem, et mentis ab » alienationem, et dolores, et æger distrahi- » tur, et vomere cupit, et si prava vomuerit » dolet; postquam vero calor ad pedes des- » cendit et urina progressa est, etiamsi non » sudavit, omnia desinunt ». Il n'est pas possible d'exposer plus clairement cette double révolution de mouvemens attachés à l'acte fébrile; mouvemens qui dans le premier stade se portent de la circonférence vers le centre par la prédominance du mode de froid ou condensation, et qui se portent ensuite du centre vers la

circonférence par la prédominance du mode expansif ou de chaleur. Ce passage se trouve dans le livre « de victûs ratione in acut. », un des ouvrages d'*Hippocrate* les plus intéressans, et celui que *Prosper Martian* disoit avoir lu avec le plus de fruit.

Nous avons considéré le spasme fébrile sur les parties extérieures ; nous allons l'examiner maintenant sur les parties centrales ou intérieures, et noter les phénomènes qui en dépendent.

Le spasme de l'estomac s'annonce par les anxiétés, les angoisses qui se font évidemment ressentir dans la région épigastrique, par les nausées, les vomissemens, les efforts de vomissemens qui se prolongent assez communément pendant tout le premier période de la fièvre : et comme les substances médicamenteuses portées sur l'estomac dans la vue de décider le vomissement, sont des substances âcres, et qui excitent sur cet organe une impression vivement pénétrante, il s'ensuit que ces substances vont directement à ajouter au spasme de la fièvre, qu'ils vont à l'établir plus complétement, plus profondement, et que dès-lors ces remèdes sont positivement contr'indiqués par les vomissemens ou les efforts de vomissemens, qui dépendent du premier période de la fièvre, que nous ne considérons ici que dans ses phé-

nomènes nerveux. »Si prava vomuerit dolet (1).

Ce n'est que lorsque ce premier période marche à sa fin, lorsque les spasmes se dissipent, que les forces commencent à se relever; ce n'est que lorsque la fièvre oscile et balance, pour ainsi parler, entre le période de spasme ou de concentration, et le période de chaleur ou de vive expansibilité, qu'on peut hâter et soutenir le développement des forces, par l'action des émétiques qui, sous ce point de vue, doivent être administrés vers la fin du frisson, selon la pratique du docteur *Morgan* dont nous parlerons dans le traité des fièvres intermittentes (2).

---

(1) Les opinions sont partagées sur les temps convenables à l'usage de l'émétique dans les fièvres d'accès; quelques-uns le donnent dans le temps de l'invasion de l'accès, *Murray*, t. 2, p. 283, *Thomson*, *Grainger*, *Cullen*, etc.; d'autres le donnent immédiatement après l'accès, *[illegible]*, p. 283; d'autres enfin avant l'accès, de manière que son opération soit terminée avant le moment de l'invasion, *Sydenham*, *Boerhaave*, et *Murray*, p. 281. C'est certainement cette dernière pratique qui paroît en général sujette à moins d'inconvénient, etc.

(2) Sur l'usage de l'émétique, dans le premier temps de l'accès des fièvres intermittentes, voyez *Murray*, t. 2, p. 283, qui cite les autorités d'*Hipp.*, de *Celse*, etc. Cette pratique a été attaquée par *Cleghorn*. id. p. 284, qui en général s'est montré trop timide sur l'usage de l'émétique dans les fièvres d'accès.

Tillœus, dans une dissert. insérée dans les amœnit. acad. de Linné, vol. 10, p. 157, cite quelques exemples d'inflammations de l'estomac décidées par l'action de l'émétique donné dans ce temps de la fièvre. id. p. 285.

Pour dissiper la fièvre purement nerveuse, on prescrit de faire mettre le malade dans un bain chaud, peu avant que le frisson doive s'établir, ou bien d'envelopper tout le corps de linges trempés dans de l'eau chaude qu'on renouvelle souvent; et au bout d'une demi-heure, on donne quelques doses d'émétique, qui alors ne décident point le vomissement, mais seulement des nausées, et même assez légères. M. *Drumond*, p. 78; il dit qu'il a souvent employé cette méthode avec succès contre des rhumatismes: on continue le bain pendant une heure; on fait ensuite tenir chaudement, et on soutient la sueur avec des boissons chaudes.

Cette méthode ou autre analogue est excellente dans l'état de contagion, comme nous le verrons ailleurs. Je remarquerai seulement ici qu'il faut être bien peu versé dans l'étude de *Sydenham*, pour dire que cet habile médecin ait condamné la méthode sudorifique dans tous les cas de maladie; c'est certainement *Sydenham*, et après lui MM. *Grant* et *Vazr* qui ont démontré le plus clairement combien les sudorifiques conviennent éminemment dans le commencement de toutes les maladies qui se forment par l'action des miasmes reçus dans le corps et qui y flottent encore comme librement sans y avoir fait d'impression profonde.

Et cette impression que les émétiques portent sur l'estomac quand ils sont affoiblis et fréquemment répétés, est un des moyens d'excitation les plus puissans qui tendent, avec le plus d'avantage, à mettre en jeu le principe de chaleur ou d'expansibilité, et à porter, à répandre, à distribuer uniformement les forces et les mouvemens, sur tous les points de la masse du corps; aussi verrons-nous que les émétiques donnés de cette manière, c'est-à-dire, à petites doses et souvent répétées, est un des plus grands secours que l'art puisse employer dans certaines circonstances de fièvres exanthématiques, non pas dans la vue de purger les premières voies, mais dans la vue de porter et de diriger les mouvemens vers la peau, et de favoriser et soutenir les éruptions de différentes espèces qui doivent se faire vers cet organe.

Sur ce que nous disons ici de l'action tonique et fortifiante des émétiques, vous pouvez consulter avec beaucoup d'avantage une dissertation de *Thompson*, insérée dans le cinquième volume des mémoires d'*Edimbourg*; l'auteur de cette dissertation, par le moyen des émétiques donnés à très-petite dose, souvent répétée pendant long-temps, a dissipé différentes affections nerveuses qui étoient établies depuis long-temps.

(Les Médecins anglois ont dernièrement recommandé, contre le affections de la peau, les préparations émétiques d'antimoine ; par exemple, le vin antimonial d'*Huxam* à la dose de 40 gouttes ; et cette pratique est d'autant plus digne d'attention, que le plus ordinairement les affections de la peau dépendent d'affections de l'estomac, comme nous le verrons dans le traité des fièvres gastriques. A l'occasion de l'émétique donné ainsi à petites doses, il est remarquable que telle dose, qui d'abord procuroit le vomissement, manque cet effet par le moyen de l'habitude ; et M. *Brysbane* a vu un homme qui, de cette manière, étoit venu au point de prendre 10 grains de tartre émétique sans éprouver d'évacuation. Vous savez qu'il en est de même de toutes les substances les plus contraires et les plus décidément vénéneuses, qui perdent aussi leur action et deviennent absolument inertes par l'effet de l'habitude. C'est un fait qui ne peut recevoir aucune explication, qu'autant qu'on attribue tous les actes du corps vivant à un principe très-différent de la matière ; car on ne peut pas dire que l'habitude soit une affection de la matière.

Dans les affections spasmodiques l'émétique employé de cette manière est très-utile lorsque

la détente commence à s'opérer (1) : on le combine alors utilement avec les sudorifiques; par exemple, des alkalis volatils et des eaux cordiales; ainsi, 2 onc. eau spiritueuse; de lis, de fleurs de tilleul, de primeverre, de cannelle, vinaigre distillé de chaque 2 onc. esprit de corne de cerf 1 onc. tartre émétique s. q. sirop d'écorce d'orange 2 drag., c'étoit une potion que *Frédéric Hoffmann* employoit fréquemment dans les apoplexies).

Je remarque à cette occasion que les anciens qui faisoient beaucoup d'usage des émétiques, comme moyen diététique, ou dans la vue de prévenir les maladies, étoient dans l'habitude de les employer peu de temps après le repas, et de cette manière l'opération des

---

(1) Sur l'effet antispasmodique de l'émétique à doses incomplètes, voyez *Murray*, t. 2, opuscul. méd. p. 289, dans l'asthme convulsif, le mal hystérique, la toux convulsive, l'hémorrhagie de matrice qui est le plus souvent purement spasmodique, ibid. . . . 1/4 de grain de tartre émétique, ou un grain d'ypécacuanha par jour. M. *Wichmann* a trouvé une vertu fébrifuge dans l'hypécacuanha donné à la dose d'un grain toutes les trois heures, avec 10 grains de sucre fin ou de magnésie; deux scrupules suffisent ordinairement pour détruire la fièvre, et un troisième scrupule pourroit en prévenir la rechûte. On commence à employer ce troisième scrupule le huitième jour, à compter de la cessation de la fièvre (si la fièvre est tierce). *Murray*, t. 2, p. 89 et 90; dans la vue de fortifier, il est ordinairement utile de donner ensuite le kinkina.

émétiques étoit plus facile et beaucoup moins fatiguante.

On voit en général comment le spasme établi sur l'estomac, et sur-tout sur l'orifice supérieur qui est la partie la plus sensible, et qui est, pour ainsi parler le *sensorium commune* du sens vital intérieur ; on voit, dis-je, comment ce spasme trouble et altère les fonctions de l'estomac, comment l'appétit s'éteint et comment on éprouve alors des nausées et des dégoûts ; cependant si nous considérons avec soin toutes les circonstances que présente ce phénomène (1), nous allons en découvrir qui ne peuvent pas se déduire avec avantage de l'existence de ce spasme ; en effet ce spasme donne bien raison du dégoût, considéré en général, mais non pas de ce que ce dégoût présente de particulier ; il ne donne pas lieu de concevoir comment ce dégoût est relatif à telle substance, plutôt qu'à telle autre, et cette circonstance est cependant très-réelle, c'est une des plus importantes du dégoût de la fièvre qui s'exerce d'une manière plus marquée sur les substances animales que sur les substances végétales ; en sorte que, comme nous avons dit,

(1) Hipp. de vict. rat. in acut. comment. 4°, 42, p. 418 « ubi » ubi pedes frigidi. Necesse est ventriculum calidum esse.

que dans l'état naturel, ou plutôt dans l'état de santé, le sentiment de la faim s'exerce exclusivement sur les substances capables de nourrir, et que ces relations sont apperçues et jugées, quoique d'une manière purement intuitive et non réfléchie par le principe qui vivifie les animaux ; ainsi ce principe d'ordre et d'intelligence agit également dans les maladies, et applique sûrement le sentiment du dégoût sur les substances qui sont les plus contraires à l'état actuel où se trouve le corps ; mais cette considération appartient plus précisément à la classe des phénomènes qui dependent de la force digestive ou altérante.

On conçoit mieux, comment le spasme de l'estomac qui se repète sur toute la longueur de l'œsophage et dans l'intérieur du gosier, de la bouche, décide la sensation de la soif ; car, comme dans l'ordre naturel le sentiment de la soif indique le besoin de liqueur, et qu'il répond constamment à l'état de desséchement qui résulte du défaut d'humidité, le spasme qui dans la fievre occupe toutes les parties intérieures de la bouche, met ces parties dans le même état de desséchement que si l'humidité manquoit réellement ; et cet état de desséchement rappèle dès lors la sensation de la soif, d'après l'habitude qu'a contracté la nature de mener de concert et de reproduire à la

fois ces deux états. Cette sensation de la soif attachée au premier période de la fièvre est donc une sensation aussi fausse que la sensation du froid dont nous parlions ci-devant, qui dépend du même principe ; savoir, de la liaison ou de l'association des idées, et des rapports arbitraires qu'a introduit entre deux ou plusieurs états, la circonstance d'avoir coexisté ou de s'être très-souvent représentés à la nature dans le même temps.

(La soif du premier période de la fièvre est un phénomène analogue à la soif qui accompagne les douleurs vives : on sait que ceux qui subissent des opérations chirurgicales fort douloureuses, ressentent une soif ardente. On rapporte, d'après le témoignage de quelques suppliciés qui expiroient sur la roue, que cette sensation de soif brûlante étoit leur plus grand tourment; « commodèque *Erasistrates* dixit » sæpè interiore parte humorem non requirente, » os et fauces requirere » (*Celse*, lib. 3, cap. 4) ; les véritables correctifs de cette soif sont les antispasmodiques, et sur-tout les acides minéraux (1) « solet acidum sulphuris ejusmodi fal-

(1) En certains pays on est en usage, pour prévenir la soif chez les animaux qui voyagent dans les grandes chaleurs, de frotter l'intérieur de la bouche avec du sel (*Van-Swieten*, t. 4, p. 23.

» lacem sitim dellnire » (*Vanhelmont* de febribus, cap. 1, n°. 11)).

Aussi, cette sensation de soif doit-elle être traitée comme une erreur, comme un écart, comme une aberration de la nature : il faut la tromper loin de la satisfaire, il faut sévèrement interdire les boissons, au moins les boissons abondantes qui ne peuvent alors que faire beaucoup de mal ; *Hippocrate* croyoit même que dans cet état de la fièvre les boissons étoient plus dangereuses que les alimens solides, « si » pedes frigidi fuerint (1), (dit-il dans son » traité de la diète des maladies) non à sor» bitione modo, verum quoque, et maximè à » potu temperandum » il ne sera pas inutile de vous faire remarquer que cette précaution si importante et recommandée par *Hippocrate*, a été cépendant assez généralement négligée, et cela parce qu'on s'est très-peu appliqué à suivre et à observer avec soin les mouvemens de la nature dans les maladies, « quis enim hodie » aliquid solidum, de paroxysmis febrium affert, (disoit *Stahl*), et pour peu qu'on soit versé dans l'étude des modernes, on apperçoit aisé-

(1) Citer tout le passage du traité « de vict. rat. in acut. », où Hipp. a parfaitement exposé la succession des phénomènes nerveux de la fièvre ; *Cornaro* n°. 41, p. 427 et 428 « quum » vero frigidi sunt pedes, etc. ».

ment comment ce reproche est fondé, au moins l'étoit-il du temps de *Stahl*; il faut convenir qu'il a paru depuis d'excellens ouvrages.

On regarde communément le spasme fébrile de l'habitude du corps, dont nous avons considéré les phénomènes, comme une dépendance ou une répétition simpathique du spasme de l'estomac que l'on considère comme le spasme le plus essentiel, le spasme primitif, et comme la cause de tous les phénomènes que présente le premier période de la fièvre.

Cette opinion sur laquelle nous reviendrons plus particulièrement en traitant des fièvres intermittentes, est spécieuse, et la pratique offre bien des faits qui semblent la confirmer.

Ainsi, il arrive assez souvent, non-seulement dans les fièvres décidément intermittentes, mais encore dans les continues avec redoublement, que l'invasion de chaque accès, soit précédée d'affections de différentes espèces, bien évidemment ressenties dans la région épigastrique. M. *Molitor* a décrit une espèce de fièvre rémittente, qui étoit annoncée assez long-temps à l'avance par des douleurs dans la région de l'estomac qui excitoient à différentes reprises, des pressions, des mutilations bien évidentes : on observe quelquefois dans la petite vérole, sur-tout dans la confluente, que les boutons qui s'affaissent, se relèvent, &

sont fortement poussés au dehors par des mouvemens convulsifs qui s'observent dans tous les membres, et qui battent sur-tout bien manifestement la région épigastrique. J'ai déjà eu occasion de parler d'une espèce de fièvre simple, qui attaque assez communément les personnes affoiblies, sur-tout par une longue maladie précédente, et que *Galien* arrêtoit complètement et arrêtoit tout d'un coup, en donnant, soit au moment de l'invasion, soit peu de temps après, un cordial; savoir, du pain trempé dans du vin. Je remarque ici que ce moyen est précisément le même que celui qu'il employa dans une autre circonstance, pour prévenir les attaques d'épilepsie. *Galien* parle donc d'un jeune homme d'un tempérament vif qui s'appliquoit aux lettres, et qui tomboit épileptique toutes les fois qu'il restoit long-temps sans manger et qu'il se livroit à l'étude avec trop de contention. *Galien* prévint les accès, et parvint enfin à guérir complètement la maladie, (car pour la guérir complètement, comme toutes les affections nerveuses sollicitées et mises en acte par des causes matérielles, il n'est souvent question que de prévenir pendant un espace de temps assez long la cause occasionnelle qui ramene les accès, et qui fortifie, et rend plus vive et plus nette l'idée épileptique, comme disoit *Van-*

helmont) en lui faisant prendre de quatre en quatre heures du pain trempé dans du vin.

Ceci confirme ce que nous disions ci-devant; savoir, que le plus souvent les affections de l'estomac doivent être rangées dans la classe des causes évidentes, procatarctiques, parce qu'elles ont de commun avec ces causes, de produire des effets très-différens selon la disposition du corps, et selon l'aptitude qu'il a à subir telle maladie ou telle autre; puisque d'après les observations de *Galien* que je viens de rapprocher, vous voyez qu'une seule et même affection de l'estomac, capable de céder au même secours, décide la fièvre dans ceux qui viennent de subir une maladie fébrile, et qui ont dès-lors l'habitude des mouvemens de la fièvre, et que cette même affection décide l'épilepsie chez un autre homme qui a une disposition à l'épilepsie.

(M. *Grant* dans son excellent traité des fièvres, après avoir remarqué que la constitution bilieuse dans son principe, se borne assez souvent aux premières voies et y décide une affection bilieuse, dit que cette affection des premières voies peut produire des symptomes très différens selon la disposition différente du sujet, et qu'elle ramene assez souvent dans chacun, la forme de maladie, dont il a l'habitude,

bitude, quoique ces maladies, si différentes en apparence, ne demandent pas cependant d'autres remèdes, que ceux qui sont relatifs à l'affection des premières voies; il cite l'observation d'une femme qui avoit eu une toux pendant très-long-temps, dont elle avoit été délivrée au mois de Janvier par les saignées et l'appareil des moyens antiphlogistiques, et qui au mois de Juillet fut prise de la même toux avec les symptomes de l'affection des premières voies; elle en fut guérie alors par les évacuans des premières voies; je vous cite cette observation, pour vous faire remarquer combien il est important, dans le traitement des maladies chroniques, d'avoir égard au caractère différent qu'elles peuvent recevoir dans chaque saison de la part de l'épidémie régnante; c'est sur quoi nous aurons souvent occasion de revenir dans la suite).

Ce que nous disons ici sur l'importance de la région épigastrique fait comprendre comment le froid, appliqué brusquement sur cette partie, est une des causes peut-être la plus propre à ramener l'appareil des mouvemens fébriles, comme l'a observé *Gohlius*, et comme *Galien* l'avoit vu long-temps avant lui; car, *Galien* assuroit que l'établissement de la fièvre supposoit presque constamment une débilité relative dans la région épigastrique. « Qui boni

» sunt habitûs (dit *Galien* dans le second livre » des fièvres) et hepar et ventriculum cale- » fiant, his febrire prorsus est impossibile ». M. *Schulze* qui a beaucoup insisté sur l'utilité des topiques convenables, appliqués sur l'épi- gastre, rapporte une observation frappante et qui prouve, en effet, combien la plupart des modernes ont eu tort de s'écarter de la pratique des anciens, sur ce point, comme sur une in- finité d'autres; M. *Schulze* a vu un jeune homme qui avoit depuis deux ans une fièvre quarte dont les accès étoient accompagnés d'une toux stomachale fort incommode; *Schulze* lui fit appliquer sur l'epigastre un emplâtre splené- tique, malaxé avec du savon; et ce topique qu'il avoit recommandé à-peu-près comme indiffé- rent, comme propre seulement à calmer l'in- commodité de la toux, et à préparer avec avan- tage à des remèdes plus actifs; ce topique, porté pendant quatre jours, dissipa complète- ment une fièvre qui avoit résisté à une très- grande quantité de remèdes.

Malgré ces faits et beaucoup d'autres que l'on pourroit accumuler en preuve de la puis- sante action de l'épigastre, il paroît cepen- dant que l'opinion qui considère le spasme fé- brile, comme étant toujours primitivement établi dans l'épigastre, est une opinion beaucoup

trop-générale (1); car non-seulement il est bien connu que différens moyens d'irritation appliqués sur la surface intérieure des viscères, comme par exemple, l'application du catheter sur la vescie, l'application des substances âcres sur les blessures, décident des spasmes généraux, dans lesquels l'épigastre n'est intéressé que secondairement; mais de plus il y a des fièvres dépendantes de quelques affections locales, dans lesquelles les préludes du frisson s'exercent d'abord bien évidemment dans les parties affectées, puis s'étendent de proche en proche, par une succession plus ou moins rapide, et finissent enfin par occuper tout le corps. Or, dans ces circonstances, il est clair que la région epigastrique ne peut être regardée comme la région sur laquelle s'établit le spasme fébrile d'une manière primitive. Dans ces fièvres qui dépendent d'une affection locale, et dans

(1) Il est beaucoup plus probable, comme l'a exposé *Hipp.* dans le traité *de flatibus*, que le spasme fébrile s'établit primitivement dans le cœur et les gros vaisseaux. (Et plus généralement dans le système irritable). Per universum corpus flatus permeant, sanguinisque plurimas corporis partes maximè patentes frigefaciunt: frigefactis autem his locis ubi fontes & radices sanguinis pendent, per universum corpus horror continuatur; universo etiam sanguine frigefacto, totum corpus horret. [illegible] 22, 21 *Gorraeo*.

lesquelles l'établissement du spasme est bien évidemment graduel et successif, il seroit curieux d'expérimenter, s'il seroit possible de prévenir la fièvre par de fortes ligatures qui isoleroient complètement la partie affectée, laquelle est comme le foyer ou le point de départ du spasme febrile; et c'est une expérience qui n'a pas, que je sache, été tentée. (Nous avons déjà remarqué que les fièvres dépendantes d'une affection locale, peuvent être contraintes et arrêtées par une douleur très-vive. *Morton* et *Sydenham* ont vu dans ces circonstances que la fièvre se développe librement par les saignées répétées, et par l'usage de l'opium qui, en général, convient si éminemment dans les affections sympathiques).

Il y a des auteurs qui ont prétendu que tous les phénomènes que présente le premier période de la fièvre; savoir, l'appareil de mouvemens spasmodiques établis à l'habitude du corps, les nausées, les efforts de vomissemens, la soif, etc. avoient pour objet de dépurer les humeurs par les premières voies, et que les phénomènes du période subséquent ou du période de chaleur, dont nous parlerons bientôt, avoient pour objet d'opérer cette dépuration, et par l'organe de la peau et par la voie des poumons, parce que la peau et les poumons sont des organes qui servent à-peu-près à la

même sécrétion, et qui évacuent des matières à-peu-près semblables, c. a. d. des matières vraiment fuligineuses, comme disoient fort bien les anciens. Cette manière de considérer les phénomènes de la fièvre est mal fondée, parce que la fièvre considérée en général n'a pas nécessairement pour but de dépurer les humeurs, et nous pourrions, par exemple, citer en preuve les fièvres qui paroissent appliquées à procurer l'accroissement du corps, et qui trouvent leur crise ou leur moyen de solution, dans le jet rapide que le corps pousse alors: nous pourrions rapporter encore ce que dit *Sydenham*, de la fièvre qui survient aux gens transportés dans des pays très éloigués, et qui paroît n'avoir d'autre objet que de mettre le corps en relation avec le nouvel ordre des circonstances auxquelles il se trouve exposé.

(C'est d'après cet effort que doit faire la nature, pour se mettre en rapport avec un nouveau concours de circonstances, que, comme remarque *Piquer*, le changement d'air et de pays, peut devenir contraire aux personnes très-affoiblies, qui ne sont point en état de soutenir cet effort, (*Hipp.* t. 2, p. 13), et de déployer l'appareil de moyens, qui doivent les mettre d'accord avec l'ensemble des circonstances extérieures).

Cette opinion sur la cause finale des phé-

nomènes nerveux de la fièvre, est une dépendance de celle de *Stahl*, qui a cru que la contraction spasmodique de la peau dans le premier période de la fièvre, avoit pour objet de porter le sang et les humeurs vers les parties intérieures, et sur-tout vers les organes des premières voies, et que cette congestion étoit destinée à augmenter la quantité des sécrétions qui se font habituellement dans les premières voies, afin de délayer et de rendre plus coulans et plus mobiles les sucs épaissis qu'il suppose accumulés dans les premières voies, et qu'il regarde comme la cause matérielle de la fièvre; en sorte que, d'après cette idée, *Carlius*, un des plus célèbres disciples de *Stahl*, a dit que le vomissement étoit la crise naturelle du période de spasme, comme l'éruption de la sueur est la crise du période de chaleur.

Cette idée de *Stahl* est trop bornée, et ne s'étend pas à toutes les circonstances du phénomène à expliquer. Nous verrons en effet que toutes les évacuations critiques, par quelque voie qu'elles se fassent, et de quelque nature qu'elles soient, sont presque toujours précédées d'un frisson très-considérable. Il est bien évident qu'on ne peut supposer alors aucun embarras, aucun empâtement dans les premières voies, comme *Stahl* le suppose dans son explication.

C'est une chose bien digne de remarque, que tout effort critique, et plus généralement tout effort vital, de quelque nature qu'il soit, soit constamment précédé d'une concentration vive des forces vers les parties intérieures, et que cette concentration soit d'autant plus marquée, que l'effort qui suit doit présenter plus de vigueur et d'intensité.

Ce fait pour la conception duquel quelques-uns se sont représentés le principe de la vie, sous la forme d'une matière subtile, spiritueuse, éminemment élastique, qui se presse, s'accumule et se condense, pour se deployer et se dévélopper ensuite avec plus d'activité et d'avantage, doit être regardé comme une des loix de la nature vivante, dont il est absolument inutile de rechercher la cause.

Nous avons dit que les lassitudes spontanées qui accompagnent le premier période de la fièvre, dépendent d'un état de contrainte où se trouve l'organe musculaire qui est fortement comprimé par le spasme de la peau ; nous aurions dû ajouter que ces lassitudes, et les inquiétudes qui en résultent, invitent le malade à des mouvemens continuels, et que ces mouvemens, par lesquels il se plie en tout sens, ont pour objet de dérober, pour ainsi dire, les muscles à la compression de la peau ; de même l'état de foiblesse dans lequel se trouvent les

parties intérieures, décide des actes qui ont pour objet de dissiper cette foiblesse, et d'exciter l'action des parties intérieures; tels sont les baillemens fréquens et les pandiculations qui s'exécutent alors. Dans le baillement le poumon descend profondément dans la cavité de la poitrine, comme l'a bien vu *Valther*, puis il revient fortement contre l'air inspiré; en sorte qu'il résulte de cette action du poumon un frottement plus considérable de l'air contre sa superficie; par ce moyen le poumon est plus vivement excité, et cette vive excitation se répète par sympathie avec beaucoup d'avantage, comme le prouve évidemment l'experience de *Look* ou plutôt de *Vezale*, car *Vezale* est le premier qui ait fixé, pour ainsi dire, la vie fugitive d'un animal, en lui soufflant fortement de l'air dans les poumons.

Les pandiculations vont au même but, et tendent également à exciter le poumon, en le chargeant d'une grande quantité d'air.

Dans les pandiculations, nous relevons le cou et la tête, et nous retenons ces parties très solidement assujetties par l'action combinée des muscles qui s'y attachent postérieurement, comme les splenius, les complexus et beaucoup d'autres; alors les muscles qui s'attachent à la colonne vertébrale ou à la tête, et à différentes parties de la poitrine, tels que les

scalenes, le cervical descendant, les dentelés, les sterno cleido mastoïdiens, déployent toute leur action sur les côtes et contribuent à les élever.

De plus nous jetons les bras en arrière et nous les tenons fortement étendus ; dès-lors les bras ainsi fixés donnent au grand pectoral et très large du dos, un point d'appui qui porte et détermine toute leur action sur les côtes, dont ils deviennent de puissans releveurs.

CHAPITRE VII.

Analogie du premier stade de la fièvre avec les affections nerveuses.

D'APRÈS l'exposition que j'ai fait des phènomènes que présente le premier stade de la fièvre, vous voyez que ce stade constitue une affection décidément spasmodique ou nerveuse; et dès-lors vous pouvez facilement saisir la raison des analogies multipliées, que la fièvre, considérée d'une manière générale, présente avec les affections nerveuses proprement dites, non pas seulement par la circonstance essentielle d'être, comme ces affections nerveuses, éminem-

ment sujettes à des retours périodiques et réglés, mais sur-tout, parce que la fièvre long-temps soutenue et incomplètement terminée, laisse après elle des accidens de différentes espèces, qui dépendent très communément de l'état nerveux, introduit dans la constitution, par la répétition des mouvemens fébriles.

La fièvre considérée exclusivement dans son premier période, et toujours abstraction faite de toute altération, soit dans les humeurs, soit dans la substance des organes, pourroit donc être regardée comme le tableau abrégé de toutes les affections chroniques, nerveuses ou spasmodiques (1). (Dans son second période poussé trop loin, elle représente les affections nerveuses atoniques, comme cela est si évident dans les fièvres intermittentes malignes, dont la malignité se produit dans le deuxième période, et qui dépend si évidemment de l'atonie générale que décide ce second période porté à l'extrême, comme nous le verrons dans le traité des fièvres intermittentes). Et ces affections spasmodiques, qui dépendent toutes, comme le disoient les anciens, d'une moindre action de la part du principe de chaleur ou d'expansion, sont le plus communément entretenues et comme

---

(1) Elle représente les affections nerveuses, spasmodiques par son premier période.

rejetées, ainsi que le disoit fort bien *Galien*, sur l'habitude extérieure du corps, par l'excès relatif de force de la part des organes intérieurs, qui sont plus nobles, et dont les opérations sont bien plus importantes à la vie ; et nous pouvons remarquer que cet excès de force de la part des organes intérieurs, paroît la cause de cette distribution des mouvemens qui sont, comme nous l'avons déjà dit, habituellement dirigés du centre vers la périphérie du corps ; ce qui est utile non-seulement pour verser les sucs nourriciers sur toute la masse du corps, mais encore pour diriger les sucs excrémentitiels vers l'organe de la peau, qui est l'organe excrétoire le plus étendu et le plus important.

Stahl considéroit toutes les affections nerveuses comme dépendantes des appareils hémorragiques établis par la nature, dans la vue de diminuer la pléthore qui, selon lui, étoit la cause éloignée de toutes les maladies (1).

---

(1) Vous pouvez voir par l'exposition que fait *Galien* du système d'*Erasistrate*, dans son traité de la saignée contre les sectateurs de ce Médecin, qu'*Erasistrate* croyoit ainsi que la pléthore étoit la cause la plus fréquente des maladies : il me paroît que cet auteur avoit bien saisi les maladies nerveuses, mais qu'il ne connoissoit que celles-là ; aussi tous les moyens curatifs qu'il employoit, ont-ils pour objet de répartir également les mouvemens toniques sur tous les points du

Cette idée est précieuse, et peut-être conservée, pourvu qu'on ait principalement égard aux efforts spasmodiques établis sur l'organe, par lequel se fait une évacuation de sang, et qui décident et soutiennent cette évacuation, et qu'on voie que ces spasmes, fréquemment répétés, introduisent enfin l'habitude d'une disposition spasmodique, laquelle est une maladie simple, élémentaire et fondamentale, (« est » enim una species mali habitus », disoit *Galien*, en parlant de l'affection rhumatismale ou nerveuse) qui se produit sous une infinité de formes différentes, selon que son action est déterminée sur tel ou tel organe, par la foiblesse relative de cet organe; et cette débilité relative qui appèle et sollicite, pour ainsi parler, l'impression de ce spasme radical, est le plus

---

système du corps; c'étoit des vomitifs, des frictions, des bains, l'exercice, les sudorifiques, les doux laxatifs, le régime végétal, etc.

Stahl attribuoit presque toutes les maladies à l'abondance du sang, et à son épaississement; et il regardoit les mouvemens hémorragiques, et les mouvemens fébriles comme les deux grands instrumens que la nature employoit contre ces causes, les mouvemens hémorragiques étant appliqués à diminuer la surabondance du sang, et les mouvemens fébriles ayant pour objet de détruire son épaississement, en le faisant passer plus souvent à travers le tissu parenchymateux de la peau. Ce système de *Stahl* est assurément d'une simplicité sublime, mais malheureusement les moyens de la nature ne se plient pas à cette simplicité.

généralement décidée, comme l'a très-bien vu *Stahl*, par la révolution nécessaire de la vie, qui, dans le premier âge, affoiblit respectivement les organes de la tête, qui, dans le dernier, affoiblit les organes du bas-ventre et toutes les extrémités, d'après leurs relations plus intimement établies avec les viscères du bas-ventre.

Et sous ce point de vue, les hémorragies ne doivent point être considérées, ainsi que l'a fait *Stahl*, comme un bien absolu, mais seulement comme un moindre mal, ou si vous voulez, comme un bien relativement aux maux plus graves qu'elles préviennent. Mais les hémorragies tiennent toujours à un fond réel de maladie; savoir, à une affection nerveuse qui, en se fortifiant par l'habitude, devient enfin le fondement de toutes les affections nerveuses ou spasmodiques, qui tiennent donc, comme parloient les anciens, à un affoiblissement dans l'exercice de la force expansive ou centrifuge, ou, comme parlent les modernes, à une lésion dans *l'irritabilité*, ou à un défaut d'équilibre dans la répartition des mouvemens toniques; et cet équilibre ne doit pas s'entendre d'une distribution parfaitement égale et uniforme, mais de cet état qui arrête dans chaque partie la quantité de forces, qui lui est nécessaire pour l'exercice libre et facile des fonctions qui lui sont départies; état qui varie nécessairement

par la marche successive des fonctions, car le ton de chaque partie augmente ou diminue sans aucune altération pour la santé, selon que cette partie est en action ou en repos.

A ce que nous disons ici des rapports que soutiennent les hémorragies avec les affections spasmodiques, et par conséquent avec la fièvre (1), nous pouvons ajouter un rapport frappant qui se tire de leur moyen de solution, car, comme la fièvre dans son second période, et toujours abstraction faite de toute altération, soit dans les humeurs, soit dans la substance des organes, tend essentiellement à relâcher le corps, à le raréfier (« in omni febre utilis » rarefactio et relaxatio » *Galien*) : cette raréfaction, quand elle est complète et bien établie, décide nécessairement l'éruption de la sueur qui, comme nous le dirons dans la suite, devient un des signes les plus assurés de la solution de la fièvre. Cette éruption de la sueur se montre également vers la fin des hémorragies, sur-tout des grandes hémorragies, et devient un des signes les plus certains de leur

---

(1) L'appareil hémorragique est le même que l'appareil fébrile ; il y a d'abord une concentration de forces, suivie de leur action vive dans l'organe par lequel le sang doit sortir. *Hoffmann* cité par *Van-Swieten*, t. 4, p. 573.

terminaison, comme l'a bien vu le Chirurgien *Lamotte*, et cela parce que ce signe, ou la sueur qui coule uniformement de toute l'habitude du corps, indique que le spasme ou l'appareil d'efforts toniques, fixés sur les parties par lesquelles se fait l'hémorragie, est dissipé, que les forces se répandent sur toute la masse du corps, et qu'elles rentrent dans leur mode ordinaire et naturel de distribution; (aussi des moyens très-généralement utiles dans les hémorragies, sont ceux qui excitent la transpiration, quand ils sont placés dans le temps où l'appareil hémorragique se décompose. (*Schröder*, t. 2, p. 337) » sæpè celeriorem sanguinis » motum exercitio corporis excitatum practici » viderunt hemoptoicis, quum insultus mali conquievit, multum profuisse, etc. » (Sur les sueurs dans les fièvres, voyez *Morgagni* (épit. 49, n°. 20) où il examine l'opinion des Médecins qui prétendent guérir toutes les fièvres par des purgatifs, et qui rejètent généralement les sudorifiques.... quelques-uns ont cru que la méthode sudorifique dans les fièvres, étoit une invention des arabes, etc. (ibid... *Freind*, de febribus.... 4)). M. *Wagner* dans une dissertation très-intéressante sur l'usage du kinkina dans l'hémoptisie (2 vol. thes. prat. de *Haller*), observe que la sueur qui coule ainsi vers la fin des hémorragies, est épaisse vis-

queuse, et comme gluante; et il assure que ce caractère particulier de la sueur, ne l'a jamais trompé sur la terminaison des hémorragies, » desinere vero spasmum aut victo manus dare, » ex nullo certius criterio, quam ex sudo» ribus, qui modo qualem conscripsimus, et » per plures dies continuos durantibus colli» gitur ».

Nous avons vu que le premier période de la fièvre produit des accidens ou des symptomes bien évidemment spasmodiques ou nerveux, et qu'à bien des égards le premier période pouvoit être considéré, comme présentant en racourci le tableau de toutes les affections spasmodiques; et comme ces spasmes du premier temps de la fièvre, se dissipent et s'effacent complètement sous l'impression de la chaleur qui se répend et se développe dans le second temps, ce second période pourroit être regardé comme appliqué à détruire les effets du premier, et les phénomènes que présente ce période dans son développement soutenu et bien réglé, pourroient être regardés comme les instrumens naturels de guérison de toutes les affections spasmodiques (1); en

(1) Grant rapporte que dans les garnisons de Flandres où l'on est dans l'usage de traiter la gonorrhée par de fréquens purgatifs, cette affection est toujours suivie en très-peu de temps

sorte

sorte que l'assertion *d'Hipp.* « Febris spasmum » solvit », savoir que la fièvre offre le moyen de solution des affections spasmodiques ou nerveuses, doit s'entendre exclusivement du second période qui se développe librement, sans contrainte, qui marche complètement dépouillé de toute altération, soit dans les humeurs, soit dans la substance des organes.

Aussi, si nous nous arrêtons un moment sur le traitement méthodique des affections nerveuses, par spasme, nous allons voir que les moyens qu'embrasse ce traitement, ont pour objet de décider des effets analogues à ceux que la nature produit d'elle-même dans le second période de la fièvre ; c'est-à dire que ces moyens vont aussi à déployer avec force l'activité du principe expansif ou du principe de chaleur, à agrandir sa sphère d'action, et à porter son énergie d'une manière plus libre, plus uniforme et plus égale, sur chacun des points de la masse du corps ; tels sont les bains tièdes, les frictions douces, l'exercice, les vésicatoires ou les différens couloirs établis à l'habitude du corps, dont *Cheine* a vu de

---

d'une fièvre d'accès, et si la fièvre survient avant que la go-norrhée soit guérie, la fièvre l'emporte souvent (t. 1, p. 50). Consultez *Stoll* sur l'utilité de la fièvre contre les affections vénériennes.

bons effets dans le traitement des maladies nerveuses (de fibrâ laxâ) qui vont bien évidemment à porter les forces et les mouvemens sur l'habitude du corps ; tels sont les moyens qui sollicitent doucement tous les organes sécrétoires ; moyens si fortement recommandés par tous les praticiens, qui disent ordinairement qu'il faut tenir tous les couloirs libres ; car, comme les organes sécrétoires sont distribués çà-et-là sur toute l'habitude du corps, les remèdes qui mettent les organes en jeu multiplient donc les foyers d'irritation, les établissent et les transportent successivement sur différens points du corps ; par là, la nature est invitée à déployer et à étendre ses forces d'une manière égale ; et en suivant ces moyens assidûment et par reprises fréquemment répétées, elle perd peu à peu l'habitude des spasmes qu'elle avoit contractée ; tel est encore l'usage soutenu du régime végétal ; car, comme les végétaux résistent plus à l'action de la force digestive, ils restent plus long-temps arrêtés sur l'estomac et les intestins, et portent dès-lors sur ces organes une excitation plus vive et plus long-temps soutenue.

(*Hippocrate* après avoir parlé des pleurésies et péripneumonies avec *matière*, et avoir reconnu qu'elles doivent nécessairement, pour se terminer heureusement, passer par voie de

coction, parle d'une espèce purement nerveuse avec dominance de spasme, sous le nom de pleurésie sèche *pleuritis sine sputo*, et il dit que le seul objet qu'on doit se proposer, c'est de distribuer la maladie sur tout le corps. « Ita ut morbus per totum corpus dispergatur : c'est ce qu'il tentoit de faire par des saignées (qui, comme nous le verrons ailleurs, sont puissamment révulsives, et tendent avec beaucoup d'avantage à déplacer le spasme, en déterminant les forces vers l'habitude du corps), par d'autres moyens révulsifs, par des applications échauffantes et excitantes sur l'organe de la peau. « Pars vero ex carne per medicamenta et potiones diffunditur, et à calefactoriis extrinsecus adhibitis, ita ut morbus per totum » corpus dispergatur. (De morb. lib. 1, n°. 44, *Cornaro*)).

Ce n'est que lorsque par l'usage de ces moyens long-temps continués, on est parvenu à dissiper complètement les spasmes, ou à les affoiblir notablement, ce n'est que lorsque les forces rentrent dans leur mode naturel de distribution ou qu'elles affectent au moins cette tendance, qu'on peut en venir sûrement aux remèdes décidément toniques; car, comme ces remèdes paroissent avoir pour objet principal de fixer, d'arrêter la distribution des forces à l'état où elles se trouvent dans l'instant où ils

font leur impression, ces remèdes donnés dans le temps de la dominance du spasme, seroient contraires et tendroient à l'aggraver et à l'établir de plus en plus fortement ; et c'est dans ce sens qu'on dit communément que les toniques sont contraires dans les obstructions, qui, le plus souvent, doivent être considérées comme des spasmes fixes et profondément établis ; cette propriété que nous attribuons ici aux toniques, est sur-tout bien évidente dans le kina, (1) et c'est par cette raison que cet excellent remède est si pernicieux lorsque le spasme fébrile est en pleine vigueur, parce qu'il fixe le spasme, qu'il le prolonge et qu'il s'oppose puissamment au développement des forces, qui constitue le second période, et qui est donc le moyen naturel de solution du spasme fébrile, comme de tous les autres. *Koker* dit, qu'il l'a vu souvent donné dans ce période, décider la mort avec des anxiétés, des oppressions, des angoisses

---

(1) C'est à cette propriété que le kina doit sa vertu antifébrile. *Hipp.* disoit que les traits spécifiques des fièvres intermittentes, devoient avoir la propriété de fixer, pour ainsi dire l'état du corps. « Vim porro habent hæc medicamenta in « his febribus (les remèdes des fièvres intermittentes) ut « epotis his, corpus in loco sit. Id est in statione persis- « tat (de affect. n°. 17 *Coniaro*, voy. comm. de *Martian* vers. 188. Consultez des morceaux analogues dans la leçon cinquième de *Myologie*.

excessives, et ces malheurs étoient si fréquens à *Londres* du temps de *Sydenham* (comme il nous l'apprend dans son épitre à *Brady*, parce que les Médecins le donnoient dans le temps même de l'invasion, ou très-peu de temps avant l'invasion), que ce remède étoit tombé dans un discrédit général, et que les Médecins y avoient absolument renoncé. *Sydenham* est le premier qui le remit en faveur, en l'administrant d'une manière plus méthodique, et en le plaçant dans un temps plus convenable, et nous verrons dans la suite qu'une des circonstances majeures dans l'administration du kinkina, c'est qu'il soit placé à doses convenables, à la plus grande distance possible du moment où doit se décider le spasme fébrile. *Galien* nous apprend dans son second livre des fièvres, et dans son traité *de rigore*, que les anciens n'avoient point observé de frisson sans chaleur fébrile subséquente (1), et qu'ils avoient prononcé que cet

---

(1) Consult. Martian in *Hipp.* de morb. lib. 1, vers. 62 qui contredit *Galien*. *Galien* de rigore n° 11, t. 2, p. 222; il est question de frissons spontanées, et non pas de celui qui est décidé par le froid extérieur. « Nec vero est » quod mireris si apud veteres medicos reperias, ad rigores » sine frigore, ex ipsa in corpore affectione ob ortos, ne» cessario sequi febrem. ibid.

Galien remarque que le frisson sans chaleur fébrile subséquente est communément accompagné d'un sentiment de tension

accident étoit absolument impossible (r) ; en sorte que dans ces premiers temps, la nature devoit avoir assez de force, assez de vigueur, pour dissiper les spasmes, à mesure qu'ils se formoient, et pour déployer contr'eux, et déployer à temps l'appareil du second période de la fièvre qui est le moyen naturel de solution de ces affections spasmodiques.

Cet accident que les anciens n'avoient point vu et qu'ils avoient cru impossible, *Galien* l'avoit observé assez souvent ; et comme il offre une affection nerveuse ou spasmodique, il n'est pas douteux que cet accident ne soit plus fréquent qu'il ne l'étoit du temps de *Galien*, car l'histoire comparée des maladies prouve que les affections nerveuses sont beaucoup plus multipliées qu'elles ne l'étoient autrefois.

---

ou de pesanteur dans l'hipocondre droit » atqui omnibus iis » affectis aut tensionis aut gravitatis sensus in dextro praecordio. (De signis n°. 21, t. 2, p. 223) ce qui vient à l'appui de ce que nous avons dit ci-devant de la région épigastrique, que nous avons regardé comme le centre ou le point d'appui des forces toniques.

Voyez aussi ses com. de morb. vulg. lib. 5, pag. 475.

(r) Dans la femme d'*Epicrate*, cinquième malade du premier livre des épid. *Hippocrate* remarque que la veille et l'avant-veille, avant d'accoucher, elle eut des frissons, et que les [illegible] qu'elle n'avoit pas de chaleur subséquente. » Cum jam partus instaret, vehementi rigore correpta est » nec (ut dicebat) incaluit, postridie eadem afficiebatur tertio » die filium peperit, etc. (voy. *Piquer* obser., t. 2, pag. 202).

En sorte que cette vigueur de la nature qui avoit déjà foibli sensiblement du temps de *Galien*, foiblit, chaque jour de plus en plus, et qu'elle tend incessamment à introduire dans la constitution de l'homme une énervation dont il nous est impossible de marquer le terme.

Ce n'est pas ici le lieu de rechercher les causes de cet affoiblissement de l'espèce, mais il est facile d'appercevoir que l'état de contrainte et d'angoisse où vivent la plupart des hommes dans les sociétés extrêmement civilisées, doit être une cause très-propre du moins à la favoriser. *Galien* observe que ce frisson sans chaleur fébrile subséquente, arrive plus fréquemment aux femmes qu'aux hommes (« cognovi hoc symptoma mulieribus magis quam viris accidere, » et mulieribus maximè in otio degentibus, » et quæ balneis à cibis assumptis utuntur (de » rigore et convulsione, n°. 20, t. 2, p. 212); il traitoit ces frissons par des incisifs et des échauffans, « ut calefientibus, ac crassitudinem » humorum secantibus, eduliis potibus ac medicamentis uteretur »; le diatritum pipereum, la camomille, et ensuite le castoreum. (Id. ibid. n°. 20, à la fin). D'après ce que nous disions tout-à-l'heure, sur les hémorragies et l'appareil spasmodique qui les décide, on voit que par l'habitude que les femmes ont des hémorragies, elles sont éminemment exposées aux

affections spasmodiques, et que leur état habituel de santé est pour ainsi-dire une constitution spasmodique imminente.

Galien recherche pourquoi le frisson sans chaleur fébrile subséquente n'avoit pas lieu chez les anciens, et il l'attribue à leur tempérance, à leur frugalité, et aussi, à ce qu'ils n'étoient pas dans l'usage de prendre des bains après le repas; et en effet, comme les forces toniques doivent se concentrer sur l'estomac, pendant la digestion, et qu'elles doivent y rester fixées pendant tout le premier stade de cette fonction importante, et que les bains appèlent et déterminent les forces vers l'organe extérieur, il en résulte une diversion ou une distraction dangereuse, qui doit aller à la longue à détériorer sensiblement la constitution, et à y introduire une foiblesse radicale très-considérable.

(Il y a cependant des cas dans lesquels il est très-avantageux de prendre le bain après le repas, c'est lorsque les organes digestifs se trouvent dans un état de spasme, d'irritation vive, qui se trouve calmée avec beaucoup d'avantage par l'impression de détente et de relâchement que le bain porte sur la peau, et qui se répète sympathiquement sur les organes digestifs. *Tissot* a vu des gens très-nerveux qui ne pouvoient digérer que dans le bain. *Galien* remarque que chez les gens d'un tempérament très-

bilieux, l'usage des bains après le repas peut être utile ; et il n'est pas douteux en effet qu'une bile abondante et fort exaltée, ne puisse porter une irritation très-vive sur l'estomac et les intestins ; « hos à cibo quoque balneum juvat ». *Galien* recommande d'observer avec soin si les bains pris de cette manière, ne déterminent pas dans le foie un sentiment de douleur, de pesanteur ou de tension ; car alors il faut renoncer à cette pratique qui détermineroit presque sûrement des obstructions dans le foie (*Gal.* de sanit. tuend. lib. 6, cap. 3)).

J'ai déjà parlé ailleurs de l'observation de *Galien* sur l'état habituel des hommes qui se livrent journellement à des travaux forcés, immédiatement après l'usage des alimens, et qui en conséquence sont très-sujets aux maladies malignes : (Car la malignité, comme nous le verrons, est un accident relatif aux forces toniques qui peut se joindre à toutes les maladies, et qui n'en spécifie aucune en particulier) et parviennent rarement au terme ordinaire de la vie. *Galien* remarque que le vice radical dont est atteint le tempérament des hommes de cette classe, rend pour eux le sommeil plus profond et d'une nécessité plus indispensable ; en sorte qu'ils ne peuvent veiller plusieurs nuits de suite, sans s'exposer évidemment à des accidens graves, et ce vice de tem-

pérament peut appuyer à la longue assez profondément, pour devenir un vice de l'espèce, et pour être susceptible, en conséquence, de se transmettre par voie de génération; aussi *Baillou* observe-t-il que les domestiques des grandes villes, tirés le plus communément de la campagne, quoiqu'assez robustes en apparence, sont affectés d'une foiblesse radicale, qui les rend incapables de supporter de grandes évacuations, soit par les purgatifs, soit par les saignées copieuses et répétées.

CHAPITRE VIII.

Période de chaleur ou de réaction.

NOUS avons dit que le second période de la fièvre, le période d'expansibilité, ou de vive réaction, comme parlent quelques modernes, étoit essentiellement appliqué à dissiper les spasmes du période antécédent; en sorte que les phénomènes que produit ce période, quand son développement est réglé et bien soutenu, doivent être regardés comme les grands moyens de guérison de toutes les af-

fections spasmodiques (1) Aussi avons-nous remarqué que ce n'est guère qu'en imitant ces phénomènes, que l'art peut parvenir à dissiper les affections de cette espèce.

Avant de faire l'énumération des phénomènes qui caractérisent ce second période, nous devons remarquer qu'il n'est pas lié avec le période antécédent par des rapports méchaniques et nécessaires ; en sorte que tout ce que les anciens ont dit de l'impression irritante de la matière de la transpiration, retenue par le resserrement de la peau, ce que disent assez généralement les modernes de l'irritation que porte sur le cœur et les gros vaisseaux, le sang refoulé par le spasme de l'habitude extérieure du corps, tout cela, dis-je, ne mérite absolument aucune considération ; d'abord, c'est que la fièvre développe bien manifestement des mouvemens réglés et ordonnés, et que tout appareil de mouvemens ordonnés ne peut, sous aucun aspect, se déduire avec avantage d'une cause quelconque, rigoureuse et nécessaire.

---

(1) « Quapropter ex rigoribus magis recalescit corpus quam » pro calore quo calebat, quum secundum naturam habebat, » effundantque item sudores, etc. (Galien de rigore n°. 16, t. 2, pag. 209) ; en sorte que le corps prend à la suite des frissons, une chaleur plus intense que n'est la chaleur naturelle, même dans l'effusion de la sueur.

2°. c'est que généralement parlant la fièvre a une durée qui est constamment la même pour tous les individus de l'espèce, quelque différence qu'il y ait dans la masse, et dans le volume de leur corps, et qu'il est absolument impossible qu'une cause matérielle quelle qu'elle soit, soit constamment la même, et ne participe pas aux variétés nombreuses que les individus de l'espèce présentent nécessairement dans leurs qualités matérielles; enfin, c'est que, comme nous l'avons déjà dit, les spasmes ne décident pas nécessairement le période de chaleur ou de vive réaction, et que ces spasmes bien établis à l'habitude du corps peuvent subsister très-long-temps sans chaleur subséquente, ce qui tient, comme nous le disions, à une foiblesse radicale, que l'on doit regarder comme la cause réelle de toutes les affections spasmodiques ou nerveuses.

Stahl a pensé, que le second période de la fièvre avoit pour objet principal, ou plutôt pour objet exclusif, de porter le sang en plus grande quantité vers l'organe de la peau, afin de le broyer, de l'atténuer, de le diviser, en le faisant passer plus souvent à travers les petits vaisseaux de la peau, et à travers son tissu parenchimateux, et il a cru que cette trituration accélérée, étoit nécessaire pour remédier à l'épaississement que le sang avoit

contracté pendant le froid de la fièvre par sa stagnation dans les gros vaisseaux ; ceci tient à l'idée où étoit *Stahl* que la nature n'avoit point d'action directe et immédiate sur les humeurs, et qu'elle ne pouvoit altérer leurs qualités que par le moyen du mouvement progressif ; or la fausseté de cette idée de *Stahl* est prouvée par des expériences nombreuses, qui démontrent bien évidemment que la nature où le principe de vie, exerce sur les humeurs une action directe et immédiate, et qu'il change leur crasse, leur qualités, tout d'un coup, et indépendamment de tout mouvement progressif, de tout changement dans les solides : il me suffira de vous citer ici une expérience que vous trouverez dans le sixième volume des thes. pract. de M. de *Haller* (« qua corporis momentanearum alterationum specimina quædam species expenduntur ») M. *Schulze* ayant largement ouvert l'artère iliaque d'un gros chien, lorsque le sang couloit rapidément, il versa dans la gueule 30 gouttes de la liqueur stiptique de *Dippel*, et le sang qui couloit à plein jet, s'arrêta par le moyen d'un trombus ou d'un grumeau, qui se forma tout d'un coup.



Dans le premier période de la fièvre, la peau étoit fortement contractée, et ce resserrement lui imprimoit une couleur pâle, parce que le sang ne rouloit plus comme à l'ordinaire

dans son tissu spongieux, ni dans les vaisseaux multipliés qui s'y répandent. Dans le second période, le sang et les humeurs qui obéissent à une nouvelle tendance, à une nouvelle direction des mouvemens, se porte avec force vers la peau, et la peau qui se trouve alors chargée d'une quantité de sang surabondante, se raréfie, se dilate, se distend d'une quantité très-manifeste; et non-seulement les parties reviennent à leur terme d'embonpoint ordinaire, mais elles passent ce terme, et souffrent alors une tuméfaction bien marquée.

Cette tuméfaction de la peau, le développement de ses vaisseaux, et la couleur vive qui la pénètre se manifestent d'abord avec plus d'évidence vers les parties supérieures; car nous avons déja remarqué que dans chacun de ses actes la nature est constamment assujettie, à procéder successivement des parties supérieures vers les parties inférieures, et cette succession que *Stahl* à suivie avec sagacité dans les progrès de la vie, est beaucoup plus facile à saisir dans le cours d'une maladie, parce qu'en général les mouvemens qui, dans l'état ordinaire ou dans l'état de santé, se suivent avec une douceur une tranquillité qui nous les dérobent; (*sine strepitu et sensu* comme disoit *Hippocrate*) prennent dans l'état maladif, un caractère d'impétuosité et de force, qui ne peut plus laisser

autant d'équivoque sur leurs véritables circonstances.

Dans le période de la fièvre, le pouls est communément plein, fort, vite et fréquent; et une circonstance remarquable dont parle *Galien*, c'est que l'artère n'est plus contractée comme elle l'étoit dans le période antécédent, que ses mouvemens se déployent plus librement, et que la dilatation ou la diastole s'achève dans un temps sensiblement plus court que le mouvement de sistole, et cette circonstance observée par *Galien*, marque donc bien évidemment la dominance respective de la force de chaleur qui, dans chaque partie vivante, est incessamment alternée et balancée par une force à direction contraire, dont l'action plus vive étoit la cause réelle de tous les phénomènes du premier période.

Galien remarque que, dans le second période de la fièvre, les forces s'exercent d'abord vivement dans les parties les plus intérieures, qui forment, pour ainsi dire, *l'Hipomochlion*, ou la masse sur laquelle elles vont s'appuyer, que ces forces se déployent et tendent à se porter uniformement sur tous les points du corps, en bornant et resserrant l'étendue du spasme à mesure que leur développement fait des progrés : c'est là ce qui constitue l'accroissement de ce période, et c'est seulement lorsque la

distribution des forces est bien uniformement établie, lorsque les parties intérieures et extérieures sont chargées d'une quantité de chaleur égale, que ce période est en pleine et entière vigueur; la masse entière du corps est alors parfaitement raréfiée et dilatée, les spasmes qui cédoient et s'effaçoient sous le progrès de la chaleur, n'existent plus que dans les parties les plus extérieures où dans les plans les plus superficiels de la peau. Le spasme encore subsistant dans les plans extérieurs de la peau, se marque par son état de secheresse absolue: car il est bien remarquable contre l'opinion de ceux qui regardent l'éruption de la sueur comme un effet nécessaire de la chaleur, qu'il ne coule pas une seule goutte de sueur dans la vigueur de l'accès, quoique ce soit le temps de la plus forte chaleur.

(Vous pouvez consulter à cette occasion les curieuses expériences d'*Allexander*, qui s'est assuré que la sueur ne coule qu'à un degré modéré de chaleur, et que son éruption est également empêchée par une chaleur trop forte ou trop foible. Tout le monde sait qu'il y a certains états du corps, dans lesquels le froid actuel, comme on dit communément, par exemple, la boisson de l'eau à la glace, décide tout d'un coup l'éruption de la sueur. *Morton* dit fort bien à cette occasion que le froid et

le

le chaud extrême excitent également des spasmes et ferment ainsi les pores de la peau. » Spi-
» ritus enim temperamento moderato, inter
» calidum et frigidum medio præditi ab utrius-
» que qualitatis extremo gradu in spasmos
» aguntur, et inde pori cutis à calore et frigore
» extremo pariter constringuntur. (*Morton* de febrib. exerc. 1, p. 190.

Cette plaine vigueur de la fièvre est accompagnée d'un sentiment de tension et de surcharge dans tout l'organe extérieur, d'une soif fort vive, et sur-tout d'une chaleur extrêmement incommode.

Cette sensation ne répond point à l'augmentation réelle de chaleur, car la chaleur de l'homme ne peut augmenter de plus de 12 où 13 degrés, et ce fait est très-remarquable pour nous rassurer contre les *terreurs théorétiques* de *Boerhaave* qui craignoit que les humeurs ne se coagulascent par l'impression de la chaleur fébrile; deux expériences faciles à répéter, et faites avec soin par le *D. Martine*, ont prouvé que les humeurs animales, par exemple, la sérosité ou plutôt la partie limphatique du sang peut soutenir, sans éprouver de coagulation, un degré de chaleur bien supérieur au degré de chaleur fébrile.

La chaleur de l'homme ne peut donc augmenter de plus de 12 ou 13 degrés; et lors-

que la fièvre est la plus vive, la plus ardente, et que le corps est pénétré d'une chaleur brûlante en apparence, la chaleur cependant ne monte jamais au-delà de 107 où 108 où 112 degrés au thermomètre de *Fahrenheit*; et il est vraiment bien digne de remarque, que ce degré qui est donc le *maximun* de chaleur, puisse exister dans le premier période, lorsque le malade se plaint d'un froid glacial et insupportable.

Nous pouvons observer ici contre l'usage des instrumens que la phisique a fourni à la médecine, que ces instrumens ne peuvent nous faire connoitre sûrement que les divers degrés dans l'intensité de la chaleur; or ces différences sont les moins importantes pour la pratique, et nous verrons dans la suite que le médecin doit s'appliquer sur-tout, à distinguer dans la chaleur fébrile des qualités qui ne peuvent être apperçues que par le tact, et par un tact fort exercé, et qui échappent et se dérobent complétement à tous les moyens que la physique peut fournir. Telle est cette qualité âcre, et irritante de la chaleur fébrile, qui, selon la comparaison de *Galien*, porte sur les tact une impression à-peu-près analogue à celle que la fumée porte sur les yeux; qualité que le praticien sait distinguer, et qui devient l'indice le plus sûr des fièvres putrides; c'est-à-dire, selon l'ac.

ception que les anciens donnoient à ce mot, des fièvres avec une altération dans les humeurs, quelle que soit d'ailleurs l'espèce de cette altération.

On sait aujourd'hui que la chaleur animale n'est pas le produit des frottemens que le sang éprouve dans les vaisseaux qui le portent; cette théorie qui a regné généralement, et qui a fait à-peu près la base de la plupart des traités de fièvres écrits dans ce siècle, a été détruite principalement par les expériences de M. *Hôme* et M. de *Haën*; vous pouvez lire avec beaucoup d'avantage sur ce sujet le *Rat. med.* de *Haën*; vous y verrez que M. de *Haën* n'a trouvé aucun rapport constant entre la force et la vélocité du pouls, et par conséquent, l'intensité des frottemens et les divers degrés de chaleur; il y a plus, c'est que M. de *Haën* a observé la permanence de la chaleur naturelle dans un homme qui, pendant tout ce temps, étoit complétement asphixié, c'est-à-dire, dans lequel les mouvemens des artères étoient absolument éteints, et qu'au contraire il a vu que la chaleur étoit complétement éteinte dans un bras paralitique, quoique le pouls s'y soutint dans toute sa force. (*Stork* annuus medicus *Sydenham* dans les histériques).

(Les différens accidens de température, indépendans de l'état du pouls, se présentent

sur-tout très-familièrement dans les constitutions éminemment nerveuses : car les altérations dans l'état des forces toniques, influent puissamment sur l'état de la chaleur; c'est ce qui a fait penser, mais trop généralement comme nous l'avons dit ailleurs, à quelques auteurs fort modernes, *Cavezhill*, *Hunter*, etc. que les nerfs étoient les seuls instrumens de la chaleur.)

Je ne dois pas m'étendre ici sur cet objet qui appartient plus proprement à la physiologie, il me suffira d'observer que la chaleur animale se soutient constamment aux mêmes degrés, sous des températures fort différentes; que dès-lors il doit y avoir un ordre établi et constamment soutenu, entre l'intensité des mouvemens générateurs de la chaleur, et l'activité des causes extérieures, qui tendent à l'altérer en plus ou en moins. Or cette harmonie si constante entre les mouvemens qui produisent la chaleur, & la variété de température du milieu environnant, ne peut être rapportée à aucune cause aveugle, nécessaire et mécanique.

Cet état de vigueur se soutient à peu-près 8 à 10 heures dans une fièvre complétement simple. (Car pour mettre de l'ordre dans notre description, je ne considère ici la fièvre que dans ses phénomènes nerveux, et je fais complétement abstration de toute altération dans

les humeurs); alors les spasmes des plans superficiels de la peau, se dissipent totalement, et la sueur qui coule en abondance, et qui coule uniformement de tous les points de la peau, annonce la solution parfaite de l'accès.

Car l'éruption de la sueur est le moyen naturel de solution de toutes les fièvres; et si on a tant abusé de cette vérité, et d'une manière si pernicieuse dans la pratique, c'est qu'on n'a pas suivi avec soin la marche de la nature, c'est qu'on n'a pas proportioné l'intensité des sudorifiques, au progrès du développement des forces; et sur-tout c'est qu'on a confondu la fièvre parfaitement simple, la fièvre considéré dans ses phénomènes nerveux, avec la fièvre appliquée à détruire une cause de maladie quelconque, et encore même cet état de complication présente-t-il un double moyen de solution, et les évacuations critiques se multiplient-elles (1), car outre l'éva-

---

M. *Strack* dans son excell. dissert. sur les fièvres intermittentes, distingue trois sortes de crises, *la crise de la fièvre* qui se fait toujours par la sueur, mais par une sueur qui n'est altérée ni dans la consistance ni dans l'odeur; la crise de la cause matérielle qui donne des évacuations dans lesquelles il y a des caractères évidens d'altération; enfin les évacuations critiques amenées par le rétablissement des fonctions, qui a lieu après la solution de la maladie; dans cette classe, il met l'évacuation menstruelle, et le [illegible] dans la convalescence des fièvres, pag. 46, 48, 49, 50-

cuation relative à la cause de la maladie, il survient ultérieurement une éruption de sueur, par le moyen de laquelle se dissipe l'appareil des mouvemens fébriles, qui étoit établi contre cette cause de maladie; c'est de cette manière que nous tâcherons de concilier dans la suite les opinions opposées sur les avantages ou les désavantages de la sueur dans les affections fébriles.

Le sentiment de chaleur est extrêmement incommode dans l'état ou la vigueur de la fièvre, lorsque les spasmes occupent encore les plans superficiels de la peau, et ce sentiment d'incommodité, se tempère, se calme, à mesure que les spasmes se dissipent et que l'éruption de la sueur s'établit plus librement outre l'explication physique que nous pouvons donner de ce phénomène, déduite du refroidissement attaché à l'évaporation dont nous avons parlé dans la physiologie, nous pouvons en conclure que la chaleur pour, produire un sentiment d'incommodité, suppose toujours des spasmes fixés dans quelques parties du corps, et que si le corps est bien raréfié, si la chaleur s'évapore librement, facilement, en même proportion qu'elle est produite, elle ne sera que peu ou point sensible pour celui qui l'éprouve, à quelque degré qu'elle soit portée; d'où nous devons inférer, que rela-

tivement à la chaleur maladive purement nerveuse, les véritables rafraîchissans sont les anti-spasmodiques et les toniques ; car le mot *rafraîchissant* n'a qu'une valeur relative à la nature de la chaleur non naturelle, et il doit y avoir autant de rafraîchissans qu'il y a des causes capables d'augmenter vicieusement la chaleur.

Nous avons dit que le second période de la fièvre, dont nous venons d'exposer les phénomènes, présente le moyen de solution de toutes les affections nerveuses par spasme, et que ce n'est guère qu'en ramenant ces phénomènes, que l'art peut sur ces maladies, et qu'il exécute dans un espace de temps plus ou moins long, ce que, dans le développement de la fièvre, la nature achève tout d'un coup, et achève par un seul et même effort.

L'art a donc tâché de combiner, de rapprocher tous ces moyens, et de décider réellement la fièvre, pour opérer la guérison de plusieurs affections spasmodiques.

Je remarque que cette pratique ne peut point être sûre ; parce que, d'après les loix de la nature la fièvre ou l'appareil des mouvemens nerveux de la fièvre étant appliqué à détruire différentes causes de maladie, comme nous le verrons dans la suite, il est à craindre d'après un principe que nous avons exposé souvent, savoir le principe de l'association des idées, qu'en en-

citant la fièvre, on excite en même temps des maladies fort différentes, avec lesquelles la fièvre coexiste assez fréquemment.

Hippocrate tâchoit de décider la fièvre en versant de l'eau très froide sur tout le corps; et il employoit ce secours dans la vue de guérir le *tétanos*. Mais pour l'employer il vouloit que la saison fût très-chaude, que le sujet fût jeune, bien musclé, d'une constitution vigoureuse, et sur-tout que les convulsions ne fussent point occasionnées par une blessure.

(*Morton* parle d'une jeune Dame fort sensible, chez qui la suppression forcée d'une fièvre quarte avoit décidé les accidens nerveux les plus alarmans. Il l'a trouva avec un pouls foible et petit, des anxiétés extrêmes à l'estomac, éprouvant des défaillances fréquentes, des nausées et des vomissemens continuels, des sueurs abondantes et vraiment colliquatives, des suffocations et l'ensemble le plus effrayant de tous les symptomes nerveux. Les remèdes antispasmodiques étoient sans effet, et il la purgea pendant 3 jours consécutifs avec une petite dose de séné. Ces purgatifs donnèrent à cette maladie une marche périodique et régulière, et elle céda dès-lors à l'usage du kinkina donné pendant 2 jours. *Morton* fit ainsi une application heureuse du précepte de *Celse* « quia curationem « ubi id quod est, non recipit, potest reci-

pere id quod futurum est. Dans les fièvres d'origine intermittente, et qui étoient dégénérées en continues, M. *Sarcone* tentoit de les rappeler à leur première forme, par le moyen des bains froids, et c'est alors seulement qu'il donnoit le kina qui n'étoit d'aucun avantage auparavant (*Sarcone*, tom. 1, pag. 199)).

L'intention de décider la fièvre entraîne beaucoup moins d'inconvéniens, et est aussi d'une exécution bien plus facile, par rapport aux fièvres intermittentes qui ont été trop tôt supprimées ou mal traitées.

(*Morton*, p. 244), les purgatifs ramènent la fièvre intermittente par l'impression de foiblesse qu'ils portent sur les organes digestifs (car comme l'ont dit M. *With* et *Medicus*, les retours réglés et périodiques des fièvres intermittentes paroissent dépendre principalement d'un état nerveux des organes digestifs) (idée de *With* sur la cause des fièvres intermittentes) ; mais cette cause n'existe seulē que dans la fièvre intermittente absolument simple; car la fièvre intermittente, relativement à sa cause matérielle, est de même nature que les autres espèces de fièvres : il y a donc des fièvres intermittentes inflammatoires, des fièvres gastriques, etc. et voilà pourquoi je ne parlerai pas ex professo des fièvres intermittentes).

Bianchi a prétendu que l'on pouvoit donner

des purgatifs dans la convalescence des fièvres intermittentes, sans crainte de les rappeler; *Sydenham* et beaucoup d'autres médecins ont avancé le contraire, et *Sydenham* a été jusqu'à dire qu'un simple lavement de lait et de sucre suffisoit pour décider des rechûtes.

Cette opposition dans les expériences de *Bianchi* et de *Sydenham* est parfaitement expliquee par la belle observation du célèbre *Werloff*, sur la différente disposition de la nature à la reproduction des mouvemens fébriles en différens temps.

Werloff a donc observé que les rechûtes des fièvres tierces se font dans la seconde semaine à compter de celles dans laquelle ces fièvres se sont terminées (1), ou que du moins les convalescens éprouvent alors une ébauche sensible de fièvre. Il a observé que les fièvres quotidiennes et les quartes éprouvent leur redoublement à la troisième semaine, c. a. d. vers la moitié du mois lunaire; et une chose bien remarquable, c'est que ces rechûtes arrivent d'autant plus sûrement dans les semaines paroxistiques, que l'état du convalescent est moins éloigné de celui de la santé, et qu'il s'observe plus et suit un régime plus réglé.

Quand on veut rappeler une fièvre intermit-

(1) C'est-à-dire, à la quatrième partie du mois lunaire.

tente, c'est donc dans ces semaines paroxistiques qu'il faut placer les moyens capables de décider les rechûtes: et ces moyens sont en grand nombre, ou plutôt tous les changemens quelconques, qu'on introduit dans le corps, peuvent avoir cet effet: ainsi les saignées, les purgatifs, les diurétiques, les sels ammoniacaux avec les sels volatils, les sels amers, sur-tout s'ils sont donnés à dose incomplette (1).

Werloff observe que le *kina* donné alors à petite dose est un des moyens les plus capables de ramener la fièvre; on a dit avec génie que ceci étoit relatif à ce qui arrive aux passions de l'ame qui s'irritent et trouvent aussi une activité nouvelle dans les obstacles impuissans qu'on leur oppose.

Nous venons de présenter les phénomènes du second période de la fièvre, et nous avons vu que l'ordre de ces phénomènes constitue l'acte naturel de guérison des affections nerveuses par spasme; affections qui sont représentées par l'appareil des phénomènes du premier temps de la fièvre.

Mais le second période de la fièvre, et les

---

(1) Pour rappeler les fièvres intermittentes supprimées mal-à-propos, *Stahl* faisoit beaucoup de cas des pilules polychrestes de *Berber*, opus. med. chym. pag. 480.

phénomènes qu'il décide poussés trop loin, et portés outre-mesure, introduisent dans le système des forces un état nerveux par atonie, absolument opposé à celui de spasme, et qu'on peut aussi regarder, comme offrant le tableau de toutes les affections simples nerveuses par atonie, qui n'en diffèrent que parce qu'elles sont établies d'une manière plus durable et plus foible.

L'affection atonique introduite par le second temps de la fièvre, poussé à l'extrême, paroît sur-tout bien évidemment dans certaines fièvres intermittentes insidieuses que *Torti* a dénommées malignes par colliquation.

Et comme l'affection nerveuse par spasme trouve sa guérison dans le second temps de la fièvre, reglé, bien ordonné et contenu dans de justes bornes, de même l'atonie attachée aux phénomènes de ce second temps, poussé trop loin, trouve aussi sa guérison dans le spasme du premier temps, et c'est à décider ce spasme, ou quelque chose d'analogue, que se réduisent les moyens que l'art emploie contre les affections nerveuses par atonie, et très-éminemment l'application du froid, les bains froids par immersion, etc.

C'est relativement à cet état nerveux par atonie ou par dominance de la force de chaleur ou d'expansion, que le rigor ou le spasme du

premier temps peut être utile dans quelques fièvres, ou plutôt dans quelques états de fièvres, et même qu'il peut être réellement critique, et terminer complètement la fièvre, quand l'état nerveux par atonie constitue son élément unique ou principal ; c'est ce qu'*Hippocrate* disoit d'une espèce de fièvre ardente, qu'il appeloit *causon*, et qu'il regardoit comme le produit de la force de chaleur portée à l'extrême (à febre ardente occupato, accedente rigore solutio fit.)

Prosper Martian remarque très-bien que ce frisson critique *per se*, et critique par rapport à une affection nerveuse, diffère du frisson critique, comme signe d'évacuation, en ce que le premier peut se faire dans tous les temps de la maladie, et être également avantageux, au lieu que le second doit nécessairement être subordonné à la coction. « Ideo per rigorem quocumque die fiat, febris solutio consequitur, » nequaquam vero in aliis febribus, in quibus » nisi signa præcedant coctionis, et in die legitima rigor superveniat, quæ naturæ dominium super materiam morbificiam ostendant, » febris judicatio nullo modo sperari potest (aph. sect. 4 n°. 58 *Martian*).

Ces idées ont été exposées avec avantage par M. *Dumas* dans son mémoire sur l'influence de la fièvre sur les maladies chroniques.

La fièvre dans ses phénomènes relatifs aux forces toniques, comme nous l'avons considérée jusqu'à présent, offre donc les deux grands élémens des affections nerveuses; élémens opposés l'un à l'autre, et qui dans les vues de la nature sont destinés à se tempérer mutuellement et à détruire ce que chacun a d'excessif.

CHAPITRE IX.

Altération dans les humeurs.

JUSQU'A présent je n'ai fait entrer dans la description de la fièvre, que ceux de ses phénomènes qui dépendent de la force tonique, nerveuse ou irritable, et nous avons vu que, sous ce rapport, la fièvre présente deux périodes bien distincts, marqués par la dominance successive du principe de froid ou de condensation, et du principe expansif ou de chaleur: et l'action de cette force expansive ne doit pas absolument être évaluée par le degré de chaleur physique qu'elle produit (1), puis-

---

(1) Nous pouvons remarquer ici que les phénomènes de chaleur dans les parties externes ne tiennent pas précisément

que nous nous sommes convaincus que la quantité de chaleur physique étoit à très-peu près la même, et dans le période de frisson, et dans le période subséquent; mais cette force doit être évaluée par la tendance dirigée du centre du corps vers chacun des points de la circonférence.

On pourroit, pour faciliter la méthode, et d'après de vues semblables de *Galien*, regarder la collection des phénomènes que nous avons rapprochés, comme constituant la fièvre en général, et regarder comme autant d'espèces différentes toutes les modifications que présente cette fièvre générale, selon qu'elle existe avec telle ou telle altération humorale, ou nerveuse des humeurs ou des organes (M. *Elsner* a proposé des idées à-peu-près analogues: (comm. lip. tom. 25, p. 209, 210) » sumit ephe» meram, ut febrem universalem, cujus aliæ » febrium species sunt totidem varietates. Ephe» meram ut febris simplex consideratur, quæ pro » materiei diversitate et ejus variâ sede mu» tatâ, origini multarum febrium servit ... Atqui

---

au degré de chaleur physique, ainsi M. *Hunter* a vu que la sève conservoit sa fluidité dans des arbres où elle devoit supporter des degrés de froid très-supérieurs à ceux de la congélation (com. lip. t. 26, pag. 180); il a observé que la sève se congeloit au trente-unième degré du therm. de *Fahrenheit*, quoiqu'elle restât fluide dans l'arbre dont la température n'étoit qu'au dix-septième.

» hoc quidem sensu sumit ephemeram ut » febrem universalem (pag. 210)). Or ce sont ces altérations ressenties, et profondément établies, soit dans la masse des humeurs qui coule librement dans les vaisseaux, soit dans la substance muqueuse qui compose la partie la plus grossière des organes, soit dans les fibres primitives des organes ; ce sont ces altérations qui forment comme autant de maladies différentes , lesquelles se compliquent avec la fièvre, et la modifient diversément ; ce sont ces altérations dont nous devons maintenant nous occuper ; et dans cette nouvelle considération, il faudra bien distinguer la fièvre telle que nous l'avons décrite jusqu'à présent, c'est-à-dire, la fièvre envisagée exclusivement dans ses phénomènes nerveux, d'avec l'altération maladive contre laquelle la fièvre est appliquée ; en cela nous ne nous écartons pas de la manière de voir des anciens qui, dans les fièvres putrides, c'est-à-dire, dans les fièvres avec altération dans les humeurs, distinguoient la fièvre de cette altération, quoique les anciens eussent tort d'attribuer la fièvre à l'action nécessaire de cette altération ; car, encore un coup (la fièvre, de même que tous les actes qui s'opèrent dans le corps, n'ont point d'existence d'une nécessité physique, mais seulement d'une nécessité morale, c'es-à-dire, d'une nécessité qui dépend

dépend des intentions et des desseins de la nature).

Or, ces altérations dont nous devons maintenant nous occuper, ne peuvent pas être déduites avec avantage des phénomènes que nous avons ci-devant exposés, nous ne pouvons pas dire, par exemple, comme on le fait assez communément, que la chaleur de la fièvre tende nécessairement à introduire dans les humeurs un caractère d'épaississement, en les dépouillant par voie d'évaporation de leurs parties les plus mobiles et les plus légères; et nous appercevons d'abord que les principes de cette espèce sont si vagues, si versatiles, et que les conséquences qui en résultent sont si arbitraires, que tandis que les uns attendent l'épaississement de la chaleur fébrile, d'autres, au contraire, attribuent presque tous ces accidens de la fièvre à la raréfaction, qu'ils supposent introduite dans les humeurs par l'impression de la chaleur fébrile.

On sait que l'air est le plus puissant agent dont se sert la nature pour volatiliser le corps, comme l'a très-bien dit *Van-helmont*, et on sait aussi que la chaleur, et sur-tout la chaleur de combustion, comme est la chaleur animale, est le moyen qui va le plus puissamment à fixer et à combiner l'air; dès-lors, loin que la chaleur fébrile puisse épaissir les humeurs par l'é=

volation de leurs parties les plus mobiles, cette plus grande chaleur doit au contraire contribuer avec beaucoup d'efficacité à les rendre plus coulantes, plus fluides et plus volatiles, en faisant passer dans ces humeurs et combinant avec elles une plus grande quantité d'air; aussi est-il généralement reconnu que la dissolution des humeurs, comme on parle, suit communément le progrès de la fièvre; nous verrons dans la suite que dans les dispositions décidément phlogistiques ou inflammatoires, la force plastique du sang, sa concrescibilité ou la quantité relative de sa partie fibreuse, glutineuse, musculaire, est notablement augmentée; et nous verrons que c'est à l'accroissement de cette concrescibilité que l'on doit attribuer la croûte blanche et épaisse, dont le sang se couvre assez constamment dans les affections de cette espèce; or on pourroit dire avec beaucoup d'apparence de vérité, que la grande chaleur qui accompagne les dispositions phlogistiques, a pour objet de diminuer la concrescibilité du sang, de rompre l'excès de sa force plastique et de la ramener à sa fluidité première, en le chargeant d'une plus grande quantité d'air; mais, quoiqu'il en soit de cette idée sur laquelle nous reviendrons dans la suite, nous appercevons déjà, combien la considération de l'air et de ses qualités est un objet

important dans le traitement des fièvres. Les expériences des modernes ont parfaitement bien démontré l'indispensable nécessité de l'air pur, et renouvelé pour le soutien de la vie, et la conservation des forces, et c'est un point sur lequel on a fortement insisté dans d'excellens ouvrages de pratique (voy. de *Haën* ch. 8, 9, quoiqu'assurément il soit revenu trop souvent sur cet objet); mais ce n'est point là une découverte nouvelle, et il étoit impossible d'attribuer à l'air plus d'importance que lui en attribuoient les anciens qui le regardoient comme faisant partie des esprits, c'est-à-dire, de la vie même.

Quoique le sang ne s'épaississe pas, ou du moins ne s'épaississe pas d'une manière nécessaire par l'action de la chaleur fébrile, et que tout ce qu'a dit *Boerhaave* là-dessus dans ses aphorismes, et sur tout dans le 689, ne mérite aucune considération; il ne faut pas croire cependant, avec quelques médecins modernes, justement célèbres, que les humeurs vivantes ne soient pas susceptibles d'épaississement. Les faits de pratique démontrent au contraire que les humeurs qui appartiennent au corps vivant peuvent offrir des degrés de consistance, extrêmement variés. *Stahl* dans sa *theoria medica* parle d'une fille de 30 ans qui éprouvoit chaque jour des attaques d'épilepsie: on lui piqua

la veine à plusieurs reprises, sans qu'il sortît une seule goutte de sang; enfin le chirurgien fit une ouverture considérable dans le sens de la longueur du vaisseau, et il tira avec des pincettes un cilindre de sang entièrement figé et coagulé. Cette observation est curieuse, et nous devons en conclure que le sang est habituellement pénétré d'une force tonique, analogue à celle qui s'exerce dans les parties solides (1); en sorte que les humeurs sont aussi susceptibles d'un véritable mouvement convul-

---

(1) Les observations très-curieuses de M. *Hunter* ont prouvé que le sang est pénétré d'une force par laquelle il tend puissamment à s'organiser et à former des produits disposés de la même manière que les vaisseaux. « In vasa coagulatum se » fingere ».

Cette force motrice des humeurs a été sur-tout bien démontrée par les observations de M. *Rosa*, qui a reçu dans un intestin de poulet du sang artériel d'un animal vivant, et qui a vu que cet intestin battoit quelque-temps comme les artères avec lesquelles il n'avoit point de communication; M. *Rosa* s'est convaincu que dans son état naturel le sang des artères est dans un état d'expansion considérable, en sorte que le volume qu'il occupe dans les artères pendant la vie, est à celui qu'il occupe quand il en est tiré, et que sa vie est éteinte, comme 10 à 1; il y a bien des circonstances de maladie, dans lesquelles il faut avoir égard à cet état d'orgasme, de turgescence, et d'expansion excessive des humeurs « Dari » quæ orgasmum ejusmodi febrilem, præsertim ubi de inflam- » matoriâ sanguinis diathesi constet, in hominibus, quibus » antè mortem, sanguis non abundaverit, qui venæ-sectionem » plerumque et interdum quoque repetitam postulet (*Schroe-der*, tom. 2, pag. 118).

sif ; mais cette force motrice des humeurs qui est seulement relative à leur état d'agrégation et qui tend à rapprocher ou à éloigner les unes des autres leurs molécules constitutives, est fort différente de la force qui réside dans chacune de ces molécules, et qui fixe et arrête leurs qualités.

Les faits qui démontrent cet épaississement du sang se répètent assez souvent pour avoir fait penser à un médecin italien, nommé *Capiluppi*, que le sang n'étoit point fluide, mais qu'il formoit naturellement un tissu fibreux et solide, qui faisoit partie des vaisseaux, comme vous pouvez le voir dans la lettre de ce médecin à *Malpighi*.

Mais cet épaississement qui peut donc exister dans les humeurs animales, ne mérite qu'assez peu de considération ; il nous est impossible de déterminer jusqu'à quel point cet épaississement peut subsister avec un état de santé pleine et entière, et il est certain au moins que, par rapport aux fièvres, cette qualité du sang est peu importante, et M. *de Haën* a observé avec raison (dans le tom. 5, partie 9, pag. 56) combien la distribution ordinaire des fièvres en bénignes et en malignes, déduite de l'état d'épaississement ou de dissolution du sang, est mal fondée, et combien elle quadre mal

avec les faits de pratique, quoiqu'il en ait tiré des conséquences funestes.

(Sur cette division des fièvres en bénignes et en malignes, *Schroëder* dit : » Et nisi tan-
» dem accuratiores longè et practicis usibus
» magis accommodatæ febrium divisiones, il-
» lam in benignas et malignas planè super-
» vacuam redderunt, (tom. 2, pag. 221.)

Consultez *Morgagni* (epist. 49, n°s. 13, 22), il parle d'une constitution épidémique maligne qui, quoique toujours la même, présentoit le sang tantôt en dissolution et tantôt dans un état de forte coagulation ; elle s'accompagnoit également de péthéchies, et la saignée étoit généralement pernicieuse (ib. pag. 261, 2e. colonne), il parle de l'opinion d'un médecin célèbre qui attribuoit la foiblesse des malades à la quantité de sang.

» Conjungi igitur cum malignâ vi solutio-
» nem aut coagulationem sanguinis, in neu-
» trâque harum malignitatem consistere credibile,
» præsertim cum alterutram in tot aliis, qui
» maligni non sunt morbis, videamus ».

Nous avons dit que le corps animal est pénétré d'une faculté qui se développe pleinement sur la matière qui la travaille, qui l'altère, qui l'élabore, et qui finit par l'assimiler plus ou moins complètement à la substance même du corps ; les premiers actes de cette faculté s'exercent dans les organes digestifs.

dans l'estomac, les intestins et les parties circonvoisines, et ces premiers actes s'appliquent sur les substances alimentaires; l'exercice de cette faculté se continue et se soutient dans le sistême vasculaire, et arrête dans le sang les qualités qui lui sont propres; enfin, ses derniers actes se produisent dans la substance même des organes : car nous avons prouvé ailleurs, d'après l'impression profonde que la racine de garence porte sur les os, que le corps se décompose incessamment, et qu'il se décompose dans toutes ses parties; et cette décomposition complète du corps est, comme nous le disions alors, un des faits les plus importans de l'économie animale; car, si la machine vivante se détruit sans cesse, si toutes les parties qui la composent se trouvent dans un mouvement de flux perpétuel, si le corps animal, considéré dans deux époques différentes de sa durée, ne contient pas dans la seconde une seule des molécules qu'il contenoit dans la première, nous appercevons bien évidemment le peu de cas que nous devons faire des hypothèses modernes, qui attribuent tout à la nécessité de la matière (1); car la matière nous échappe par

(1) Jam vero neque corpus omnino erit ullum, nisi animæ vis extiterit. Nam semper fluit et in motu ipsa corporis natura versatur, citoque periturum est universum, si quæcumque sunt, sint corpora (Plotin cité par Mater. p. 307.)

un mouvement que rien ne peut ralentir ; elle présente un sujet essentiellement mobile et changeant, et le *moi* de l'animal subsiste, et l'ensemble de ses qualités se soutient d'une manière fixe et permanente pendant un espace de temps assez long.

Cette faculté dont nous avons parlé si souvent, qui échappe complètement à toutes nos façons de concevoir, et qui décide les qualités de la matière dont le corps animal est formé, n'est pas plus inaltérable, pas plus impassible que la faculté motrice ou tonique, dont nous avons dit que l'affoiblissement radical devenoit la cause de toutes les affections nerveuses : or, ce sont les produits ou les effets sensibles de cette altération, de cette lésion, de cette constitution maladive dont il est question ici ; on sait d'abord que cette faculté est atteinte dans chaque animal d'une foiblesse relative, qui ne lui permet de s'exercer avec avantage que sur un certain nombre de substances ; c'est sur cette foiblesse qu'est fondée l'action des poisons : et comme l'observation démontre que les poisons sont beaucoup plus multipliés pour l'homme que pour toute autre espèce d'animal (car, comme dit *Pline*, hist. nat. p. 27 : » quin et » venena, nostri misertam instituisse dici po- » test » comme si la nature touchée des maux que l'homme devoit se faire à lui-même, avoit

voulu multiplier pour lui les moyens qui brisent sans effort les chaînes de la vie, et le mènent sans douleur dans le calme du tombeau), il s'ensuit que dans l'espèce humaine cette faculté digestive est plus foible que dans aucune autre espèce : la foiblesse de cette faculté n'est pas démontrée seulement en ce qu'elle ne peut s'exercer avec avantage que sur un nombre de substances assez limité, mais surtout en ce que les substances qu'elle pénètre, qu'elle anime et qu'elle vivifie, tendent sans cesse à se dérober et à se soustraire à son action ; ainsi, quoique le sang soit parfaitement un, comme l'a très-bien dit *Vanhelmont*, quoique ses différentes parties soient liées et unies entr'elles, de manière à former un tout uniforme et parfaitement homogène ; cependant le sang tend sans cesse à développer des parties étrangères, hétérogènes et qui ne peuvent entrer dans sa mixtion vitale ; ces parties étrangères, dans l'état de santé, n'altèrent pas sa composition, parce que l'action des organes sécrétoires les chasse hors du corps à mesure qu'elles se forment.

Ainsi, il se forme habituellement dans le sang des sucs bilieux ; mais cette tendance habituelle des humeurs, à la dégénération bilieuse, n'a point d'effet, parce que ces sucs sont évacués par la vésicule du fiel et par la

substance du foie, à mesure qu'ils se produisent.

Le sang tend aussi, et par une nécessité égale, à développer des sucs muqueux ou pituiteux, comme disoient les anciens; mais cette dégénération muqueuse est également enrayée et prévenue, parce que les produits sensibles ou les parties hétérogènes, muqueuses et pituiteuses, sont éliminées à mesure qu'elles se forment, et par l'estomac, et par les intestins; et nous devons observer ici la sagesse de la nature dans l'organe qu'elle a choisi pour la sécrétion ou l'excrétion des sucs muqueux ou pituiteux; car les sucs muqueux, en même-temps qu'ils s'évacuent, remplissent encore des usages très-importans, puisqu'ils garantissent les intestins qui sont très-sensibles, de l'impression des corps qui y passent, et surtout de l'impression de la bile, qui est d'une âcreté vive et douloureusement pénétrante.

(Il paroît que la dégénération atrabilaire participe du génie bilieux et pituiteux: « Et » si æstas biliosa fiat, et bilis aucta intus re» liquatur, etiam aliquantum splenitici fiunt » (*Hipp.* de humor. cornaro, n°. 5); quelquefois *Hippocrate* regardoit cette dégénération comme appartenant à la bile ou au sang: » Similiter et biliosum et sanguineum corpus » atrabilarium fit, si non habet evacuationes »;

à cette occasion *Prosper Martian* reproche à *Avicenne* d'avoir regardé l'atrabile comme le produit de *l'ustion* de la pituite, humeur qu'*Hippocrate* paroît avoir exclu du nombre de celles qui peuvent dégénérer en atrabile. (*Pros. Mart.* p. 248.)

Lorsque ces produits hétérogènes ne résultent absolument que des fermentations vitales ordinaires, le méchanisme des sécrétions, en se soutenant d'une manière convenable, emporte ces produits à mesure qu'ils se forment, et ce méchanisme suffit dès-lors pour conserver les humeurs dans leur état de pureté, et pour prévenir leurs dégénérations différentes.

Mais il est des états contre nature dans lesquels les dégénérations des humeurs font tant de progrès, et marchent si rapidement, que l'action des organes sécrétoires ne suffit plus pour s'opposer à leur effet destructeur.

Les dispositions maladives qui ne font que fortifier la tendance naturelle des humeurs à la dégénération bilieuse ou pituiteuse, sont celles qu'il nous importe le plus de connoître, et dont nous tâcherons de suivre les effets avec le plus de soin, selon qu'elles s'exercent ou dans la masse entière des humeurs, ou plus spécialement dans telle ou telle partie déterminée.

Et nous pouvons déjà remarquer que de ces

deux dégénérations, savoir, la bilieuse et la pituiteuse, la dégénération catarrale ou pituiteuse, à laquelle répondent les fièvres quotidiennes, est beaucoup plus fréquente aujourd'hui qu'elle ne l'étoit autrefois; et qu'au contraire la dégénération bilieuse à laquelle répondent les fièvres-tierces et leurs analogues, étoit beaucoup plus fréquente chez les anciens: c'est un changement bien sensible qui s'est opéré dans les maladies, et dont l'époque paroît remonter au seizième siècle; et comme c'est aussi dans ce temps que le mal vénérien prenoit une force nouvelle, et que le mal vénérien paroît évidemment, et de l'aveu de la plupart des Médecins, une affection muqueuse ou catarrale, il semble dès-lors que le mal vénérien ait marqué de son empreinte dominante le système général des maladies.

Les dégénérations des humeurs, qui sont donc les causes les plus ordinaires contre lesquelles les mouvemens fébriles sont appliqués, dépendent très-communément de l'impression de l'air (1); et quoique la dégénération bilieuse réponde assez souvent à une constitution chaude et humide, et la dégénération

(1) « Nemo nisi à se ipso læditur », comme disoit fort bien l'Antiphysique.

catarrale à une constitution froide et humide, il paroît cependant que l'air ne produit pas ces effets à raison de ses qualités sensibles: et ceci est bien prouvé par les observations de *Sydenham*, qui a vu des maladies fort différentes dans des constitutions d'air absolument semblables, qui a vu, au contraire, des maladies semblables régner épidémiquement sous des constitutions différentes, et même opposées; et ces observations de *Sydenham* n'ont fait que confirmer celles d'*Hippocrate*: car, comme l'observe *Freind*, les maladies décrites dans sa première et troisième constitution étoient absolument les mêmes, et demandoient le même traitement, quoique l'état sensible de l'atmosphère fût bien différent.

Les dégénérations des humeurs sont encore très-généralement déterminées par des impressions ressenties sur l'estomac; et c'est d'après cela que nous avons dit que l'estomac, et sur-tout son orifice supérieur, pouvoit être regardé comme le *sensorium commune* du sens vital intérieur.

(La force digestive réside dans le bas-ventre comme dans son foyer principal; aussi c'étoit dans l'habitude du bas-ventre qu'*Hippocrate* cherchoit les signes propres à caractériser l'état où se trouvoit cette force: c'est un très-mauvais signe dans les maladies aigues, disoit-il,

que l'amaigrissement extrême des parties qui avoisinent l'ombilic et l'hypogastre. » In omni » morbo partes circa umbilicum et pecten cras» situdinem habere mellius est. At vehemens » tenuitas et eliquatio prava est » (aph. 31, sect. 2, *Martian*, p. 307, 2e. colonne.)

Ainsi il est bien remarquable que des fièvres qui s'accompagnent d'évacuations d'humeurs bilieuses, et qui sont parfaitement terminées, il est remarquable que ces fièvres ramenées par des causes qui ne portent leur impression que sur l'estomac, par exemple, par un froid vif appliqué sur la région épigastrique, décident dès le début des évacuations de même nature, et aussi abondantes que celles qui avoient précédé.

Morgagni rapporte dans son bel ouvrage *de sedibus et causis morborum*, une observation faite sur lui-même, et qui mérite d'être connue : il dit qu'étant en route fort pressé, il prit un bouillon dans une auberge, et le prit sans beaucoup d'attention ; le lendemain il éprouva un flux de ventre séreux si considérable, que dans l'espace de douze heures il rendit plus de 16 livres de sérosité : heureusement il rejeta par le vomissement un petit corps verdâtre qui ressembloit à une feuille d'herbe cuite, et cet accident cessa sur le champ ; de manière que cette herbe vénéneuse,

que *Morgagni* ne pût pas reconnoître, avoit porté sur l'estomac une impression si délétère, qu'elle alloit à fondre toute la masse des humeurs, et à la réduire en sérosité; cette impression délétère étoit si profonde, et elle avoit opéré chez lui un tel changement, qu'il dit que le lendemain il étoit absolument méconnoissable. (épit. 31, n°. 9.)

Boërhaave et *Van-Swieten* observent que la scammonnée altère manifestement les humeurs, et qu'elle tend à les fondre en sérosité très-putride.

CHAPITRE X.

Coction, jours critiques.

NOUS avons dit que le corps animal est pénétré d'une faculté qui agit pleinement sur la matière contenue dans sa sphère d'action, et qui décide ses qualités; nous avons appelé cette faculté, *faculté digestive*, et en cela nous suivons la nomenclature des anciens. Nous aurions pu l'appeler *blas alterativum*, avec *Vanhelmont*, ou *moule intérieur*, comme M. *de Buffon*; car peu nous importent les

noms, pourvu que nous soyons d'accord sur les choses, comme le répétoit si souvent *Galien*, et avec tant de raison.

Cette faculté est susceptible de lésion, et nous avons dit que ce sont les produits ou les effets sensibles de ces lésions, qui constituent les causes matérielles de la plus grande partie des maladies, de toutes celles au moins qui ne sont pas exclusivement nerveuses ou spasmodiques; et les lésions les plus ordinaires, celles que l'on doit étudier avec le plus de soin, sont les dégénérations *phlogistiques*, les dégénérations *bilieuses*, et les *pituiteuses*: (car la dégénération atrabilaire peut, à bien des égards, être regardée comme un état mixte, qui participe à la fois de l'altération pituiteuse et de l'altération bilieuse (*Stoll*, aph. 378). Dans quelques endroits, cependant, *Hippocrate* considéroit l'atrabile comme pouvant être le produit de la dégénération bilieuse, ou de la dégénération sanguine, chacune prise séparément; de la même manière, à-peu-près, que nous considérons la putridité comme un état qui peut appartenir à toutes les diathèses, et qui peut être déterminé par chacune d'elles.) Or, les fièvres qui sont appliquées contre ces causes de maladies, présentent des phénomènes d'un ordre bien différent: les uns sont absolument relatifs à la force tonique

(et

(et nous avons fait dans un assez grand détail l'exposition de ces phénomènes) ; les autres agissent immédiatement sur les causes matérielles de la maladie, et tendent à la travailler, à l'élaborer, et à la mettre en état d'obéir librement à l'action des organes sécrétoires ; et quoique ces deux espèces de phénomènes (les phénomènes nerveux et les phénomènes d'altération) soient constamment liés entr'eux, quoiqu'ils marchent de concert et qu'ils tendent également à mettre une maladie en voie de terminaison, cependant il nous est impossible d'appercevoir la raison de cet accord, et de calculer avec précision leurs degrés respectifs d'influence.

Nous avons vu en physiologie que, lors de la digestion, les forces toniques s'exercent vivement dans l'estomac, mais que la considération de ces forces ne pouvoit absolument nous éclairer sur l'espèce d'altération que les substances alimentaires éprouvent dans l'estomac, d'abord parce que les forces motrices, qui s'exercent dans les parois de l'estomac et qui les balancent d'une manière plus ou moins sensible, ne s'appliquent immédiatement que sur une partie des alimens, tandis que la transformation digestive opère sur toute l'étendue de la masse alimentaire, et qu'elle en frappe à la fois toutes les parties. (Ainsi, M. l'Abbé

Spallanzani a éprouvé que dans un morceau de viande qu'il avoit avalé dans un tube percé, la digestion paroissoit s'être faite également bien dans tous les points (exp. 206, p. 258) En second lieu, c'est que les forces motrices doivent être à-peu-près les mêmes dans les différentes espèces d'animaux, ou du moins qu'elles ne doivent différer que par leurs degrés d'intensité, tandis que les produits de la digestion portent des caractères essentiellement et radicalement différens dans chaque espèce; enfin, c'est que les forces motrices ne peuvent exciter que des agitations, des sécousses dans la masse alimentaire, et qu'il est très-possible d'appliquer à cette masse des moyens d'action analogues, sans lui communiquer rien qui approche des caractères qu'elle reçoit de la part de la digestion vitale; en sorte que nous nous sommes convaincus que le phénomène de la digestion supposoit l'existence d'une force qui agit sur toute la masse de la matière, qui la transformât et lui imprimât des qualités nouvelles, et cela indépendamment de tout mouvement d'agitation et de locomotion.

Nous sommes d'autant mieux fondés à rappeler ici ces considérations, que non-seulement l'acte de la digestion présente naturellement une alternative de concentration et de vive expansion de force et de mouvement, analogue

à celle que nous avons observé dans la fièvre, mais que, d'après l'observation d'*Hecquet* et de plusieurs autres, dans les gens foibles, le travail forcé de la digestion décide assez souvent une véritable fièvre.

Les fièvres, telles que nous les considérons maintenant, c'est-à-dire, les fièvres qui existent avec quelque altération dans la substance du corps, présentent des actes digestifs, (*Sydenham*, pag. 19 et 20) c'est-à dire, des actes dépendans de la même force que celle qui travaille les substances alimentaires. Dans la digestion ordinaire ces actes ont pour objet d'introduire dans les substances alimentaires les qualités propres et spécifiques du corps vivant; dans les fièvres ces actes ont pour objet de transformer leurs causes matérielles et de les mettre en état d'obéir librement au mouvement des sécrétions; dans la santé, comme dans la maladie, les actes de cette faculté digestive nous sont également inconcevables; et en effet, arrêtés nécessairement à la superficie des corps par nos moyens de sensation, et réduits à n'appercevoir bien nettement que leurs qualités extérieures, tous nos efforts pour développer la nature d'une force intérieure, et qui pénètre la pleine et profonde solidité des masses, seront toujours parfaitement inutiles, et nous devons nous borner à recueillir et à

rassembler par ordre les phénomènes sensibles qui annoncent les progrès de ces actes digestifs : c'est ce que nous allons tâcher de faire.

Mais auparavant nous devons remarquer que les causes matérielles contre lesquelles les actes digestifs de la fièvre sont appliqués, ne doivent point être regardées comme des produits nécessaires de différens agens étrangers au corps ; car nous ne saurions trop répéter avec *Hippocrate*, que tant que le corps jouit de la vie, sous quelque modification qu'elle se présente, tous ses phénomènes dépendent exclusivement du principe simple qui l'anime, qui le vivifie ; principe qui, dans l'état de santé, arrête et conserve l'ensemble des qualités qui conviennent au rang qu'il occupe, et qui, dans l'état de maladie, le corrompt et le décompose, mais toujours par des moyens qui n'appartiennent qu'à lui ; car les parties les plus décidément excrémentitielles portent encore des caractères que le principe de vie peut seul leur imprimer. (» Jam vero ut in excre» mentis qualitates à calore innato prove» niunt », dit *Galien*, qui prouve que cette doctrine étoit *d'Hippocrate*, *d'Erasistrate*, *de Théophraste* et de tous les philosophes théistes.) Ainsi quand on oppose la nature à la maladie, il faut entendre cette opposition de la nature, considérée successivement sous deux

aspects différens, et comme appliquée à détruire le corps qu'elle anime, et à le frapper d'un caractère de dépravation qui ne peut subsister que sous l'impression de la vie, et comme revenant à elle, et employant ses moyens à réparer le mal qu'elle a fait; et c'est en admettant cette altération profondément établie dans la nature même, qu'on peut concevoir comment l'usage des alimens est si contraire dans les maladies de cette espèce : et c'est par là qu'on doit expliquer l'aphorisme d'*Hippocrate* : » Impura corpora quò magis nutris eò magis » lædis » : car en effet les alimens cèdent pleinement à cette action, et servent dès-lors à la fortifier, ou du moins à en multiplier les produits.

Tout le temps pendant lequel cette altération est en pleine vigueur, constitue l'état de crudité d'une maladie, ou son commencement, selon le langage d'*Hippocrate* (1); cet état de

---

(1) Les anciens comptoient quatre temps dans chaque maladie : le commencement (*principium*) qui se portoit jusqu'au moment où il paroissoit des signes de coction; (*l'augment*) qui s'étendoit depuis le moment de l'apparition des signes de coction, jusqu'à ce que la coction fût bien établie; (*l'état*), dans lequel la coction étoit pleine et entière; enfin (*le déclin*).

(*Prosper Martian*, pag. 600) regardoit la crudité comme l'effet d'une disposition établie dans le corps, et il croyoit que le principe de vie tendoit à détruire la crudité, non pas

crudité, qui n'a qu'une durée corrélative à la durée des périodes subséquens, ne doit point être absolument déterminé par le nombre des jours, mais il se porte jusqu'au moment où il s'établit des signes de coction (1) ; (les signes

---

seulement en agissant sur les humeurs, mais en agissant sur-tout contre la cause qui leur imprime le caractère de crudité ; et l'on voit ici bien évidemment combien il est essentiel, ainsi que le faisoit Marcus(?), de distinguer la crudité d'avec la cause qui l'entretient(?), et de considérer ces choses d'une manière abstraite et métaphysique (quoique dise le commun des Médecins contre ces considérations métaphysiques), c'est qu'il est des états dans lesquels la nature agit contre la crudité, et la guérit en quelque manière, sans rien changer à la cause qui la reproduit incessamment : tels sont évidemment les états purulens profondément établis, dans lesquels le pus se forme en très-grande abondance et présente tous les caractères de la coction, et dans lesquels la maladie fait toujours des progrès, parce que la nature ne les combat que d'une manière impuissante, en travaillant seulement sur les produits de l'altération maladive, et ne faisant rien contre cette altération même.

M. de Haen a très bien reconnu qu'il est des diathèses inflammatoires si profondément établies, qu'elles subsistent toujours, quoique les produits en soient évacués en abondance, et par un mouvement(?) critique(?), et par toutes les voies possibles : « Nam tandem in corpore calidam diathesin, totam praeter naturalem, sed illa abundans, ut quantumvis sputorum aliarumve excretionum ope evacuetur, phlogosis inflammata persistit ; nihil emendationis affert et demum corpus persanandat(?) ». (Passim, et principalement t. 6, p. 196.)

(1) La coction pour être sûre, doit s'établir d'une manière graduelle et successive ; car tous les actes salutaires de la nature sont assujettis à l'ordre, à la mesure, à la règle : « Natura greges(?) ordinis amicum(?) ». Il ne faut pas se fier à la coction qui s'établit d'une manière brusque et irrégulière. « Si quid in morbo fiat praeter rationem, non fidere oportet. Hipp. aph. 27, sect. 2, com. de Haller.

de coction doivent s'étudier dans différentes évacuations, selon les parties différentes, sur lesquelles la maladie porte plus décidément son impression; ils doivent donc s'étudier dans l'urine, lorsque la maladie s'exerce dans la masse des humeurs qui roulent dans les vaisseaux (nous verrons dans le détail les qualités qui annoncent la coction; par exemple, lorsque la coction est bien établie, l'urine dépose promptement, la matière déposée doit être blanche, homogène, parfaitement uniforme et bien fondue); ils doivent l'être dans la matière des déjections, lorsque la maladie porte son impression sur les organes du bas-ventre; dans la matière de l'expectoration, lorsqu'elle intéresse les organes de la respiration; et en général les excrémens fournis par une partie vivante, annoncent toujours l'état dans lequel se trouvent les forces de cette partie, et les qualités que présentent les excrémens, deviennent la mesure exacte des progrès de la coction, qui n'est autre chose que le produit sensible de l'action des forces digestives, revenues à leur etat naturel ou ordinaire.

L'acte de la coction tend éminemment à affecter les humeurs d'une manière uniforme, et à y introduire des qualités tempérées, adou-

nées par le mélange des qualités contraires (1); en sorte que toute humeur ou toute matière évacuée, et qui porte quelques qualités pré-

---

(1) « Fit autem concoctio ex permixtione temperaturâ quæ » mutuò et quasi coctâ », dit Hippocrate dans un ouvrage, où il a exposé des idées fort saines sur les lésions de la faculté digestive. (De veteri medicina collect. de Haller, tome 4, pag. 148.)

Dans le même livre il paroît n'admettre aucun phénomène de coction dans les maladies qui sont exclusivement nerveuses, c'est-à-dire, comme il s'exprime, dans ces maladies, qui ne dépendent absolument que du chaud et du froid, et qui ne supposent aucune altération dans les humeurs; après avoir parlé des maladies humorales, et avoir reconnu dans ces maladies l'ordonnance des jours critiques, et les autres phénomènes relatifs au travail de la digestion (« Concoctio autem et per- » mutatio, attenuatio, ac transitio in humorum speciem, » per multas et omnigenas species contingit, quapropter et » judicationes et numeri temporum in talibus multum possunt »); il dit que cela ne peut avoir lieu dans les maladies non humorales (« Hæc autem omnia minimè contingit calidum aut » frigidum perpeti, neque enim hoc putrescere, neque crassescere potest » (de vet. medic. coll. *Haller*, tom 4, pag. 145). Aussi, (comme je vous ai déjà fait observer, quand il parle du signe critique dans une fièvre nerveuse), dit-il, que ce signe peut se faire dans tous les temps de la fièvre, et qu'il peut être également utile à quelque jour qu'il paroisse, tandis que dans les fièvres humorales, où il ne peut être utile que comme signe d'évacuation, il est nécessairement assujetti à paroître, tel ou tel jour, parce qu'il doit être subordonné à la coction; ce qu'ont dit quelques Médecins modernes, sur la coction et la crise des maladies purement nerveuses, prouve que ces Médecins n'ont aucune idée juste, ni des maladies nerveuses, ni des phénomènes de crise et de coction, qui doivent nécessairement être rapportés à la faculté digestive. Mémoires, des loix de l'homme, cent 145.

dominantes, est un indice assuré de crudité, et d'autant plus que ces qualités sont plus saillantes et plus tranchées.

Les qualités qui caractérisent l'établissement plein et entier de la coction, se marquent surtout bien évidemment dans la matière purulente, qui doit être blanche, épaisse, coulante, parfaitement homogène, bien fondue et n'avoir point d'odeur désagréable (et nous devons remarquer ici, comme nous le verrons plus particulièrement dans la suite, que la matière purulente, quoique la même en apparence, est bien différente selon la cause matérielle de maladie); en sorte que l'élaboration du pus pourroit être regardée comme la fin de tous les mouvemens de coction, et comme la seule voie possible de terminaison pour toutes les maladies qui intéressent réellement la force digestive ou altérante; et en suivant la comparaison que nous avons ci-devant établie, on pourroit dire que le pus est par rapport aux causes de maladie, ce qu'est le chile par rapport aux substances alimentaires; et comme la faculté digestive, appliquée aux substances alimentaires, tend à les transformer en chile et qu'elle atteint facilement ce but dans l'état de santé parfaite, de même la faculté digestive, appliquée sur différentes causes de maladie, tend à les transformer en pus, et le fait sûre-

ment lorsque la santé doit se rétablir complètement.

Tout mouvement réglé et ordonné doit nécessairement avoir une mesure fixe ; les mouvemens de la nature sont ordonnés, ces mouvemens doivent donc avoir des relations constantes avec tel ou tel nombre. Ces nombres, ou plutôt les périodes de durée auxquels répondent les grandes révolutions de la nature, ne peuvent être déterminés *à priori*, ils doivent l'être exclusivement par l'observation (1).

Or, ces observations, suivies avec le plus grand soin et par des hommes sur la sagacité et la candeur desquels nous avons le plus de droit de compter, nous ont appris qu'en général, au moins dans l'espèce humaine, toutes les opérations de la nature ont des rapports constans avec le nombre 7 (« *Hipp. de carnibus*, necessitatem autem naturæ quapropter » in septem hæc singula dispensentur, n°. 23, » *Martian*, vers. 259 »), et que de plus, ce période doit être distingué en deux parties

---

(1) « Horum omnium causa est, quia stati, ratique sunt « naturæ motus, tum in morbis superandis, tum in omni alia « ratione . . . . cujus rationem causa non ad elementa, sed « ad formas quasdam occultas referenda est. Haller, com. in « aph. 21, tom. 2.

égales, à raison des phénomènes bien distincts qui partagent chacun de ses périodes. Nous avons remarqué ailleurs que dans l'état de santé, tous les grands changemens que le corps éprouve, répondent à cette révolution septénaire, que par exemple, le corps du fœtus est complètement achevé au bout de sept mois révolus, et que s'il reste encore à peu-près deux mois dans le sein de sa mère, c'est uniquement pour prendre la consistance qui lui est nécessaire, afin de résister avec avantage à l'action des corps au milieu desquels il doit vivre; que c'est dans l'espace des sept premières années de la vie, que se font la chûte et la réparation totale des dents; que c'est à quatorze ans à peu-près ou à la fin de la seconde période septénaire, que se fait la puberté; que c'est à quarante neuf ans ou à la fin de la septième septenaire, que le systême des forces commence à éprouver une débilité bien marquée.

Et nous remarquions alors que cette loi de la nature, qui partage et qui distribue ainsi son action en différentes parties distinctes, chacune desquelles est affectée à des périodes de durée constante, est une des loix qui mérite le plus d'être observée, et qui prouve avec plus d'évidence la nécessité de considérer d'une manière abstraite tous les phénomènes de la

vie et de les rapporter à un principe bien différent de la matière.

Or, les observations d'*Hippocrate*, de *Dioclès*, de *Philicus de Tarente*, de *Galien*, ont parfaitement démontré l'influence de cette révolution septenaire sur le progrès de la coction; en sorte que, quoique les grands changemens qu'éprouve une maladie, puissent à la rigueur se faire tous les jours, il y a cependant dans la durée de la maladie, des jours qui, bien plus positivement que tous les autres, sont affectés aux changemens qui doivent avoir une terminaison heureuse.

Ainsi il résulte des observations des ces Medecins, que le *septième* jour est éminemment critique, et que ce jour est éminemment affecté aux changemens heureux qu'une maladie peut éprouver, et que le *quatrième* jour est l'indicateur de ce *septième*; en sorte que si l'état de crudité d'une maladie se termine le *quatrième* jour, et qu'il s'établisse alors des signes de coction, on a lieu de présumer que cette maladie se terminera le septième d'une manière heureuse.

Le *quatorzième* jour est aussi éminemment critique, et le *onzième* est aussi indicateur de ce *quatorzième*; en sorte que dans la seconde révolution septenaire, le *onzième* et le *quatorzième* jour sont entr'eux dans la même propor-

tion que le *quatrième* et le *septième* jour de la première révolution.

Dans les deux premières révolutions les maladies marchent en général plus vivement, et la violence des accès provoque vicieusement la nature, et donne lieu aux crises qui se font dans les jours coïncidens, qui ne sont point mesurés par la révolution septenaire. Tels sont le *troisième* et le *cinquième* dans la première période, le *neuvième* et le *dixième* dans la seconde; aussi la nature, passé le *vingtième* jour, ne se livre-t-elle plus à des crises semblables, et le nombre des jours critiques est alors fort diminué, parce qu'elle n'est plus aussi fortement excitée par les accès, dont l'intensité se ralentit à mesure que la maladie se prolonge. Ceci peut nous servir à expliquer une contrariété apparente qui se trouve dans les ouvrages d'*Hippocrate* : dans les mouvemens bien ordonnés de la nature (et nous verrons que ces mouvemens sont tels, principalement dans les maladies phlogistiques ou inflammatoires), la coction et la crise se font dans les périodes septenaires, c'est-à-dire, à la fin de ces périodes ou vers le milieu; et c'est presque toujours par erreur que ces phénomènes paroissent dans les jours coïncidens; or, *Hippocrate* a fait mention dans ses différens ouvrages de ces deux espèces de jours criti-

ques; dans les aphorismes et les prognostics, il n'a parlé que des jours qui sont en rapport avec la révolution septenaire; dans les épidémies, où il a consigné les faits tels que l'observation les lui présentoit, il a parlé de ces jours et des jours coincidens.

On se plaint souvent de ce que la doctrine d'*Hippocrate*, sur les jours critiques, n'est pas uniforme dans ses différens ouvrages, et on ne prend pas garde qu'*Hippocrate* devoit parler un langage fort différent dans un livre où il exposoit les faits tels que la pratique les lui présentoit, et dans celui où il généralisoit ces faits, où il les classoit, et les présentoit dans un ordre systématique.

Il y a peu de contrariété dans les opinions des Médecins sur les jours critiques des deux premières septenaires; mais il n'en est pas de même des périodes subséquens. *Archigenes* et *Dioclés* prétendoient que ces périodes subséquens devoient être pris ou comptés de la même manière que les deux premiers périodes; que le troisième période devoit commencer le *quinzième* jour, et finir le *vingt-unième*; en sorte que les jours critiques de cette révolution devoient être le *dix-huitième* et le *vingt-unième*; *Hippocrate* prétendoit au contraire, que la troisième semaine devoit être liée avec la seconde, que le quatorzième jour devoit terminer l'une

et commencer l'autre, et que les jours critiques devoient être le dix-septième et le vingtième (1); en sorte que dans le calcul d'*Hippocrate*, auquel il a été conduit par une grande quantité d'observations, trois semaines consécutives ne font que vingt jours révolus, parce que la *troisième* semaine est liée avec la *seconde*, et que le même jour achève l'une et commence l'autre; ainsi le quatorzième jour finit la seconde semaine et commence la troisième; ainsi le trente-quatrième jour finit la cinquième semaine et commence la sixième, et ainsi desuite pour les révolutions suivantes.

(Pour l'intelligence de quelques passages d'*Hipp.* il ne sera pas inutile d'observer que cet auteur donnoit souvent le nom de jours impairs aux jours qui jugent d'une manière sûre, et qu'il appeloit les autres jours pairs; ainsi il comptoit le quatorzième et le vingtième parmi les jours impairs. (*Prosper Martian*, de victus rat. in acut.)

Le premier jour, suivant *Hippocrate*, doit se prendre seulement depuis le temps où la maladie a commencé, jusqu'au coucher du so-

---

(1) « Quartus dies septimi est index, octavus sequentis » septimanæ principium existit, est verò et undecimus spectan- » dus, ipse enim est secundæ septimanæ quartus; spectandus » rursùm decimus septimus: is enim à quarto-decimo, » quartus est; septimus verò ab undecimo. Aph. 24, sect. 2.

leil, et non pas jusqu'à l'heure correspondante du jour suivant (*Mart*, ibid.), et les jours suivans il les prenoit depuis le lever du soleil.

Galien observe, contre *Archigenes* et *Dioclès*, que ce calcul d'*Hippocrate*, qui compte vingt jours révolus pour le période critique le plus complet, est si réel, que le vingtième jour qui termine ce période, est de tous les jours le plus critique, puisque tous ses multiples, comme le quarantième, le soixantième, le quatre-vingtième, le cent-vingtième le sont, et qui est le seul qui ait cette prérogative; car si on prend par exemple le quatrième ou le septième, on ne trouvera pas que leurs multiples soient critiques comme le sont ceux du vingtième.

M. *Cullen* observe, d'après la table des observations d'*Hippocrate*, donnée par *de Haën*, que les jours critiques, depuis le commencement jusqu'au onzième jour, sont le troisième, le cinquième, le septième; et depuis le onzième, ce sont le quatozième, le dix septième, le vingtième, en sorte que depuis le commencement jusqu'au onzième jour, les jours critiques suivent l'ordre tierçaire, et qu'à compter depuis le onzième, ils suivent l'ordre quaternaire, ce qui confirme ce que disoit *Hippoc.* sur la nature des jours critiques.

Galien recommandoit dans le cours des maladies d'observer avec soin tous les changemens qui

qui pouvoient survenir tous les quatre jours. « Singulis quaternariis signa diligenter observare » (de crisibus lib. 1, cap. 7.) Nous verrons dans la suite que les mouvemens de la nature sont assujettis à deux types qui paroissent essentiellement différens, le type tierçaire, et le type quaternaire.

» Contemplari autem sic oportet per ternarios et quaternarios : ternariis quidem omnibus copulatis, quaternariis duobus ad duos connexis ». (*Martian*, pag. 40, n°. 105, *de sept. partu.*)

Les révolutions de la nature qui, dans l'état de santé et de maladie, sont mesurées par le nombre septenaire et par ses grandes fractions, ne peuvent pas être attribuées à ces nombres comme à leur cause réelle, parce que ces nombres ne sont que des notions de l'esprit, par lesquelles il exprime certains rapports uniquement déterminés par sa manière de voir et de sentir, et qui hors de lui n'ont point d'existence réelle et positive.

Il n'y a rien de plus ridicule que ce que disoient les *Pythagoriciens* sur la vertu des nombres, sur l'unité qui étoit la forme, le nombre 2 qui représentoit l'infinité de la matière, le nombre 3 qui étoit l'harmonie absolue, complète, le nombre par excellence, le nombre générateur; *Minerve* étoit un nom-

bre, *Diane* un nombre, *Apollon* un autre nombre : pour démontrer l'importance du nombre 7, on parloit des sept pleyades, des sept étoiles dont la grande ourse est formée : on alloit plus loin, on méloit le moral au physique, on faisoit valoir les sept portes de *Thèbes*, les sept chefs de *Thèbes*. Il est difficile de rien imaginer d'aussi ridicule que les dogmes de cette espèce ; la grande ourse est composée de sept étoiles ; le *Nil* se jette dans la mer par sept embouchures ; *Thèbes* a sept portes, sept chefs : donc la maladie de *Pierre* ou de *Jean*, doit se terminer en sept jours.

Au reste, ces absurdités ne peuvent point être attribuées à *Pythagore*, mais à quelques dissiples qui l'entendoient mal, et qui le défiguroient ; car les anciens sages qui ne croyoient point que le peuple fût digne de la vérité, avoient soin de cacher leur doctrine sous le voile des emblêmes et des allégories.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Fièvre Éphémère.

JUSQU'A présent je n'ai parlé que de généralités sur les fièvres, maintenant nous devons entrer dans les détails ; et d'abord je dois exposer le plan que je me propose de suivre.

Je traiterai donc d'abord des fièvres purement éphémères, c'est-à-dire, des fièvres simples (1), et qui sont complètement dépouillées de toute altération, soit dans les humeurs, soit dans la substance des organes : dans les fièvres de cette espèce nous n'appercevrons bien évidemment que les phénomènes dépendans de la force tonique ou nerveuse ; et nous ne saisirons, de la part de la faculté digestive, aucun acte différent de ceux qui s'exercent dans l'état ordinaire de santé.

(1) Que M. *Elmer* regarde avec raison, comme la fièvre exemplaire, la fièvre générale, dont les autres ne présentent que des modifications variées.

Je passerai ensuite aux fièvres inflammatoires, c'est-à-dire, aux fièvres qui supposent, soit dans les humeurs, soit dans la substance même des organes, cette disposition indéterminée qu'on appèle phlosistique, et que nous sommes bornés à étudier dans ses effets comme toutes les autres modifications de la vie.

En troisième lieu, je traiterai de la constitution bilieuse, et je la considérerai sous trois aspects : dans l'estomac, les intestins ou les parties voisines, ce qui constitue la classe nombreuse des fièvres gastriques, ou mésentériques bilieuses; puis dans la masse des humeurs qui roulent dans les vaisseaux, ce qui constituera la fièvre bilieuse générale, ou la fièvre ardente; enfin, je la considérerai comme exerçant profondement son action sur la substance de quelque organe déterminée, et je prendrai pour exemple la fièvre pleurétique bilieuse essentielle, bien différente de celle qui est dépendante des premières voies; et cette distinction est d'autant plus importante, que beaucoup d'Auteurs ont décrit, sous le nom de pleurésie bilieuse, la fièvre pleurétique dépendante d'un amas de bile dans les premières voies.

En quatrième lieu, je traiterai de la constitution catarrale ou pituiteuse, et je la considérerai aussi, et dans les parties voisines du

bas-ventre, et dans la masse générale des humeurs, et enfin dans quelques organes particulières, ce qui constituera les fièvres mésentériques pituiteuses, les fièvres catarrales générales; et pour exemple, d'une fièvre catarrale locale, je prendrai la péripneumonie.

Je traiterai ensuite des fièvres intermittentes, qui ne different, comme nous le ferons voir, des fièvres que nous aurons considéré auparavant, que parce que le génie nerveux s'y montre à un degré plus marqué que dans les fièvres continues; en sorte que les fièvres intermittentes doivent, selon les loix d'une méthode exacte, être placées après les fièvres continues, parce qu'elles sont réellement plus compliquées. Je m'attacherai sur-tout aux fièvres malignes, qui sont celles de toutes dans lesquelles le génie nerveux domine davantage; car nous verrons que la malignité de ces fièvres est un symptome essentiellement nerveux ou spasmodique.

Enfin, je finirai (1) par les fièvres rémittentes, qui sont les plus compliquées, et qui résultent de l'union ou du mélange des inter-

---

(1) La mort prématurée de l'Auteur ne lui a pas permis de remplir en entier le plan indiqué ici, et de traiter des fièvres rémittentes. (*Note de l'Editeur.*)

mittentes et des continues ; en sorte que ces fièvres rémittentes ne peuvent être connues que d'après la connoissance des fièvres intermittentes et des continues, qui en sont les élémens, et qui se combinent diversement pour les produire.

Cette méthode de division est simple, et elle nous offre des membres de sous-division étendus, bien espacés, et qui nous permettront de placer avec aisance les faits que la pratique nous présentera.

La fièvre éphémère débute par un sentiment de maladie, par des tiraillemens, des lassitudes dans les membres, des douleurs de tête, plus vives chez les jeunes gens et chez les personnes qui ont beaucoup d'activité, et chez lesquelles on observe en général que les mouvemens ont une tendance bien marquée vers les parties supérieures.

Le resserrement spasmodique de l'habitude du corps est peu considérable ; les horripilations sont légères et superficielles, et le plus communément il n'y a point de frisson décidé ; en sorte que le frisson qui accompagne le début d'une fièvre, donne lieu de présumer que cette fièvre est inflammatoire ou putride, et par conséquent très-différente des fièvres éphémères : il faut en excepter la fièvre dont l'invasion a été précédée de causes capables de

frapper l'organe de la peau de spasmes violens. Telles sont l'exposition long-temps soutenue à l'ardeur du soleil, l'impression d'un froid rigoureux, les bains dans des eaux astringentes, par exemple, dans des eaux chargées d'alun; car la fièvre qui suit l'action des causes de cette espèce, peut être décidément éphémère, quoiqu'elle débute par un frisson bien marqué, qui se prolonge et subsiste même assez long-temps.

Les fièvres éphémères sont très-communément produites par quelques causes évidentes ou procatarctiques, comme on parle communément, c'est-à-dire, quelques erreurs dans l'usage des choses non naturelles; ainsi ces fièvres sont communément décidées par des travaux forcés, par des veilles prolongées, par des excès dans le boire et dans le manger, par l'impression du chaud et du froid, et sur-tout par les vives émotions de l'ame: cependant il ne faut pas croire que ces causes produisent nécessairement des fièvres éphémères, et qu'elles ne puissent jamais décider que des fièvres de cette espèce (1); et tout

---

(1) Les accidens déterminés par quelques causes évidentes ne durent guère que 24 heures; s'ils durent davantage ils dépendent alors d'une maladie réelle, déterminée par ces causes évidentes, et qui peut être de différente nature.

Médecin qui, sans recherches ultérieures, *trai*teroit comme éphémère toute fièvre précédée de causes évidentes, s'exposeroit à des erreurs graves. M. *Stoll* remarque fort bien que les mêmes causes évidentes, par exemple, la boisson d'eau froide, lorsque le corps est fort échauffé, peut produire des accidens bien différens dans des temps divers : dans l'été elle produira communément des fièvres gastriques bilieuses, dans l'hiver ou le printemps, des fièvres inflammatoires (1). M. *Voulonne* ob-

---

(1) M. *Stoll* remarque encore, qu'une même cause évidente de maladie, par exemple, la suppression de la transpiration produit en hiver, des maladies de la tête, au printemps, des maladies de la poitrine, en été et au commencement de l'automne, des maladies du bas-ventre, parce que la tête est affoiblie relativement en hiver, la poitrine au printemps, le bas-ventre en été et en automne.

M. *Piquer*, dans son commentaire sur les épidémies, remarque que *Philisc*, après avoir fait des excès de vin, tomba dans une affection léthargique, et que *Chérion*, après les mêmes excès, tomba dans une affection toute contraire : tant il est vrai, dit-il, que les causes extérieures n'ont qu'un effet dépendant de l'état où se trouve le corps. (pag. 73, sect. 3.)

Pour prouver l'action nécessaire des causes extérieures, le peuple-médecin fait valoir l'action du virus vénérien et des poisons ; mais on devroit savoir que les poisons perdent leur effet par l'habitude, qu'il est des sujets qui ne prennent point du tout la vérole, et que ceux qui la prennent peuvent avoir une vérole subordonnée à une cause de maladie déjà profondément établie dans le corps : ainsi Kaempf a vu que, dans

serve que *Sydenham*, qui croyoit que presque toutes les maladies dépendoient d'une suppression de transpiration, a été cependant un des plus grands ennemis de la méthode échauffante et sudorifique; en sorte que ce Médecin voyoit bien que le traitement des maladies ne pouvoit point être déterminé d'après la considération de leurs causes évidentes: cependant il a parfaitement connu la véritable indication des sudorifiques dans les maladies aiguës, communiquées par contagion.

La circonstance d'avoir été décidée par une cause évidente, est une circonstance très considérable, et qui doit faire présumer qu'une fièvre est éphémère; mais ceci n'est cependant qu'une simple conjecture, qui a besoin d'être confirmée par l'étude de la fièvre et par l'examen ultérieur de l'ensemble des phénomènes qu'elle produit.

Dans la fièvre éphémère la chaleur se développe librement par un mouvement suivi d'une manière uniforme, et qui n'est point coupé par des alternatives de froid, comme il

---

un homme attaqué d'obstructions dans le bas-ventre, la vérole ne céda qu'aux moyens appropriés aux obstructions; et M. *Hunter*, qui a parfaitement bien traité ce sujet, observe qu'en Angleterre la vérole est assez communément subordonnée à l'affection scrophuleuse.

arrive assez souvent dans les fièvres putrides, mais sur-tout, quoique la chaleur puisse avoir beaucoup d'intensité, cependant elle est douce comme dans l'état de santé, et elle ne porte point sur le tact cette impression d'âcreté qui caractérise les autres espèces de fièvre.

Le pouls est grand, fort, vite, fréquent, mais il est parfaitement égal, soit qu'on compare entr'eux les mouvemens de dilatation ou les mouvemens de contraction. *Galien* donne sur-tout, comme un signe qui a beaucoup de valeur, l'égalité entre les mouvemens de dilatation et de contraction; et l'inégalité entre ces deux espèces de mouvemens est, selon lui, une des circonstances qui va le plus directement à établir le caractère putride de la fièvre, c'est-à-dire, sa complication avec une altération quelconque dans les humeurs ou le fond des organes.

Mais un des caractères les plus fréquens de la fièvre éphémère, c'est qu'immédiatement après la terminaison de l'accès, le pouls rentre tout d'un coup dans l'ordre de ses mouvemens naturels, au lieu que dans toutes les fièvres d'accès, dans celles même dont les accès laissent entr'eux le plus d'intervalle, le pouls est ou foible ou plus vite, et présente toujours quelque altération qu'il est très facile de saisir, pour peu qu'on ait le tact exercé; un autre

grand caractère de la fièvre éphémère, c'est que l'urine ne présente aucune altération, et qu'elle ne porte pas d'autres qualités que celles qu'elle a dans l'état de santé.

La fièvre éphémère se termine très-généralement dans l'espace de vingt-quatre heures, et c'est de là qu'elle a tiré sa dénomination; en sorte que *Dioclès* avoit raison de regarder le premier jour comme véritablement critique, en entendant par crise toute solution de maladie, et non pas seulement, comme l'ont voulu quelques-uns, cette solution précédée de symptomes plus ou moins alarmans; car, dans l'ordre de la nature, le premier jour est bien réellement destiné à la solution des fièvres décidément ephémères; cette durée de vingt-quatre heures est aussi celle que la nature emploie pour toutes ses opérations ordinaires. « Judicari in morbis est, quùm morbi » augescunt aut increscunt, aut in alium mor- » bum transeunt, aut desinunt ». (*Hipp.* de morb. de affect. n°. 7, cornaro.)

Cette fièvre peut cependant, sans changer d'essence, se porter au-delà de ce terme (1).

---

(1) Fièvre éphémère des mélancholiques. (*Piquer*, obras tom. I, pag. 179. *Martian*, de locis in homine, sect. 2, vers. 75.)

M. *Piquer* remarque que chez les personnes mélancholiques

Nous avons déjà observé, et nous aurons souvent occasion de rappeler, que la nature des maladies ne peut être déterminée par leur durée, mais qu'elle doit l'être exclusivement par l'ensemble des phénomènes qu'elles développent.

La fièvre éphémère se termine quelquefois par un écoulement abondant d'urine, mais parfaitement naturelle, et qui n'annonce d'autres coctions que celles qui se font dans l'état de pleine santé ; mais le plus souvent elle se termine par la sueur, ou du moins par une moiteur bien sensible. *Galien* observe, que de toutes les causes capables de prolonger une fièvre éphémère, une des plus puissantes est l'impression d'un air froid. *Gohl* dit à cette occasion, que les fièvres éphémères sont beaucoup plus rares dans le Nord que vers le Sud ; ce qui dépend de ce que, dans les pays froids, l'éruption de la sueur est beaucoup plus difficile, ce qui doit faire que, des fièvres d'abord purement éphémères changent de nature, parce que l'action du climat s'oppose à

---

la fièvre éphémère dure alors souvent 3 et 4 jours ; et il est en général bien remarquable que chez les gens de ce tempérament, la nature porte une lenteur, une opiniâtreté bien marquée dans tous ses actes. « Tenax propositi, di- » sait Stahl.

l'établissement de leurs moyens ordinaires de solution.

Wagler, dans son traité *de morbo mucoso*, remarque que les personnes délicates, sur-tout les gens d'étude qui mènent une vie sédentaire, sont très-sujets à une petite fièvre éphémère, qui débute le soir, dure toute la nuit, et se termine le matin par des sueurs; ces petites fièvres éphémères sont des ressources puissantes que se ménage la nature, et par le moyen desquelles, non-seulement elle soutient et conserve une constitution délicate et affoiblie, mais encore elle échappe à des causes de maladies graves : aussi M. *Wagler* remarque que les personnes qui avoient l'habitude de ces fièvres éphémères bien conduites, et qui avoient soin de soutenir l'éruption critique de la sueur, étoient assez communément préservées de l'épidémie dont il décrit l'histoire. Il est en général bien digne de remarque, qu'une maladie quelconque passée en habitude par ses répétitions fréquentes, rend, pour ainsi dire, inhabile à des maladies différentes; en sorte qu'une constitution épidémique bien établie, qui affecte des corps ainsi disposés, n'a guère d'autre effet que de ramener leur maladie habituelle : c'est ainsi que la peste même peut se transformer en goutte chez un homme éminemment goutteux.

(Et nous remarquerons à cette occasion que l'appareil des mouvemens de la goutte, quoique le même en apparence, peut cependant tenir à des causes fort différentes, et constituer par conséquent une maladie bien différente, comme le dit très-bien M. *Plencis*, Professeur de Prague. « Variæ causæ podagram » producentes, diversissimâque naturâ suâ » auxilia, quibus hinc indè podagricum sanatum legimus, naturam variam podagræ evincunt, ut affirmare audeam insanabilitatem » podagræ exindè potissimùm pendere, quòd » medici specifico credito morbo specificam » semper quæsiverint medelam, sic quæ naturæ tramitem deseruerunt ». Ce n'est pas qu'il n'y ait dans la goutte une cause spécifique comme dans la plupart des maladies, ainsi que nous le verrons dans la suite; mais le plus souvent ce spécifique est subordonné aux causes générales de maladie, les seules dont la considération doit faire véritablement l'objet de la médecine dogmatique et méthodique, au moins d'après l'état de nos connoissances actuelles.)

Wagler remarque que rien ne dispose plus éminemment à des maladies graves que d'arrêter la sueur du matin, qui est donc la voie de solution de ces fièvres éphémères; et ces erreurs de traitement ou de régime disposent

sur-tout à des fièvres mésentériques, à raison de la grande correspondance qui est établie entre l'organe de la peau et ceux du bas-ventre. On observe assez souvent des hommes qui éprouvent deux à trois fois chaque année, et à la même époque, une véritable fièvre éphémère, qui se termine par différentes évacuations, soit par le vomissement, soit par les selles, les urines plus abondantes, plus chargées, des pustules sur les lèvres, différentes éruptions cutanées, et qui laissent un bien-être sensible, etc. *Wagler*, *Roëder*. Or, ceci confirme ce que nous disions ci devant, savoir, que le caractère essentiel des fièvres éphémères n'est pas d'être produites par des causes évidentes extérieures.

(*Pline* rapporte que le Poëte *Antipater* eut chaque année, pendant toute sa vie, une fièvre éphémère, le jour qui répondoit à celui de sa naissance. « *Antipater Sidonius* Poeta » omnibus annis uno die tantum natali cor- » ripiebatur febri » (hist. nat. lib. 7, c. 51); et que cette fièvre enfin termina sa vie dans un âge fort avancé.) (1).

---

(1) On dit que *Valescus de Tarante*, Professeur de cette Université, eut, pendant 30 ans, une fièvre qui revenoit tous les 30 jours.

Le traitement de cette fièvre est fort simple, et les moyens qu'on emploie sont plutôt tirés de la diète que de la classe des remèdes proprement dits ; il n'est donc question que de rester en repos, de se tenir un peu plus chaudement qu'à l'ordinaire, de faciliter et de soutenir l'éruption de la sueur par des boissons délayantes, le petit lait, un mélange d'eau et de lait, des décoctions d'orge, d'avoine, de pain (auxquelles on peut ajouter du nitre et différens robs, si la chaleur est fort vive), remplissent suffisamment cette indication (1).

Mais le point principal de ce traitement, c'est de donner des alimens convenables, comme des crémes d'orge, de ris, des panades, ou autres choses semblables, lorsque la fiévre est sur son déclin : *Galien* avançoit que l'impression tonique et fortifiante que les alimens font sur l'estomac, est une circonstance nécessaire pour décider complètement la terminaison de l'accès.

---

(1) Sur le traitement, *Hipp.* de locis in homine, sect. 2, text. 79, com. *Martian.*

Lorsque la fièvre est sans altération dans les humeurs, il faut employer les bains tièdes, les frictions huileuses, et favoriser le développement de la chaleur. « Lavare multâ » aquâ oportet et oleo illinire et quàm maximè calefacere » quo caliditas operto corpore per totum egrediatur » de locis in homine, sect. 38. Cornar.

Les

Les anciens Médecins-méthodistes (c'est-à-dire, des Médecins qui suivoient les dogmes de *Thessalus* et de *Themison*) étoient dans l'usage d'interdire toute espèce d'alimens dans les trois premiers jours d'une maladie, et à compter du quatrième jour ils ne donnoient de nourriture que par jours alternatifs; ainsi ils ne nourrissoient que le quatrième, le sixième, le huitième jours, et ainsi de suite; c'est ce qu'ils appeloient le *diatriton*.

Cette pratique, ils l'emploient constamment sans distinction de maladies, d'âge, de tempérament; et *Galien*, qui avoit eu souvent occasion d'en observer les effets, s'étoit convaincu que les fièvres éphémères, traitées de cette manière, se prolongeoient et dégénéroient en fièvres ardentes, promptement suivies d'affections hectiques incurables, sur-tout chez les gens secs, ardens, bilieux, que les anciens appeloient *pychrocoles*; dénomination tirée de la surabondance de bile amère dans les humeurs.

Cette pratique ne produit pas des effets aussi funestes chez les tempéramens contraires, mais elle a toujours le grand inconvénient de tourmenter, de fatiguer les malades en pure perte, et de prolonger notablement leur convalescence.

Hippocrate disoit que rien ne raffoiblit si

P

puissamment (« refrigeratio efficitur tum ex » aliis quibusdam, tum ex cibi exhibitione) que l'usage des alimens placés dans des circonstances convenables ; c'est aussi ce que le peuple répète sans cesse, le peuple qui, quoiqu'en disent les faux sages, est en possession des vérités les plus importantes sur presque tous les objets, et sur-tout sur la science de l'homme.

Les anciens, dans le traitement de ces fièvres, faisoient un grand usage des bains qu'ils plaçoient vers le déclin ; et l'on voit en effet que les bains qui tendent éminemment à répartir les mouvemens d'une manière uniforme, doivent contribuer avec beaucoup d'efficacité à la terminaison de cette fièvre ; cependant les bains convenoient mieux aux anciens qu'ils ne conviennent aujourd'hui, parce qu'ils en avoient l'habitude (1) : car, comme les bains peuvent être sujets à des effets équivoques, et, qu'en général, le temps de la maladie n'est pas celui qu'il faut choisir pour introduire de nouvelles

---

(1) « Magni autem admodum pendere videtur, si æger cùm » rectè valuit, balneum valdè affectavit, et lavari fuerit » assuetus, nempè tales magis appetunt juvanturque, cùm » loti fuerint ». (*Hipp. de vict. rat. in morb. acut. Gal. com.* 4, *op. omn. tom.* 6, *p.* 680.)

habitudes, même avantageuses, il est beaucoup plus prudent de ne pas les employer dans une affection aussi parfaitement indifférente en soi, que l'est la fièvre éphémère.

CHAPITRE II.

Fièvre éphémère, prolongée ou inflammatoire.

LES fièvres éphémères sont toutes des affections du même ordre, des affections également fugitives et légères, qui tendent d'elles-mêmes à se dissiper, et qui demandent la même méthode de traitement, avec quelques modifications cependant, déterminées par la différence des causes qui les ont produites ou qui les soutiennent. Si vous voulez prendre des connoissances étendues sur cet objet, vous pouvez consulter avec avantage le huitième et le neuvième livre de la méthode de *Galien*, l'ouvrage d'*Avicenne* sur les fièvres, et surtout les observations de *Forestus*; cet ouvrage de *Forestus* est un des plus intéressans qu'on puisse consulter, c'est une riche collection de faits de pratique, les seuls que nous

devions recueillir, comparer et ordonner pour nous élever à une théorie saine, solide et qui puisse vraiement nous diriger.

Vous verrez dans les ouvrages que je vous indique, que quoique toutes les fièvres éphémères demandent en général un traitement uniforme, qui est celui que nous avons proposé, ce traitement comporte quelques différences relativement aux causes évidentes qui ont précédé; ainsi, lorsque les fièvres éphémères sont décidées par de vives émotions de l'ame, comme alors le spasme de l'habitude du corps est léger, ou plutôt absolument nul, le bain est moins indiqué (1), que lorsque l'organe de la peau est plus contracté, comme il arrive à la suite des bains dans des eaux astringentes, comme des eaux chargées d'alun, etc. Lorsque la fièvre est décidée par l'exposition long-temps soutenue à une chaleur vive, il faut faire, dès le commencement, des embrocations sur la tête avec des huiles rafraîchissantes, et continuer cette pratique jusqu'à ce que la fièvre soit sur son déclin; lorsque la fièvre est le produit d'un froid rigoureux, il

---

(1) Quoique le bain puisse être très-utile pour calmer l'état d'irritation que les vives émotions de l'ame décident presque toujours dans la région épigastrique.

faut faire de semblables embrocations, mais avec des huiles échauffantes ; lorsque la fièvre est décidée par une douleur vive, il faut s'appliquer par tous les moyens possibles à tempérer, à calmer la violence de la douleur, etc. ; mais je passe rapidement sur tous ces détails, et je m'arrêterai seulement à la fièvre éphémère par cause d'indigestion, ou à la fièvre éphémère décidée par la surcharge des premières voies.

Galien remarque que dans les gens d'un tempérament sec, ardent, bilieux, *pychrocoles*, comme il les appèle, la fièvre par cause d'indigestion, suppose presque toujours la dégénération putride ou nidoreuse des alimens dans l'estomac ; d'abord, parce que dans les tempéramens de cette espèce, la dégénération acide des alimens dans les premières voies est extrêmement rare, et qu'elle n'a guère lieu que par rapport aux alimens éminemment acescens ; en second lieu, parce que les substances acides ne portent pas sur l'estomac une impression aussi vivement irritante que les sucs corrosifs et bilieux ; de manière que toutes les fois que dans ces tempéramens la fièvre se trouve compliquée avec des rapports acides, on doit présumer que la dégénération acide des alimens dans l'estomac et la fièvre sont des accidens indépendans l'un de l'autre ; et

que la fièvre, dès-lors, n'étant pas produite par une cause légère et comme extérieure, n'est pas simplement une fièvre éphémère, mais une fièvre de toute autre nature.

Cette fièvre d'indigestion peut se présenter sous deux formes différentes ; elle peut être accompagnée de diarrhée ou de constipation ; et dans chacune de ces circonstances elle demande un traitement différent.

Si la diarrhée est modérée, il faut l'aider par des boissons convenables ; et vers la fin de l'accès, lorsque la diarrhée n'a point été excessive, lorsqu'elle n'a point affoibli, lorsqu'elle a simplement vuidé les premières voies et évacué les sucs indigestes et corrompus qu'elles contenoient, on pourra baigner, si, comme nous le disions, le sujet a l'habitude des bains ; si au contraire il n'en a pas l'habitude, ou que le flux de ventre l'ait un peu affoibli, il faut alors donner tout d'un coup des alimens ; et si le flux de ventre subsiste encore, il conviendra de combiner ces alimens avec des astringens ; et de plus, si le malade a du dégoût, ce qui est assez ordinaire dans les fièvres d'indigestion, il faudra tâcher d'éveiller l'appetit, par exemple, en faisant prendre des acides, ou dans la saison, des fruits aigrelets et d'un goût agréable ; ainsi, lorsque le flux de ventre subsistoit, et qu'il alloit à abattre les forces,

Galien donnoit, vers le déclin de l'accès, du *polenta*, qui étoit une espèce de bouillie faite avec de l'orge torréfié et réduit en farine (1), et il ajoutoit à cette bouillie une suffisante quantité de suc exprimé de grenade ou de coings; et lorsque le malade avoit beaucoup de dégoût, il lui donnoit deux ou trois cuillerées de suc de coings, ou de pulpe de ce fruit.

Mais, soit que la diarrhée soit excessive ou non, il est à propos, avant d'en venir à l'usage des alimens, de remonter l'estomac, et de dissiper l'impression de foiblesse qu'a porté sur cet organe le travail forcé de la digestion : pour cela il faut appliquer sur la région de l'estomac des substances toniques et légèrement astringentes; pour satisfaire à cette indication, *Galien* faisoit des fomentations avec de l'huile, dans laquelle il avoit fait bouillir de l'*absinthe*, et auparavant de la faire bouillir dans l'huile, il avoit soin de la

---

(1) Le *polenta* avec le suc de grenade étoit un remède familier à *Hippocrate*. Voy. de morb. vulg. lib. 2, sect. 2, *Cornaro*, p. 354.

« Polentæ pollen in mali punici succum inspersum. Chez une femme attaquée de cardialgie. « Mulier, os ventriculi dolebat « et nihil remittebat dolor. Huic polentæ pollen in mali pu- « nici succum inspersum et semel in die acceptus in cibo satis « fuit.

tremper à plusieurs reprises dans l'eau bouillante, afin de la dépouiller de son odeur forte et désagréable ; si l'estomac étoit douloureux, il tenoit appliqués sur la région épigastrique des linges chargés de cette huile médicamenteuse.

Mais quels que soient les topiques qu'on applique sur l'estomac, une précaution importante, et sur laquelle *Galien* insistoit fortement, c'est que ces topiques soient appliqués à un degré de chaleur assez considérable; (il faut en excepter les cas où la région épigastrique est travaillée d'une affection ardente, érysipelateuse ou bilieuse) autrement ils feroient beaucoup de mal, en énervant cette partie qui est le centre principal des forces, et pour ainsi parler, la masse sur laquelle elles s'appuyent dans leur développement : nous avons déjà remarqué, d'après *Galien* et *Gohl*, que l'impression du froid sur la région épigastrique est une cause puissante de maladie.

La fièvre éphémère d'indigestion avec constipation, offre un accident plus grave, et qui, quand il est négligé ou mal traité, peut aisément dégénérer en fièvre mésenterique : pour le traitement de cette fièvre, il faut s'assurer dans quelle partie des premières voies se trouvent les alimens corrompus qui la décident; s'ils sont contenus dans l'estomac, ce que l'on

peut reconnoître par l'amertume de la bouche, par les nausées, les vomissemens, les rapports nidoreux, et une oppression ressentie vers la fossette du cœur, il faut tâcher d'en procurer l'évacuation, mais plutôt par des boissons délayantes, précédées s'il est nécessaire de digestifs convenables, que par des émétiques décidés (1); et un moyen très-simple

---

(1) J'ai été consulté pour un homme de 50 ans, d'un tempérament sec, qui, à la suite d'un traitement mercuriel, suivi avec peu de ménagement, ayant pris un fort émétique pour une indigestion, ressentit depuis ce moment une douleur continuelle à l'estomac qui augmentoit après les repas, et avoit des vomissemens de matières glaireuses, etc., et qui, quelque temps après, par l'effet d'une vive émotion de l'ame, éprouva un vomissement de sang, etc. On peut établir que l'émétique, à moins qu'il ne soit bien indiqué par l'état de la maladie, est toujours contr'indiqué dans ceux chez qui on peut présumer des congestions dans le bas-ventre, comme on peut toujours le faire dans les gens d'un certain âge, d'un tempérament bilieux et hémorrhoïdaire, et qui sont sujets à des douleurs dans quelque partie du bas-ventre. *Tissot*, epist. ad *Zimmermann*, p. 9, en parlant d'un vomissement atrabilaire qui devint mortel. » Frequentior usus per plures annos antimonii emetici.

Voyez *Hippocrate*, de vict. rat. in acut. sect. 4. *Martian*, p. 170, vers. 84; *Cornaro* ibid. n°. 41.

Dans le cholera morbus décidé par des excès de table, *Hippocrate* donnoit des boissons délayantes; il employoit les bains tièdes; il observe que les purgatifs par haut et par bas agissent trop fortement. « Venter autem curatur, tum superior tum in» ferior, per potiones humectantes et per balnea calida, corpus » emollientia, capite excepto et sic magis vomitus proclivior fit. » Si vero evacuaveris, violenter vomunt et violentius secedunt (de affect. n°. 27, *Cornaro*). *Prosper Martian* remarque que

et très-efficace, est une simple boisson d'eau tiède, prise en quantité suffisante. *Alexandre de Tralles* disoit qu'il ne connoissoit point de remède qui allât plus puissamment à combattre une fièvre éphémère, décidée dans les tempéramens bilieux, par une dégénération putride ou nidoreuse des alimens. *Celse* ne conseille aussi que de l'eau chaude, dans laquelle il recommande de faire fondre un peu de sel marin ou sel commun.

Dans cette circonstance *Galien* employoit le *diatriton pipereum*, qui étoit une combinaison de trois espèces de poivre. *Alexandre de Tralles* s'étonne que *Galien* ait donné un remède

---

dans ce cas, un purgatif peut devenir contraire en agitant trop fortement les humeurs. Voyez-en un exemple dans le journal de médecine 1786, Octobre, où il paroît que 25 grains d'ipécacuanha, et demi-grain de tartre stibié, décidèrent un volvulus très-dangereux ; il est vrai que le sujet de cette observation avoit pris peu avant un violent accès de colère, ce qui revient au principe dont nous parlons, d'après lequel tous les excitans des organes gastriques deviennent très-pernicieux dans l'état d'irritation qu'y introduisent les fortes émotions de l'ame.

Voyez *Martian*, com. in vers. 12. « Cum morbi causa (cibaria » scilicet corrupta) in ventriculo residet, ad medicamenta pur» gantia non est confugiendum, quæ humores trahunt à toto » ubi nullum adest vitium » (pag. 147, première colonne) « Si crudam adhuc in his vinum ; (il parle du mal de tête » produit par les excès de vin) sorbendi sunt ex tepidâ aquâ » haustâ vomant, (*Gal.* de med. compos. cap. 5, opera omnia, » tom. 5, p. 497.

aussi échauffant dans une affection chaude et bilieuse de l'estomac et des intestins : on peut répondre à *Alexandre de Tralles*, que *Galien* ne présumoit pas une affection semblable ; car alors la fièvre n'eût pas été simplement éphémère, mais réellement mésentérique bilieuse, c'est-à-dire, continue avec redoublement, comme nous le dirons dans la suite ; il ne voyoit donc qu'une simple dégénération des alimens, et son objet étoit uniquement de fortifier l'estomac et les intestins, de les irriter, et de les mettre en état de chasser la masse putride qui les chargeoit ; cependant, comme il y a toujours lieu de craindre une affection semblable à celle que supposoit *Alexandre de Tralles*, il vaut mieux, comme le conseille *Sennert*, employer des stomachiques moins échauffans.

Si les produits corrompus et indigestes sont parvenus vers les gros intestins, il faut en solliciter ou aider l'évacuation, soit par des suppositoires, soit par des lavemens (1) ; et

---

(1) « Si febris corripiat, veteri stercore non subeunte, aut « à cibo recens accepto, sive cum dolore lateris, sive absque « eo, quietem agere oportet, donec cibi descenderint prius ad « infernam alvum : post vero uti aceto multo », à moins, ajoute-t-il, qu'il n'y ait des douleurs vives dans les lombes, ou que les flatuosités ne soient très-fétides ; car alors on doit supposer, indépendamment de l'indigestion, des humeurs en tur-

ces lavemens doivent être différemment composés selon la diversité des circonstances ; ainsi on les rendra calmans et adoucissans s'il y a des douleurs vives dans les entrailles ; on les rendra carminatifs si le malade est tourmenté de vents ; et s'il n'y a ni flatuosités ni douleurs, on les composera avec de l'eau, du miel, et un peu d'huile.

Tous les actes de la nature sont liés entr'eux, comme le répétoient si souvent les anciens philosophes Théistes, et la nature passe d'un état à un autre par des nuances adoucies, par des gradations insensibles, qui ne se distinguent bien nettement que lorsqu'elles sont prises et observées à une assez grande distance ; ainsi la transition de la fièvre éphémère, à une fièvre d'une espèce différente, est adoucie et ménagée par des états intermédiaires qui présentent, réunis et confondus, les caractères distinctifs de ces deux espèces de fièvre. (ainsi la pléthore décidée peut être considérée comme

---

gescence dans les gros intestins, et qui, comme telles, demandent promptement à être évacuées. « Quum autem ad imum » hos gravitas devenerit, infuso per clysterem eluere, aut medicamento purgare oportet : quum vero flatus graveolentes » prodierint, glandula subdititia (suppositoire), aut infuso » per clysterem utendum erit. (Cornaro, p. 427, n°. 41. Martian, pag. 170, deuxième colonne, vers. 83, de vict. rat. in acut. sect. 4.

un état inflammatoire imminent ; aussi les femmes qui dans la grossesse sont dans un état de pléthore évident, ont elles très-communément le sang couvert de la croûte phlogistique, selon l'observation de *de Haen*.)
Dans l'ordre de la nature, dans le systême réel des maladies, il y a donc autant d'espèces différentes de fièvres éphémères prolongées, qu'il y a d'espèces différentes de fièvres vers lesquelles tendent ces fièvres éphémères prolongées ; ainsi il y a vraiement, comme l'a dit *Fernel*, une éphémère bilieuse, une éphémère catarrale ; mais je ne traiterai point ici de ces espèces de fièvres, qui seront suffisamment connues en rapprochant ce que nous avons dit de l'éphémère en général, de ce que nous dirons dans la suite des fièvres bilieuses et pituiteuses.

Je passe donc à l'éphémère prolongée, qu'on appèle dans les écoles *synoque non putride*, et qu'on peut regarder comme faisant la nuance entre la fièvre éphémère simple, et la fièvre inflammatoire dont nous parlerons dans la suite ; ou si vous voulez, comme l'état par lequel la pléthore tend à se transformer en disposition phlogistique ou inflammatoire bien décidée.

Cette fièvre présente à-peu-près les mêmes caractères que la simple éphémère ; mais ces

caractères y ont un degré de vigueur plus marqué ; ainsi la chaleur est beaucoup plus vive, mais elle n'excite point cette sensation d'âcreté qui caractérise les fièvres putrides ; le pouls est vîte, fort, fréquent, mais il est parfaitement égal comme dans l'éphémère ; l'urine est communément un peu plus consistante et plus vivement colorée que dans la simple éphémère, mais elle n'a point d'odeur désagréable, et elle dépose promptement un sédiment copieux, parfaitement homogène et bien fondu ; la peau est fortement colorée, et les vaisseaux qui rampent dans sa substance sont distendus et gorgés de sang : et ceci a lieu principalement vers les parties supérieures : (c'étoit surtout au mouvement des artères temporales qu'*Hippocrate* avoit égard dans les maladies fébriles ; *Stoll*, aph. 52 : il parle très-peu des mouvemens de l'artère du poignet.) Le visage est donc d'une couleur vive et très-foncée, les artères temporales battent fortement, les yeux sont gonflés et larmoyans, la bouche est communément douce, la tête pesante, la respiration embarrassée, le sommeil profond, ou coupé de songes inquiétans.

Cette fièvre règne communément au printemps, elle attaque sur-tout les jeunes gens d'une constitution vigoureuse, qui se nourrissent habituellement d'alimens très-succulens,

qui boivent des vins doux, qui prennent des liqueurs fortes, et qui mènent une vie peu exercée, sur-tout si cet état de molesse succède à une vie sobre fort agitée : *Savonarola* l'appeloit la fièvre des moines et des évêques.

Cette fièvre dure communément sept jours, et elle se termine par des sueurs ou par des hémorragies (1) : mais nous parlerons plus particulièrement de ces solutions, en parlant des fièvres inflammatoires (2).

La fièvre éphémère prolongée ou l'inflammatoire imminente, indique éminemment l'usage de la saignée. C'est une fièvre de cette espèce que *Galien* éteignit, étrangla tout d'un coup (*jugulasti febrem* comme on lui disoit plaisamment), en saignant jusqu'à la défaillance.

Le sujet sur lequel *Galien* fit cette expérience, dont vous pouvez voir le détail dans le neuvième livre *de methodo medendi*, étoit

(1) Consultez *Forestus* (lib. 13, obs. 12.) L'hémorragie étoit excessive ; il saigna du bras : il fit appliquer sur la tête, à froid, de l'eau de roses, du vinaigre rosat et du bol d'arménie; il donna intérieurement des matières stercorales de cochon, mêlées avec le bol d'arménie. (pag. 84.)

(2) L'hémorragie peut être décidément critique dans les fièvres, indépendamment d'aucun travail de coction. prænot. coac. Martian, p. 565. col. 2, vers. 19.

un jeune homme d'une constitution forte, habitué à des exercices violens qu'il avoit suspendus pendant trois mois à-peu-près ; *Galien* différa la saignée jusqu'au troisième jour, parce que peu de temps avant l'invasion de la fièvre, il avoit pris des alimens dont la digestion s'étoit faite difficilement et d'une manière incomplète, et qu'en général, l'état de travail des premières voies est une puissante contre-indication de la saignée ; la fièvre se soutenoit au même degré de vigueur ; la chaleur étoit vive, mais douce ; le mouvement des artères, grand, vîte, fréquent, mais parfaitement égal ; l'urine très-peu altérée, soit dans sa consistance, soit dans sa couleur : il le saigna, et continua la saignée jusqu'à ce qu'il tombât en défaillance (1), ce qui fut suivi d'une prompte et complète terminaison de la fièvre.

Les saignées de cette espèce peuvent sans doute être très-utiles dans les éphémères prolongées, et les expériences de *Galien* ne laissent aucun doute sur cet objet ; cependant cette pratique est fort délicate, et sujette à une infinité d'exceptions très-difficiles à saisir :

(1) Ces saignées, jusqu'à défaillance, étoient poussées communément jusqu'à cinq et six livres de sang. *Hollier*, com. in aph. 8, lib. 1.

Galien lui-même, dans son traité de la saignée, rapporte avoir vu plusieurs Médecins qui, par ces saignées, ainsi portées jusqu'au blanc, avoient décidé une mort prompte, et quelques autres qui avoient introduit dans la constitution une foiblesse absolument incurable.

Il est donc infiniment plus prudent de faire des saignées plus modérées, et de les répéter selon le besoin. *Galien* demandoit comme une précaution essentielle dans l'administration de la saignée, d'employer peu après son usage, soit des alimens convenables, soit un régime et des moyens sudorifiques (1); et cela est fondé sur ce que la saignée tend, comme nous

(1) A la suite des grandes pertes de sang il se forme souvent des concrétions polypeuses dans le cœur et les gros vaisseaux. (*Van-Swieten*, aph. 52, p. 61.) Il remarque avec raison que les anxiétés qu'on éprouve après les syncopes, dépendent de l'épaississement que le sang contracte dans les grands vaisseaux, et que les efforts de respiration que l'on fait alors, ont pour objet de résoudre cet épaississement, ibid.

Voyez *Hippocrate* de vict. rat. in acut. sect. 4, text. 17, avec le commentaire de *Galien*, qui dit aussi . . . . « Ergo ita affectis » sanguis detrahatur is frigidus crassus et niger fluens apparet » (tom. 6, p. 100.) Dans le traité d'*Hippocrate* il est question des accidens qui arrivent quand l'atrabile est en mouvement. *Hippocrate* dit de saigner tout de suite après avoir employé les fomentations, et quand les forces étoient un peu rétablies, de provoquer les évacuations, soit par les émétiques, soit par les purgatifs, et il faisoit prendre une grande quantité de lait d'ânesse bouilli (Idem ibid.)

le dirons dans la suite, à porter les forces et les mouvemens vers l'habitude extérieure du corps (aussi l'on dit assez communément, non sans raison, que le sommeil est contraire après la saignée, (*Tissot*, de variol. ad *Haller*, pag. 10); en sorte que cette action de la saignée est puissamment aidée par le travail modéré de la digestion et par les remèdes sudorifiques: *Alberti*, dans sa dissertation sur la fièvre de hongrie, dit que le défaut ou l'omission des sudorifiques, à la suite de la saignée rend souvent très-pernicieux l'usage de ce secours.

Or, dans l'emploi des sudorifiques, une précaution importante, c'est qu'il faut constamment commencer par les plus foibles, et passer par gradations ménagées à ceux d'une activité plus décidée, en suivant autant qu'il est possible le progrès du développement des forces.

Galien a observé que les saignées copieuses étoient très-généralement suivies d'évacuations par le vomissement ou par les selles; nous devons conclure de cette observation et des observations analogues de *Sydenham* et de beaucoup d'autres, que les saignées tendent puissamment à favoriser les évacuations des premières voies, et que dès-lors ce sont des secours très-bien entendus pour aider l'action des émétiques ou des purgatifs; en sorte que lorsque

la saignée et les purgatifs paroissent indiqués à la fois, il faut constamment faire précéder la saignée.

Ceci dépend sans doute de ce que la saignée, sollicitant les mouvemens à l'extérieur, dissipe (1) ou diminue avec beaucoup d'avantage les spasmes fixés sur les premières voies, et qui s'opposent à l'établissement des mouvemens péristaltiques, nécessaires pour décider les excrétions, soit par les selles, soit par le vomissement; ceci est relatif à la pratique d'*Alexandre de Tralles*, qui recommande, pour décider le vomissement chez les personnes qui vomissent avec peine, de fomenter les pieds et les mains avec de l'eau chaude: « Si

---

(1) *Morgagni* rapporte qu'une femme qui éprouvoit une oppression continuelle, fut saignée du bras, et que le sang qui couloit goutte à goutte étoit évidemment froid. Le lendemain on saigna en même-temps du bras et du pied; le sang sortit alors à plein jet, avec la chaleur ordinaire, et elle sentoit que l'oppression se dissipoit à mesure que le sang couloit: le soir il parut une petite fièvre qui ramena la chaleur dans les extrémités inférieures qui étoient froides et roides depuis .... Cette observation démontre bien l'action excitante de la saignée (vid. epist. 49, n°. 26); et comment elle favorise le développement des forces qui sont violemment concentrées dans les parties intérieures .... *Hippocrate* me paroît avoir connu des spasmes violens dans les vaisseaux qui privent le sang, qui y est contenu, de l'influence de la vie, et qui l'épaississent et le coagulent. « Infrigidationes fiunt ob stationem ». Il recommande les saignées après l'usage des fomentations chaudes. Voy. sect. 2 de affect.

» æger difficulter vomat, pedes manusque prius » oportet fomentis calefacere ». Ces fomentations agissent aussi en détruisant les spasmes fixes dont l'estomac est chargé, et qui s'opposent à l'établissement de ce mouvement, qui est nécessaire pour décider le vomissement.

Morgagni a vu l'immersion des mains et des bras dans l'eau chaude, prévenir des accidens convulsifs de la poitrine, lors même que ces accidens étoient déterminés par une cause établie fixement, comme par exemple, par un vice organique; ainsi, dans son épître dix-septième, il rapporte que le Marquis *de Paulucci*, qui avoit un anévrisme de l'aorte, placé de manière à comprimer la trachée artère, éprouvoit de temps à autre des paroxysmes de suffocation, qui étoient sensiblement adoucis, et même prévenus par l'immersion des bras dans l'eau tiède.

C'étoit une pratique très familière à *Hippocrate*, que celle de relâcher l'habitude extérieure du corps par des bains et des fomentations, et de donner ensuite l'émétique (Passim de morb. mulier. lib. 1, n°. 80, com. de *Martian*, ibid. sect. 3, vers 183.). Il paroît qu'il employoit sur-tout cette pratique dans le traitement des fluxions simples, et qui ne supposoient aucune altération dans les

humeurs ; tous les quatre jours il faisoit vomir après avoir employé les fomentations ; il employoit en même-temps un régime de vie dessicatif, qui consistoit à prendre de l'eau pure pour boisson, à se priver des légumes, et à ne prendre guère d'autre nourriture que du pain trempé dans du gros vin. *Martian* dit que c'est principalement à ce régime que l'on doit attribuer les cures de fluxion, opérées par les décoctions des bois, parce que, pendant l'usage de ces décoctions, on réduit le malade à une diète très sévère, et qu'on le nourrit à-peu-près d'eau pure et du pain rôti, trempé quelquefois dans un peu de vin. (ibid.)

Les remèdes pris en général ne sont pas exclusivement déterminés par la nature d'une maladie ; il y a bien d'autres circonstances étrangères à la maladie, qui concourent à modifier diversement les indications (1), l'âge, le tempérament, le climat, la saison, l'état de l'air, l'habitude, mais sur-tout l'état des forces ; et il n'y a de médecin habile que celui qui, dans chaque maladie, ou plutôt dans chacun des instans d'une maladie, con-

(1) « Non, quicquid aut intentionem aliud aut prudentiam » exigit, protinus ejusdem est ; cum praecipue in hoc ars sit, » quae non annos numerat, sed vires aestimat. (*Celse*, lib. 3, chap. 10.)

noît la manière dont ces divers élémens se combinent, et rapporte ses moyens à leurs combinaisons différentes et successives. Il en est de la saignée comme de tous les autres moyens curatifs; et je vais exposer en peu de mots les circonstances qui la contr'indiquent, laissant à la sagacité du praticien le soin d'apprécier la valeur de ces contr'indications dans chaque maladie.

La saignée est généralement contr'indiquée dans le premier âge de la vie (1), et dans un âge fort avancé; elle est généralement contr'indiquée chez ceux qui prennent habituellement des alimens peu nourrissans, qui font beaucoup d'usage de végétaux, qui ne boivent que de l'eau ou de la bière de mauvaise

(1) Ce n'est pas qu'on ne puisse l'employer chez des enfans dans les affections éminemment phlogistiques, sur-tout quand ces affections portent sur le poumon et ses dépendances, et très-éminemment sur la trachée artère comme dans le croup ou angine trachéale; maladie qui, le plus généralement, demande un traitement fortement antiphlogistique, *Celse*, lib. 2, cap. 10); mais c'est avec beaucoup de précaution, et il faut généralement préférer les sangsues, qui outre l'avantage qu'elles ont d'évacuer plus directement le tissu cellulaire (plus communément chargé de sang chez les enfans), affoiblissent beaucoup moins, parce que l'évacuation qu'elles procurent se fait peu-à-peu et de la manière la plus familière à la nature, qui, dans les hémorragies qu'elle décide, fait le plus souvent couler le sang par petites parties à la fois: sur la saignée dans l'enfance. *Fernel*, (lib. 2, cap. 21.)

qualité, et sur-tout, selon l'observation de *Galien* et de *Baillou*, chez ceux qui sont dans l'habitude de se livrer à des travaux forcés immédiatement après le repas.

Elle est contr'indiquée dans les pays chauds et humides, et en général dans les circonstances qui entretiennent une extrême disposition à la sueur. *Galien*, qui en général étoit grand partisan de la saignée, dit qu'il ne saignoit jamais dans les états de l'air très-chauds et très-secs, sous quelque forme que les maladies se présentâssent. « Nec cum fuerit abundè » calidus et siccus . . . . nempè tum à sangui- » nis missione abstinemus, etiamsi morbus » magnus fuerit et florens ætate homo ». Il avoit réduit, avec *Hippocrate*, toutes les indications de la saignée à la violence de la maladie, et à l'état de vigueur de l'âge et de la constitution. (Vid. *Galien*, com. 4, in lib. *Hip.* de vict. rat. in acut. tom. 6, op. omn. p. 694, 695). La saignée est encore contr'indiquée chez ceux qui ont une grande sensibilité dans l'orifice supérieur de l'estomac, et qui éprouvent fréquemment des vomissemens de matières bilieuses.

La saignée est sur-tout éminemment contre-indiquée dans le travail de la digestion (1),

(1) Cependant la saignée peut être utile pour dissiper les spasmes déterminés par l'irritation des alimens; mais cette pro-

et cela à raison de sa qualité révulsive qui sollicite vers la périphérie du corps, des forces dont la concentration sur l'estomac est nécessaire pour le complément heureux de la digestion.

C'est par la même raison que, généralement parlant, les bains sont si contraires dans la même circonstance ; il faut en excepter les cas rares et très-difficiles à saisir, dans lesquels il y a prédominance de spasme dans les organes digestifs (1). Ainsi, M. *Tissot* parle d'un homme qui ne pouvoit digérer que dans le bain, quoique dans la suite ce besoin pût dépendre de l'association des idées, et de l'habitude que la nature avoit contractée

---

qui est très-délicate : M. *Le Clerc* rapporte que dans un homme pléthorique, chez qui une indigestion avoit décidé une apoplexie, il donna l'émétique, et fit ouvrir la veine avant l'action de l'émétique, cette pratique réussit. (Histoire de l'homme sain et malade.) Cette méthode convient sur-tout dans les indigestions dangereuses, décidées par l'usage des alimens qui fermentent dans l'estomac, qui y développent une très grande quantité d'air, et qui donnent lieu de craindre des affections du cerveau ; elle convient encore dans les affections du cerveau produites par l'opium pris en trop grande quantité, etc.

(1) (Vid. lib. 7, pag. 891, *[illegible]*) « Pausaniæ puel- « [illegible] « [illegible] « [illegible] »

de mener à la fois l'acte de la digestion et l'impression du bain.

Il peut arriver que dans la vigueur d'une fièvre le sang coule, soit par les voies menstruelles, soit par les hémorroïdes chez les gens qui en ont l'habitude. *Galien* dit que ces flux de sang spontanés ne contr'indiquent point formellement la saignée, si la maladie est telle qu'elle demande une évacuation de sang plus abondante que celle qu'on a droit d'attendre de ces écoulemens naturels, mais qu'ils indiquent toujours des saignées et moins copieuses et moins réitérées. M. *de Haën* s'est proposé le même problème, et il l'a résolu de la même manière, sans faire mention de *Galien* (tom. 3, cap. 4). *De Haën* s'est décidé cependant, d'après des expériences plus exactes que celles de *Galien*; et ces expériences de M. *de Haën* ont fait connoître que l'écoulement que les femmes éprouvent par les voies ordinaires, est bien moins abondant qu'on ne croyoit (1), qu'en général il ne va guère qu'à trois ou quatre onces, et qu'il

(1) Hipp. évaluoit à deux hémines attiques, c'est-à-dire, à vingt onces à-peu-près, la quantité de sang qui s'évacuoit par le flux menstruel, *Swieten*, t. 4, p. 361. *Haller*, élem. phys. p. 144, 145, l. 28.

ne se porte jusqu'à huit que par quelqu'affection de la matrice.

J'ai parlé dans ce chapitre de la fièvre éphémère prolongée, que j'ai considérée comme dépendante d'un état de pléthore, qui tend à se transformer en affection phlogistique ou inflammatoire, et qui est comme un état inflammatoire imminent. Je vais considérer quelques-unes des circonstances, dans lesquelles se présente plus familièrement cet état, ou un état analogue.

L'état de pléthore, que l'on peut considérer comme une des nuances de l'état inflammatoire, se présente donc très-communément dans la grossesse, et sur-tout dans le premier mois de la grossesse (1); M. *de Haën* a re-

---

(1) Il ne faut pas cependant tout d'un coup, et sans autre examen, attribuer à la pléthore tous les accidens qui paroissent dans les premiers mois de la grossesse ; car, comme le remarque très-bien *Levret*, l'écoulement menstruel n'est pas aussi abondant qu'on le croit ordinairement, et une partie du sang retenu dans le commencement de la grossesse, est employée à fournir à l'accroissement que prend le corps de la matrice, tom. 4, page 404, et 410 et suivantes ; de plus généralement il y a dans le commencement de la grossesse un état nerveux qui prépare à l'action vive de tout le système utérin. (Car nous avons remarqué ailleurs, que le système des nerfs et le système de la matrice ont entr'eux de grands rapports.)

Voyez aussi ce qu'il rapporte du sage Chirurgien *La Motte*, pag. 429, 430, tom. 4. (Le livre de *La Motte* a pour titre, *traité des accouch.*)

marqué qu'alors le sang se couvre d'une croûte semblable à celle qu'il a dans les affections décidément phlogistiques : on observe au commencement, dans les femmes enceintes, que le pouls porte un caractère de dureté et de fréquence bien marquée (*Tissot*), qu'elles sont éminemment disposées aux furoncles ou à des boutons qui s'enflamment facilement, les urines sont très-hautes en couleur, les plus légères excoriations se cicatrisent difficilement. Nous verrons dans la suite que l'affection phlogistique est réellement, dans les vues de la nature, un instrument de guérison de quelques affections maladives, et notamment de l'affection muqueuse ou pituiteuse. C'est donc parce que la grossesse introduit dans le corps une disposition comme inflammatoire, que la grossesse est vraiment utile à certaines femmes, et que par exemple, les femmes qui sont d'un tempérament lâche et phlegmatique, se sentent mieux alors (*Martian*, de morb. mul. lib. 1, sect. 3, vers. 1, pag. 183, première colonne), parce qu'elles trouvent dans la révolution, nécessairement attachée à l'acte de la grossesse, quelque chose de critique par rapport à leur constitution naturelle et ordinaire. Les effets de la pléthore attachés à la grossesse se font principalement ressentir dans les viscères du bas-ventre, et sur-tout dans

l'estomac ; et les vomissemens qui paroissent alors, doivent être rapportés à un état de pléthore locale de l'estomac, ou à des congestions de sang établies sur les vaisseaux de cet organe. Aussi ces vomissemens sont-ils traités d'une manière pernicieuse par les échauffans ; ils ne demandent que la méthode anti-phlogistique, et sur-tout la saignée du bras (1), qui convient principalement dans le premier mois, comme l'a bien dit *Russel*. L'opium et les anti-spasmodiques ordinaires peuvent convenir dans le principe de la grossesse, lorsque la pléthore n'est pas encore formée, et que le vomissement est seulement nerveux : mais après un ou deux mois l'opium est le plus généralement contraire, comme dans les affections phlogistiques (cet état de pléthore est communément suivi d'un état tout contraire ; il faut excepter les cas où ces accidens sont purement nerveux, ce qui peut arriver dans tous les temps de la grossesse chez les femmes peu pléthoriques et très-mobiles, *Swieten*, tom. 4, pag. 412), parce qu'il irrite et augmente la congestion. Si les vomissemens sont

(1) C'est communément après la première, la seconde et la troisième révolution menstruelle que la saignée convient, mais sur-tout après la seconde. *Swieten*, t. 4, p. 412.

très-fatigans, et qu'ils ne cèdent point au traitement anti-phlogistique, c'est-à-dire, au repos, à une diète légère, rafraîchissante, émolliente et légèrement résolutive, aux bains des pieds, à la saignée, les seuls anti-spasmodiques qu'il convient d'employer, sont les acides dans l'eau fraîche, comme le suc de limon et l'acide vitriolique.

Une autre circonstance dans laquelle se présente familièrement cet état de pléthore (1),

---

(1) Une époque dans laquelle l'état inflammatoire est assez ordinaire, est celle aussi où la nature prépare la puberté et la première éruption des règles. (État de pléthore qui précède et accompagne l'acte de menstruation, et qui rend difficile la cicatrice des ulcères, sur-tout sur les extrémités inférieures, où les effets de cette pléthore se font le plus ressentir, Morgagni, epist. 36, nº. 18.) Piquer remarque que les jeunes personnes sont alors assez sujettes à des affections d'estomac, qui semblent indiquer les évacuans, lesquels sont cependant alors fort contraires. ib. t. 3, p. 160, id. p. 181. Histoire de la fille de *Lorbie*; il cite p. 182 un passage d'*Hippocrate* de morb. virgin. « *Sanguis* « effluxum non habens, praecordia, cor et septum transversum « insilit ».

Dans sa pratique en latin il dit aussi d'excellentes choses sur la chlorose qui attaque les jeunes personnes à l'époque de la première menstruation, qui dépend le plus souvent d'une inflammation comme lente de la matrice, (et que d'après l'apparence trompeuse des symptomes, on traite d'une manière si pernicieuse par les toniques et les échauffans) qui ne demande que les moyens tempérans et anti-phlogistiques, quoique, relativement aux symptomes nerveux et à l'affection de la matrice, on puisse placer de temps en temps quelques remèdes relatifs à cet organe, comme l'assa-foetida, le castoreum, le galbanum, mais avec beaucoup

c'est l'époque où les évacuations critiques se suppriment chez les femmes, sur-tout lorsque cette suppression s'établit tout d'un coup (1); les accidens nerveux qui paroissent à cette époque sont le plus souvent entretenus par un état de pléthore, soit générale, soit locale; et les accidens nerveux, quand ils sont traités par les secours échauffans, comme le sont la plupart des anti-spasmodiques, déterminent des maladies graves, et souvent mortelles.

L'état de pléthore que détermine la suppression des règles chez les femmes, qui sont dans l'âge critique, peut être général ou local.

---

de ménagement, comme tous les autres remèdes appropriés aux causes spécifiques de maladie, quand ces causes spécifiques sont entretenues par les causes générales.

Nous avons remarqué que l'état, comme phlogistique, doit être considéré comme faisant partie des moyens par lesquels la nature décide l'acte de puberté : j'ai eu occasion d'être consulté dernièrement pour une jeune personne travaillée des accidens nerveux les plus alarmans, qui avoient pris naissance à l'âge de 22 ans, où il parut sur les extrémités inférieures une éruption que l'on traita et qu'on fit disparoître par les purgatifs répétés.

(1) M. Massinghom remarque que le temps de la plus grande mortalité chez les femmes est depuis 45 à 50 ans. *Swieten* t. 4 p. 378, 379 ; c'est le temps sur-tout des squirres et des cancers. Voy. le trait. de *Valsalva* dans les cancers ; *Morgagni* de sed. et caus. morb. epist. 39, n°. 35, dans les cancers de la matrice et des seins ; quatre saignées par an, deux dans le printemps, et deux dans l'automne, dans une tumeur squirreuse de la matrice qui étoit récente, et qui paroissoit liée à un vice rhumatismal. L'infusion de *Chamæpitis*, ibid, d'*Albertini*.

La pléthore générale peut produire des symptomes de toute espèce, selon les organes qui s'affectent plus particulièrement, et qui le plus souvent s'affectent successivement, suivant la variété des causes occasionnelles.

La pléthore locale existe le plus souvent dans les vaisseaux de la matrice et des viscères voisins. Les engorgemens de la matrice ont lieu sur-tout chez les femmes qui ont eu habituellement les règles douloureuses : les symptomes sont un leger malaise, un peu de douleur, un léger sentiment de pésanteur au bas-ventre ; on voit assez souvent à cette époque des hémorroïdes, des douleurs dans les reins, et un pissement de sang ; mais ce qui est le plus fréquent et le plus fâcheux, c'est l'engorgement du foie, qui produit quelquefois la jaunisse, d'autrefois des douleurs sourdes dans le foie, qui, traitées par des remèdes échauffans, se terminent ordinairement par des inflammations mortelles.

Un des symptomes les plus ordinaires, sont des rougeurs vives au visage : *Heredia* (dans son comm. sur les épid. d'*Hipp.*, où il a dit des choses très intéressantes sur les maladies des femmes, *Pierre-Michel de Heredia*, Espagnol, cité par *Piquer*, obras, tom. 3, pag. 181.) *Heredia* dit, que c'est un symptome à l'importance duquel les médecins n'ont point

assez d'égard. « Color ille phœnicius seu ruber
» saturatus faciei ut symptoma . . . communis-
» simum fœminis . . . nullus scriptorum inter
» morbos muliebres reposuit ut decebat ».
Il ajoute qu'il est sur-tout très-ordinaire aux
religieuses pour qui cette époque est plus cri-
tique que pour toutes les autres ; « Fatigat
» vero magis et in tempestivius moniales et
» alias religiosè et castè viventes » ; j'ai
eu occasion de voir ce symptome dans une
femme à cette époque critique, qui périt très-
probablement des suites d'une inflammation au
foie.

Tous les maux déterminés par la suppres-
sion trop prompte des règles à l'age critique,
et qui dépendent d'un état de pléthore ou
d'un état inflammatoire imminent, doivent
être traités par la méthode anti-phlogistique,
dont le degré doit être proportionné à la vio-
lence de ces maux et à la constitution indi-
viduelle.

Il faut éviter avec grand soin toutes les
méthodes échauffantes ; il faut diminuer la
nourriture et faciliter toutes les excrétions, mais
par les moyens les plus doux. Les émétiques et
les violens purgatifs sont sur-tout extrêmement
contraires. Il faut choisir les alimens les moins
nourrissans et les plus doux : les viandes blan-
ches, les végétaux, un peu de lait, si on le
digère

digère bien, l'eau pure pour toute boisson, les lavemens d'eau simple avec quelques plantes émollientes. L'usage des bains tièdes est très-utile. Si la suppression se fait tout d'un coup, si la malade est pesante, engourdie, triste, qu'elle ait des maux de tête, de reins, de l'oppression, il faut nécessairement la faire saigner.

Quand il y a des engorgemens dans la matrice ou aux parties voisines, il faut avoir recours à la saignée, au petit lait, aux boissons délayantes, et à quelques légers laxatifs.

Quand le teint ou autres symptomes paroissent annoncer des embarras au foie, il faut employer un régime tout végétal, l'usage très-suivi du petit lait, entremêlé de quelques laxatifs extrêmement doux, comme la casse, les tamarins, les lavemens des plantes savonneuses, les bains, les sangsues.

Dans les érésipelles habituelles, qui sont souvent aussi une suite de cette époque, le même traitement est le meilleur.

Une observation de M. *Stoll*, qui doit trouver place ici, c'est que les personnes qui se serrent fortement le ventre et qui sont habituellement courbées, sont très-sujettes à des engorgemens dans le poumon ; il y a conti-

tamment chez elles une pléthore du poumon, et elles sont exposées à toutes les suites de cette pléthore locale.

Les douleurs vives tendent éminemment à introduire une état comme phlogistique, analogue à celui dont nous parlons ici, et c'est une très-bonne pratique que de préparer aux grandes opérations chirurgicales (à moins que le temps, la constitution de l'air, et le génie épidémique n'indiquent le contraire.) par les anti-phlogistiques, les saignées, le régime végétal, les boissons émollientes : le même traitement convient généralement à la suite des coups, des chûtes, (hist. de *Larisse*, épid. liv. 5, *Vallesius*, pag. 473..) par rapport aux lésions extérieures ; il faut bien avoir égard cependant à l'état différent où se trouve le corps, soit à raison de la saison, de l'âge, du régime et des erreurs qui peuvent avoir précédé peu auparavant ; il faut aussi très-souvent, dans ces circonstances, avoir égard à l'état nerveux décidé par les affection de l'ame (1).

---

(1) Exemple dans *Lombard*, rech. chir. t. 2, p. 199. État nerveux dans une femme blessée, décidé sans doute par la peur, la saignée fut promptement mortelle. De légers anti-spasmodiques auroient peut-être sauvé la vie.

Cette considération est sur-tout très-nécessaire dans les plaies à la tête (1).

---

(1) Sur l'usage de l'opium, dans ces circonstances, voyez *Bromfield*, chir. [illegible] t. 2, p. 425. Il emploie un mélange de trois parties de vin antimonial et d'une partie de teinture thébaïque; son intention est de dissiper les spasmes, qu'il regarde dans cette occasion comme les producteurs de l'inflammation, et de porter les mouvemens vers l'organe de la peau; il prépare communément à l'action de l'opium par la saignée, les lavemens, les laxatifs, les bains tièdes, qu'il continue pendant l'usage de l'opium; l'idée que se forme *Bromfield* des plaies à la tête, et dans l'état nerveux, est analogue à l'idée de *Sarcone*, sur la pleurésie nerveuse, où la douleur est tellement dominante, et où l'opium est vraiment curatif.

Exemple bien frappant du danger de la saignée à la suite des coups à la tête, dans une jeune Dame, *Chaussier*, ouvrage de *Fourcroy*, t. 2, p. 107 et 108. M. *Chaussier* compare, avec raison, l'état où se peut trouver tout le système des forces à la suite de certaines plaies, chûtes, convulsions, etc., à celui où il se trouve dans ce premier stade de la fièvre: or, on sait que dans ce premier stade de la fièvre la saignée est très-contraire; et des observations très-anciennes, renouvellées par MM. *Berryat* et *Lind*, prouvent que l'opium peut au moins, en certaines circonstances, devenir très-utile contre la fièvre intermittente; sans avoir recours tout d'un coup à l'opium, le repos, la tranquillité, quelques boissons légèrement diaphorétiques peuvent suffire; ainsi ayons grand soin, ajoute M. *Chaussier*, d'indiquer à nos élèves de ne jamais saigner sur le champ en cas de chûte et de blessure, d'attendre que non-seulement le pouls ait perdu cet état de concentration que la frayeur imprime toujours, mais encore d'attendre que la chaleur soit bien rétablie, et que la tension et la dureté du pouls indiquent réellement ce genre de remède.

Dans les plaies d'armes à feu il y a très-généralement dans le commencement un état de crispation et de [illegible] qui demande les applications émollientes, relâchantes, anodines, et l'usage intérieur de remèdes [illegible]; ce n'est que quand ces premiers

CHAPITRE III.

Fievre Inflammatoire.

LA fièvre, telle que nous l'avons considérée jusqu'à présent, étoit une affection fort simple, qui ne nous a présenté que des phénomènes relatifs à la force tonique ou neurveuse, ou pour parler en d'autres termes, qui ne nous a offert que des changemens dans la distribution habituelle des mouvemens toniques, lesquels, dans l'état de santé, se trouvent arrêtés, dans chaque organe, à ce rapport qui est nécessaire à l'exercice libre et facile de toutes les fonctions.

Les fièvres dont nous allons nous occuper maintenant, sont des affections plus compli-

---

accident sont calmés au bout de 12, 15, 24 heures après la blessure, qu'on peut, suivant les circonstances, prescrire les évacuans émétiques ou purgatifs; les plus doux sont communément les meilleurs, une décoction de casse, de tamarins avec le nitre . . . . M. Lamartinière avoit coutume de prescrire une eau minérale stibiée en lavage, ainsi que l'état du blessé pouvoit le permettre; quand l'évacuation avoit été suffisante, il prescrivoit le soir une potion anodine, *Lombard*, t. 1, p. [illegible]

quées ; elles supposent une altération profondement établie dans une partie de la substance dont le corps est formé. Ces fièvres étoient comprises par les anciens sous la dénomination générique de fièvres putrides, et par *Hippocrate* sous celle de fièvres bilieuses (1) ; et nous pouvons, pour plus de simplicité, recevoir cette dénomination. Ces altérations ne peuvent point être étudiées dans les dégénérations, dont la matière du corps est susceptible, lorsqu'elle est complètement soustraite à l'influence de la vie, et qu'elle est livrée sans défense à l'impression des agens extérieurs de décomposition : le corps vivant est pénétré d'une faculté diffuse dans toute sa substance, incessamment présente à toutes ses parties, et qui fixe et arrête dans chacune l'ensemble de ses qualités extérieures constitutives, de ses qualités de tempérament, comme disoient fort bien les anciens. Or, cette faculté intérieure pénétrante, est susceptible de lésion ; et ce sont ces lé-

(1) Les fièvres humorales étoient appelées généralement *bilieuses* par *Hippocrate*, et *putrides* par *Galien*. « Febrium humoralium quas *Hippocrates* febres ex bile ortas ; posteriores « vero *Galenum* secuti, putridas dixerunt. (*Prosper Martian*, de natura hominis, vers. 272, à la fin, pag. 19, seconde colonne.)

sions, ou plutôt les produits sensibles de ces lésions (produits toujours spécifiques, et qui ne peuvent avoir d'existence que dans un corps doué de vie); ce sont, dis-je, les produits sensibles de ces lésions, qui constituent les causes matérielles des fièvres dont nous allons parler, et que les anciens connoissoient donc sous le nom générique de fièvres putrides; en sorte que dans la durée des fièvres de cette espèce nous appercevons deux périodes bien différens.

Le premier, marqué par l'état de pleine et entière vigueur, dans la lésion ou l'altération de la faculté digestive, c'est le période de crudité; et c'est à évaluer l'intensité de ce période, que servent les signes qu'*Hippocrate* a recueillis avec tant de soin, pour présumer ou prognostiquer l'évènement d'une maladie (1). Mais nous devons déjà appercevoir bien évidemment, comment les premiers temps des maladies contre-indiquent formellement tous les moyens d'évacuation, ou du moins combien ces moyens sont insuffisans par rapport à la cause réelle des maladies,

(1) Et ses ouvrages sur cet objet sont le livre des *pronostics*, celui des prénotions de Cos, qu'on appele vulgairement *coaques*, sur lesquels vous devez consulter les commentaires de *Duret*, de *Prosper Martian*, de M. *Piquer*.

car cette cause est identifiée avec la nature, elle en fait partie; et pour l'évacuer, il ne faudroit pas moins qu'évacuer la nature même (1). Et voilà comment il faut entendre

---

(1) A moins, comme nous le dirons dans la suite, que les causes matérielles ne soient contenues dans les premières voies. Il est remarquable que *Galien*, dans son huitième livre de la méthode de guérir, où il parle du traitement des fièvres, ne dit pas un mot des purgatifs; dans le neuvième livre où il analyse avec le plus grand soin tous les élémens des fièvres putrides, et où il parle des indications relatives à chacun de ces élémens, il dit que la putridité peut indiquer les évacuations du ventre, et que les produits de cette putridité peuvent être emportés par cette voie; mais il borne ces moyens d'évacuation aux moyens les plus doux, à l'eau miellée, à la crême d'orge, à l'oximel, à des décoctions d'hysope, etc. Ce n'étoit guère que dans les fièvres quotidiennes qu'il regardoit comme entretenues par des matières pituiteuses contenues dans l'estomac, qu'il répétoit de temps en temps les purgatifs. Nous avons déjà dit que les maladies gastriques n'étoient pas à beaucoup près aussi fréquentes chez les anciens qu'elles le sont aujourd'hui, ce qui dépend d'un affoiblissement relatif des organes digestifs. Les évacuans, soit émétiques, soit purgatifs, n'étoient pas aussi indiqués chez les anciens qu'ils le sont chez nous; et ce qu'ont dit plusieurs médecins modernes contre cette médecine active, d'après l'autorité de la pratique des anciens, ne mérite aucune attention, parce que ces médecins n'ont pas pris garde au changement qu'a subi le système des maladies.

Sur l'opinion des médecins qui condamnent généralement les purgatifs dans les fièvres, consultez *Morgagni*, épist. 49, n°. 20; il cite *Malpighi*, qui, dans sa réponse à *Sbaragli*, s'étoit appliqué à chercher dans *Hippocrate* les exemples malheureux des évacuations du ventre. « *Hippocrates apud quem tot minimè felicia secessus exempla indicaverat* » Il paroît que ses prétentions étoient, que la crise ne pouvoit jamais se faire par les selles, etc.

ce que dit *Hippocrate* : « Quicumque inflam-
» mationes statim in principio morborum sol-
» vere tentant, de eo quidem quod est in-
» flammatum nihil adimunt, neque enim cedet
» cruda adhuc affectio ».

Dans le second période, qui est celui de coction, la faculté digestive rentre dans l'ordre ; elle revient à ses lois primordiales et naturelles ; elle agit sur les causes matérielles de la fièvre, ou plutôt sur les produits de son altération antécédente ; elle tend à dénaturer, à transformer ces produits, et à les mettre en état d'obéir sans résistance à l'action des organes sécrétoires ; et les actes qu'exerce cette faculté dans le période de coction, et par lesquels elle mène une maladie à une solution heureuse, sont aussi impénétrables ; ils échappent aussi complétement à tous nos moyens de conception, que ceux qui, dans l'état de santé, s'exercent sur les substances alimentaires, et les assimilent à la substance du corps.

Les différentes altérations dont la faculté digestive est susceptible, ou ce qui est la même chose, les causes matérielles des maladies sont en assez petit nombre, comme nous aurons occasion de nous en convaincre à mesure que nous avancerons ; et quoiqu'il ne soit pas vrai de dire que toutes les maladies dé-

pendent d'un seul et même principe, et que la proposition d'*Hippocrate*, « morbis om- » nibus modus unus *de flatibus*, soit beaucoup trop générale, il est certain cependant que le nombre des maladies n'est pas à beaucoup près aussi considérable, que le nombre des apparences sensibles sous lesquelles elles se produisent; en sorte qu'il y a une grande différence à établir, comme nous l'avons déjà dit, entre les symptomes maladifs et les symptomes organiques, ou en d'autres termes, entre les symptomes qui émanent de la nature même d'une maladie, qui la caractérisent, et les symptomes qui annoncent seulement quels sont les organes sur lesquels cette maladie porte spécialement son impression.

Nous allons nous occuper de l'altération phlogistique ou inflammatoire, et nous la considérerons d'abord dans la masse des humeurs qui roulent dans les vaisseaux; en sorte que nous ne parlerons que de la fièvre inflammatoire générale: et ce que nous en dirons pourra s'appliquer facilement aux fièvres dans lesquelles cette altération intéresse plus particulièrement un organe déterminé. Nous nous dispenserons d'autant plus volontiers de parler de ces inflammations particulières ou locales, que ces inflammations sont assez connues, au point même que dans la plupart des livres

de pratique on borne assez communément les affections avec fièvre aiguë, dont les différentes parties du corps sont susceptibles, à cette affection phlogistique; tandis que dans le réel, et comme nous le ferons voir dans la suite, chaque partie vivante est susceptible d'autant d'affections différentes, qu'il y a d'espèces différentes de fièvres, et que la nature de chacune de ces affections locales doit être exclusivement étudiée dans le génie de la fièvre concomitante; en sorte que le mot pleurésie, par exemple, par lequel on entend vulgairement une affection phlogistique de la plèvre (1), est une expression aussi vague que celle de fièvre, et qu'il y a autant de pleurésies différentes qu'il y a d'espèces de fièvres primitives et essentiellement distinctes.

Nous avons vu ci-devant, en parlant de l'éphémère prolongée, ou de la synoque non putride, que nous avons regardé comme formant la nuance entre l'éphémère simple et la fièvre inflammatoire dont nous parlons; nous avons vu que l'on pouvoit tout d'un coup éteindre cette fièvre par des saignées portées jusqu'à défaillance; et comme la fièvre éphémère prolongée présente, d'une manière non équivoque,

---

(1) *Ludwig.* Nous avons déjà eu occasion de remarquer, contre les recherches d'anatomie pratique, combien elles étoient insuffisantes pour nous éclairer sur la cause réelle des maladies.

une intensité plus vive dans l'exercice de la force expansive ou centrifuge dont nous avons parlé ci-devant ; et que d'un autre côté, la saignée tend bien évidemment à favoriser l'action de cette force, on pourroit dire que la saignée, poussée jusqu'à défaillance, agit ici d'une manière analogue à celle des violens drastiques dans les coliques nerveuses, comme par exemple, dans les coliques de Poitou, c'est-à-dire, comme ajoutant à l'affection maladive, et hâtant ainsi l'état contraire qui lui succède nécessairement ; car dans la marche circulaire de la nature, les états extrêmes sont les plus voisins.

Nous n'avons point conseillé cette pratique, parce qu'elle est susceptible d'une grande quantité d'exceptions délicates, et qu'il est difficile de saisir ; cependant il reste prouvé par les expériences de *Galien*, que ces saignées peuvent tout d'un coup suspendre ces fièvres, et enrayer ou arrêter le progrès qui les fait tendre vers la fièvre inflammatoire ; mais lorsque la fièvre inflammatoire est décidée, les saignées ne peuvent plus produire le même effet ; et l'altération profonde que cette fièvre suppose dans les humeurs, demande que pour sa terminaison complète elle soit livrée à l'appareil des actes de coction.

La constitution inflammatoire règne communément vers la fin de l'hiver et le commencement du printemps, quand le temps est froid et sec, que le mercure est fort élevé dans le baromètre, et que le vent souffle pendant long temps du nord et de l'est; cependant cette qualité sensible de l'air ne peut pas être regardée comme la cause absolue et nécessaire de cette disposition inflammatoire. Nous avons déjà vu que *Sydenham*, d'après une longue suite d'observations, s'étoit convaincu qu'il n'y avoit point de rapport constant entre le génie des maladies épidémiques et les constitutions sensibles de l'air auxquelles elles répondent; et ces observations de *Sydenham* n'ont fait que confirmer un fait déjà acquis par les observations d'*Hippocrate*; car, comme dit *Freind*, les maladies de la première et troisième constitution, décrites par *Hippocrate*, étoient absolument les mêmes, quoique les qualités sensibles de l'air fussent très-différentes sous chacune de ces constitutions.

Il paroît que les qualités sensibles de l'air et les saisons différentes qui les amènent, agissent beaucoup plus sur les maladies pour varier les apparences sous lesquelles elles se produisent, qu'elles n'agissent sur le fond ou

l'essence des maladies (1); en sorte que, comme l'a bien vu *Sydenham*, ces qualités sensibles, en pouvant laisser subsister toujours le même fond de maladie, modifient cependant cette maladie d'une manière très-considérable, parce qu'elles appèlent et dirigent son action sur tel ou tel organe dans lequel elles introduisent une débilité *relative*; et sous ce point de vue, nous pourrions établir une comparaison entre les changemens successifs que le corps éprouve pendant le cours d'une année, et ceux qu'il éprouve dans le cours total de la vie; car, comme nous avons déjà remarqué que le premier âge de la vie affoiblissoit relativement les parties supérieures, et que le

---

(1) La fin de l'hiver et le commencement du printemps sont affectés à la diathèse phlogistique; l'été et le commencement de l'automne à la diathèse bilieuse; la fin de l'automne et l'hiver à la constitution pituiteuse qui paroît aussi assez fréquemment à la fin du printemps et au commencement de l'été : ce sont là les constitutions annuelles; mais qui peuvent présenter des variétés quand les saisons ne se succèdent pas régulièrement, et ainsi par l'impression de certaines constitutions qui persistent pendant plusieurs années, et qu'on appèle stationnaires *Sydenham*, *Stoll*. Ces constitutions stationnaires peuvent, peut-être, être considérées comme des constitutions annuelles, extrêmement renforcées par quelques circonstances; peut-être aussi ont-elles quelque chose de particulier, de spécifique, de divin, comme disoit *Hippocrate*. D'après cela on voit ce que l'on doit penser de l'opinion de ceux qui regardent toutes les épidémies comme étant de même nature, M. Caffin.

second âge affoiblissoit la poitrine, etc.; ainsi, l'hiver paroît affecter la tête d'une débilité relative; le printemps affoiblit la poitrine, la fin de l'automne affoiblit le bas ventre: et d'après les changemens nécessaires que le corps subit, d'après la foiblesse que ressentent les différens organes dans les différentes saisons de l'année, une seule et même constitution maladive qui subsiste pendant une année, doit paroître successivement sous des formes bien différentes par la circonstance d'affecter différens organes; et très-généralement une constitution épidémique qui excite au printemps des affections de poitrine, se termine vers l'automne par des flux de ventre de même nature; et cette constitution maladive qui se prolonge, qui s'asservit ainsi toutes les autres maladies, et qui les frappe toutes de son caractère dominant, est assez communément celle qui se trouvoit en pleine vigueur à l'équinoxe d'automne; en sorte que cette époque est la plus remarquable dans l'année médicinale, celle dont l'influence est la plus générale, la plus étendue (1), puisqu'elle porte

(1) C'est peut-être pour exprimer cette influence puissante de l'automne, que très-anciennement on donnoit à l'automne le nom de Dieu, annonce, disoit un oracle ancien, que le plus grand des Dieux est Iao, que l'on nomme *Adès*, en hiver, *Jupiter*, au printemps, *Hélios*, en été et dans l'automne, *Iao*. *Rabaut de St. Etienne*, p. 19. Lettre à M. *Bailly*.

assez fréquemment sur l'année entière : et voilà pourquoi, comme le remarque *Piquer*, *Hippocrate* et les anciens commençoient assez communément par l'automne l'histoire des constitutions épidémiques.

(Dans l'année médicinale l'automne commence vers le 12 août, l'hiver le 12 novembre, le printemps le 12 février, l'été le 12 mai. (Voyez *Piquer*, obras, tom. 2, pag. 8, prognostics), au lieu que dans l'année astronomique l'automne commence le 22 septembre, et ainsi des autres saisons.

Ainsi, la circonstance de répondre à un état froid et sec de l'atmosphère, n'est donc pas une circonstance absolue et essentielle à la constitution inflammatoire, cependant elle est assez générale pour mériter de trouver place dans l'histoire de cette constitution.

Cette fièvre inflammatoire attaque principalement les gens qui sont à la fleur de l'âge, et qui jouissent d'une constitution vigoureuse. *Galien* disoit trop généralement, que ces fièvres ne pouvoient s'établir, du moins se soutenir long-temps dans toute leur pureté, dans des corps foibles et mal disposés : « In gracili et » frigido corpore nullatenus consistere potest. (meth. med. pag. 217) ; et *Sarconne* remarque dans le même sens, que ces fièvres sont assez généralement produites par l'ensemble

des causes qui vont avec le plus d'avantage à fortifier le corps et à ajouter à sa vigueur.

Elle attaque donc principalement les jeunes gens qui mangent beaucoup d'alimens fort nourrissans, et qui digèrent bien, qui prennent des liqueurs, qui boivent habituellement des vins forts, qui ne prennent que peu d'exercice, et qui en général ne proportionnent point, comme le recommandoit si sagement *Hippocrate*, la quantité de mouvement à la quantité de nourriture. (*De flatibus*) « Neque laborem aliquem ciborum saltem multitudini parem adjungit, n°. 9.

(Elle attaque plus généralement les hommes que les femmes. (*Lancisi*, op. omn. p. 112) (1). Il cite *Hippocrate*, qui remarqua aussi que dans un temps très-froid, les femmes furent moins affectées que les hommes (épid. 6, sect. 7, p. 730, *Vallesius*); ce qu'*Hippocrate* paroît attribuer à ce que les femmes ne s'exposent pas tant à l'air; cependant il dit ailleurs, avec plus de vérité, que c'est l'habitude du flux menstruel qui rend pour elles les maladies inflammatoires moins fréquentes et moins dangereuses; *Vallesius*, pag. 714.

(1) La véritable raison, c'est que le système artériel est moins en action dans la femme que dans l'homme, etc.

« Hujusce

« Hujusce rei causam apertè exponens *Hip-*
» *pocrates* dicit id accidisse ob evacuationem
» menstruam quæ fœminis est familiaris.)

Cette nourriture abondante et succulente est sur-tout une cause puissante de fièvre inflammatoire chez ceux qui renoncent tout d'un coup à un genre de vie très-exercé, et qui suspendent complètement des mouvemens ou des travaux qui, par une longue habitude, sont devenus pour eux d'un besoin plus pressant : une autre circonstance majeure, et qui dispose éminemment aux fièvres inflammatoires, c'est la suppression de quelques évacuations habituelles, et spécialement la suppression des évacuations de sang, comme la suppression des règles chez les femmes, et chez les hommes la suppression des hémorragies du nez. (*Stoll*, t. 1, p. 32.)

La fièvre inflammatoire est assez souvent précédée, et même quelques jours à l'avance, de pesanteurs, de lassitudes spontanées, d'oppressions, de douleurs vagues (*Seroëder*, de signis prodromis) ; et souvent des saignées faites alors, suffisent pour dissiper les accidens et pour prévenir la fièvre que ces accidens annoncent. Ceci est relatif à ce que nous avons dit de l'éphémère prolongée, qui s'avance aussi vers la fièvre inflammatoire, et dont le

progrès est sûrement coupé et arrêté par des saignées répétées, suivant le besoin (1).

Galien assuroit que toutes les fièvres éphémères prolongées qui n'avoient point été traitées par des saignées suffisantes, avoient dégénéré en fièvres inflammatoires, et que ces saignées avoient sûrement prévenu cette dégénération. Nous pouvons observer à cette occasion que la saignée est bien mieux placée dans l'instant

(1) C'est cependant un caractère très-important pour le diagnostic des affections inflammatoires, par opposition aux autres affections, et très-éminemment aux affections gastriques, que celui d'attaquer tout d'un coup dans l'état de la plus brillante santé. *Hippocrate* recommandoit les saignées copieuses dans les apoplexies qui paroissent brusquement, et qui n'avoient été précédées d'aucune indisposition, parce qu'il regardoit ces apoplexies comme éminemment phlogistiques. (*Martian*, à cette occasion, blâme la pratique des médecins qui saignent dans toutes les maladies, et qui, dans les cas de l'espèce de celui-ci, ne font point des saignées aussi abondantes qu'il seroit nécessaire pour qu'elles puissent réussir. « Quum autem aliquis repente voce privatur venæ « sunt interceptiores faciunt si bene valenti hoc accidat, sine « occasione aut alia valida causa venam secare oportet.) Et dans les apoplexies qui sont précédées de quelque indisposition, il recommande bien encore la saignée, et sur-tout, s'il est possible, dans le moment de l'orgasme et de la fluxion : (« dum adhuc « recentes sunt qui affligunt spiritus et conflictant »); mais en moindre quantité, et seulement pour préparer à l'action des purgatifs, qui doivent être donnés bientôt après. (Id. ibid. de vict. rat. in acut. *Martian*, pag. 269, vers. 41 et 47.) « Cum « vero dolores præcedunt oportet fomentis prius adhibitis statim « in principiis venam secare . . . et remediis siccioribus . . . molli- « cimentum serum purgantium propinare (*Vallesius*, pag. 335, de vict. rat. in acut. lib. 4.)

de l'imminence d'une maladie, que lorsque cette maladie est absolument achevée, et qu'elle peut beaucoup plus pour la prévenir que pour la guérir. C'est un dogme sur lequel *Hippocrate* revient souvent : « Quæcumque » morbis præsentibus recté peraguntur, ea » melius esse incipientibus aut imminentibus » morbis præmittemus ».

Cette fièvre débute par un froid vif, superficiel et léger, et quelquefois même absolument nul ; et la chaleur qui se développe tout d'un coup est extrêmement vive. Mais un caractère essentiel et qui la distingue de la chaleur de la fièvre éphémère, soit simple, soit prolongée, c'est qu'elle n'est pas douce comme dans l'état de santé, et qu'elle affecte le tact d'une impression d'âcreté bien marquée, mais beaucoup moindre que dans les autres espèces : or, cette impression d'âcreté ne peut absolument être apperçue, distinguée et évaluée que par un tact exercé. Il faut nécessairement reconnoître ici l'insuffisance de tous les instrumens que la physique a fournis à la médecine ; en effet, tous ces instrumens, soit ceux qui ont pour objet de mesurer la chaleur, qui participe toujours de la chaleur douce de l'éphémere, et qui ne porte point cette impression d'âcreté au moins aussi marquée que les autres espèces de fièvres putrides, soit les

différens pulsiloges, sont trop grossiers pour s'appliquer aux nuances délicates qui se présentent toujours dans la pratique de l'art ; et rien ne peut suppléer à la finesse des sens, qu'il faut s'appliquer à perfectionner par un exercice continuel.

Le pouls est plein, vite, fréquent (1) ; mais il est sensiblement inégal : au lieu que dans la fièvre éphémère ses mouvemens étoient parfaitement égaux.

L'urine est vivement colorée et ne dépose point les premiers jours ; elle est aussi plus chargée, et d'une odeur beaucoup plus forte, que dans l'état de santé.

Tous les accidens de cette fièvre sont plus violens et plus difficiles à supporter que ceux d'une éphémère prolongée : ainsi, la douleur de tête est plus vive ; le dégoût pour les alimens plus considérables, et sur-tout pour la viande (ce qui indique, comme nous le disions, l'action d'un principe d'ordre et d'intelligence, qui applique le sentiment du dégoût sur les substances les plus contraires à l'état où se trouve le corps) ; le sommeil plus agité, les inquiétudes et les anxiétés plus cruelles, et assez communément la bouche est amère, au

(1) Quand il y a des douleurs vives il peut être petit et mou.

lieu qu'elle est d'une douceur fade dans l'éphémère prolongée ; la langue humectée dans le cours de la maladie, et assez souvent blanche ; mais cette couleur paroît tenir à sa substance même, de manière que ses papilles sont très-saillantes, et non pas enveloppées et recouvertes d'une croûte blanche, comme il arrive dans l'état de saburre des premières voies.

La fièvre inflammatoire, quand elle est parfaitement simple et dénuée de toute complication, débute le matin, et de très-grand matin, par exemple, depuis 2 ou 3 heures après minuit, jusqu'à 5 ou 6 heures ; et cette circonstance de l'heure de la journée à laquelle se fait l'invasion des fièvres, est une des circonstances les plus importantes, et qui va le plus directement à déterminer bien nettement leur véritable espèce ; et c'est avec raison, que dans ses problêmes sur les fièvres, *Stahl* se plaint de ce que la plupart des modernes ne font aucune attention à cette circonstance (1). Les fièvres sanguines ou inflammatoires débutent donc de très-grand matin ; les fièvres bilieuses débutent aussi le matin,

---

(1) « In febrium quòd opus est accurata diagnosi, quæ frustrà « quæritur apud neotericos, *Stahl*.

mais plus tard : et ces fièvres bilieuses, comme nous le verrons dans la suite, ont beaucoup plus d'analogie avec les fièvres inflammatoires, qu'avec toute autre espèce de fièvre ; les fièvres quotidiennes et les quartes débutent au contraire vers le soir, et ces fièvres ont aussi beaucoup de rapport entr'elles : par exemple, M. *Werloff* a observé que les fièvres quartes et les quotidiennes éprouvent leurs rechûtes dans le même temps, c'est-à-dire, dans la troisième semaine, à compter de celle de leur solution.

Le mouvement de la fièvre inflammatoire est uniforme, et cette fièvre est véritablement continente ou synoque, comme disoient les anciens, c'est-à-dire, que cette fièvre se soutient au même degré de vigueur, et qu'elle n'éprouve aucune alternative réglée d'exacerbation et de rémission. Il ne faut pas entendre cette uniformité, dont nous parlons ici, d'une manière rigoureuse et absolue ; car l'absolu ne se trouve que dans nos idées, et n'a pas d'existence réelle dans la nature (voir *Gallen*, *de temperamentis* ou *de elementes*, une note, etc.). Et en effet, indépendamment de la difficulté qu'éprouve la nature humaine, à porter dans le même acte la même quantité de force et de mouvement, pendant un intervalle de temps même assez court, il y a, par rapport aux actes vitaux, une infinité de causes qui agissent

sans interruption pour y introduire des changemens : cependant ces fièvres sont véritablement continentes ; et si MM. *Cullen* et *Brendel* en ont nié l'existence, c'est qu'ils ont pris cette expression dans un sens trop borné ; ces fièvres, dis-je, sont véritablement continentes, en ce que les variations qu'elles éprouvent, dans leurs mouvemens, sont indépendantes de la nature même de la fièvre, et qu'elles naissent de circonstances qui lui sont parfaitement étrangères, comme de la révolution du jour et de la nuit (1), des émotions de l'ame, des alimens ou de médicamens, et aussi, en ce que ces variations ne se suivent pas d'une manière réglée, comme dans les continues proprement dites. (Voy. meth. med. p. 217.)

---

(1) M. *Brown* a remarqué que la chaleur est sensiblement plus vive vers le soir, qu'elle diminue pendant toute la nuit, et qu'elle se trouve le matin à son état naturel : ce qui est conforme aux idées que nous avons exposées ailleurs sur le sommeil ; que le sommeil diminue les forces toniques, et c'est en grande partie à l'exercice des forces toniques que tient la production de la chaleur.



CHAPITRE IV.

Hypothèses sur les inflammations locales, leur analogie avec la fièvre inflammatoire générale.

LA matière dont le corps animal est formé, porte un ensemble de qualités particulières, qu'elle ne peut recevoir que de l'action immédiate non interrompue du principe qui l'anime et la vivifie. Or, ces qualités sont essentiellement les mêmes, soit que cette matière animale soit fixée et arrêtée, comme elle l'est dans la composition des organes, soit qu'elle soit fondue et coulante, comme elle l'est, dans la composition des humeurs : car les humeurs sont des organes en état de fusion, comme les organes sont des humeurs dans un état fixe et concret (1) ; et nous appercevons

(1) Le sang, a dit heureusement M. *de Bordeu*, est une chair fluide ; c'est aussi ce qu'avoit dit *Galien*.

« Quippe carnem ex sanguine [illegible] negabit. Et si enim » [illegible] » [illegible] concreta [illegible] » [illegible] *Gal. de nat. facult. lib.* 1, *cap.* 10.

d'une manière évidente, combien est peu fondée l'opinion générale qui déduit les qualités des humeurs de l'action des organes, ou du mouvement dont les organes sont agités; car les qualités vraiment essentielles des humeurs se retrouvent déjà dans la substance même des organes; en sorte qu'expliquer la crase ou les qualités des humeurs par le jeu des organes, c'est se mettre dans la nécessité d'admettre une progression d'organes à l'infini; car les organes auroient été formés par des organes d'un autre ordre, etc.; en sorte qu'il faut absolument reconnoître que les qualités constitutives et intérieures de la matière animale, soit dans les organes, soit dans les humeurs, sont décidées par une force inorganique: et en effet, l'organisation emporte nécessairement un nombre, un ensemble, une collection de parties; or, les parties, avant de se disposer, de s'ordonner, de s'organiser, doivent être; les qualités qui les constituent ce qu'elles sont, sont donc d'un ordre antérieur à celui de l'organisation, et dès lors ces qualités ne peuvent en dépendre. Vous voyez de là, combien l'anatomie, qui ne peut s'exercer que sur les phénomènes d'organisation, est insuffisante par rapport à la nature des maladies qui supposent une altération établie dans

la matière du corps, soit dans la matière des organes, soit dans la matière des humeurs.

Les qualités qui constituent la matière animale et qui la forment ce qu'elle est, sont, comme nous l'avons dit, des qualités particulières et spécifiques; et en vain, pour les connoître, rassemblerions-nous tous les moyens que nous fournissent et la physique et la chimie; car ces moyens ne peuvent agir sur la matière animale, que lorsqu'elle est déjà complètement dépouillée des caractères qui nous intéressent véritablement. C'est une chose vraiement bien digne de remarque, que les variétés nombreuses que présentent dans leurs résultats les expériences de cette espèce, faites et suivies avec le plus de soin: M. *de Haën*, un de ceux qui a le plus multiplié ces expériences, a fini par conclure qu'il n'y avoit rien à en attendre, parce qu'elles donnent des produits différens, selon qu'elles sont faites sur du sang tiré de différens sujets, ou tiré dans des circonstances différentes.

Si nous ne pouvons nous flatter de parvenir jamais à connoître complètement les qualités de la substance animale, soit qu'elle forme les parties solides, soit qu'elle se meuve librement dans les vaisseaux, nous ne pouvons attendre que les moyens physiques ou chimi-

ques nous éclairent sur les altérations dont cette matière est susceptible ; nous ne pouvons donc pas attendre des moyens physiques ou chimiques la connoissance de l'altération à laquelle se trouve attachée la fièvre inflammatoire ; cependant ces moyens d'expérience ne sont pas tout à fait à négliger, et nous pouvons en déduire des analogies vraiment précieuses.

Le sang tiré dans les fièvres inflammatoires conserve plus long-temps sa fluidité que dans l'état naturel ; et cela dépend sans doute de la plus grande quantité de feu dont il est chargé ; car il est très-vraisemblable que la fluidité du sang tient en grande partie à la quantité de feu qui le pénètre (1) ; et ceci

---

(1) « Ex his omnibus facilè conjicitur phlogisti defectum in « sanguine ejus coagulationem causam esse, quæ conjectura sstem « sequenti experimento confirmari videtur, si in aërem phlogisti- « catum dimittatur sanguis qui non prius atmosphæræ expositus « fuerit, per tam longum tempus plus quam viginti [illegible], flui- « dus remanebit, dum aëri communi constitutus in minutâ « primâ aut secundâ solidus est ». [illegible], exp. physiol. de sang. ad finem.

Et ce qui confirme que la fluidité du sang tient au moins en grande quantité au feu qui le pénètre, c'est que si on expose du sang récemment tiré, à de l'air chargé de phlogistique, et qui dès-lors n'est pas propre à dépouiller le sang de ses molécules de feu, ce sang reste plus long-temps fluide que s'il étoit exposé à l'air pur, dans lequel le passage de ses molécules est beaucoup facile : M. [illegible], qui a fait ces expériences, [illegible] que cette

peut être même prouvé par la comparaison de l'état des humeurs dans les animaux à sang froid, avec leur état dans un animal à sang chaud : car, dans un animal à sang froid, c'est-à-dire, dans un animal dont la température ordinaire n'est que foiblement au-dessus de la température du milieu environnant, les humeurs sont plus épaisses, plus visqueuses que dans un animal décidément à sang chaud.

---

différence, dans le temps de la coagulation du sang, selon qu'il étoit exposé à de l'air phlogistiqué ou à de l'air commun, étoit de 1/20; en sorte que le sang exposé à l'air, perd sa fluidité dans une minute; et qu'il lui en faut au moins 20 pour la perdre à l'air phlogistiqué.

La considération de cet état plus fluide du sang, à raison de la plus grande quantité de feu qui le pénètre, peut concilier les opinions de ceux qui croyent que le sang est plus épais dans les fièvres inflammatoires, et de ceux qui, comme *Macbride*, *Fordice*, *Gaber*, *Moscati*, croyent, avec M. *Hewson*, qu'il est plus fluide : il est certain qu'il est plus fluide dans l'acte même de la fièvre inflammatoire ; mais il est tout aussi certain que sans cette plus grande quantité relative de feu dont il est chargé, et dont il est chargé par l'acte de la fièvre inflammatoire, il seroit plus épais qu'il ne doit l'être : l'épaississement est comme la cause ; la plus grande chaleur est comme le moyen de guérison.

(Variante.) C'est cette plus grande fluidité du sang, à raison de la plus grande quantité de feu qui le pénètre, qui a fait penser à M. *Hewson* que la croûte dont le sang se couvre dans les affections inflammatoires, annonçoit plutôt un état de dissolution du sang, que un état d'épaississement et de coagulation. *Macbride*, *Fordice*, *Gaber*, *Moscati*, *Gattenhoff* ont adopté cette opinion de *Hewson*.

Le sang inflammatoire se couvre très-généralement d'une croûte plus ou moins ferme, plus ou moins épaisse, d'un blanc jaunâtre, qui ressemble assez à du suif figé : c'est ce qu'on appèle la couenne ou la croûte pleurétique ; ce caractère n'est cependant pas général ; cette croûte ne se forme pas nécessairement, et il y a beaucoup de circonstances absolument étrangères à la maladie qui peuvent en empêcher la formation : telle est, par exemple, la forme du bassin dans lequel le sang est reçu ; car cette croûte se forme plutôt dans un bassin étroit et fort profond (1) : telle est l'ouverture de la veine, selon qu'elle est grande ou petite ; telle est la manière dont le sang coule ; cependant il faut remarquer à cette occasion, que *Sydenham* a dit beaucoup trop généralement, que la croûte phlogistique ne paroît jamais dans un sang qui coule goutte à goutte : M. *de Haën* a observé quelquefois, que la croûte formée, dans cette circonstance, étoit beaucoup plus ferme et plus épaisse que celle qui s'étoit formée dans du sang qui avoit coulé rapidement et à plein jet.

Mais, lors même que toutes ces circons-

(1) *De Haën*, tom. 1, p. 323.

tances sont absolument semblables, le sang, tiré dans différens temps d'une maladie inflammatoire, peut ou présenter cette croûte phlogistique, la présenter avec toutes sortes de variétés, ou en être absolument privé, sans que ces variétés nombreuses dans une maladie toujours la même, indiquent rien de positif pour l'événement heureux ou malheureux de cette maladie; en sorte que les observations de pratique n'ont point confirmé le prognostic fâcheux de *Baglivi*, sur les maladies inflammatoires de poitrine, dans lesquelles le sang ne présente point de croûte inflammatoire (1); et que c'est une pratiqu[e]

---

(1) Mais la partie rouge qui se concret, ou ce qu'on appelle le gâteau, *Placenta*, est communément plus ferme et plus [illegible] (*Plenciz*, Professeur de Prague, act. et obs. med. pag. [illegible]) lorsque la couenne ne se forme pas; en sorte que cette grande [illegible] du coagulum du sang est un signe qui est de même valeur [illegible] couenne, et qui indique également l'état inflammatoire. « San- » guinem verò inflammatoriam nulla crusta etiam obductum, facili » negotio ex tenacitate [illegible] » [illegible] experimentis [illegible] phlo- » gisticæ [illegible], ut [illegible] crustam, in aliis » [illegible] sanguis, [illegible] » mollem, [illegible]. Et il [illegible] tonne que M. de *Haën*, qui a fait [illegible] d'expériences sur le sang, n'ait eu aucun égard à un fait aussi important. « [illegible] » [illegible] *Haënium* miratur [illegible], qui hanc [illegible] » [illegible], et ad [illegible] » jam [illegible] in placentâ non attendebat, pag. [illegible].

très-funeste que celle de quelques médecins dont parle *Morgagni*, qui, dans le traitement des inflammations de poitrine, se fondent exclusivement sur l'absence de cette croûte pour interdire rigoureusement la saignée, sous prétexte qu'une saignée décideroit nécessairement la mort. Consultez *Schroëder*, de exhib. venæsect. in febribus instituendæ præcipuas cautiones, t. 1, p. 143.

La couenne qui se forme donc assez communément sur le sang dans les affections inflammatoires, n'est point due nécessairement aux exhalations qui s'élèvent du sang; car la rétention de ces vapeurs, ou leur libre dissipation, n'apporte point de différence, et cette croûte se forme également, soit que le sang soit exposé à l'air, soit qu'il soit enfermé dans des vaisseaux; cette croûte se dissout complètement dans l'eau pure, dans l'eau chargée de nitre, dans du vinaigre distillé; et elle prend plus de consistance par l'impression des acides minéraux très-concentrés, et des liqueurs spiritueuses (ce qui ne réussit pas toujours de la même manière. (M. *Gaber* a vu que la croûte phlogistique ne se dissolvoit pas toujours dans l'eau pure, ni dans une solution de nitre, ce qui va contre une expérience de *de Haën*, (tom. 1, rat. med.)

Mais ce qu'il importe principalement d'ob-

server, c'est que cette croûte phlogistique, ou la matière qui la compose, présente des traits d'analogie bien marqués avec la matière que l'on trouve assez souvent dans le voisinage des parties qui ont été le sujet d'une inflammation (1); en sorte que, selon les observations de *Hurnius*, de *de Haen*, de *Cotunni*, de *Sarconne* et de beaucoup d'autres, la matière qui transude après la mort de tous les points des organes qui ont souffert une véritable inflammation, ressemble absolument à la matière qui couvre le sang dans les fièvres inflammatoires générales. Ce fait est très important, et produit avec évidence la parfaite identité de nature entre la fièvre inflammatoire générale, et les différentes fièvres inflammatoires particulières, dont l'action s'exerce plus spécifiquement sur un organe déterminé.

Et cette identité de nature entre ces maladies, démontrée par leur marche commune, par leur moyen de solution, et sur-tout par la similitude du traitement qui leur convient, comme le dit très-bien l'illustre M. *Selle*, prouve bien manifestement combien sont éloi-

(1) De même que la membrane ligamenteuse qui fait [illegible] en un [illegible] du gosier dans les angines inflammatoires. Les chairs sont un sang solide, comme le sang, selon l'heureuse expression de *Bordeu*, est une chair fluide.

gnées

gnées de la vérité les idées qu'on propose communément sur la nature des inflammations locales, et combien, pour expliquer, ou plutôt pour saisir et appercevoir dans leur vrai jour les phénomènes de l'économie animale, il faut se prémunir sévèrement contre les premières apparences, et avec quelle exactitude il faut rechercher l'ensemble des rapports que présentent ces phénomènes.

On a donc cru que l'inflammation, et je ne parle absolument que de l'inflammation analogue à la fièvre continente dont il est question ici, qu'il me sera permis d'appeler ici inflammation phlegmoneuse, pour éviter tout équivoque; on a cru que cette inflammation dépendoit de l'arrêt ou de la stase complète du sang, engagé dans des vaisseaux d'un calibre trop étroit pour lui livrer un libre passage: et cet arrêt est ce que *Boerhaave* appèle *error loci*. Cette théorie, établie depuis long temps (1)

---

(1) Les anciens jusqu'au temps d'*Erasistrate*, par inflammation phlogistique, entendoient généralement une affection locale avec chaleur, irritation et putréfaction. Ils définissoient l'inflammation phlegmoneuse dont il est ici question, inflammation avec tumeur et douleur. *Piquer*, pag. 197, tom. 2. « Rursum quam illi (les « médecins postérieurs) propriè appellant phlegmonem. *Hipp.* compositâ licitine, duram et (voyez prognost. page 85) Dolo« rificum tumorem vocat. Gal. com. prog. sent. 29

Cette nomenclature subsista jusqu'au tems d'*Erasistrate*, qui

par *Erasistrate*, et ramenée dans ce siècle par le célèbre *Boerhaave*, Professeur de Leyde, a regné pendant un certain temps dans presque toutes les écoles (1). Je remarque ici que cette

---

d'après ses fausses idées sur la composition du corps vivant, regarda l'inflammation comme une affection toujours la même, qu'il attribuoit au sang. Et alors, phlegmon et inflammation étoient synonimes, et le sont encore aujourd'hui, selon le langage de la plupart des médecins, qui se glorifient de n'avoir point de théorie et qui, dans le fait, ont la théorie la plus pernicieuse.

M. *Haller* a remarqué contre cette théorie, que l'obstruction ou l'arrêt du sang ne faisoit autre chose que déterminer le cours du sang dans les vaisseaux voisins, qui sont libres (*Piquer* p. 200.)

(1) Cette théorie de *Boerhaave* suppose que dans les vaisseaux capillaires, le sang se meut avec une nécessité de direction absolument contraire aux faits.

Nous avons vu ailleurs que dans les gros vaisseaux et dans les vaisseaux capillaires, le sang avoit un degré de mouvement absolument égal, et comme l'ensemble des vaisseaux capillaires, offre un espace, un *alvéole* bien plus considérable que l'alvéole des gros vaisseaux, nous avons conclu de cette égalité de vitesse du sang (bien constatée par les expériences de *Leuwenoek*, de *Malpighi*, *Haller*, *Spallanzani*) que dans les vaisseaux capillaires, le sang devoit avoir un mouvement à directions infiniment variées, et non un mouvement à direction toujours la même, comme dans les gros vaisseaux, ainsi que le prétendoit Boerhaave, et qu'on l'établissoit alors, d'après la découverte de *Harvey*, mal interprétée et mal entendue.

Les observations de M. de *Haller* ont parfaitement démontré, ces variétés de direction dans le mouvement du sang des capillaires. M. *Haller* a donc vu, qu'en piquant un petit vaisseau ou seulement en l'irritant, la piquure, ou l'ouverture de ce vaisseau, décide un appareil de mouvement bien sensible, qui embrasse, et à une assez grande distance, tous les vaisseaux voisins, soit artériels, soit veineux, et qui est dirigé vers la piquure, en sorte que

théorie d'Erasistrat ayant été solidement attaquée, ou plutôt complètement détruite par

---

tout le sang contenu dans ces vaisseaux, change son cours et se porte rapidement vers l'endroit du vaisseau qui est piqué, soit seulement irrité. De sorte que M. Haller a vu bien évidemment dans ses expériences, comment les parties douloureuses attirent, deviennent des centres de fluxion, et combien les anciens avoient raison de dire « Pars dolens trahit. »

M. Haller a observé aussi, que dans les petits vaisseaux les différens obstacles opposés au cours du sang (pourvu que l'animal ne soit pas très-affoibli) n'arrêtent pas son mouvement, mais en changent seulement la direction; en sorte que le sang évite sûrement les obstacles multipliés qu'on lui oppose, et poursuit son mouvement dans les vaisseaux collatéraux qui sont libres: et il n'est pas douteux que les anastomoses si fréquentes des vaisseaux, n'aient pour principale utilité, d'entretenir son mouvement, en lui donnant la facilité d'éviter les vaisseaux qui se refusent à son passage, et de se porter vers ceux qui sont ouverts et parfaitement libres.

M. de Haller a bien vu que ces observations ne pouvoient se concilier avec la doctrine de son maître sur l'inflammation; et c'est un de ceux qui a le plus contribué à la détruire. « De errore « loci utique non liquet, quare inflammationis causa omninò alia « ab obstructione est, sive nunc à stimulo aliquo fiat, et motu, et « potissimùm in oculo irritato phaenomena sua edere videntur, sive « omninò hujus mali natura nobilem penitùs latuerit. (Elem. physio. lib. 2, sect. n° 31.)

Boerhaave dans un âge plus avancé, écrivant à M. de Gorter qui avoit été son disciple, lui disoit qu'il falloit observer avec soin les faits de la nature, comparer ces faits entr'eux, et tâcher de parvenir par cette comparaison, à la découverte de faits plus cachés et qui ne peuvent immédiatement tomber sous les sens. C'est le seul moyen, ajoutoit-il, de rétablir la médecine, et de la rappeler à cet état de force et de vigueur que lui avoient donné les anciens. « Ea « que solis naturae agentis observationibus fuerat exculta et impe- « rimentorum praecipuè cum experimentis comparationem admitte

Galien, c'est par un abus d'érudition bien singulier que l'illustre *Van-Swieten*, Commentateur de *Boerhaave*, a prétendu appuyer sa doctrine de l'autorité de *Galien*, en détournant un peu le vrai sens des expressions de *Galien*. « Paulum aliter deflexis pergameni » senis verbis, dit *Haller* ». La vénération que *Van-Swieten* témoigne par-tout pour son illustre maître, est sans doute une chose respectable, et qui fait à son cœur un honneur infini. Mais pour écrire des ouvrages durables, il faut se dépouiller de ses affections, et renoncer à ces petites considérations; il faut avoir le courage de s'oublier complètement, n'avoir pour objet que la vérité, et n'attendre pour juge que la postérité.

Il étoit facile de voir que cet arrêt du sang dans les petits vaisseaux ne répondoit point aux phénomènes de l'inflammation; car dans l'inflammation la tumeur et la couleur sont uniformes et circonscrites, au lieu qu'elles

---

» ut ex perspectis secta magis detegat : maxcula hac me veterum» que sapientiæ respondentem medicinam quam festinatis ingenii » præcox libertas miscere didicit. » Il est certain, dit M. *Piquer*, que si *Boerhaave* ne s'étoit point départi de cette maxime, ses opinions n'auroient point été attaquées par ses disciples comme elles l'ont été, et son nom étoit bien plus glorieux à la postérité. (*Piquer abrég.*, tom. 1, page 112.)

devroient être partagés en ramifications ou en filets distincts et détachés, si en effet l'inflammation ne présentoit autre chose que des vaisseaux embarrassés et gorgés. On a donc abandonné cette théorie d'*Erasistrate* et de *Boerhaave*, et on a cru que l'inflammation reconnoissoit pour cause l'épanchement du sang dans le tissu cellulaire ou le tissu parenchymateux, comme disoient les anciens: cette idée répond mieux à l'uniformité que présentent et la couleur et la tumeur inflammatoires; cependant il s'en faut bien que cette idée s'accommode à tous les phénomènes que présente l'inflammation: car, non-seulement il n'y a pas d'inflammation dans les échymoses ou les meurtrissures, dans lesquelles cependant le sang est bien évidemment épanché dans le tissu cellulaire, non-seulement il n'y a pas d'inflammation dans le fœtus qui sort du sein de sa mère, quoique les chairs soient alors épanouies et raréfiées, au point que le sang les pénètre en totalité, comme nous l'avons vu dans la physiologie; mais sur-tout c'est qu'en attribuant ainsi l'inflammation locale, soit à la stase du sang dans les vaisseaux, soit à son épanchement dans le tissu cellulaire, on perd de vue les rapports que soutient cette inflammation avec l'inflammation générale dont nous parlons, et dans laquelle le sang, qui est le sujet sur

lequel s'exerce l'affection inflammatoire, roule bien évidemment dans les vaisseaux comme à l'ordinaire.

Il est bien vrai que, dans l'inflammation, le sang est engagé dans les vaisseaux et le tissu cellulaire; mais ce sont là des circonstances secondaires, subordonnées, et qui ne tiennent point du tout à la cause réelle de l'inflammation. M. *With* dit que l'inflammation dépend d'un âcre irritant, et établi dans la substance qui en est le foyer ou le sujet: cet âcre est ce que *Vanhelmont* appeloit épine inflammatoire. Il vaut mieux considérer l'inflammation d'une manière abstraite, et la rapporter à la nature vivante, ou au principe de la vie, qui, présent à toutes les parties du corps, peut la réaliser également dans telle partie ou dans telle autre; en sorte que, dans la fièvre inflammatoire générale, l'affection maladive dont le principe de vie est atteint, s'exprime dans la masse des humeurs; et dans une inflammation locale, cette affection maladive s'exprime sur les sucs nourriciers de la partie qui est le sujet de cette inflammation; et les marques sensibles de cette expression peuvent subsister même après la mort, puisque la croute inflammatoire dont le sang se couvre, quand il est tiré des vaisseaux, et qu'il est soustrait à l'influence de la vie, est absolument sem-

blable à la matière qui, après la mort, se trouve souvent dans le voisinage des parties qui ont été frappées d'inflammation (1).

Je remarque que la théorie de *Boerhaave* qui admettoit un certain nombre de vaisseaux de différens ordres, à chacun desquels repondoit une humeur d'une consistance déterminée, devoit jeter le praticien dans l'incertitude la plus embarrassante : car, soit qu'il appliquât des topiques astringens ou relâchans, il avoit également à craindre d'augmenter ou de diminuer outre-mesure, le calibre des vaisseaux qui précédoient ou qui suivoient immédiatement ceux qui étoient affectés ; ce qui ne lui laissoit d'autre alternative que de ne rien faire du tout, ou de substituer à une inflammation existante une inflammation d'un autre ordre.

Galien faisoit à-peu-près la même objection contre l'hypothèse de *Thessalus* et d'*Erasistrate* ; le corps animal, dit-il, n'est pas composé uniquement de petits canaux, et quand cela seroit vrai, et que toutes les maladies n'eussent effectivement d'autre cause qu'un changement dans l'ordre habituel de ces canaux, quelle raison pourroit-on donner de l'action

(1) *Système d'Erasistrate et de Thessalus dans Galien, meth. med. pag. 93, tom. et suiv.*

des synapismes? (moyens que les médecins de cette école employoient très-fréquemment pour le rétablissement de la santé.) « Nam » nec ex corpusculis et meatibus corpora » nostra constant, nec si hoc verum esset, » posset tamen aliquis docere qua ratione syna» pismi meatuum illorum statum, immutaret. (method. med. lib. 4, cap. 4.)

Nous avons eu occasion de remarquer ailleurs combien les recherches anatomiques sont insuffisantes pour nous éclairer sur la véritable nature des maladies; cependant nous pouvons faire mention d'un caractère qui est du ressort de l'anatomie, et qui distingue d'une manière évidente les inflammations locales dont nous parlons ici, et qui répondent donc à la fièvre inflammatoire générale; c'est que le sang engorge plus sensiblement les artères que les veines; au lieu que, selon l'observation de *Ludwig*, dans les inflammations putrides ou bilieuses, les veines sont plus sensiblement affectées que les artères.



CHAPITRE V.

Rapports entre l'affection phlogistique et l'affection bilieuse, etc.

NOUS avons vu que dans la fièvre inflammatoire générale qui s'exerce spécialement dans le sang, le sang se couvre d'une croûte dont la matière est analogue à celle qu'on trouve très-souvent dans le voisinage des parties qui ont été le sujet d'une inflammation; en sorte que l'espèce d'altération que le génie ou le mode inflammatoire imprime aux parties vivantes sur lesquelles il se déploye, et qui peut même subsiter encore après la mort, nous a montré une analogie bien établie entre la fièvre inflammatoire générale et les inflammations locales (1); et nous sommes partis de cette ana-

(1) Et à cette occasion *Sydenham*, parfaitement d'accord en cela avec les anciens, regarde très bien chaque affection fébrile locale, comme une extension et une dépendance de la fièvre, qu'il considéroit comme la seule affection maladive. « Ex præcipitatione « scilicet materiæ febrilis in pleuram, seu musculos intercostales, » dit-il, en parlant de la pleurésie. »

logie pour faire voir le peu de fondement des hypothèses les plus reçues sur la cause des inflammations locales ; car, quoiqu'il soit très-vrai que les vaisseaux soient fortement gorgés, et que le sang soit épanché dans le tissu cellulaire, cependant ce ne sont là que des circonstances secondaires très-subordonnées, et qui ne touchent point du tout à la cause réelle de l'inflammation, puisque cette cause peut se trouver toute entière dans le sang contenu dans les vaisseaux, et qui s'y meut comme à l'ordinaire.

Cette matière phlogistique, qu'on ne doit pas regarder comme la cause de l'inflammation, mais plutôt comme le produit de cette cause, offre le sujet sur lequel s'exercent les actes de coction, et c'est celle qui se transforme ultérieurement en pus lorsque la coction est pleinement établie ; en sorte que le pus peut se présenter dans toutes les parties, comme l'inflammation peut s'exercer dans toutes, et que ce qu'on dit assez généralement de la production du pus, qu'on attribue aux débris des vaisseaux, battus et intimement mêlés par le méchanisme de l'inflammation avec le sang contenu dans les vaisseaux, ne mérite aucune considération.

Dans la fièvre inflammatoire générale la coction s'exerce dans la masse totale des humeurs,

et les produits de cette coction s'évacuent communément par les voies urinaires ; alors les urines déposent un sédiment parfaitement purulent. (Consult. *Schroëder*, tom. 2, pag. 469, 470 et seq.)

Dans les fièvres inflammatoires partielles le pus se forme dans le foyer même de l'inflammation, et s'évacue très-généralement par les couloirs les plus voisins ; ainsi, dans la pleurésie inflammatoire qui se termine par coction, le pus se forme dans la partie de la poitrine qui est affectée, et s'évacue le plus souvent par voie d'expectoration : les crachats présentent donc alors une matière parfaitement analogue à celle que déposent les urines, qui emportent en même-temps les produits de la coction purulentes, établie dans la masse entière des humeurs.

Cette génération du pus, dans toutes les parties du corps, est bien évidemment démontrée par les observations de *Bennet* et de *de Haën* (1). En lisant ces Auteurs, le theat.

(1) Les observations de M. de Haën sont intéressantes, mais elles pèchent en ce que cet auteur paroît n'avoir reconnu qu'une espece de matière purulente, savoir, celle qui dépend des maladies inflammatoires, tandis qu'il doit y avoir autant d'especes de pus qu'il y a de maladies différentes. (Rappeller les idées des anciens sur la nature du pus, citer *Sutone* et sur-tout *Stoll*. etc.

tabidor. de *Bennet*, et le tome premier du ratio medendi de *de Haën*, vous verrez qu'il

---

Morgagni epist. 55, n° 14 dans ces affections purulentes, utilité de la chair de Vipère et de Tortue : on met ainsi la moitié d'une Vipère avec parties égales de Tortue dans un bouillon de Veau ; on réduit la chair de Vipère en conserve avec du sucre rosat ; chaque matin à jeun on fait manger cette conserve et boire par dessus le bouillon. On fait faire usage d'une émulsion préparée avec des amandes, un peu de sucre et de coraux.

Il y a des personnes chez lesquelles les plus légères blessures produisent des ulcères de guérison très-difficile. Voy. *Schroëder* tom. 1, pag. 488. *Morgagni* epist. 55, n° 16. Cette citation de *Schroëder* n'est pas tout-à-fait exacte : *Morgagni* ne parle pas précisément des ulcères décidés par des causes légères, il parle de la production du pus sans fièvre, sans douleur, sans chaleur, sans pulsation, sans frisson et sans aucun des signes ordinaires de la production du pus etc., et dit que cela est assez ordinaire chez les vieillards et quand les parties sont mal-constituées. « Nam igitur in senibus, num etiam in membris [illegible] affectis, pus fit sine ullis aut cum paucioribus, levioribusque, quae pus fieri significent notis ? Utrumque interdum ab experientibus chirurgis audivi. »

Hipocrate a connu que le pus pouvoit se former sans fièvre. Il parle d'un état de surabondance de sucs nourriciers qui se transforment en pus, par leur séjour dans le poumon, et qui décident ainsi une expectoration réellement purulente sans fièvre. *Martian* blâme à cette occasion les médecins qui font dépendre de la tête toutes les affections de poitrine, dans lesquelles l'expectoration ne prend le caractère décidément purulent, qu'au bout d'un temps assez long. « Quicumque pus multum spuunt citra febrem. De morb. hom. vers. 133. *Martian*.

Voyez *Morgagni* epist. 55, n° 16, qui cite *Vallesius* et Martian. « *Leonardo* cum intestinum ulceratum esse videretur, medicamenta quae in *dysenteria* solent, adhibui, [illegible] exulcerata sunt in parte sinistra citra febrem. (Epist. lib. 4) *Vallesius*, pag. 426.

est des états, même sans fièvre, qui donnent à la masse des humeurs un caractère bien décidément purulent, et que le pus ainsi formé dans le sang, se porte, par voie de métastase, sur des organes qui l'évacuent, sans en être sensiblement intéressés, ou sur des parties où il s'arrête et où il forme des abcès, qui n'ont point été précédés de signes d'inflammation locale. (Consult. *Schroëder*, tom. 2, p. 496 et seq., et dans toute sa dissertation « De « puris absque prægressa inflammatione ori-» gine, etc.

Nous avons vu déjà comment il falloit dis-

Les moyens curatifs les plus généralement applicables contre les états de Diathèse purulente générale, dépendante de pléthore, sont l'alternative des remèdes excitans et tempérant, d'accord avec les excrétoires artificiels. « quantum in ulceribus artificialibus, « vesicatoriis præcipuè et setaceis, inter [illegible], aut si febris « absit, lactis, et succorum ex antiscorbuticis et balsamicis conna-« tis, temperantibus interpositis, præsidii sit, » *Schroeder*, tom. 2 pag 498.

(De Haën a employé utilement le quinquina et le lait. *Voy. Weiss* pag. 65, 66, 2e. partie), c'est ce qu'il appelle phthisie humorale. Il a employé avec succès le quinquina combiné avec la gomme arabique, une décoction émolliente avec du lait, du nitre et du miel, ensuite la décoction de kina coupée avec du lait; puis le lichen d'Islande et le polygala, des herbes balsamiques bouillies dans du petit lait. pag 66, 67, 2e. p. Les Anglois employent habituellement dans les affections purulentes la méthode antiseptique et rafraîchissante avec le miel, les émolliens, les calmans, les nitreux et le quinquina, et l'eau de chaux avec du lait, le régime végétal. (ibid pag. 68, seconde partie.)

tinguer ces états purulens réellement maladifs d'avec les états purulens vraiement critiques.

La coction purulente est éminemment attachée à la disposition inflammatoire. Ce n'est pas que cette disposition, ou plutôt les produits sensibles de cette disposition, soient les seuls qui soient susceptibles de se transformer en pus ; nous avons déjà remarqué, et nous verrons plus particulièrement dans la suite, que l'élaboration du pus paroît le terme vers lequel tendent tous les mouvemens de coction, sur quelque cause maladive qu'ils soient appliqués. Il paroît cependant que la production du pus tient plus immédiatement à la disposition inflammatoire ; et en effet, la croûte phlogistique présente déjà beaucoup de caractères communs avec le pus proprement dit ; en sorte que cette croûte phlogistique, pour se convertir en pus, paroît n'avoir besoin que d'une élaboration légère, et qui doit être assez facile : peut-être n'est-il question que de charger cette matière phlogistique, d'une plus grande quantité d'air (1), et est-ce là l'objet de la grande

(1) On peut remarquer à cette occasion que les *poumons* et la peau sont les deux organes qui sont le plus *généralement* affectés à la *génération du pus*. (*Il* [illegible] parle de personnes pléthoriques par une surabondance de nourriture, et qui sont sujettes à différentes excrétions sanguines, ou à une expectoration

chaleur qui accompagne l'affection inflammatoire? car la chaleur est le grand moyen dont se sert la nature pour combiner et fixer l'air; et d'après cette vue, il seroit curieux de rechercher si le pus contient réellement plus d'air que la couenne du sang: on sait qu'il est plus pésant, comme les chaux métalliques sont plus pésantes que les métaux; on sait aussi que le pus est inflammable, et que la croûte phlogistique ne l'est pas, il est probable que cette inflammabilité tient à la plus grande quantité d'air dont il est chargé. (*Haller*, elem. de physiol.) (1).

---

vraiment purulente, ou à ce flux d'urine semblable. (De rat. [illegible], sect. 435. Mursinn.) On sait qu'il n'y a point de maladie qui produise du pus en aussi grande quantité que la petite vérole. (*[illegible]*, tom. 2, pag. 501.) Quoique le pus puisse cependant se former par-tout . . . , il y auroit des expériences intéressantes à faire touchant l'influence de l'air sur la génération du pus. Peut-être l'air méphitique, dans des ulcères qui donnent beaucoup de pus, est-il particulièrement utile, non-seulement comme anti-septique, mais encore comme anti-purulent.

Consultez *Fabre*, essais sur différens points de physiologie et de pathologie, etc. chap. 8, pag. 126 et suivantes, pag. 485 et suivantes.

Peut-être le séjour dans les étables convient-il dans la *phthisie* pulmonaire, comme fournissant un air moins chargé d'air pur, et par conséquent moins favorable à la génération du pus, etc.

(1) Le pus a été dernièrement regardé, par *Gaber*, comme le produit de la putréfaction de la lymphe coagulable; il paroît plus exact de le considérer comme le produit de la combustion de cette lymphe.

Aussi cette disposition inflammatoire qui est donc la maladie la plus naturelle, et celle dans laquelle les mouvemens de coction atteignent leur fin plus facilement et plus sûrement, est souvent une ressource que se ménage la nature pour mettre en voie de solution des maladies plus réfractaires, et qui, par elles-mêmes, se refusent davantage à l'acte de la coction. (*Stoll*, tom. 1, pag. 44. *Tissot*, feb. lausan. p. 26.) M. *Vagler* et *Roëderer* à *Gottingue*, en 1760, remarquent que vers la fin de l'épidémie, le génie inflammatoire étoit évidemment prédominant, et que l'épidémie disparoissoit à mesure que le génie inflammatoire se fortifioit. Ce moyen que la nature employa contre l'épidémie en général, et par lequel cette épidémie s'étaignait enfin complètement, étoit souvent dans le cours de chaque maladie en particulier, une crise heureuse que se ménageoit la nature, et qu'il falloit tâcher de renforcer. « Quia » aliquoties criticum et ægro salutare judge-

Sur la génération du pus, voyez aussi *Schroëder* (tome 1, pag. 496 et suiv.); il soupçonne que la génération du pus peut dépendre de l'action d'un miasme particulier, analogue à celui qui produit de petites véroles très-malignes, pag. 501, tom. 1. Il est certain au moins qu'il y a peu d'états où sa production soit aussi abondante que dans certaines espèces de petites véroles, p. 501, t. 1.

» batur

» batur inflammatoria indoles ». En sorte qu'il s'en faut bien que l'affection phlogistique établisse en soi une affection aussi grave et aussi dangereuse qu'on le pense communément ; et que les médecins, dont toute la pratique se borne à un régime anti-phlogistique, sont bien loin de connoître et de pouvoir aider tous les moyens de la nature (1). Il faut avouer que c'est une tâche qui dépare quelquefois les ouvrages de *Sydenham*, et très-souvent ceux du célèbre *de Haen*. (*Stoll*, *Vanden-Bosch*.)

C'est une chose bien importante, dans l'histoire d'une maladie, que de chercher des rapports qui l'unissent avec des maladies d'une autre espèce, de marquer nettement leur ordre de filiation, et de suivre les progrès par lesquels la nature passe, le plus souvent, d'une maladie à une autre ; et il est facile de voir que cet objet si important, a été presqu'entièrement

(1) Les fièvres intermittentes d'automne, ou plutôt l'état d'indisposition qu'elles laissent après elles, est très-généralement dissipé au printemps par quelques accès de fièvre. *Strack*, pag. 71. Cela dépend sans doute de la constitution phlogistique qui règne communément au printemps. « Quicunque autumno « morbi fiunt, eorum discessum necesse est vere fieri. *Hipp. de nat. hom.* n°. 17. *Comaro*, sur la salubrité des fièvres intermittentes du printemps, qui dissipent l'état d'indisposition amené par celui d'automne. *Stoll*, aph. 404. « Vernalis reliquias au- « tumnalium tollit.

négligé, parce qu'on a par-tout substitué l'arbitraire au réel, qu'on a négligé d'étudier les maladies en elles-mêmes, et qu'attachés exclusivement à des considérations superficielles et légères, on a dû nécessairement perdre de vue les caractères qui leur sont communs, et les grands traits par lesquels leurs extrémités se touchent et se confondent (1).

Galien avoit dit, dans le second livre des crises, que l'affection phlogistique ou inflammatoire, tenoit presque nécessairement à l'affection bilieuse dont nous parlerons dans la suite; et d'après ce passage, *Avicenne* reprochoit à *Galien* d'avoir nié formellement l'existence des fièvres purement inflammatoires. Ce reproche d'*Avicenne* étoit injuste, et vous pouvez voir

---

(1) Sur la succession des maladies, voyez *Morgagni*, epist. 8, art. 10; il cite *Baglivi* comme le premier des médecins qui en ait parlé. (specimen trium reliquorum lib. de fibrâ motrice, cap. 1 . . . eph. n. c. *Roderic à Castro*. » Quæ ex quibus *Gianella*, de success. morbor. lib. 1, ch. 1.

Lorry, Œuvres Posthumes. Mais ces auteurs parlent plutôt des changemens locaux des maladies, que des changemens dans la nature de la cause réelle des maladies. . . . . Il y a, comme je l'ai remarqué ailleurs, d'après *Baillou*, quelque chose de remarquable dans les maladies qui subissent ainsi des changemens locaux, prompts et multipliés ; c'est que le plus souvent, elles présentent un état analogue à celui de la contagion, et qui peut également être attaqué efficacement par les sudorifiques, et sur-tout par les différens exutoires.

dans le neuvième livre de sa méthode de guérir, que *Galien* a bien connu les fièvres inflammatoires, et qu'il en a traité fort en détail.

Galien dit que la fièvre inflammatoire dégénère en fièvre bilieuse (1), parce que la corruption du sang lui imprime nécessairement un caractère bilieux ; cette explication de *Galien* n'est pas fondée, cependant les vues de cet Auteur, celles mêmes où il paroît avoir été conduit par sa théorie, sont précieuses ; et en les examinant avec soin, on apperçoit qu'elles ne sont, en effet, que le résultat ou le produit des faits de pratique.

Il est donc très-vrai, comme le dit *Galien*, quoiqu'il en donne une explication vicieuse, que la dégénération phlogistique et la dégénération bilieuse sont liées entr'elles par des rapports multipliés, et que la nature marche fréquemment de l'une à l'autre ; en sorte que, comme nous avons dit ci-devant, l'affection phlogistique se trouve assez communément sur la route, par laquelle la nature revient à l'état de santé ; de même dans les progrès des ma-

(1) Mémoires de *Thouvenel*, sanguification, page 50 [illegible] M. *Thouvenel*, assez récemment, a aussi regardé la partie colorante de la bile comme le produit d'une espece de décomposition de la partie rouge du sang.

ladies, l'affection bilieuse se trouve placée assez communément au-delà de l'affection phlogistique, et la nature passe assez fréquemment de l'une à l'autre (1). (« In iis vero, quibus » certiora sunt et evidentiora et minus interrupta plethoræ indicia, magnâ ex parte » peculiaris deprehendi solet ad bilis exuperantiam diathesis, etc. (*Schroëder*, tom. 1, pag. 351.)

En lisant l'histoire qu'on nous a donnée des maladies qui règnent dans les camps parmi les chaleurs de l'été, il est facile d'appercevoir que ces fièvres sont très-souvent le produit de deux affections maladives très-différentes, savoir, d'une affection inflammatoire et d'une affection bilieuse; en sorte que la méthode consiste à en varier le traitement, et à le proportionner sans cesse à l'état de dominance relative, dans lequel se trouvent ces deux affections élémentaires, qui s'unissent, et s'unissent à différens degrés dans tout le cours de ces fièvres. Je vous renvoie pour exemple, aux fièvres bilieuses décrites par M. *Pringle*, et à la fièvre jaune décrite par *Makistrick*; vous y verrez que ces fièvres présentoient, dans

---

(1) Succession des constitutions maladives dans le cours total de la vie, bien décrite par M. *Richard*.

le commencement sur-tout, à un degré bien marqué, le génie inflammatoire, et qu'alors il falloit employer une méthode anti-phlogistique, qui auroit été très-contraire dans une fièvre simplement bilieuse. (*Mertens* dit que, dans cette complication, il faut bien prendre garde d'employer la méthode anti-phlogistique d'une manière aussi pleine et aussi absolue que si l'affection phlogistique étoit seule). *Tissot* remarque, avec raison, par rapport à cette complication que subissent ordinairement les fièvres des camps, que la jeunesse, la vigueur du tempérament, l'habitude de boire des liqueurs fortes, sont de puissantes causes d'affections inflammatoires.

Ce rapport de nature entre l'affection phlogistique et l'affection bilieuse, qui se produit donc assez communément dans les fièvres des camps, parce qu'elles attaquent des gens qui, par leur genre de vie habituel, sont éminemment disposés aux affections phlogistiques; ce rapport se présente aussi assez souvent dans le progrès des constitutions épidémiques.

Aussi en lisant avec soin la première constitution épidémique décrite par *Hippocrate*, on voit que cette constitution étoit d'abord purement inflammatoire, et qu'alors elle se jugeoit complétement par des hémorragies qui, dans les jeunes gens, se faisoient par les na-

rines, et qui, dans les femmes, se faisoient le plus communément par les organes de la génération; et tous ceux qui furent attaqués alors, et qui éprouvèrent des flux de sang, se rétablirent, à l'exception de *Philiscus*, d'*Epaménon* et de *Silenus*, qui n'éprouvèrent qu'une hémorragie incomplète, avortée, et qui ne perdirent que quelques gouttes de sang le quatrième et le cinquième jour; mais dans la suite cette constitution changea de nature, elle prit un caractère bilieux: alors les hémorragies ne suffisoient plus, et il falloit le plus souvent, ou des vomissemens de matières bilieuses, ou des flux de ventre semblables pour compléter la crise; tel fut *Héraclide*, qui, vers la fin de cette constitution, fut jugé à la fois, et par un flux de sang par les narines et par une diarrhée bilieuse. Dans cette complication les hémorragies étoient salutaires et critiques par rapport au génie inflammatoire encore subsistant; et les flux de ventre par rapport au génie bilieux qui s'y étoit joint.

Les observations de *Sydenham*, rapprochées et comparées, démontrent, dans les constitutions épidémiques, la même espèce de succession. *Sydenham* décrit une fièvre qui régna dans les années 1669, 70, 71, 72, et qui étoit de même nature que la dyssenterie qui régnoit dans le même temps. (Car, comme

nous l'avons déjà dit, et c'est un dogme extrêmement important, sur lequel nous ne saurions revenir trop souvent, les maladies ne changent point de nature par la circonstance d'être générales, ou d'affecter tel ou tel organe, quoiqu'elles se produisent alors sous des formes bien différentes : ce qui jette sur l'exercice de l'art des difficultés considérables, et induit à des erreurs funestes le praticien, dont la tête n'est pas munie d'une assez grande quantité de faits.) Or, dans cette dyssenterie, qui étoit correlative à la fièvre qui régnoit alors, le génie inflammatoire étoit bien marqué dans le principe ; dans ce temps, elle ne demandoit qu'un traitement anti-phlogistique, c'est-à-dire, l'usage des saignées et des délayans ; et les purgatifs étoient inutiles. (Et à l'occasion du génie inflammatoire que présentoit alors la dyssenterie, *Sydenham* rapporte une observation curieuse, qui prouve que le génie inflammatoire peut subsiter pendant très-long-temps, et passer pour ainsi dire en habitude ; il nous rapporte qu'une femme qui avoit été mal traitée dans le principe, resta sujette à une dyssenterie habituelle et qui subsistoit depuis trois ans ; il la fit saigner, et le sang se couvrit d'une croûte inflammatoire ; d'après cet indice, l'Auteur présuma, avec sagacité, que cette dyssenterie avoit retenu son caractère

inflammatoire, (quoiqu'il n'y eût point de fièvre sensible, et qu'à l'exception du flux dyssentérique, les fonctions s'exécutâssent assez bien). Il répéta donc la saignée de temps en temps, et il opéra une guérison complète... L'état des intestins étoit analogue à celui des poumons dans la péripneumonie inflammatoire, que *Baglivi* appèle *peripneumonia latens*. (*Stoll* remarque que cette inflammation sourde et lente des poumons, est une cause fréquente de phthisie chez les jeunes gens qui ont la peau fort blanche et délicate, les pommettes vivement colorées, le cou long et grêle, les yeux brillans, les omoplates saillantes, la poitrine resserrée, et qui ont beaucoup de vivacité. (Diss. bil. conf. *Stoll*, t. 1, p. 81 et suivantes. *De Haën*, t. 8, p. 100.)

Dans la suite cette dyssenterie prit un caractère bilieux : alors les saignées et les purgatifs étoient nécessaires. Vers la fin de l'automne, le génie bilieux devint prédominant, alors les saignées étoient peu utiles, et les purgatifs répétés étoient indispensables.

La fièvre qui régnoit alors présenta aussi dans son cours ces deux caractères bien distincts. Les saignées étoient donc indiquées dans le principe, parce que le génie inflammatoire y étoit bien marqué; dans la suite le génie bilieux domina, et cette fièvre qui étoit alors

de l'espèce des gastriques bilieuses, comme nous verrons dans la suite, cédoit à des purgatifs fréquemment répétés.

En lisant les observations de *Sydenham*, il m'a paru qu'assez généralement, les constitutions épidémiques débutent par un excès de ton, de force, ou de vie (1). C'est ce que

---

(1) Cet état de force, de ton, d'irritation excessive, me paroît avoir été bien décrit par l'illustre *Sarcone*, sous le nom de pleurétie : M. *Sarcone* donne généralement le nom de pleurétie, non pas aux affections de la plèvre, comme on le fait vulgairement, mais aux affections des parties sensibles de la poitrine, et le nom de péripneumonie aux affections du système vasculaire de la poitrine : nous verrons ailleurs combien cette dénomination est fondée, et combien elle paroît d'accord avec les idées d'*Hippocrate*.

Mais, quoi qu'il en soit, M. *Sarcone* a donc connu, dans les maladies aiguës de poitrine, un état éminemment nerveux, qui se marque principalement par la violence et l'opiniâtreté de la douleur, et qui est analogue à celui que *Sydenham* a connu, et par lequel il prétend que débutent très-généralement les constitutions épidémiques.

Cet état pleurétique, éminemment nerveux, analogue à cet état de maladie par un principe subtil et spiritueux, comme disoit *Sydenham*, M. *Sarcone* le traite par des saignées copieuses faites au bras du côté de l'endroit de la poitrine affecté, et ensuite les saignées locales avec les sangsues et les scarifications, les fomentations émollientes et un peu anodynes, les décoctions de mauve, de fleurs de camomille, et suffisante quantité de feuilles de ciguë; et ensuite un peu d'opium, les boissons émollientes, de mauves, d'orge, et un peu de nitre; l'usage des émulsions avec la graine de laitue et des graines de pavot blanc dans de l'eau de fleurs de sureau; et lorsque cette pratique ne réussit pas promptement, il emploie des doses suffisantes d'opiums

Sydenham exprime en disant que ces constitutions dépendent seulement d'un principe subtil

---

un grain d'opium fondu dans une once d'eau qu'il donne par tiers de trois heures en trois heures.

C'est à cet état de spasme marqué par la violence de la douleur, que se rapporte l'emploi de l'opium, qui ne convient point dans les maladies inflammatoires de poitrine décidées, mais qui convient éminemment, lorsque ces maladies inflammatoires, encore dans leur état d'imminence, doivent leur formation à l'état nerveux ou à l'état de douleur ; cette succession a été bien notée par *Hippocrate* « *Peripneumonia à pleuritide* » ; ce qu'on ne doit pas entendre seulement de l'affection de la plèvre qui porte au poumon, mais de l'état nerveux qui décide une affection décidément humorale.

C'est en ce sens que *Martian* disoit que l'opium prévenoit les fluxions en prévenant la *disgrégation* des humeurs (qu'il regardoit comme cause de toutes les fluxions non simplement *nerveuses*), ou plutôt, en prévenant l'irrégularité des mouvements qu'il regardoit comme la cause de cette disgrégation. « Jam patet ratio, « propter quam opium concoquere dicatur, *Dioscoride*, et quare « medicamenta stupefacientia appellata, destillationis miraculo « quadam sistunt et ex toto interdum curent, cùm enim per « hæc humorum et spirituum motus sistatur, non modò fluxiones « comprimunt, quæ in motu humorum consistunt, sed etiam « prohibent disgregationem, quæ est fluxionis causa. *Martian*, de « locis in homine, vers. 145.

Ces idées, dit l'illustre *Sarcone*, ne sont point les conséquences d'une vaine et inutile théorie ; elles sont dignes de la plus sérieuse attention de tous les vrais médecins, tirées du sein de la nature même, et propres à fournir des vues utiles et de la plus grande importance pour la pratique. (pag. 135, partie première.

La différence que met *Sarcone*, et qui paroît fondée, c'est que la pleurésie est réellement plus nerveuse, et la péripneumonie plus décidément humorale : il définit généralement la pleurésie, affection des parties sensibles de la poitrine ; mais, quel qu'il

et spiritueux (1). Il attaque cet état par des délayans, des émolliens, des calmans, des narcotiques, quand il y a des douleurs vives, et sur-tout par des saignées ; comme nous disions ci-devant, que les saignées portées jusqu'à défaillance étoient si utiles dans l'éphémère prolongée, que nous avons regardée comme formant la nuance par laquelle la nature passe de la simple éphémère, qui est une affection nerveuse, à la fièvre continue inflammatoire.

A ce premier état des constitutions épidémiques, succède un état plus décidément in-

---

en soit de cette nomenclature, il a parfaitement décrit, sous ce nom, la pleurésie qui précède communément les maladies humorales, et qui répond à l'état que décrit *Sydenham*, ses caractères, ses moyens curatifs ; il se plaint, avec raison, que *Tyller* n'a point connu la véritable indication de l'opium, qui se rapporte donc à l'état nerveux marqué, le plus généralement, par l'intensité de la douleur.

(1) « Porro observandum quod epidemici omnes, ubi primum è » naturæ sinu emergunt exiliuntque, quantum ex eorum phæno- » menis licet conjicere, principio magis spirituoso ac subtili vi- » dentur inhærescere, quam ubi jam magis adoleverint, quoque » magis ad occasum vergunt, eo magis in dies crassi atque humo- » rales fiunt. (*Sydenham*, pag. 110.)

C'est peut-être par les affections du système nerveux et nutritif (les affections rhumatismale, catarrale) que débutent les épidémies, qui portent sur la tête vers l'équinoxe du printemps, et sur les intestins vers l'équinoxe d'automne. *Sydenham* disoit que l'épidémie d'automne étoit la plus meurtrière ; et l'on sait que la dysenterie est affectée à l'automne.

flammatoire, qui tend enfin à un état bilieux (1); c'est ce qu'exprime *Sydenham*, en disant que les constitutions épidémiques deviennent humorales à mesure qu'elles s'avancent (2). « Quo » diutius perseverat morbus, eo magis humoralis » videtur.

Je viens de rassembler des faits qui prouvent que la diathèse bilieuse suit très-généralement la diathèse phlogistique ; nous verrons dans la suite que cette diathèse succède très-familièrement à la diathèse pituiteuse (3). Si

---

(1) Les anciens s'appliquoient beaucoup aux recherches de cette espèce ; quelques philosophes modernes ont parlé de la chaîne qui lie entr'elles toutes les productions de la nature, mais chez la plupart elle ne forme, pour ainsi parler, qu'une partie détachée de leur système, au lieu qu'elle formoit la base du système des anciens philosophes théistes ou animistes, qui n'admettoient dans la nature, ni vide de forme, ni vide d'espace.

(2) C'est à ces constitutions annuelles, qu'*Hipp.* dit que le médecin doit s'attacher principalement pour le traitement heureux des maladies. « Medicum Dc adversus morbos instare opportet. Prout enim quodque horum in corpore prævalet, juxtà tempus quod sibi ipsi maximè natura conveniens existit. De nat. hom. n°. 17 *Cornaro*.

(3) *Hipp.* de nat. hom. n° 12 et suivans, *Cornaro*. Ce sont là les constitutions annuelles qui peuvent devenir stationnaires par l'irrégularité des saisons et les qualités trop fortement dominantes de quelques-unes. *Hipp.* id. n°. 16. « In anno autem aliquandò hiems » maximè viget, etc. Quicumque verò morbus hæc tempora trans» gressus fuerit (Si la constitution d'une saison n'est pas détruite » par les saisons suivantes qui se comportent mal et qui n'amènent » dans l'atmosphère les changemens qu'elles devroient y amener.) » Cum annum fore scire opportet. *Stoll.* aph. 351, aph. 50.

nous considérons l'ordre de cette succession, dans le cours d'une année, nous trouverons que la diathèse pituiteuse est affectée à l'hiver, la diathèse phlogistique au printemps, la diathèse bilieuse à l'été : nous avons déjà remarqué souvent, d'après les faits de pratique, que l'hiver affoiblit la tête, le printemps la poitrine, et l'été le bas-ventre.

On peut donc établir que, sous la constitution pituiteuse, les humeurs ont une tendance marquée vers la tête ; et la cause finale ou l'utilité de cette tendance, c'est d'en prévenir les effets en emportant, à mesure qu'ils se forment, les produits pituiteux par la membrane de *Schneider* ; dans l'hiver les intestins sont aussi très-souvent affectés, comme nous l'avons dit ailleurs ; mais on peut établir que ces affections sont généralement sympathiques.

On peut établir aussi que, dans la constitution phlogistique, les humeurs ont une tendance vers la poitrine et vers l'organe de la peau, afin de se charger d'une plus grande quantité d'air pur, qui, d'accord avec la chaleur, est le grand moyen de fluidité ; car, dans cette constitution, les humeurs paroissent pécher par épaississement, quoique, dans l'acte même de la fièvre inflammatoire, elles paroissent réellement plus fluides ; ce qui dépend, comme

nous l'avons déjà dit, de la quantité de feu dont elles sont chargées.

Enfin, dans la constitution bilieuse les humeurs ont une tendance marquée vers le bas-ventre : et la véritable raison de cette tendance, c'est que le bas-ventre contient les organes appliqués à séparer les sucs bilieux.

Ces altérations successives que les saisons portent ainsi dans les humeurs, sont destinées à se tempérer mutuellement et à détruire ce que chacune a d'excessif. *Hippocrate* disoit que les maladies de l'hiver se guérissoient dans l'été, et réciproquement ; c'est-à-dire, que la diathèse pituiteuse trouvoit sa crise dans la diathèse bilieuse. « Morbus qui hieme augetur, æstate finire » par est.

Vous pouvez lire sur cette constitution maladive, dans le cours total de la vie, la thèse de M. *Richard*, mon ami.

CHAPITRE VI.

Fièvre inflammatoire, son traitement, etc.

La fièvre inflammatoire générale s'exerce spécialement dans la masse du sang ; et c'est

sur-tout par cette circonstance, ou parce qu'elle n'intéresse point les premières voies, qu'elle se développe d'un mouvement parfaitement uniforme; ou que du moins les variétés que présente ce mouvement, ne sont point essentielles à la fièvre, ne dépendent point de sa nature, mais sont seulement produites par des causes étrangères, qui ne cessent d'agir sur les maladies pour les troubler, pour en altérer et contraindre la marche, et, par rapport auxquelles, toute la sagacité du médecin se réduit toujours à sentir l'impuissance où il est de les combattre; et parmi ces causes nécessaires, qui jettent des inégalités sur le mouvement de la fièvre continente, nous avons déjà compté la révolution du jour et de la nuit, l'impression des boissons et des alimens, des médicamens, les changemens dans la température de l'air, et sur-tout, les émotions de l'ame.

Je dis que le mouvement uniforme de la fièvre inflammatoire dépend, sur-tout, de ce qu'elle n'affecte point les premières voies. On peut en effet établir, comme un principe acquis par une grande quantité d'observations, que les fièvres sont d'autant plus sujettes à des redoublemens périodiques, d'autant plus portées à la rémittence, qu'elles sont plus dépendantes de l'affection des premières voies.

(*Hippocrate* recommandoit d'évacuer les

premières voies, soit par les émétiques, soit par les purgatifs, toutes les fois que la fièvre étoit rémittente. « Si vero febrilis calor apprehenderit ac dimiserit, gravitas autem corporis ipsum detinuerit; hunc donec quidem calor tenuerit, sorbitionibus ac potionibus curato: quum autem non tenuerit, etiam cibos dato; purgato autem quam celerrimè pharmaco, sive sursum sive deorsum opus habere tibi visum fuerit. (De affectio. n°. 13, *Cornaro*.

Voyez aussi les dissections faites par *Lancisi* (op. omn. partie première, pag. 193, de noxiis palud. effluv. lib. 2, épid. première, cap. 6, id. ibid. pag. 196, cap. 9.) « Non contrà universæ humorum massæ intimiùs permixtum, quod in continuis. (Passim contingit.

Il est extrêmement probable que la cause réelle des fièvres intermittentes, ou que la cause qui reproduit les accès d'une manière périodique, est une affection nerveuse, comme l'ont dit *Hoffmann*, *Boerhaave*, et sur-tout M. *Van-Swieten*; mais de plus, il est très-probable, comme l'ont pensé *Selle* et *Médicus*, que cette affection nerveuse et spécifique, est établie comme spécialement dans les organes digestifs; cependant cette cause fondamentale et formelle des fièvres intermittentes, peut être

peut-être sollicitée et mise en acte par toutes les causes qui produisent les autres espèces de fièvres : il y a donc réellement des fièvres intermittentes, inflammatoires, bilieuses, pituiteuses : ce n'est que quand on a détruit ces causes matérielles, et que la fièvre intermittente est absolument simple, que l'on doit s'occuper de l'état nerveux des organes digestifs qui détermine sa marche périodique et réglée ; or, cet état indique éminemment les excitans ou les calmans, comme toutes les autres affections nerveuses, (fièvres intermittentes guéries par le petit lait), à moins que cet état nerveux ne détermine des accidens graves, et qui pourroient devenir mortels par leur intensité, comme cela arrive dans les fièvres intermittentes pernicieuses, décrites par *Torti*, sous le nom de *comitatæ* ; car alors il faut négliger les causes matérielles et s'appliquer tout d'un coup à combattre cet état nerveux : ce qu'on fait ordinairement avec succès par le quinquina donné à haute dose, et le plus loin possible du moment où doit se décider l'invasion.

Cependant le caractère rémittent n'appartient pas exclusivement aux fièvres gastriques ou aux fièvres des premières voies ; nous verrons dans la suite, que l'opinion des Auteurs qui attribuent constamment la marche périodique des maladies à l'action des premières

voies, est une opinion trop générale; nous verrons qu'il est des fièvres bien décidément intermittentes, dont les accès se suivent dans un ordre fort régulier, et qui cependant, reconnoissent pour foyer d'autres organes que les premières voies.

Mais, quoi qu'il en soit, la fièvre inflammatoire est par elle-même absolument indépendante de toute affection des premières voies; sa cause est bien évidemment établie dans le sang, ou plutôt, l'espèce d'altération à laquelle elle est attachée, s'exerce dans le sang même: et c'est pour cette raison que quelques Auteurs l'ont appelée fièvre sanguine.

Cependant, le début de cette fièvre, comme de toutes les autres, s'accompagne assez généralement d'anxiétés ressenties dans la région de l'épigastre, de nausées prolongées, de dégoût, sur-tout pour la viande, de vomissement, ou du moins d'efforts de vomissement, sans vomissement décidé. (Ces signes mêmes ne peuvent précéder de quelques jours l'invasion de cette fièvre; et il n'est pas vrai généralement, comme on l'établit assez communément, que le caractère des affections inflammatoires soit de débuter tout d'un coup, sans être annoncées par quelque désordre dans l'exercice ordinaire des fonctions. Nous avons déjà dit combien il est difficile, pour ne rien dire de plus, de distin-

guer, dans l'ensemble des signes précurseurs d'une maladie, l'espèce réelle de la maladie qu'ils annoncent; et ce qui va le plus directement à fixer l'incertitude de ce signe, c'est la connoissance des tempéramens, du genre de vie habituel, et sur-tout de la connoissance de la constitution épidémique régnante; (aussi est-ce une précaution extrêmement importante, dans les maladies épidémiques bien établies, d'employer les remèdes qui conviennent dans cette épidémie, dès la première invasion, ou dès qu'il paroît le plus léger dérangement dans la santé: c'est une pratique qu'*Hippocrate* recommandoit fortement. « Quæcunque morbis præsentibus rectè peraguntur, » ea melius aut incipientibus aut imminentibus ».) Au reste, si l'équivoque de ces signes ne permet pas d'employer des remèdes actifs, et qui, dans ces circonstances, le seroient d'autant plus, qu'il est toujours bien plus facile de prévenir une maladie qui se forme, que de détruire celle qui est absolument formée, on peut employer le repos et la diète qui sont appropriés dans l'imminence de toutes les maladies. (*Celse.*)

Mais ces accidens, quand ils dépendent de la fièvre inflammatoire, loin de devoir être traités par l'émétique, contr'indiquent au contraire formellement l'usage de ce remède. (*Stoll*,

tom. 1, pag. 33.) Certainement il y a peu de principes aussi faux, et qui puissent conduire à des erreurs de traitement plus funestes, que celui qui établit que le vomissement se guérit par le vomissement : *vomitus vomitu curatur.*

Cet axiome ne peut guère s'entendre que du vomissement qui dépend d'une humeur dépravée, contenue dans l'estomac, et qui flotte librement dans sa cavité.

Or, le vomissement peut dépendre de causes bien différentes ; il peut dépendre de la congestion vive du sang sur l'estomac (1), comme

(1) Le vomissement, et en général toute affection de l'estomac, peut dépendre aussi d'une affection de la tête, nerveuse ou humorale. Il dépend quelquefois de congestions de sang dans le cerveau *Schroder* t. 2, pag. 367. *Tissot* épître à *Haller*, p. 77, décrit un état de congestion lente dans le cerveau, qui s'accompagne de langueur, de foiblesse, de malaise, de désordre dans les digestions, de vomissemens, avec un pouls très-irrégulier. Trompés par les désordres de l'estomac, on donne les émétiques ou les purgatifs; pour dissiper la foiblesse, on donne des toniques ; on applique des vésicatoires dans la vue d'opérer des révulsions, et cette maladie se termine par une léthargie mortelle. Cet état ne demande que des saignées, des boissons nitrées, des moyens antiphlogistiques long-temps continués (tamarins, crême de tartre, magnésie, sel végétal); pour détourner les humeurs de la tête, des lavemens émolliens et une nourriture principalement tirée des végétaux.

Cet état paroît celui que décrit *Hippocrate* dans le 7e. livre des épidémies, dans l'histoire d'*Andreeale*,(*Vallesius*, p. 885.) Aphonie, stupeur, délire, douleur d'estomac traités avec succès par les saignées, la boisson d'eau pure, l'usage de l'eau miellée. . . . ses ré-

il arrive si souvent dans l'état de grossesse, chez les gens hémorroïdaires (1), et chez les femmes qui éprouvent la suppression de leurs

---

attaques revenoient de temps en temps et étoient combattues par les mêmes moyens. . . . . . Un symptôme particulier (et que j'ai eu occasion d'observer) c'est que la langue étoit toujours sèche et que le malade ne pouvoit parler sans l'humecter. . . . . la bouche étoit aussi toujours amère. Il eut une nouvelle attaque en hiver, il prit un fort purgatif, et bien tôt après, il éprouva un nouvel accès qui l'emporta en deux ou trois jours.

Stoll remarque qu'après des coups à la tête, il est souvent bien difficile de déterminer avec précision, si les nausées et les vomissemens dépendent de l'estomac ou du cerveau, tom. 3, p. 147 et suiv. Voyez aussi *Schroeder*, tom. 1, pag. 274. « Licet igitur caput » primam læsionis injuriam excipiat, tamen verò simile est, » quod indè primum vitia præcordiorum, et ex his demùm deliria » producantur. »

Mais à moins que le contraire ne soit évident, il est plus prudent de traiter ces affections comme dépendantes de congestions de sang dans le cerveau, comme l'a très-bien dit l'illustre *Selle*, par des saignées, un régime tout végétal, des lavemens, l'usage habituel de doux laxatifs, les résolutifs appliqués sur la tête. Je vous ai déjà parlé des cataplasmes qu'employoit *Rhuisch*; l'arnica est aussi un excellent *résolutif*, et on peut en composer des cataplasmes très-utiles, on l'appelle vulgairement, en allemagne, la panacée des blessés. « *Panacea vulneratorum.* » *Schroeder.* « Notissimum equidem capitis et ventriculi talem esse consensum, » ut quoque læso aut repleto cerebro, vitiatim ventriculus et hy- » pocondria indè perturbentur. Siquidem vel capitis vulneribus » persæpè accidentes nauseæ vomitusque biliosi id claré comprobent » *Van Swieten.* aph. 267.

(1) Il est alors communément accompagné de douleurs dans les lombes. Piquer remarque que la plupart des personnes qui rendent du sang par les hémorroïdes, sentent des douleurs vives dans les lombes et une irritation au cardia, et que ces symptômes sont aussi ordinaires aux femmes, quand elles sont au moment d'avoir leurs règles. Obras. tom. 2 page 194.

règles par quelque cause que ce soit ; et l'émétique donné dans ces circonstances, non-seulement pourroit décider le vomissement du sang, mais, ce qui est plus remarquable, il pourroit inviter la nature à substituer l'estomac à des organes moins nobles, par lesquels se feroient des flux de sang périodiques, d'une manière moins pernicieuse et moins redoutable pour les suites : c'est une observation que les gens qui ne lisent point attribuent communément à *Rivière. Hippocrate* avoit dit : « Sanguis per » uterum non effluxum habuit, ad cor et præ» cordia resilit.

Stahl nous apprend qu'une jeune personne, après avoir mangé, éprouva la suppression de ses ordinaires par une vive affection de l'ame ; elle vomit d'abord les alimens qu'elle venoit de prendre, et ensuite elle vomit du sang ; ce vomissement de sang se répéta plusieurs fois pendant cinq ou six jours de suite, et il reparut de la même manière pendant treize mois consécutifs, toujours à l'époque où le sang auroit dû couler par les voies ordinaires ; en sorte que ce vomissement, sollicité dans l'acte de l'éruption des règles, avoit suffi pour déterminer la nature à porter et à diriger sur l'estomac, l'appareil des mouvemens de fluxion qui s'établissent chaque mois sur la matrice, pour décider et soutenir l'écoulement des règles ; cet accident céda à l'usage

de l'essence de mille feuille, prise à la dose de trente-quatre gouttes aux heures du dîner et du souper, et en se mettant au lit. Cette observation prouve bien la nécessité de considérer, d'une manière abstraite, tous les mouvemens qui se passent dans le corps vivant, soit en santé, soit en maladie, et de les rapporter toujours à un principe bien différent du corps, qui ne se sert du corps, que comme d'un sujet propre à exprimer les affections qu'il a conçues.

Il est en général bien remarquable, comme l'a dit *Stahl*, que la nature contracte si promptement l'habitude des évacuations de sang : on voit tous les jours des personnes, pour qui les hémorragies périodiques sont devenues un besoin, par la seule circonstance d'avoir été exposées une seule fois à des causes extérieures qui ont décidé une abondante évacuation de sang : c'est à cette habitude, que contracte si facilement la nature, qu'on doit rapporter un fait curieux, observé depuis long-temps, c'est que les évacuations de sang, soit spontanées, soit artificielles, comme les saignées, disposent éminemment à la pléthore.

Le vomissement peut dépendre aussi de différens miasmes, ou d'un délétère subtil, engagé dans les parois même de l'estomac, et qui doit bien plutôt s'évacuer par la peau que par

tout autre organe. Tels sont les vomissemens qui accompagnent le premier période de la petite vérole et de la rougeole, et qui se dissipent à mesure que l'éruption s'établit ; tels sont encore les vomissemens de différentes éruptions cutanées.

Sydenham dit que dans la peste qui régna à Londres en 1665 (1), un jeune homme

---

(1) Cette peste étoit éminemment inflammatoire. Elle avoit succédé à une affection de cette espèce, et dèslors il paroît qu'elle en avoit retenu le caractère : le mot *peste* est en général appliqué à des maladies fort différentes (*Stoll* conf. *Sarcone*, préf. p. 23 qui cite *Hipp. Galien, Sydenham* etc. tom. 1. p. 41); le mot *peste* ne peut point s'appliquer à une espèce déterminée de maladie; mais toutes les maladies, quelle que soit leur cause réelle, que ce soit l'affection phlogistique, bilieuse, ou catarrale, peuvent prendre le caractère pestilentiel qui n'est que l'extrême de la malignité, comme nous le verrons dans la suite, et qui paroît consister dans la prostration totale des forces, laquelle ne permet point à la nature de déployer, avec ordre, l'appareil d'efforts et de mouvemens appropriés à la cause matérielle de la maladie; ensorte que le traitement des maladies malignes et pestilentielles, est d'une application très-difficile, parce qu'il faut déterminer, à chaque instant, dans quel rapport se trouvent ces causes matérielles qui constituent l'espèce de la maladie, et la prostration des forces qui constitue la malignité : c'est tantôt contre l'un ou l'autre de ces élémens qu'il faut diriger les moyens curatifs, et le plus souvent contre tous les deux à la fois. Consultez *de Haën* sur la peste (rat. med. tom. 9.) Il rapporte un grand nombre d'observations de plusieurs auteurs, de *Sydenham*, de *Rivière*, de *Félix Plater*, de *Bend*, qui prouvent que, dans des constitutions décidément pestilentielles, (et on donne généralement le nom de fièvre pestilentielle, à une fièvre très-meurtrière, très-généralement

éprouvoit des vomissemens continuels, et que rien ne pouvoit les calmer; il le fit tenir au lit tranquillement et bien couvert, et l'éruption de la sueur qui s'établit bientôt, dissipa complètement ce vomissement opiniâtre. L'expression dont *Sydenham* se sert à cette occasion, est remarquable: la matière morbifique, tournée sur l'estomac, et qui entretenoit le vomissement, changea de direction, et se distribua en rayons tendus vers la périphérie du corps: « Cum materiæ morbificæ radii versus ambi-« tum corporis sese exporrigant ».

Le vomissement dépend encore très-souvent de spasmes fixés sur l'estomac ou sur les parties circonvoisines, comme nous l'avons déjà dit (1): or, il paroît que le vomissement de

---

répandue, qui, le plus communément, décide des exanthèmes de mauvaise couleur, des bubons, des parotides, et surtout des charbons; c'est-à-dire des tumeurs qui se couvrent bientôt d'escarres noires et gangréneuses.) On a employé avec succès des saignées très-abondantes et répétées: en sorte que ces constitutions pestilentielles doivent avoir un caractère décidément phlogistique.

(1) *Hippocrate* a bien exprimé les agitations et les désordres qui tiennent aux spasmes des parties intérieures. « Cum pedes « frigidi fuerint (c'est-à-dire dans le premier période de la fièvre) « venter de necessitate calet, fastiditque cibum, intenditur hy-« pocondrium, jactatur propter internam turbationem corpus, « mens fixa non est, dolet æger, lancinatus vellicatur, vomere « affectat, et si mala vomuerit dolet. » De victûs rat. in acut. com. « 4, text. 39, opera omnia, tom. 6, p. 705 et 706.

la fièvre inflammatoire, quand elle est simple et parfaitement dénuée d'accidens étrangers, dépend sur-tout d'une cause de cette espèce; car, quoiqu'il ne soit pas absolument vrai, comme l'a prétendu M. *Cullen*, que la diathèse ou l'affection inflammatoire ne consiste que dans un excès de force et de ton, et qu'elle ne provient que d'un état excessif d'irritation, (cette idée de *Cullen* est analogue à celle de M. *Tode*, qui attribue toutes les fièvres à une irritation portée sur *le sensorium commune*, et répétée par voie de sympathie sur chacune des parties du corps, et qui distingue les fièvres en inflammatoires, dans lesquelles la réaction se fait d'une manière convenable, et en putrides, dans lesquelles la réaction ne se fait que d'une manière incomplète); cependant, cette affection phlogistique marche le plus communément accompagnée d'un excès de force et de vigueur; en sorte qu'elle paroît retenir encore, à un degré bien marqué, le caractère de la constitution qui la précède assez communément dans l'ordre naturel des maladies; car, en parlant ci-devant de l'éphémère prolongée, nous avons dit qu'elle tendoit éminemment à l'affection phlogistique: or, cette fièvre éphémère prolongée, qui est donc comme une fièvre inflammatoire imminente, dépend bien évidemment d'un état extrême de ton et de

force, puisque nous avons vu qu'elle ne demandoit qu'un traitement rafraichissant, calmant, affoiblissant, et que, d'après les expériences de *Galien*, des saignées portées jusqu'à défaillance, pouvoient l'éteindre tout d'un coup. C'est seulement de cet état imminent d'inflammation, que l'on peut dire avec M. *Cullen*, que la diathèse inflammatoire ne suppose qu'une augmentation de ton, et qu'elle ne demande d'autres moyens que ceux qui sont propres à le réduire et à l'abaisser au degré naturel; car lorsque la diathèse phlogistique est absolument consommée, elle ne peut plus céder seulement aux remèdes rafraichissans et énervans: et, à raison de l'altération qu'elle suppose dans le corps, elle doit, pour se terminer, entrer nécessairement en voie de coction.

Sydenham, dans la description qu'il donne de la fièvre qui régna à Londres en 1661, 1667 et 1669, qu'il appèle fièvre varioleuse, parce qu'elle présenta beaucoup de caractères communs avec la petite vérole qui régnoit alors, prétend que cette fièvre étoit sans matière, et que le traitement, loin d'aider les mouvemens de coction et de soutenir la fièvre, ne devoit consister que dans les moyens capables de l'abattre et de l'affoiblir: c'est ce qu'il faisoit par des saignées répétées quatre ou cinq fois, en laissant un jour d'intervalle entre chaque

saignée, par des lavemens de lait et de sucre donnés chaque jour, par l'usage des délayans; comme du petit lait et de l'eau d'orge prise en grande quantité, par une diète légère, et sur-tout en faisant lever chaque jour le malade, et le tenant hors du lit le plus qu'il étoit possible. Voyez *Sauvages*, *nos. tom.* 2 *pag.* 204. Cette prétention de *Sydenham*, sur la nature de cette fièvre qu'il croyoit sans matière, paroît fondée; et dès-lors cette fièvre étoit une inflammatoire imminente, analogue à l'éphémère prolongée, qui ne demande aussi qu'un traitement calmant, rafraîchissant et énervant.

Les nausées et les vomissemens de la fièvre inflammatoire sont donc le plus généralement dépendans d'un état de spasme, ou de vive irritation, ressentie dans l'estomac et les parties voisines: aussi ces accidens sont-ils combattus avec beaucoup d'efficacité, d'abord par des saignées, si l'état du pouls l'exige, puis par des boissons délayantes prises à grande dose, et par des huileux combinés avec l'opium; par exemple, par des décoctions d'althéa, de mercuriale, de pariétaire, et par l'huile de lin ou d'amandes douces, fraîchement exprimées, prise à la dose de cinq à six onces, à laquelle on ajoute un grain d'opium (1), ou

(1) L'opium convient éminemment dans les états de phlogose

une once de sirop diacode, et qu'on répète deux ou trois fois par jour, selon les circonstances; et il ne faut pas craindre, comme le dit très-bien *Sydenham*, que l'huile, à raison de son inflammabilité, soit contr'indiquée par la chaleur de la fièvre, parce que la chaleur dépend sur-tout, comme nous l'avons déjà remarqué, de spasmes fixement établis dans quelque partie du corps, et que ces spasmes sont très-puissamment combattus par l'action calmante et adoucissante de l'huile.

Si les vomissemens de la fièvre inflammatoire se dissipent assez promptement par des remèdes calmans, légèrement narcotiques et anti-spasmodiques, ils sont au contraire aggravés et établis plus fortement par l'impression de l'émétique; ce qui confirme nos idées sur la nature de ces accidens, qui tiennent donc à un état de ton excessif et d'irritation vive.

Sydenham dit que, dans la fièvre décidément inflammatoire, qui régnoit à Londres en

---

imminente, lorsque ces états fixés dans quelque partie déterminée y excitent une grande douleur. On doit alors considérer la douleur comme l'élément principal qui prépare et conduit à l'inflammation. [illegible] lib. 1 pag. 135. Il cite sur l'usage des narcotiques dans le premier tems de la pleurésie (qui présente la douleur comme l'élément dominant) Galien de comp. pharma. secundum locos, lib. 7. Huxam, essais sur sur les fièvres, chap. 4 des pleurésies.

1665 et 66, il donna l'émétique à un jeune homme qui éprouvoit des nausées et des vomissemens continuels; il fut conduit à l'emploi de ce remède par l'effet qu'il lui avoit vu produire dans la constitution précédente: dans cette constitution qui étoit compliquée de saburre des premières voies, l'émétique donné dans le principe, non-seulement assuroit à la fièvre une marche plus régulière et plus libre, mais, sur-tout, il prévenoit sûrement une diarrhée, qui survenoit autrement vers la fin de la maladie, et qui étoit fort dangereuse par la circonstance d'attaquer un corps déjà affoibli; et cet effet, l'émétique le produisoit, quoiqu'il ne décidât que de très-légères évacuations.

Dans cette nouvelle constitution, qui étoit inflammatoire, l'émétique décida bientôt la diarrhée, et tous les secours de l'art furent inutiles pour empêcher la mort, qui arriva le quatorzième jour.

M. *Pappelbaum*, dans une dissertation intéressante (*th. prat. de Haller*, *t.* 5.), a le courage de faire l'aveu d'une faute semblable: dans une fièvre inflammatoire, il vit aussi que l'émétique donné dans le principe, dans la vue de calmer le vomissement, avoit imprimé à la maladie un caractère de malignité qui ne consiste, comme nous le dirons dans la

suite, que dans un défaut de rapport ou d'harmonie entre les symptômes que présente une maladie); en sorte que le malade ne dût son rétablissement qu'à la vigueur extrême de son tempérament.

MM. *de Haën* et *Van-Swieten* ont eu occasion de voir une jeune personne, à qui on avoit donné l'émétique dans le principe d'une fièvre inflammatoire, qui portoit son impression sur le poumon, et qui dès-lors étoit une fièvre inflammatoire péripneumonique; cette jeune personne mourut, et ces médecins observèrent que toute la substance du poumon étoit fortement gorgée de sang. M. *de Haën* est parti de ce fait pour proscrire assez généralement l'émétique dans le commencement de toutes les fièvres aiguës; mais cette conséquence est beaucoup trop générale, car toutes les fièvres aiguës ne sont pas des fièvres décidément inflammatoires; et de plus, celles-ci ne sont pas assujetties à se présenter constamment dans une simplicité absolue et parfaite; au contraire, elles se revêtent de différentes espèces de complication. C'est bien là, comme on l'a dit, détruire l'art pour vouloir le simplifier. (Il ne sera pas inutile d'observer ici, que M. *Stoll*, qui a succédé à M. *de Haën*, qui a pratiqué dans la même ville, dans le même hôpital, est peut-être, de tous les médecins, celui

qui a le plus multiplié l'usage de l'émétique.)

En parlant ici des contr'indications de l'émétique, je dois rappeler une observation intéressante de M. *Veisz* (1), qui a vu que l'émétique, donné à des personnes qui étoient sujettes à la goutte, avoit déterminé des suffocations ou des oppressions de poitrine dangereuses; en sorte que l'habitude des mouvemens de goutte, est une circonstance qui paroît contr'indiquer l'émétique, ou qui doit rendre fort circonspect dans son usage, au moins dans le temps où l'on a lieu de présumer que la fluxion goutteuse va s'établir, parce qu'on doit craindre que l'impression vive, que ce remède excite sur l'estomac, invite la nature à porter sur cet organe essentiel, l'appareil des mouvemens spasmodiques dont elle a contracté l'habitude. *Galien* avoit dit aussi que quelquefois la goutte se portoit sur l'estomac. « Aliis enim articularis morbus nunc ad ventriculum migravit ».

Les purgatifs sont encore plus contraires que l'émétique; cependant, lorsque la fièvre est fort vive, il est avantageux d'entretenir la liberté du ventre par des lavemens répétés

---

(1) Theses prat. de *Haller*, tom. 5. diss. de *Karten-Helig*; consultez aussi *Haller*, ibid. prat. page 73.

chaque

chaque jour, et même plus souvent, selon le besoin : cependant il faut y renoncer lorsque la coction est parfaitement établie, et que les évacuations critiques sont imminentes, parce qu'en sollicitant les mouvemens vers les intestins, ils pourroient troubler, d'une manière vicieuse, les mouvemens de la nature.

Nibell rapporte qu'un homme attaqué de fièvre inflammatoire, mourut le jour même d'une purgation très-légère. Le médecin, pour s'excuser, fit voir la formule à M. *Radcliff*, très-fameux praticien de Londres : celui-ci reconnut toute la douceur du purgatif : cependant il ne balança pas d'assurer qu'il avoit été donné mal-à-propos, qu'il avoit interverti la crise et décidé la mort.

Hippocrate a vu un purgatif, donné dans une pleurésie, décider le délire, qui fut suivi de la mort. « Scomphus in œniadis pleurítide » correptus, mortuus est septimâ die delirans. » pharmacum autem bibit deorsum purgans, » ipso ante purgationem die mentis erat compos » nec multum purgatus est, in ipsa autem » purgatione deliravit ». (*ep. lib.* 5, *Vallesius*, *pag.* 456.



CHAPITRE VII.

Complication de la fièvre inflammatoire avec la saburre des premières voies.

NOUS considérions la fièvre inflammatoire en elle-même, et d'une manière absolue, et nous disions que l'émétique étoit contraire, parce que le vomissement qui l'accompagne ne dépend que d'un état de spasme et d'irritation vive, ressentie dans l'estomac et les parties voisines ; aussi ces vomissemens sont-ils combattus avec beaucoup d'avantage, comme le dit très-bien M. *de Haën*, par les délayans, les émolliens et les huileux, combinés même avec l'opium en cas de nécessité ; et il ne faut pas craindre, comme l'observe *Sydenham*, que les huiles, à raison de leur inflammabilité, soient contr'indiquées par la chaleur de la fièvre, parce que la chaleur, ou du moins le sentiment d'incommodité qu'elle excite, dépend sur-tout des spasmes fixement établis dans quelque partie du corps, et qui s'opposent à la libre évaporation des molécules de feu ou

du phlogistique : or, ces spasmes sont combattus avec beaucoup d'efficacité par l'action calmante et adoucissante de l'huile. (Cependant il est plus sûr d'employer d'abord les émolliens, ou du moins d'employer des huiles très-douces, comme l'huile d'amandes douces, récemment exprimée, et exprimée sans feu, et d'en ajouter en petite quantité aux boissons émollientes, d'autant mieux qu'il y a beaucoup d'estomacs qui ne supportent point les huileux.)

Mais l'absolu est extrêmement rare en tout genre, et la fièvre inflammatoire qui, comme toutes les autres, est susceptible de différentes espèces de complication, peut s'unir et s'unit réellement assez souvent avec un état de saburre des premières voies, c'est-à-dire, avec une collection d'humeurs dépravées, contenues dans l'estomac, les intestins et les parties voisines, et qui y flottent librement, et qui est susceptible d'être évacuée tout d'un coup par l'une ou l'autre de ces voies.

Dans cette circonstance l'émétique est utile, parce que, quoi qu'il soit contraire à la nature de la fièvre inflammatoire, cependant il peut emporter tout d'un coup une cause qui va puissamment à contraindre et à avorter le développement libre de cette fièvre, et qui va à la charger d'un grand nombre d'accidens

funestes. Mais cette pratique est très-délicate ; et lorsque le génie inflammatoire est bien établi, il est beaucoup plus prudent d'attaquer d'abord les nausées par des boissons délayantes et légèrement acides ; néanmoins si ces secours deviennent impuissans, et que l'ensemble des signes qui annoncent la saburre des premières voies se produise avec évidence ; si la langue n'est pas seulement blanche dans sa substance, mais recouverte d'une croûte sale plus ou moins épaisse ; si la bouche est amère, que les rapports soient fréquens et d'un goût fétide et nidoreux, et sur-tout si le contour de la bouche et les ailes du nez sont d'une couleur jaune ou verdâtre ; signe qui, selon l'observation de *Stoll*, a la plus grande valeur pour constater l'état de saburre des premières voies (*tom*. 1, *pag*. 50, *Glass. pag*. 96) ; si le malade éprouve, à la région épigastrique, une douleur ou un embarras qui augmente par la pression, alors il faut donner l'émétique (1).

(1) « Quod si fortè in principio alicujus internæ inflammationis » contigerit urinas crassas et nebulosas apparere, (ces urines *Mar*- » *tian* les regardait, d'après *Hippocrate*, comme le signe le plus » assuré de la saburre ou de la turgescence dans les premières voies) » eo casu à purgatione non esse abstinendum eò quod non consta- » tet affectionem illam tùm crudam esse. . . . . aph. 22, sec. 1. » Si les urines sont troubles et épaisses, alors les purgatifs sont utiles, parceque l'indication ne doit point être tirée de l'inflammation.

(Nous nous étendrons davantage sur la méthode d'administrer ce remède en traitant des fièvres gastriques). Une circonstance très-importante pour constater l'état de plénitude ou de saburre de l'estomac, c'est le genre de vie habituel, et les erreurs graves que le malade peut avoir commis récemment dans le régime.

Il faut se rappeler aussi que cet état de saburre est beaucoup plus fréquent vers la fin de l'été, ou dans l'automne, que dans toute autre saison; mais alors cette saburre n'est pas seulement un accident étranger à la fièvre, et qui la charge de symptômes superposés, comme dans la fièvre inflammatoire dont nous parlons, c'est au contraire la cause même de la fièvre; car, dans ces temps de l'année, les fièvres sont ordinairement des fièvres gastriques, et le plus souvent des gastriques bilieuses.

Il faut bien distinguer cependant si ces urines qui paroissent dans le cours d'une fièvre ont quelque chose de critique, ce que l'on connoît par l'ensemble des autres signes, et sur-tout par le mieux qu'éprouve le malade; car alors les évacuations seroient très-nuisibles. « Distinguendum an ità tinctæ sint ob vitium corporis, an » quià natura criticè vacuat vitiosam materiam: nam sæpè con» tingit, ut etiamsi morbus judicetur sit salutariter, urinæ ta» men sint admodùm croceæ vel etiam nigræ. *Hollier*, com. aph. » 1 sect. 2.

Pour exemple d'une fièvre inflammatoire, compliquée d'un état de saburre des premières voies, vous pouvez lire la description que donne *Sydenham* de la fièvre continue qui régna à *Londres* en 1661, 62, 63, 64. Cette fièvre débutoit par des envies de vomir et un extrême abattement; la langue étoit noire et desséchée, toutes les parties extérieures fort sèches, l'urine étoit ou fort épaisse ou fort claire, ce qui désignoit également l'état de crudité; elle se terminoit le plus souvent le quatorzième ou le vingt-unième jour par la sueur ou par une moiteur sensible.

Dans les gens d'un tempérament vigoureux, et qui étoient pléthoriques, il commençoit par la saignée, et proportionnoit la quantité de cette évacuation à l'état des forces et à la violence de la maladie.

Après la saignée il donnoit constamment l'émétique, toutes les fois qu'il y avoit eu des envies de vomir, à moins que ce remède ne fût contr'indiqué par l'état des forces ou d'autres considérations. *Sydenham* avoit observé que cette pratique étoit la seule qui pût prévenir bien des symptômes graves et étrangers à la maladie, et sur-tout la diarrhée qui s'y joignoit vers le déclin, et qui étoit dangereuse par la circonstance d'attaquer un corps déjà affoibli, et aussi en ce qu'elle s'opposoit à la

sueur, qui étoit le moyen de solution le plus avantageux de cette maladie. *Sydenham* observe que l'émétique n'évacuoit souvent que peu de matière, et une matière peu sensiblement altérée, et que cependant il dissipoit tout d'un coup des symptômes très-alarmans, et que sur-tout il prévenoit sûrement la diarrhée du déclin. Il est assez étonnant que M. *de Haën*, qui par-tout fait tant de cas de *Sydenham*, de ses observations et de sa pratique, ait proscrit si rigoureusement l'émétique dans le commencement de toutes les fièvres aiguës : cela prouve combien il est difficile de se garantir des préjugés, de mettre les choses à leur véritable place, et de ne conserver à chacune que le degré d'extension que lui assigne la nature ; il est encore bien étonnant que, citant sans cesse *Sydenham*, il ait tant déclamé contre l'usage des purgatifs dans les fièvres, tandis que *Sydenham* a décrit une fièvre, que nous verrons dans la suite être une pituiteuse gastrique, et dont le fond de traitement consistoit dans des purgatifs répétés. Il est certain que M. *de Haën* étoit un homme très-passionné, et qui exagéroit tout. M. *de Haën*, dit M. *Plenciz*, voulut s'opposer à la routine aveugle des médecins de *Vienne*, qui purgeoient toujours, et il prit le parti de ne purger presque jamais. Et comme l'ont remarqué MM. *Van-*

denbosch et *Plenciz*, on voit dans ses ouvrages bien des malheurs décidés par cette prévention. « Viennenses passim omnibus febribus emetica » ac purgantia opponebant, ubivis saburram » primarum viarum suspicati, et *Haënius* » hunc abusum remediorum meritò reprobans » nullibi ferè hanc saburram existere defendit.

Cette diarrhée, qui survenoit vers le déclin d'une fièvre compliquée d'un état de saburre des premières voies, et qui dépendoit bien évidemment de la cause qui, dans le commencement de cette fièvre, avoit décidé le vomissement, confirme bien sensiblement ce que nous avons dit ci-devant de cette loi primordiale qui, dans les progrès d'une maladie, détermine constamment la tendance des mouvemens des parties supérieures vers les parties inférieures. Dans le principe c'étoit l'estomac qui étoit affecté, à la fin c'étoit les intestins. (« Versus finem deorsum morbus », disoit *Hippocrate*; et c'est d'après cette loi, qu'il recommandoit, quand il étoit nécessaire d'évacuer les premières voies, de purger par l'émétique dans le commencement, et par les purgatifs proprement dits vers la fin. « Sub purgandi sunt ventres in morbis ubi purganda » matura fuerint, infernè quidem, ubi consi» disse videris. Signum habes si non anxii fue» rint, neque capite gravati et quum calores

» mitissimi ; supernè vero in ipsis exacerbatio-
» nibus, tum enim et hi elevantur, quum anxii
» et gravati supernis partibus fuerint. (Epid. lib. 7, p. 69, *Cornaro*, n°. 32.)

Cette fièvre de *Sydenham*, dont nous parlons ici, n'étoit donc pas aussi simple que l'Auteur le prétend : et c'est bien à tort que *Sydenham* la regardoit comme le prototype de toutes les espèces de fièvre, et qu'il avoit cru même pendant long-temps qu'il n'y avoit pas d'autre espèce de fièvre continue. Cette fièvre étoit bien décidément une fièvre inflammatoire, compliquée d'un état de surcharge des premières voies ; et cela est prouvé, non-seulement par l'heureux effet de l'émétique donné dans le commencement, mais sur-tout, parce que cette fièvre régnoit en même-temps que des fièvres essentiellement intermittentes, qu'elle participoit de leur génie et que, très-généralement, les fièvres intermittentes dépendent d'une affection établie dans les premières voies. (Et cette affection humorale, établie dans les premières voies, est très-différente de l'affection nerveuse, qui est la cause réelle de la marche périodique des fièvres intermittentes : la première indique éminemment les évacuans, la seconde les contr'indique.) Il ne faut pas croire cependant que toutes les fièvres intermittentes soient nécessairement gastriques ; elles sont sus-

ceptibles des mêmes modifications que les autres fièvres : il y en a d'inflammatoires, de putrides, etc. (*Selle*, p. 300.)

Une précaution importante dans l'usage de l'émétique, sur-tout lorsque la fièvre est inflammatoire, et qu'elle se trouve compliquée par accident d'un état de surcharge des premières voies, c'est qu'il soit précédé de la saignée, pourvu que l'état des forces et les autres circonstances le permettent (1). En effet, les observations de *Galien* et de *Sydenham*, dont j'ai parlé ailleurs, prouvent que la saignée facilite notablement l'action des émétiques et

---

(1) Il ne paroît pas, dit *Prosper Martian*, que dans une maladie aiguë *Hippocrate* ait jamais employé la saignée après les purgatifs. Pag. 268, 2 colonne.

« Remissa per sanguinis missionem, vexatione et carnium tensione, utique petulioribus affectis, humores promptius medicamento cedunt, *Martian* p. 267 (difficultas vomendi) [illegible] *Hipp.* de morb. vul. lib. 2, sect. 5, *Vallesius* p. 196.

Dans l'état de complication de la diathèse phlogistique et de l'affection gastrique, l'indication de la saignée se tire du pouls, qui est petit, et de la respiration, qui est très-pénible. L'indication des évacuans se tire de l'anxiété de l'épigastre, du peu d'augmentation de la chaleur, des sueurs partielles, des douleurs spastiques au cou, des tremblemens de la langue, du larmoyement des yeux. (*Brendel*, com. de Leypsick tom. 6, p. 56). Nous reviendrons ailleurs sur ces signes ; mais il est bien remarquable que la dominance des symptômes inflammatoires, se marque surtout par l'état de la respiration ; car le poumon doit être regardé comme l'organe le plus éminemment affecté aux états inflammatoires.

des purgatifs : et cela dépend sans doute, de ce que la saignée est calmante, anti-spasmodique, relâchante, *relaxatoria*, comme disoient les anciens médecins méthodistes ; que dès-lors elle dissipe les spasmes et les étranglemens qui sont fixés sur l'estomac et les intestins, et qui s'opposent à l'établissement des mouvemens qui sont nécessaires pour décider les évacuations, soit par les selles, soit par le vomissement : on pourroit dire aussi, avec plus d'apparence de vérité, que la saignée détruit par voie de révulsion les spasmes des organes intérieurs, en appelant et sollicitant ces spasmes vers l'organe extérieur ; car les expériences de M. *de Haller* ont bien prouvé que l'irritation produite par la saignée, établit comme un nouveau centre de fluxion, et que tous les vaisseaux voisins artériels et veineux, s'agitent d'un mouvement bien marqué, dont la tendance est dirigée vers l'endroit de la piqûre.

Pour augmenter cet effet révulsif de la saignée, il est utile, comme le recommande *Triller*, de frotter les parties voisines du vaisseau qu'on veut ouvrir, avec des étoffes de laine échauffées, et de fomenter avec des éponges trempées dans l'eau chaude.

Une autre précaution bien importante, et que *Sydenham* recommandoit fortement, c'est

de calmer les agitations produites par l'émétique, en donnant le soir un parégorique léger.

Cet état de saburre des premières voies, dont nous examinons ici la complication avec une fièvre inflammatoire, est ce que les anciens appeloient assez communément du nom d'orgasme ou de turgescence : et très-généralement ils entendoient par là, la tendance qu'avoient les humeurs à s'évacuer par la voie des selles. Les signes qui annoncent cette turgescence dans l'estomac, sont un extrême abattement sans cause manifeste, des frissons qui se répètent souvent et d'une manière irrégulière, et qui sont suivis d'une chaleur âcre et piquante, la langue sale et chargée, la bouche amère, un dégoût extrême pour les alimens, des anxiétés dans les hypocondres, des tumeurs qui cèdent facilement à la pression, le refroidissement des extrémités, sur-tout des extrémités supérieures, la pesanteur de tête, le vertige, l'obscurcissement de la vue, et des agitations continuelles. (*Stoll*, tom. 1, pag. 24 et 25.) (Nous parlerons plus en détail de ces signes en traitant des fièvres gastriques; nous pouvons déjà remarquer que cette saburre existe bien positivement, et existe comme cause matérielle de la maladie, sans qu'il y ait aucun signe qui l'indique : c'est ce que *Stoll* a vérifié plusieurs fois. M. *Selle*, dans

la préface qu'il a mise à la tête de la traduction de l'ouvrage de *Brockelsby*, décrit une épidémie dans laquelle l'usage de l'émétique procuroit, avec le plus grand soulagement, l'évacuation d'une abondante quantité de bile verte, quoiqu'il n'y eût point de signe de saburre ou de turgescence des premières voies. Ce cas offre une grande difficulté dans la pratique; il faut alors avoir principalement égard à la constitution épidémique, lorsque cette constitution est déjà bien établie et connue; car on ne sauroit trop répéter qu'il règne presque constamment une espèce de maladie qui s'asservit toutes celles qui paroissent dans le même temps, et qui les marque de son empreinte dominante, quelques variées que soient les formes sous lesquelles elles se produisent.)

Les signes qui annoncent la turgescence établie dans les intestins, sont des sentimens de pesanteur et de lassitude dans les genoux, la douleur des lombes, la tuméfaction du ventre, des borborigmes, des tranchées, des flux de ventre fétides, quelquefois le sentiment du malade qui éprouve le besoin d'être purgé, et sur-tout les urines troubles et épaisses: *Hippocrate* attachoit à ce signe la plus grande importance pour l'indication des purgatifs. « Quibus in febribus à principio urinæ fuerint » nebulosæ, aut etiam crassæ, hos purgare

» oportet, si etiam aliæ contulerint ». Il ne regardoit pas cet état de maladie comme susceptible de coction ; car il n'y a en effet de susceptibles de coction, que les états de maladie qui sont profondément établis dans la nature, qui sont en quelque manière identifiés avec elle, et non pas les états qui dépendent d'une collection d'humeurs corrompues dans les premières voies, ce qui forme vraiment une cause extérieure de maladies. Ainsi, le fameux aphorisme « concocta medicari et purgare, non cruda, neque in principiis, plurimum autem non turget » (c'est-à-dire, d'après l'interprétation de *Prosper Martian*, dans les maladies qui sont en crudité, il ne faut employer aucun purgatif ni fort ni foible; (car il est très-faux que les anciens ne connussent point les purgatifs doux, *minoratifs*), pas même dans le principe, à moins que les humeurs n'aient une tendance bien marquée à s'évacuer par les selles, ce qui est rare. Or, ce qui étoit rare du temps d'*Hippocrate* est très-commun de nos jours : « Apud nos frequentissimè turget ». *Glass*, p. 144). Ainsi, dis-je, cet aphorisme ne se rapporte point à ces états, comme l'a démontré *Prosper Martian*. *Martian* prétend que la ténuité des urines est, dans les maladies fébriles, le seul signe, ou du moins le signe le plus important

de crudité ; en sorte que toutes les fois que dans le commencement d'une maladie l'urine est trouble, épaisse et chargée, cette maladie n'est point en crudité : dès-lors elle n'est point susceptible de coction, et elle n'est pas dans le cas de l'aphorisme : aphorisme qui, mal entendu, a fait tant de mal à la médecine, comme l'a remarqué *Prosper Martian*. Cet aphorisme doit s'entendre des purgatifs et non des émétiques.

Parmi les signes de turgescence dans les intestins, il ne faut pas oublier le bien-être qui suit les évacuations du ventre, soit spontanées, soit décidées par l'art, et qui cesse peu après quand ces évacuations n'ont pas été assez abondantes. *Hippocrate* rapporte que le fils de *Python* tomba dans une fièvre très-vive, avec une extrême disposition au sommeil. Il avoit une grande constipation, il fit usage d'un suppositoire : ce remède procura des évacuations qui soulagèrent considérablement ; bientôt après le ventre se gonfla, la fièvre et les autres symptômes reparurent avec la même intensité ; il donna un purgatif, quoique la maladie fût dans son état ; ce qui est le temps des fièvres, le plus prohibé pour l'administration des purgatifs : ce purgatif procura d'abondantes évacuations bilieuses ; l'affection, comme soporeuse, se dissipa, la fièvre diminua

beaucoup, et le quatorzième jour il fut complètement jugé. « *Pythonis* filio in pela, febris statim incepit vehemens et magna in » somnum propensio, cum vocis interceptione » somni fiebant, et toto tempore dura erat » alvus. Subdita vero glande ex felle multa » dejiciebat statim quæ remittebat. Celeriter » vero rursum alvus in tumorem elevabatur, » et febris exacerbabatur, eademque in somnum propensio permanebat. Cum vero morbus esset in eo statu, exhibitum est medicamentum quoddam ex carthamo, cucumere » sylvestri et meconio compositum, et biliosa » eruperunt, et statim sopor sedatus est, et » febris mitior facta, et omnia sublevata sunt, » et die decimâ-quartâ judicatus est ». (epid. lib. 7. *Vallesius*, 906, *Haller*, tome 2, pag. 363.)

Il est remarquable que les signes qui annoncent la surcharge des intestins, portent pour la plupart sur les extrémités inférieures; ces faits sont du nombre des faits très-multipliés qui constatent la sympathie établie entre le bas-ventre et les extrémités inférieures. M. *Cotunni* a vu un flux de ventre et des ulcères aux jambes s'alterner réciproquement pendant très-long-temps; et il est parti de cette observation pour employer avec succès les vésicatoires aux jambes dans les flux de ventre chroniques,

niques, qui avoient resisté à une grande quantité de remèdes : cette pratique avoit été employée avec succès par beaucoup d'autres médecins.

Le même Auteur a cru s'être apperçu que dans la petite vérole les boutons étoient en très-petit nombre sur les extrémités inférieures chez ceux qui ont beaucoup de vers, sans doute à cause de l'état habituel de spasme, que ces vers entretiennent dans les intestins, et qui se répète sympathiquement sur les extrémités inférieures. (*de sede vario. p. 70.*)

Les anciens disoient que cet état d'orgasme ou de turgescence étoit fort rare dans le commencement des maladies ; il paroît que cet état est beaucoup plus fréquent aujourd'hui (apud nos frequentissimè turget, *Glass.* p. 144.) et cela dépend de l'état de foiblesse habituel dans lequel se trouvent les organes des premières voies, non pas seulement par le luxe plus recherché de nos tables, mais sur-tout par le moindre soin que nous prenons de l'organe de la peau, qui entretient la sympathie la plus intime avec l'estomac et les intestins.

En lisant avec soin les ouvrages d'*Hippocrate* et de *Galien*, il paroit que ces excellens Auteurs ont non-seulement entendu par orgas-

me (1) ou turgescence, l'état de saburre des premières voies dont nous venons d'exposer les signes, mais qu'ils ont encore entendu, par cette expression, une affection nerveuse ou spasmodique, considérée d'une manière abstraite, générale, et comme dans son état d'imminence; c'est-à-dire, qu'ils ont entendu cet état, dans lequel le principe de la vie menace à la fois tous les organes sans en affecter encore aucun en particulier: c'est dans cette circonstance qu'un purgatif est bien placé, en fixant cette incertitude, et portant sur les intestins une fluxion imminente dont chaque organe est également menacé.

Sous ce point de vue, et lorsqu'on emploie les purgatifs pour dissiper l'orgasme dans le sens que nous lui donnons ici, c'est-à-dire, comme état de fluxion imminente, il faut se décider pour l'émétique, lorsque la fluxion menace les extrémités inférieures, et donner la préférence aux purgatifs, lorsque ce sont les

---

(1) Orgasme. « Reciproca motitatio à partibus in partes *Hip.* « *Gal.* Voyez *Vallesius* (epid. lib, 7 p. 907.) ex his licet colligere *Hippocratem*, nomine turgescentiæ, non solum intelligere eam reciprocam à partibus in partes motitationem, quam *Galenus* interpretatur, sed etiam vergentiam humorum in evacuationis vias, præcipuè in alvum. » Com. de *Galien* in aph. 21, lib. 1 concocta medicari etc. . . . . *Baillou*, tom. 2, p. 417, consult. 107, lib. 1.

organes supérieurs qui vont se prendre et s'affecter; car les impressions portées sur les parties supérieures sont révulsives par rapport aux parties inférieures; et au contraire, les impressions ressenties sur les parties inférieures sont révulsives par rapport aux parties situées supérieurement, ou situées au-dessus du diaphragme, selon la division du corps que nous avons indiquée d'après *Hippocrate*.

Ainsi, *Hippocrate* purgeoit par l'émétique pour prévenir l'inflammation de la matrice et des voies urinaires; et il purgeoit par les selles pour prévenir l'inflammation de la tête, de la gorge et de la poitrine.

M. de Haën parle d'une fièvre épidémique inflammatoire (c'étoit à Leyde, avant d'aller à Vienne, qu'il fit cette observation), qui ne demandoit que les saignées et les boissons émollientes; il dit qu'il régnoit dans le même temps des dyssenteries et des angines: les dyssenteries ne demandoient également que les anti-phlogistiques; mais les angines étoient traitées avec beaucoup d'avantage par les purgatifs, sans doute parce que ces purgatifs, placés dans le temps d'orgasme, prévenoient ou du moins affoiblissoient l'inflammation à la gorge.

Mais une circonstance capitale et majeure, ou plutôt absolument indispensable, dans

l'usage des purgatifs et des émétiques donnés comme moyens révulsifs, c'est qu'ils ne peuvent être employés que lorsque l'inflammation est seulement imminente, et que les mouvemens de fluxion qui doivent l'établir sont encore dans l'acte de leur formation ; car, si l'inflammation est dans toute sa vigueur, les purgatifs ou les émétiques ne peuvent plus que l'aggraver, parce qu'en général une affection maladive tire un nouveau degré de force de tous les moyens impuissans qu'on lui oppose, et qu'ici l'irritation portée sur l'estomac et les intestins, et qui, dans un temps convenable, auroit pu produire une diversion, une révulsion avantageuse, est déterminée sur le foyer de l'inflammation, et ajoute à sa force irritante et attractive.

Nous avons vu que, dans le progrès ou dans l'ordre successif des fièvres, la fièvre inflammatoire est précédée d'une fièvre qui ne consiste que dans un état excessif de ton, de force, de vigueur ; nous avons vu que cette fièvre, que nous avons décrite, comme *Galien*, sous le nom de fièvre éphémère prolongée, ne demande d'autre traitement qu'un traitement rafraîchissant et énervant ; et d'après les expériences de *Galien*, qui éteignit tout d'un coup une fièvre de cette espèce, par des saignées poussées jusqu'à défaillance, dans un homme

jeune et vigoureux, dont la digestion étoit parfaitement achevée, nous avons dit que la saignée étoit le grand moyen de solution de cette fièvre, qui doit être considérée comme une fièvre inflammatoire imminente.

Mais lorsque l'affection phlogistique est consommée, la saignée ne peut plus être regardée comme décidément curative ; il faut nécessairement que cette affection soit livrée aux actes de la faculté digestive, et qu'elle entre en voie de coction. L'utilité de la saignée ne se rapporte plus qu'à l'état extrême de vigueur ou d'irritation, que cette fièvre retient encore de l'affection qui la précède dans la progression naturelle des maladies.

Nous avons exposé ci-devant les contr'indications générales de la saignée ; il faut ajouter à ces contr'indications le séjour dans les hôpitaux, dont la situation, l'air, le genre de vie, etc., sont le plus souvent absolument contraires à l'état inflammatoire, et favorisent les affections gastriques. (*Quesnay* a très-bien dit que les maladies chirurgicales se compliquent fréquemment dans les hôpitaux de la *fièvre stercorale*) Ainsi, les circonstances contraires, savoir, la jeunesse, l'habitude de manger beaucoup de viande, de boire du vin et des liqueurs fortes, le séjour dans les pays froids et très-élevés, sur-tout la suppression

des évacuations habituelles, et la circonstance d'avoir éprouvé de grandes amputations, et d'être privés de quelque membre, sont autant de circonstances qui vont à renforcer l'indication de la saignée (1).

On tire communément cette indication de l'intensité de la chaleur, de la force et de la plénitude du pouls (2); nous avons déjà rapporté ailleurs une observation curieuse de M. *de Haën*, qui vit que le pouls avoit conservé le caractère de force et de plénitude jusqu'à la mort, dans un homme qui, ouvert bientôt après, n'avoit pas une goutte de sang dans

---

(1) *Hippocrate* réduisoit les indications de la saignée, à l'intensité de la maladie, l'état des forces et la vigueur de l'âge; » In acutis morbis sanguinem detrahi, si vehemens morbus videa» tur floruitque ægrotanti ætas, et virium adfuerit robur. (de vict. rat. in acutis).

Sur les indications de la saignée. Voyez *Hippocrate* de vict. rat. in acut. avec les commentaires de Galien, com. 4, vers 19, op. omn. tom. 6, pag. 693 et seq.

(2) *Cotunni* remarque fort bien que dans la petite vérole, la plénitude du pouls est un signe qui a peu de force en faveur de la saignée; parce que ce caractère dépend le plus souvent de la mollesse de l'artère: mollesse produite par l'impression du virus variolique, qui semble affoiblir la cohésion de toutes les parties solides d'une manière très-marquée. C'est à raison de cette mollesse extrême que le virus varioleux introduit dans tout le corps, que l'air frais est généralement si utile dans le traitement de la petite vérole. De-*Haën*, tome 9, page 168.

le système vasculaire : or, il n'est pas douteux que cet état d'inanition des vaisseaux ne soit une puissante contr'indication de la saignée ; nous avons conclu de cette observation, que le pouls ne dépend point du sang que le cœur projette dans les artères, et qu'on doit nécessairement le rapporter à une force ou à une faculté, si vous voulez parler comme les anciens, qui s'exerce continuellement dans les parois des artères, et qui part du cœur, comme d'un foyer ou d'un centre principal.

D'un autre côté, il peut se faire que dans l'oppression des forces, ou pour mieux dire, par la violence des spasmes, le pouls soit foible, petit et concentré ; et ce caractère du pouls, bien loin d'être une contr'indication à la saignée, tend au contraire à la rendre plus utile, lorsqu'elle est indiquée d'ailleurs par l'ensemble des autres signes. *Sydenham* a vu qu'une saignée dans cette circonstance développoit tout d'un coup la fièvre, et donnoit au pouls la force et la vitesse qu'il doit avoir ; pour distinguer cet état d'oppression ou de foiblesse apparente de la foiblesse réelle, il faut, lorsque la veine est ouverte et que le sang coule, tâter le pouls du bras opposé ; si le pouls reste petit, et qu'il devienne tremblant et intermittent, les forces ne sont pas

seulement opprimées par les spasmes, elles sont réellement éteintes : il faut tout d'un coup fermer le vaisseau et arrêter la saignée ; si le pouls se relève, et qu'il devienne plus grand et plus fort à mesure que le sang coule, il faut en continuer l'écoulement. »

Il faut avouer qu'il est extrêmement difficile de reconnoître la foiblesse vraie, qui contr'indique la saignée, d'avec la foiblesse fausse ou d'oppression qui l'indique. M. *de Haën* se plaint, avec raison, de ce qu'il n'y a point de signe positif, à l'aide duquel on puisse bien sûrement établir cette distinction. (t. 9, rat. med. pag. 175.) « Hucusque observationes, ex » tota bibliotheca medica collectas, necdum » sufficere, ut lege adeò praestanti ditari ars, » ornarique possit. (id. ibid.) Il faut s'aider de la connoissance du tempérament, du genre de vie, de la saison, et voir sur-tout si cette foiblesse s'est déclarée soudainement dans l'état de pleine santé, et si elle n'a été précédée d'aucune cause énervante.



CHAPITRE VIII.

Saignée dans son effet révulsif, etc.

DANS la fièvre inflammatoire décidée, la saignée n'est pas un remède curatif, et elle n'offre plus qu'un secours subordonné à l'intensité de la fièvre, et à l'état de violence et de vigueur excessive qui l'accompagnent (1); car cette fièvre, à raison de l'altération qu'elle suppose profondément établie dans le sang, doit nécessairement entrer en voie de coction, et éprouver des évacuations critiques subséquentes.

Or, cet état de vive irritation, qui est donc la circonstance la plus importante relativement à la saignée, et qui va le plus puissamment à l'indiquer, se présente sur-tout dans le com-

(1) *Hippocrate*, comme nous l'avons déjà dit, réduisoit les indications de la saignée à l'intensité de la maladie, à la vigueur de l'âge et à l'état des forces. « In acutis morbis sanguinem detrahes, « si vehemens morbus videatur, floretque ægrotanti ætas, et « virium adfuerit robur. De vict. rat. in acut. *Gal.* com. 4, nº 19.

mencement ou dans le principe de cette fièvre ; mais ce qu'il nous importe d'observer, c'est que le commencement, ou plutôt le premier période de la fièvre, n'est pas mesuré d'une manière nécessaire et rigoureuse, par un nombre de jours déterminés ; de sorte que l'indication de la saignée, prise seulement du nombre des jours d'une maladie, est une indication vaine, illusoire, et qui peut induire à des fautes graves : il est vrai que le plus ordinairement une fièvre inflammatoire, allumée dans un tempérament vigoureux, et qui s'avance, dépouillée de toute complication étrangère, entre dans le période de coction vers la fin du quatrième jour ; cette règle cependant n'est pas constante à beaucoup près, et c'étoit une pratique bien funeste, que celle de quelques médecins antérieurs à *Hippocrate*, qui, attachés inviolablement à cette loi, proscrivoient rigoureusement la saignée, après le quatrième jour d'une maladie inflammatoire (1). Vous voyez dans les épidémies d'*Hippocrate*, qu'il

---

(1) Cette règle a été défendue dans ce temps par *Lommius*, *Fréderic Hoffmann*, *Boerhaave* : voyez *Schroeder* tome 1, page 145. « *Exhibent venæ sectionem in febribus inflammatoriis, præcipuè con-* » *tinuis*. Car il n'est point d'erreur, en médecine, qui n'ait eu de grandes autorités. *Eranciel*, *de veteri evacuationum usu*, 1714. [illegible] tome 6, page 15.

saigna *Anaxion* le septième jour d'une fièvre pleurétique ; et cela, parce que cette fièvre étoit encore dans son premier période ou le période d'irritation, comme on parle, et avec raison.

Le premier période étoit bien marqué par la vivacité de la douleur, par la violence de la toux, et sur-tout par le défaut complet d'expectoration, (*Triller*). *Van-Swieten* suivit cette pratique d'*Hippocrate*, et saigna dans une affection de poitrine, long-temps au-delà du quatrième jour, avec un succès vraiment frappant, comme vous pouvez le voir dans son excellent traité de la pleurésie.

La saignée peut donc être indiquée pendant tout le premier période d'une fièvre inflammatoire ; et la durée de ce période n'est pas fixée à un certain nombre de jours, mais seulement par l'état de la coction, il s'étend jusqu'au moment où il commence à s'établir des signes de coction : or, la coction tend à porter dans les humeurs un caractère uniforme (1), et à y introduire des qualités tempérées, et adoucies par le mélange des qualités contraires ; et son progrès s'étudie dans les humeurs excrémen-

(1) « Concoctio fit ex permistione temperaturâque mutuâ quasi » coctura.

titielles, qui coulent des parties les plus voisines de celles qui sont affectées, etc.; et dans les fièvres générales, dans les urines (1).

En général le temps, considéré en soi-même, ne peut pas fournir des vues curatives: le temps d'une maladie ne peut pas indiquer le traitement qui lui convient; seulement le traitement est-il indiqué par l'état de la maladie qui change avec le temps: aussi, avons-nous vu, ci-devant, que la division des maladies en aigues et en chroniques, n'étoit point du tout fondée sur leur nature réelle, et nous avons exposé que l'affection phlogistique que nous examinons ici, pouvoit marcher rapidement et se présenter sous la forme d'une maladie aiguë, comme cela arrive le plus ordinairement, ou se prolonger sans changer d'essence, passer en habitude et établir une maladie décidément chronique, en exigeant toujours la même méthode de traitement. Cette inflammation lente et chronique existe très-souvent dans les poumons

(1) L'urine la plus favorable.

Trois choses dans l'urine l'*hypostase* ou le *sédiment*; l'*énéorème* ou le *suspensum* qui flotte dans le sein ou le milieu de l'urine; et le *Nephele* ou le *nubecula* qui se trouve au plus haut de la liqueur. « Urina optima, quandò sedimentum fuerit album, læve et æquale per totum tempus, donec morbus judicetur, securitatem enim significat et morbum brevem prognosticat.

(car les poumons, comme nous l'avons déjà remarqué, sont les parties les plus éminemment susceptibles d'affections phlogistiques), et devient la cause très-ordinaire de phthisie, chez les jeunes gens qui ont beaucoup d'activité, qui ont le cou long, les omoplates saillantes, la peau blanche et délicate, les dents larges et d'un blanc de lait, et les joues vivement colorées; et elle demande le même traitement que les autres affections inflammatoires; le repos, le régime végétal, des boissons délayantes et émollientes, des saignées à petite dose, et souvent répétées.

La saignée, dans une fièvre inflammatoire, est sur-tout utile, ou plutôt indispensablement nécessaire, lorsqu'on a lieu de présumer que l'affection phlogistique que nous considérons ici d'une manière abstraite, va éclater, ou porter spécialement son action sur un organe déterminé (1). Or, la saignée, dans cette circons-

(1) « Venam confestim ab initio secare oportet, cum tendam » fixa sint omnia quae contristant, tum spiritus, tum dolores. » *Hipp.* de vict. rat. in acut. sect. 4, vers. 28; *Gal.* op. om. tome 6, page 700.

A raison de son effet révulsif ou dérivatif, à raison de l'effet qu'elle porte sur la distribution des mouvemens, la saignée peut convenir, dans des états très-éloignés de l'état phlogistique, pour dissiper un appareil de spasme qui s'exerce dans quelques organes nobles, et d'une manière qui peut devenir promptement mortelle.

tance, ne convient pas tant, comme moyen d'évacuation, ou comme propre à évacuer une certaine quantité de sang, que comme propre à changer la distribution vicieuse des forces, et à détruire et à décomposer l'appareil, le système, la synergie des mouvemens tendus vers la partie qui va se prendre d'inflammation; car nous retrouvons ici la progression que nous avons notée ci-devant; et comme la fièvre inflammatoire générale est précédée, dans le système naturel des maladies, d'une

---

« Haec est potissima ratio, cur in inflammationibus, (il n'entend » pas parler de l'inflammation phlogistique) et aliis quibusdam » morbis, in quibus materia alicui parti infixa est, quaeque alio » ingenio educi non possit et urgeat malum, ut in apoplexiâ, sta- » tim ad venae sectionem confugiendum sit, etiamsi cacochimia » adsit, quae propriâ purgatione esset removenda; *Prosper Mar-* » *tian*, page 15 *de naturâ hominis* vers. 115.

M. *Stoll* remarque que, lorsque dans une maladie décidée, quelque organe commence à s'affecter, cet accident peut dépendre, 1° ou d'un état de foiblesse qui ne permet point à cet organe de résister au dépôt de la matière morbifique, alors il faut employer les excitans, les vésicatoires, les cordiaux; 2°. ou d'un état de fluxion vive, de l'orgasme ou de l'irritation qu'éprouve l'organe qui va s'affecter, les excitans alors seroient fort contraires, il faut détourner la fluxion et calmer l'état d'orgasme de l'organe affecté: ainsi dans les métastases qui menacent de se faire sur quelqu'organe noble, l'organe menacé peut être dans deux états bien différens, ou dans un état d'atonie ou de foiblesse, et alors la fluxion se fait comme d'une matière passive; ou bien dans un état de vive excitation qui fait qu'il attire fortement les humeurs: il est extrêmement difficile de distinguer ces deux états; il n'est question ici que de fluxion phlogistique.

fièvre que nous avons appelée fièvre éphémère prolongée, qui ne consiste que dans un état de spasme et de vigueur, et qui peut être éteinte et abattue tout d'un coup, par les moyens calmans et affoiblissans, par exemple, par des saignées poussées jusqu'à défaillance; de même, dans l'inflammation locale (et nous ne parlons toujours que de l'inflammation phlegmoneuse, que quelques-uns ont appelée sanguine, et qui seule, répond à la fièvre inflammatoire dont il est ici question), l'établissement complet de cette inflammation, est très-communément précédé d'un appareil de mouvemens de spasme et de fluxion (1).

---

(1) *Hippocrate*, pour expliquer la génération de la pleurésie suppose d'abord dans les chairs et dans les vaisseaux voisins, un mouvement de spasme ou de vive contraction; et c'est à cet état que se rapporte le véritable usage des narcotiques, comme l'a exposé M. *Sarcone*, tome 1, pag. 137. Voyez aussi *Prosper Martian* sur l'usage de l'opium dans le principe des affections de fluxion (de locis in homine, n°. 145, à la fin, pag. 153) ... puis une irritation vive qui attire les humeurs .... enfin la putréfaction de ces humeurs épanchées dans le foyer de l'inflammation. « Tum caro quæ est in latere, tum venæ contrahuntur ac con« velluntur .... per caliditatem trahit ad se ipsam, à vicinis « venis et carnibus, pituitam ac bilem .... ubi vero ad latus « affixa putruerint. De morbis lib. 1, *Cornaro* n° 41.

Nous avons déjà dit que M. *Sarcone* avoit décrit, sous le nom de pleurésie, un état éminemment nerveux, qui s'annonce principalement par l'intensité et l'opiniâtreté de la douleur.

Cet état nerveux, analogue à celui par lequel *Sydenham* prétend que se marque le début de la plus grande partie des continu-

La saignée tend avec beaucoup d'avantage à décomposer cet appareil de fluxion, et sur-

---

tions épidémiques, ne demande aussi que des saignées copieuses et répétées, des boissons émollientes, des fomentations émollientes et anodines, avec les feuilles de mauve, les fleurs de sureau, les feuilles de cigüe et même un peu d'opium, et sur-tout après ces évacuations, l'usage intérieur de l'opium, qui, en dissipant les spasmes, prévient sûrement, pourvu qu'il soit donné à temps, l'inflammation que ces spasmes pourroient décider.

Ces idées, auxquelles M. *Sarcone* a attaché tant d'importance qui, dit-il, ne sont point enfantées par de vaines chimères, qui sont tirées du sein de la nature et qui exigent ainsi l'attention de tous les vrais médecins; ces idées, vous voyez combien elles sont conformes à ce qu'établit *Hippocrate* sur l'ordre de succession des inflammations de poitrine : car *Hippocrate* admet aussi, d'abord un état de spasme ou de vive contraction dans les parties de la poitrine affectée, (état qui répond à la pleurésie de *Sarcone*) « Tum caro quæ est in latere, tum venæ contrahuntur (car *Hippocrate* ne mettoit point en question, comme on l'a fait depuis, si le tissu cellulaire, *caro*, et les vaisseaux étoient irritables, et en conséquence susceptibles de spasmes et de convulsions;) puis une fluxion ou une congestion d'humeurs sur ces parties, « per « caliditatem trahit ad se ipsam à vicinis venis et carnibus pituitam « tum ac bilem » et enfin en dernier lieu, l'altération humorale, « ubi vero ad latus adfixa putrescerit. » Plus on médite les ouvrages d'*Hippocrate*, et plus on a lieu d'admirer la justesse de ses vues sur l'économie animale; mais il faut se présenter à cette étude d'*Hippocrate*, comme à celle de la nature dont il fut le plus digne interprète, tant nu de préventions et de préjugés.

C'est à cet état seulement d'inflammation qui doit sa génération à une irritation nerveuse, que doit se rapporter la théorie de M. *Whytt* qui regarde toute inflammation, comme le produit d'une irritation locale.

Les blessures des parties nerveuses sont extrêmement propres à exciter des inflammations de cette espèce : M. *Bromfield* a beaucoup vanté l'opium dans le premier temps des coups à la tête.

de

tout lorsqu'il est imminent, et que le principe de la vie tente seulement des efforts pour l'établir ; car alors ce principe obéit plus aisément aux moyens d'irritation, qui appèlent et sollicitent ailleurs son action : or, la saignée est vraiment un moyen d'irritation ; ce fait est parfaitement acquis par les expériences de M. *de Haller*, qui a vu que la piqure, soit d'une veine, soit d'une artère, excitoit dans tous les vaisseaux voisins, un mouvement bien

---

C'est relativement à cet état nerveux qui prépare les fluxions, que se rapporte éminemment l'usage de l'opium ; usage que Martian a si bien connu ; « quare medicamenta stupefacientia » destillationes miraculo quodam sistunt, et ex toto interdum » arcent ; » parmi les modernes, M. *Sarcone* me paroît un de ceux qui ont le mieux connu cette indication de l'opium : vous devez consulter aussi ce qu'en a dit *Stoll*.

Nous avons souvent des occasions de nous convaincre combien, pour appercevoir dans leurs vrais rapports, les opérations de l'économie animale, il est nécessaire de les attribuer à deux forces différentes : une force nerveuse ou de mouvement : une force altérante et de mixtion.

En général, dans toutes les affections locales, il faut admettre un état nerveux, qui, dans les affections fébriles, se complique ensuite diversement, avec différentes causes matérielles ; c'est relativement à cet état nerveux, ou à l'appareil de spasmes établis d'une manière fixe sur une partie, que les sueurs coulent d'une manière véritablement critique, parce qu'elles annoncent que les mouvemens sont rentrés dans leur ordre de distribution ordinaire, et que les spasmes sont dissipés : c'est parce que cet état nerveux précède le plus souvent l'affection humorale, qu'il n'y a guère de maladies locales qui n'aient été quelquefois traitées avec succès, par des forts sudorifiques, donnés dans le principe.

marqué, qui poussoit le sang avec rapidité vers l'ouverture des vaisseaux.

Cette nouvelle détermination des mouvemens, ne peut pas être attribuée à la foiblesse que cette piquure produit dans le tissu des vaisseaux, puisque ce phénomène est également décidé par une simple irritation portée sur le parois d'un vaisseau, et qui laisse les parois dans toute leur intégrité.

La saignée détermine bien évidemment un nouvel appareil de mouvemens de fluxion; et dès-lors il n'est pas douteux qu'elle ne contribue très-efficacement, à dissiper, ou du moins à affoiblir une fluxion actuellement établie: sur-tout lorsque cette fluxion est formée depuis peu, et que la nature ne la soutient pas encore avec une grande vigueur. (« Venam confestim secare oportet cum nondum fixa sint » omnia quæ contristant, tum spiritus tum » fluxiones *Hipp.* faciliùs etenim remediis pa» tens. (de vict. rat. in acut. com. 4, *Gal.* n°. 28). Or, pour que la saignée produise plus pleinement cet effet révulsif, il faut que l'irritation qu'elle décide soit portée sur une partie qui entretienne des relations plus marquées avec celle qui est affectée, et qu'on veut soulager; et il n'y a point de médecin célèbre, comme dit très-bien *Galien*, qui n'ait reconnu combien le choix des vaisseaux est important

dans l'administration de la saignée : l'opinion contraire n'est que le produit de l'application malheureuse qu'on a fait à la médecine, des principes tirés des sciences qui lui sont parfaitement étrangères ; cette opinion n'a été avancée et soutenue, que par des raisonneurs, qui ne voyoient point de malades, ou qui, préoccupés de leurs idées, refusoient de s'instruire de la marche de la nature.

Le choix des vaisseaux, qui est donc un objet si important pour l'administration de la saignée révulsive, ne peut être que le résultat des faits de pratique, qui seuls, peuvent nous éclairer sur les sympathies, qui unissent entr'elles différentes parties du corps, et qui les subordonnent à des affections communes.

On établit assez communément, que la saignée révulsive doit être faite, dans le principe d'une fluxion, le plus loin possible de la partie qui en est le terme : cette proposition est trop générale ; elle a besoin d'être circonscrite et limitée ; pour cela il faut nous appuyer des observations faites par les anciens, parce qu'encore un coup, ce sont eux qui ont observé la nature avec le plus de soin, et le moins de préjugés (1).

---

(1) Consultez *Martian*, *de nat. hominis*, vers. 137, pag. 154. Il paroît, en général, qu'*Hippocrate* prescrivoit par dérivation,

La saignée du bras est donc révulsive par rapport aux fluxions déterminées sur la tête, et cette saignée doit constamment être appliquée, tant que l'appareil de fluxion subsiste, ou bien quand cette fluxion s'établit tout d'un coup, et par un mouvement brusque et très-manifeste ; et non quand elle est formée depuis long-temps, et qu'elle s'est formée d'une manière lente et presqu'imperceptible : (*Revellere oportet, si qua non oportet, repant* ; c'est-à-dire, comme l'explique *Martian*, si le mouvement de fluxion a beaucoup d'impétuosité, *quòd sensibilem motum significat* . . . *Martian.*)

La saignée du pied n'est préférable que dans des temps fort éloignés de celui où la fluxion doit s'établir, et seulement pour introduire dans la nature une habitude de mouvement contraire à celle qu'elle avoit vicieusement con-

---

ou par les parties voisines, dans les affections formées, et qu'il purgeoit par révulsion, ou par les parties les plus éloignées, dans les affections non existantes qu'il falloit prévenir. *ibid.*

Dans la phthisie pulmonaire, il purgeoit par l'émétique, et il recommandoit d'éviter les purgatifs, à moins qu'il n'y eût *des fièvres putrides qui les indiquassent* ; et il *recommande* avec le même soin d'éviter les vomitifs, dans ceux qui avoient une disposition à la phthisie ; « tabescentes autem caveatis superiora », *aph.* 8, *sect.* 4, *Martian, pag.* 309, *première colonne.*

tractée (1). » Ut per venæ-sectionem à locis » distantibus factam consuetudo removeatur, » per quam humores ad partem affici solitam » diffluere, ex quacumque occasione consueve- » runt, ex quibus patet revulsionem quæ à » remotissimis fit partibus in præsentium mor- » borum curatione minimè convenire, etc., *vers.* 180, *pag.* 15; *et de humor. vers.* 10, *ibid.* (2). Et par rapport à cette saignée du

---

(1) Voyez aussi *Hipp. de nat. homin.* n°. 22. « Enitendum » vis ut sectiones quàm longissime à locis faciamus, ubi dolores » fieri et sanguis colligi solet, sic enim mutatio minimè magna » derepente fiet, et consuetudinem removebit, ut non amplius » in eumdem locum colligatur.

(2) Il y a cette différence, entre *Hippocrate* et *Galien*, sur la doctrine de la révulsion et de la dérivation qu'*Hippocrate* commençoit par les moyens dérivatifs, et que *Galien* commençoit par les moyens révulsifs.... Les révulsifs ne portent que sur les mouvemens, et ne peuvent guère être considérés comme des moyens d'évacuation, au moins par rapport à une matière qui est fixée et fortement engagée dans une partie; les moyens dérivatifs sont au contraire des évacuans. Afin de se déterminer pour l'une ou l'autre de ces pratiques, il faut déterminer les cas, dans lesquels l'évacuation est urgente, et ceux dans lesquels il est plus important de détourner l'appareil des mouvemens de fluxion : or, on peut établir assez généralement, que dans les affections des vaisseaux, c'est la seconde indication qui est ordinairement la plus pressante (dans l'angine, *Hippocrate* lui-même faisoit précéder les saignées du bras et suivre les saignées des veines ranines); et dans les affections du tissu cellulaire, c'est l'évacuation qui est l'indication la plus pressante; il s'ensuit que, dans les fluxions qui s'établissent peu-à-peu, et d'une manière insensible, on doit toujours débuter par les dérivatifs,

bras, qui doit donc être préférée lorsque la fluxion est établie, une précaution bien importante, c'est de choisir le bras qui se trouve du même côté que la partie de la tête qui est affectée; car le corps humain, comme nous l'avons dit souvent, est partagé en deux parties latérales, égales par un plan qui le coupe perpendiculairement dans le sens de sa longueur; cette division, qui peut même être suivie et démontrée jusqu'à un certain point par l'anatomie, est surtout bien constatée par la pratique, qui démontre une relation bien plus intime, une sympathie bien plus directe entre les organes qui sont situés dans la même portion latérale du corps; ainsi, dans les affections du côté droit de la tête, il faut saigner du bras droit, et saigner du bras gauche, dans les affections du côté gauche.

La saignée du bras est aussi révulsive par rapport à la poitrine et aux parties contenues dans la poitrine (1). Cette saignée du bras

---

et par les révulsifs, quand elles s'établissent brusquement et avec une grande intensité : c'est aussi ce que recommandoit Hippocrate. *Martian, de humoribus*, vers. 10.

(1) Dans la phthisie pulmonaire *Solano de Luque* étoit dans l'usage de pratiquer un cautère à l'une des mains entre le pouce et le doigt index. *Van-Swieten* rapporte, d'après un célèbre médecin, que l'éruption qui se fit spontanément dans cet endroit d'une matière plâtreuse, fut sensiblement utile dans une maladie de cette espèce. (*tom.* 4, *pag.* 17.)

est aussi puissamment révulsive par rapport aux viscères du bas-ventre : ainsi la saignée du bras droit est révulsive par rapport au foie (1), et celle du bras gauche par rapport à la rate. Cette saignée du bras est aussi puissamment révulsive par rapport aux affections de la matrice et des voies urinaires ; ainsi, tandis que le mouvement des règles est puissamment sollicité par les scarifications et les saignées des extrémités inférieures, les règles sont au contraire très-généralement supprimées par les saignées du bras : *Sthal*, *de mot. tonico*,

---

(1) On convient assez généralement que la saignée du pied est contraire dans les affections du foie, qui viennent à la suite des coups à la tête. (*Pouteau*, *David*, *Bertrandi*, *com. litt. seconde decade. supl. pag.* 668.) quoiqu'elle convienne dans les affections essentielles du foie ; et cela parce que, dans le premier cas, la saignée du pied peut déterminer l'affection sur le bas-ventre, et très-éminemment sur le foie ; *Hipp.* qui, quand les affections étoient formées, évacuoit par les parties les plus voisines de l'organe intéressé, et qui, de cette manière, employoit les évacuations dérivatives, saignoit du bras dans les maladies qui avoient leur siège au-dessus du foie ; et du pied, dans les maladies qui avoient leur siège au-dessous. *Gal. com.* in aph. 36, sect 6. *Martian*, *de nat. hom. vers.* 159.

Voir *Sarcone*, tom. 1, pag. 113.

Nous avons remarqué ailleurs, qu'assez souvent le foie s'affecte à la suite des coups à la tête : or, on a remarqué que cette affection du foie est puissamment favorisée par la saignée du pied, qu'il faut donc éviter dans cette circonstance : c'est sur quoi sont d'accord MM. *Bertrandi*, *Pouteau*, *David*, quoiqu'ils donnent de ce fait, des explications fort différentes.

pag. 4. *Forestus*, *lib.* 28, *obs.* 3). Il est assez étonnant que des médecins modernes, par exemple, M. *de Haën* ait mis en problème si ces saignées pourroient être nuisibles dans l'acte de l'écoulement des règles : « An » errore chirurgi, qui non intelligens venam » in pede tundendam, eam brachii tutuderit » dit-il, en parlant d'une femme, dont les règles se supprimèrent à la suite d'une saignée du bras.

Il faut cependant remarquer à cette occasion, que la saignée du bras décide quelquefois tout d'un coup l'éruption des règles ; c'est lorsque la congestion est formée sur les organes de la génération, et que ces organes sont frappés d'un spasme fixe et continu : la saignée alors, comme anti-spasmodique, peut, en rompant cet éréthisme, établir tout de suite l'écoulement. C'est de la même manière que nous avons vu, d'après l'observation d'*Hippocrate*, de *Galien*, de *Sydenham*, que la saignée facilite l'opération des émétiques et des purgatifs, et que, suivant les expériences de *Galien*, les saignées poussées jusqu'à défaillance sont suivies assez constamment d'évacuations abondantes et par le vomissement et par les selles : « In hujusmodi circumstantiis » nonnunquam supervenit alvi dejectio, non- » nunquam bilis vomitio » (*lib.* 9, *de meth.*

med.); et cela en dissipant les spasmes qui sont établis d'une manière fixe sur l'estomac et les intestins, et qui s'opposent ainsi aux mouvemens qui sont nécessaires, pour décider les évacuations par le vomissement et par les selles.

M. *Cotunni* a expérimenté, sur des chiens récemment ouverts, qu'en pressant une portion d'intestin, cette portion étoit fortement contractée, sans que le mouvement péristaltique, qui agitoit les parties voisines, pût s'y établir: or, ce mouvement péristaltique est absolument nécessaire pour décider des évacuations, soit par des vomissemens, soit par des selles. Les saignées et les fomentations des mains et des pieds, selon la pratique d'*Alexandre de Tralles*, déterminent donc, ou du moins facilitent ces évacuations, en rompant la contraction ou le spasme fixe, établi, sur quelque portion du canal intestinal: (*Cotunnius, de sedibus variol. pag.* 116). C'est pour la même raison que les antis-spasmodiques, pris intérieurement, comme par ex., la liqueur minérale d'*Hoffmann*, peuvent décider des évacuations par le vomissement ou par les selles, en dissipant les spasmes fixes qui sont distribués d'une manière irrégulière sur l'étendue du canal intestinal.

La saignée que nous considérons ici dans son effet révulsif, c'est-à-dire, comme propre à

prévenir une inflammation qui menace une partie déterminée, doit être aidée par l'application des topiques convenables sur la partie menacée, ou déjà affectée. En général ces topiques doivent être repercussifs, astringens, rafraîchissans, dans le premier période de la fluxion (1);

(1) Mais seulement dans les fluxions purement nerveuses, et non pas dans celles qui sont déterminées par quelqu'affection humorale dans la partie qui est le terme de la fluxion, comme cela arrive le plus souvent ; alors les qualités des topiques doivent être réglées, d'après la nature connue de ces affections : ainsi, les rafraîchissans et les astringens, les révulsifs excitans, seroient fort contraires, même dans le principe d'une fluxion réellement inflammatoire : M. *Brambilla* a souvent vu les plus mauvais effets de l'application du vinaigre dans cette circonstance (*obs. chirurg. Richter*, tom. 3, pag. 201); il a vu que l'application du vinaigre augmentoit l'inflammation, au point d'y décider la gangrène ; il établit généralement que ce remède est pernicieux dans toutes les inflammations très-vives.

Il n'y a pas de meilleur moyen pour prévenir l'inflammation à la suite des coups à la tête, que l'application de l'eau très-froide. *Schmucker*, *Richter*, *de fracturis*.

L'eau froide convient généralement pour prévenir les inflammations à la suite des contusions, des meurtrissures, des fractures simples et sans luxation ; celles des articulations, et surtout des articulations de la cuisse par forte commotion et contusion .... Les inflammations aiguës demandent le plus souvent des topiques émolliens ; les inflammations qui se forment lentement demandent des topiques astringens. *Richter*, *obs. chir.* tom. 3, pag. 107.

Sur l'usage de l'eau froide, consultez *Theden*, tom. II. tom. 18, pag. 604.

Voyez aussi une dissertation de M. *Lombard* et une lettre de *Chaumier* ; il l'emploie, (mais sur-tout dès le premier temps, dans les fractures, les fortes extensions des ligamens,

ce n'est que dans sa vigueur, lorsqu'elle est absolument décidée, qu'on ne peut ni la prévenir ni la résoudre, qu'il faut passer aux émolliens, aux digestifs, aux échauffans. Mais comme les généralités ne suffisent pas, et que la pratique de l'art est sur-tout éclairée par la connoissance exacte des exceptions que souffrent ces généralités, je vais rapprocher ici les différences que demandent, dans les qualités des topiques, les différentes parties.

Ainsi, quoique les astringens et les repercussifs conviennent généralement dans le principe des inflammations, il s'en faut bien ce-

des tendons, des muscles, les contusions, les fluxions vénériennes sur les bourses, le phymosis, le paraphymosis, les coups à la tête et les brûlures. Il faut avoir soin de la continuer long-temps, et de la répéter dès que les douleurs et la chaleur se font ressentir, etc. Quand on l'applique pour des accidens de la tête, il est utile de faire en même-temps tenir les pieds dans l'eau tiède.

Contusions. Il distingue cependant la nature du tempérament; dans les vieillards, et les gens secs, il préfère l'application d'eau chaude; et l'eau froide dans les autres, etc., page 263.

(Lombard) emploie l'eau chaude dans les contusions des gens secs et fort irritables, dans les plaies d'armes à feu (au moins dans le premier temps), dans les plaies et les ulcères secs et enflammés . . . Il prétend qu'elle est très-contraire dans les affections des glandes : que les fomentations émollientes sur les tumeurs vénériennes des testicules ne font que les augmenter; cependant quand il reste des duretés dans les testicules, il convient d'employer fréquemment l'eau chaude, d'accord avec les préparations fondantes et purgatives.

pendant, qu'ils soient aussi convenables par rapport à la poitrine, que par rapport aux autres parties, parce qu'il est à craindre de refouler les humeurs vers les parties intérieures, et de sauver ainsi une partie plus indifférente aux dépens d'une partie beaucoup plus noble. Il faut donc avoir pour objet de porter les humeurs à l'extérieur; et pour cela, il faut toujours que les topiques appliqués sur la poitrine soient émolliens, et même âcres, échauffans et irritans; mais seulement après avoir fait précéder les remèdes généraux.

Les anciens insistoient fortement sur la nécessité des évacuations générales, avant l'application des topiques irritans, et leur objet étoit d'affoiblir la fluxion que ces topiques doivent nécessairement déterminer. *Galien* reproche au médecin *Thessalus* d'avoir interverti cet ordre, et d'avoir tout d'un coup appliqué des vésicatoires et des synapismes, sans avoir fait précéder les secours généraux : il faut en excepter les affections qui intéressent le tissu des chairs, comme les affections rhumatismales, dans lesquelles les dérivatifs conviennent dès le principe, selon la doctrine d'*Hippocrate*, ci-dessus; cette pratique de *Thessalus*, que *Galien* trouvoit dangereuse, est analogue à celle de plusieurs médecins modernes.

Nous devons remarquer à cette occasion,

que les vésicatoires ne conviennent point dans les affections décidément inflammatoires, à moins que ce ne soit vers la fin, lorsque les forces sont tombées, et qu'il est question de les soutenir et de les exciter, pour favoriser des évacuations critiques: si M. *Pringle* en a obtenu des effets si heureux dans les pleurésies, c'est que ces pleurésies n'étoient point réellement inflammatoires, comme le dit très-bien *Stoll*, mais compliquées d'une affection catarrale et rhumatismale. (Mais ce qui offre une difficulté vraiment rebutante, dans la lecture des meilleurs ouvrages, c'est l'incertitude qui règne sur la nature réelle des maladies, et le peu de soin qu'ont pris les Auteurs de marquer nettement leur caractère spécifique.)

L'indication générale de rafraîchir dans le principe des inflammations, souffre une exception très-considérable relativement à la région épigastrique, et plus précisément au creux de l'estomac; Il est donc extrêmement important, comme nous l'avons déjà observé, que tous les topiques qu'on applique sur cette région, soient à un certain degré de chaleur, même assez fort, (à moins qu'ils ne soit question de combattre une affection qui offre la chaleur pour élément dominant, comme dans les affections éminemment ardentes ou bilieuses : ainsi, dans la fièvre ardente que décrit *Hip-*

pocrate dans son second livre des maladies, il prescrit d'appliquer des raffraîchissans sur la tête et sur les viscères : « Huic refrigerantia » ad viscera et caput admoverit ». *Stahl*, *de febre lethifera. Hippoc.*

Des plus ces topiques doivent être astringens à cause de la nécessité où l'on est de soutenir le ton de cette partie, qui paroît l'*hipomochlion* ou la masse sur laquelle s'appuyent les forces dans leur développement. Aussi, c'est une excellente pratique, dans le cours de toutes les fièvres, que d'appliquer sur la région de l'estomac des cataplasmes fortifians et astringens.

Ainsi, non-seulement les astringens conviennent éminemment, dans l'inflammation de l'estomac et du foie (1), lors du premier pé-

---

(1) Eau froide dans les inflammations du foie.

M. *Sarcone* a vu que, dans le second période des inflammations du foie, manquées, etc., après avoir fait précéder les remèdes généraux, les applications d'eau à la glace étoient extrêmement utiles, pag. 116.

C'est relativement à la nécessité de soutenir les forces toniques dans les hypocondres, et très-spécialement dans le foie, dont le tissu est habituellement d'une consistance extrêmement molle et délicate, que les applications d'eau froide et même d'eau à la glace, sont si souvent utiles dans certains états d'inflammation de ce viscère.

M. *Sarcone* décrit une constitution de maladies inflammatoires de poitrine, auxquelles s'unissoit très-fréquemment l'inflam-

riode, mais les remèdes émolliens et relâchans qui peuvent convenir dans le second, doivent

---

tion du foie. M. Pujol remarque très bien que les inflammations du foie sont des maladies assez ordinaires, quoique Boerhaave, d'après sa fausse théorie sur l'inflammation, ait dit que ces maladies étoient fort rares, à cause du petit nombre d'artères dont le foie est fourni.

Cette inflammation s'annonce par une douleur vive dans l'hypocondre droit, qui occupe tout le contour inférieur de la poitrine, et se porte jusqu'à l'hypocondre gauche, et même se fait sentir quelquefois au côté gauche de la poitrine inférieurement, par une toux sèche et fort incommode, par une douleur vive qui se fait sentir à la clavicule du côté droit, souvent par des envies de vomir, sur-tout quand on prend une grande quantité de boisson à la fois, par une teinte jaunâtre répandue sur la peau, et sur-tout dans le blanc des yeux, mais très-éminemment par la situation extrêmement courbée qu'affecte le malade; il faut cependant remarquer que le concours de ces signes est souvent trompeur: et M. *Sarcone* les a vu chez un sujet, dans lequel on ne trouva, après la mort, qu'une inflammation des poumons, sans aucune lésion sensible dans le foie.

M. de *Sauvages* s'appuyoit sur des observations analogues pour soutenir que la nature des maladies ne pouvoit point être déterminée d'après l'organe affecté, mais d'après le concours des phénomènes sensibles qui l'accompagne. Il faut ajouter à cette idée de M. de *Sauvages*, que ce concours de phénomènes sensibles doit lui-même être éclairé par l'investigation de la cause réelle de ces maladies, à laquelle on ne parvient quelquefois que par des considérations qui ne tombent pas sur les sens, au moins d'une manière directe, et qui n'existent pas non plus toujours dans la *maladie*, exclusivement considérée dans l'individu qui l'éprouve: aussi cette cause doit le plus souvent être étudiée dans la constitution régnante, dont l'ensemble des phénomènes sensibles ne se trouve que dans un grand nombre d'individus, dans le genre de vie qui a précédé; phénomènes qui n'existent plus, etc.)

être constamment combinés avec des substances amères et astringentes : *Galien* faisoit beaucoup de cas de l'huile dans laquelle il faisoit bouillir de l'*absynthe de pont*, et il la préféroit à toutes les autres, parce qu'elle est beau-

---

Après les évacuations convenables faites dans le premier temps de la maladie, les saignées du pied, et sur-tout les saignées des veines hémorroïdales faites par le moyen des sangsues (car les saignées de cette espèce dégorgent immédiatement la veine des portes) après, de très-doux laxatifs ; car communément les inflammations du foie sont compliquées de saburre, dans le second temps ; et quand le ventre se gonfle et se météorise, M. *Sarcone* a employé avec beaucoup de succès les applications d'eau froide et même d'eau à la glace (en général les applications émollientes conviennent très-peu contre les affections des parties glanduleuses. *Lombard*, opuscul. tom. 3, pag. 300, 301, 302) ; l'usage intérieur des boissons très-froides, des anti-septiques et de quelques résolutifs, comme du savon de Venise, du sel de tartre, ou bien l'extrait de chiendent avec un peu de sel d'absynthe, des décoctions de chiendent (remède auquel M. *Selle* a donné tant d'éloges). Il cite plusieurs exemples de guérisons opérées par ces moyens, chez des sujets qui paroissoient dans une état absolument désespéré.

C'est encore en excitant les forces toniques du foie, que les vésicatoires sont très-efficaces dans les inflammations du foie, après les évacuations convenables.

Il paroît que c'est dans une maladie du foie, que le médecin *Antonius Musa* traita l'empereur *Auguste* avec tant de succès, par les fomentations d'eau froide et des boissons semblables ;
« Cum autem destillationibus jecinore vitiato ad desperationem
« redactus, fomentis frigidis curari coactus auctore *Antonio Musâ*
« (*Suetone*) : *Dion. Cassius* dit, *Antonius Musa* lavacris fri-
« gidis frigidisque potionibus eum sanitati restituit.

On dit que c'est à l'époque de cette guérison de l'*Empereur Auguste*, que fut détruit l'esclavage où les Romains avoient le

coup

coup plus astringente ; cette *absynthe* est l'*artemise* des modernes.

Galien nous apprend que les sectateurs de *Thessalus* étoient dans l'usage, dans toutes les fièvres, de faire continuellement des effusions d'huile tiède sur les hypocondres, et de tenir appliqué un emplâtre d'artomelite, c'est-à-dire, un emplâtre de pain et de miel ; par là ils décidoient presque sûrement l'inflammation du foie et de l'estomac : et cet événement avoit lieu sur-tout chez les gens riches, chez lesquels ils employoient cette pratique d'une manière plus soutenue, et chez lesquels ils négligeoient la saignée, qui leur étoit beaucoup plus nécessaire, à raison de leur nourriture abondante.

---

barbarie de retenir ceux qui se donnoient à la médecine, la science certainement la plus digne de l'homme. Il n'est pas douteux que cet état d'esclavage des médecins n'ait été une des grandes raisons du peu de progrès que la philosophie fit à Rome, en comparaison de ceux qu'elle avoit fait chez les Grecs, les Grecs, les véritables maîtres du monde, parce qu'ils en seront à jamais les instituteurs.



CHAPITRE IX.

Analogie entre la chaleur animale et la chaleur de combustion, pétéchies, etc.

NOUS avons vu que la chaleur dont le corps animal est pénétré, est une véritable chaleur de combustion, que cette chaleur dépend d'un mouvement d'ignition, analogue à celui qui décompose et détruit les substances inflammables, et qui les convertit ultérieurement en cendre et en fumée ; nous avons prouvé par bien des faits, cette analogie entre la chaleur animale et la chaleur de combustion.

D'abord, c'est que l'air pur qui est donc le seul moyen de combustion, et peut-être le seul corps de la nature, vraiment inflammable, comme l'ont avancé quelques chimistes modernes, et comme l'avoit déjà présumé *Galien* : « *Aër enim accensus flamma est* » disoit *Galien* dans son premier livre de *facult. medic.* ; c'est que l'air est d'une nécessité aussi

indispensable pour entretenir la vie des animaux, que pour entretenir la flamme.

2°. C'est que la quantité habituelle de chaleur qui brûle dans chaque animal, est d'autant plus considérable, que cet animal reçoit une plus grande quantité d'air pur; et, quoique cet air pur entre dans le corps par toutes les parties qui sont immédiatement en contact avec lui, il n'est pas douteux cependant, que le poumon ne soit l'organe principal par lequel se fait ce passage: or, comme l'a très-bien vu M. *de Buffon*, la quantité de chaleur, dans chaque espèce d'animal, est assez généralement proportionnelle à l'étendue et à la capacité des poumons.

3°. C'est que, selon les expériences de M. *Priestley*, l'animal qui respire, altère et déprave l'air, de la même manière qu'un corps qui y brûle; en sorte que les produits de la respiration sont réellement des matières fuligineuses, comme disoient les anciens, c'est-à-dire, que ses produits sont chargés des débris de la décomposition inflammable, comme le sont les produits d'une véritable combustion.

Enfin, c'est que la chaleur vitale produit tout communément des phénomènes d'électricité, ou des phénomènes de feu rendu libre; et que, quelquefois même, il est arrivé que

la quantité de ce feu rendu libre, a été si considérable, qu'il s'est fait des déflagrations spontanées, par lesquelles des corps vivans ont été brusquement décomposés et réduits en cendre : *le Marquis de Maffey* nous a laissé l'histoire de la Comtesse de *Bandi de Cezenne*, dont tout le corps, à l'exception de la main droite, fut ainsi décomposé par une flamme allumée spontanément ; les papiers publics, il y a deux ans, ont fait mention d'un fait analogue ; et une circonstance commune aux sujets de ces observations, c'est que tous deux étoient dans l'habitude de boire, depuis long-temps, beaucoup de liqueurs inflammables.

Ces faits, que je viens de rapprocher, prouvent donc qu'il y a une analogie bien établie entre la chaleur animale et la chaleur de combustion ; mais il est bien essentiel de rappeler, qu'il s'en faut bien que le mouvement de la chaleur animale soit livré à l'action de l'air extérieur, comme l'est le mouvement du feu ordinaire ; il est au contraire bien évidemment démontré, que ce mouvement est réglé et soutenu par un principe intelligent, puisque ce mouvement se proportionne et s'accommode, pendant tout le temps de la durée de l'animal, à l'intensité variable des causes qui agissent sur lui, pour augmenter ou diminuer sa chaleur ; car une circonstance bien remarquable

dans la chaleur animale, et la circonstance la plus importante, parce que c'est celle qui se refuse le plus complètement à toutes les explications méchaniques qu'on a donné de ce phénomène, c'est que, dans l'état naturel, la chaleur se soutient constamment au même degré sous des températures fort différentes; en sorte qu'une harmonie si juste, si constamment soutenue entre les mouvemens qui produisent la chaleur et les causes qui tendent à l'altérer en plus ou en moins, ne peut, sous aucun rapport, être déduite d'une cause aveugle, méchanique et nécessaire.

Le corps est donc pénétré d'une chaleur analogue à celle de la combustion, et dès lors le corps vivant absorbe et fixe nécessairement une certaine quantité d'air pur; car l'air pur est la seule substance qui puisse alimenter et soutenir cette chaleur. Cet air pur pénètre en masse, par la voie des poumons, et ce sont eux qui, par leur jeu continuel, en fournissent la plus grande quantité; en sorte qu'ils sont, comme on dit, les soufflets de la machine animale; mais cet air pur est aussi absorbé et fixé par chacune des parties du corps, qui se trouvent avec lui en contact immédiat; et comme la flamme vit et s'entretient par un double mouvement, savoir, par un mouvement expansif qui part de la matière embrasée,

et qui tend à s'en écarter en tout sens, et par un mouvement de condensation qui alterne et balance ce mouvement expansif, et qui rejete et repousse la flamme sur le foyer de la combustion : on peut imaginer aussi, que chaque partie vivante est pareillement agitée de deux mouvemens à direction contraire, qui s'alternent et se balancent réciproquement : on peut dire avec les anciens que chaque partie respire, c'est-à dire, que chacune est successivement animée, et d'une force expansive par laquelle la chaleur ou la flamme vitale tend à s'écarter en tout sens, et d'une force de condensation ou d'inhalation, par laquelle chaque partie attire et se combine les principes de l'atmosphère, qui sont avec elle en rapport de nature.

Galien disoit que cette action de l'air sur le corps vivant, étoit le seul moyen qui pût s'opposer au développement de la putréfaction, et cela, en chassant les parties les plus subtiles, les plus actives, qui ne sont plus fixées dans sa mixtion, et qui ne peuvent y rester, sans y exciter des mouvemens éminemment destructeurs (1). Il croyoit que le mouvement

---

(1) « Ipsa animantium corpora, tametsi plurimam sibi- » terrae portionem humidam et calidam sint sortita, magnum

de respiration, auquel le principe de vie se livre sans interruption, avoit pour but ou pour cause finale, de préserver le corps de la corruption à laquelle il est si exposé, à raison des molécules de feu et d'eau qui entrent dans sa composition : et cela en chassant tout d'un coup et par la voie des poumons et par l'organe de la peau, les parties dégagées de la combinaison du corps, et que leur ténuité et leur extrême subtilité rendent les plus dangereuses.

C'est une idée analogue à celle-là, qui fait le fond sur lequel s'appuie la théorie de *Stahl* : ce grand homme est aussi parti de l'extrême corruptibilité des substances animales, corruptibilité fondée sur le peu d'affinité qu'ont entr'elles les molécules qui les composent, par exemple, les molécules d'huile et d'eau ; et il a cru que le principe de vie ne pouvoit prévenir cette corruptibilité et conserver le corps, que par le moyen du mouvement progressif des humeurs, non pas qu'il ait voulu que ce mouvement progressif pût par lui-même con-

---

» tamen annorum numerum sine putredine, ac sana vitaque » exigunt, si serventur eorum proprius calor in cordis quidem » corpore per respirationem in reliquis omnibus partibus, tùm » per communitatem quam habent cum corde, tum per aliam » quamdam respirationis speciem, quæ per totam agitur cutem et » transpiratio perspiratio-ve dicitur; *de meth. med. lib.* 11, n°. 8.

server les humeurs, comme lui a fait dire *Haller* par une erreur vraiment singulière : « Præcipuum finem circuitus sanguinis in eo ponit, » ut putredinem et discessionem elementorum » sanguinis, terræ, aquæ et olei impediat ». (*lib. 6, sect. 3, de la grande physiol.*) Mais il a dit que le mouvement progressif dépuroit les humeurs, en les présentant successivement aux organes sécrétoires, qui dépouillent des parties hétérogènes qui s'y forment assidument ; en sorte que *Stahl* a substitué le mouvement progressif des humeurs, dont *Harvey* venoit de démontrer la direction (et qui faisoit alors beaucoup de bruit) à l'action de l'air, qu'il a attribué à ce mouvement progressif, les mêmes effets que *Galien* attribuoit à l'action de l'air (1), et que ces deux grands médecins ont cela de commun, qu'il sont également convenus de la nécessité d'un instrument, ou d'un moyen méchanique, pour la conservation du corps.

Nous avons déjà remarqué, et *Galien* est convenu, dans la plupart de ses ouvrages, que ces théories sont insuffisantes ; nous avons prouvé que le principe de la vie fixe et arrête

---

(1) L'idée de *Galien* est bien plus conforme aux connoissances que nous ont procuré les travaux des chimistes modernes.

dans la substance du corps, l'ensemble des qualités qui la constituent ce qu'elle est : et cela par une force étendue et diffuse dans toute la pleine et profonde solidité de la matière, et qui n'est point assujettie à des moyens méchaniques ou organiques.

Or, cette force est susceptible de lésion ; en sorte que le corps vivant peut s'altérer ou se corrompre, en tout ou en partie, quoique le mouvement des sécrétions, ou le mouvement de l'air se soutienne comme à l'ordinaire : et cette corruption est toujours d'une espèce particulière et spécifique ; elle ne peut être étudiée avec avantage, dans les corruptions que cette matière subit lorsqu'elle se trouve complétement dépouillée de vie.

La chaleur est donc le moyen le plus puissant dont se serve la nature, pour fixer et combiner l'air ; l'air est la seule substance capable d'entretenir la chaleur de combustion, et par là, la chaleur vitale : or, comme la chaleur est véritablement augmentée dans la fièvre inflammatoire, il n'est pas douteux que la force, par laquelle le corps vivant absorbe l'air et se l'assimile, n'agisse alors plus puissamment ; il n'est pas douteux que, dans cet état de fièvre, le corps ne fasse une plus grande consommation d'air, et qu'alors, il ne lui en faille d'avantage pour fournir à ses besoins.

Et d'un autre côté, comme nous avons vu, et comme tous les médecins conviennent, que c'est le sang qui est plus particulièrement affecté dans la fièvre inflammatoire générale, et comme le sang a une tendance bien marquée vers l'habitude du corps, ainsi que le prouvent évidemment, et la tuméfaction de la peau, la distension de tous ses vaisseaux et la rougeur vive qui la colore, il est extrêmement probable, que le grand objet da la nature, dans cette fièvre inflammatoire, est de charger le sang d'une plus grande quantité d'air, en le faisant passer plus souvent dans la substance de la peau qui est en contact immédiat avec lui, et qui, à raison de sa chaleur vive, est extrêmement propre à l'absorber et à le fixer.

(Dans les affections rhumatismales, surtout dans les cas où l'humeur se trouve fixée, les Nègres sont dans l'usage de souffler de l'air dans le tissu cellulaire; cette pratique doit exciter la chaleur, et précipiter la fonte ou la solution de ces affections maladives. (Journal encyclop. premier Juillet 1784, p. 24.

Nous ne pouvons pas déterminer bien précisément cette affection du sang, à laquelle se trouve attachée la fièvre inflammatoire; cependant, d'après les phénomènes que nous avons ci-devant exposés, je veux dire, d'après la plus grande solidité du plancenta (selon

Plenciz), ou la ténacité de la croûte dont le sang se couvre assez généralement (1), il pa-

---

(1) Cette matière se retrouve dans les parties qui ont été affectées d'inflammation, sous la forme de membranes, de ligamens, etc., comme dans l'angine appelée membraneuse, *com. lyp. tom.* 15, *pag.* 196, *id. tom.* 22, *pag.* 185, *tom.* 15, *pag.* 432, *tom.* 22, *pag.* 645. *Journal angl.* 1781, *seconde partie*, *pag.* 124.

Et à l'occasion de la grande ténacité de la matière phlogistique, et de l'extrême tendance qu'elle a à s'organiser et à former des espèces de membranes, je parlerai ici d'une maladie peu connue, qui mérite beaucoup de l'être, parce qu'elle demande promptement les secours héroïques : c'est la maladie que quelques-uns appèlent angine trachéale, ou membraneuse, ou poligeuse, et que les Anglais appèlent *croup*, dans laquelle la matière phlogistique se déposant dans la trachée artère et les bronches, forme des membranes qui la bouchent, et décide ainsi une mort prompte, en suspendant et en interceptant l'action de l'air sur le poumon ; car vous savez que telle est l'indispensable nécessité de l'application de l'air sur le poumon, que cet organe ne peut en être privé quelque temps, sans que cette privation ne devienne absolument mortelle. . . Les enfans sont plus exposés que les autres à cette maladie, et sur-tout ceux qui ont le cou gros et court. . . . Les symptômes qui l'annoncent sont une respiration très-pénible et élevée, c'est-à-dire, qui ne paroît s'exécuter que par le mouvement des parties les plus élevées de la poitrine ; la toux est violente et comme convulsive ; l'haleine est très-fétide, ce qui fait, comme dit *Boyly*, qu'on a confondu souvent cette maladie avec l'angine gangréneuse, qui dépend d'ulcères comme gangréneux, et qui en est très-différente ; mais le symptôme le plus important et qui paroît comme pathognomonique, c'est le caractère tout particulier de la voix, qui est extrêmement aiguë et perçante, et qu'on compare au cri de la poule : « Vox strepitum gallinarum æmulans » (*Home*) ; le pouls est fort et fréquent ; l'urine est variable, et le plus souvent avec un sédiment muqueux ; le visage d'un rouge noir, et sur-

roit que sa concrescibilité est plus considérable, et que sa force plastique est réellement augmentée. Or, on apperçoit, au moins d'une vue générale, que l'air qui, comme l'a bien dit *Vanhelmont*, est le grand agent de la fluidité et de la volatilité, doit contribuer très-efficacement à rompre cette concrescibilité extrême.

Aussi un des points principaux et majeurs

---

tout aux pommettes ; il se fait ordinairement un écoulement abondant de sérosité par les narines ; les malades périssent suffoqués : on trouve après la mort un mucus concret, en forme de membrane, appliqué sur les parois des vaisseaux aériens : cette maladie est éminemment inflammatoire ; elle demande le traitement anti-phlogistique, mais appliqué promptement et avec beaucoup d'intensité. . . M. *Bayly* recommande de saigner de la veine jugulaire jusqu'à défaillance . . . Communément, en revenant de la foiblesse, le malade rend avec beaucoup de soulagement une grande quantité de phlegme épais ; après les abondantes évacuations de sang, on prescrit d'appliquer un large vésicatoire, qui recouvre le larinx, la trachée artère et une partie de la poitrine ; pour entretenir l'expectoration, on donne des doses suffisantes de tartre émétique, et quelquefois même, au point de décider des vomissemens ; on fait respirer des vapeurs d'eau chaude et de vinaigre : l'émétique est sur-tout utile, suivant l'observation de M. *Saloman*, lorsque l'urine est blanche et chargée de mucosité, parce que cette espèce d'urine annonce que la membrane, formée dans les vaisseaux aériens, est en quelque sorte mobile et peut aisément s'en détacher ; placée, il seroit contraire comme il l'est dans toutes les affections phlogistiques, comme le dit très-bien M. *Haeck*, *com. lips. tom.* 21, *pag.* 648. Les Auteurs à consulter sur cette maladie, sont MM. *Home*, *Michaelis*, *Marray*, *Salomon*, *Bayly*, *Wilcke*, *Callisen*, *Aurivillius*, etc

du traitement des fièvres inflammatoires, c'est de tenir le malade légèrement couvert, et de lui fournir de l'air pur et fréquemment renouvelé. *Sydenham* a bien vu que le régime échauffant, et sur-tout la circonstance de tenir le malade bien couvert, dans un air renfermé et échauffé, concourroit à renforcer d'une manière pernicieuse, le mode inflammatoire, et que cette mauvaise pratique est une des causes qui tend, avec le plus d'efficacité, à imprimer à la fièvre un caractère de malignité, c'est-à-dire, à la charger d'accidens absolument étrangers à sa nature; car la malignité prise d'une manière générale, n'est autre chose qu'un défaut de rapport dans l'ensemble des symptômes que présente une maladie; en sorte qu'il n'y a point proprement de fièvre maligne, il n'y a point d'espèce de fièvre à laquelle la malignité soit attachée d'une manière exclusive; mais la malignité est un accident qui peut se compliquer avec toutes les espèces de fièvre, quoiqu'il se complique plus fréquemment avec la fièvre catarrale.

Et parmi les symptômes étrangers dont la fièvre inflammatoire peut se compliquer par l'impression d'un air échauffé et non renouvelé, il est remarquable que les plus ordi-

naires se manifestent sur l'organe de la peau (1) ; de manière que la peau se couvre, très-communément, de taches miliaires ou pétéchiales

---

(1) Il est remarquable aussi que les états inflammatoires qui éprouvent de la part d'un traitement échauffant, et sur-tout de l'air non renouvelé, les effets les plus pernicieux, sont ceux dont la principale action s'exerce à l'organe de la peau, comme par exemple la petite vérole ; car, à parler généralement, il n'y a point de maladie qui contr'indique aussi souverainement le traitement échauffant, que les petites véroles inflammatoires ; non-seulement parce qu'elles sont inflammatoires, mais parce que les principaux actes de ces maladies s'exercent dans l'organe de la peau ; et ce traitement imprime souvent à ces maladies un caractère décidément putride, c'est-à-dire, que les boutons prennent une couleur noire ; que l'haleine est extrêmement forte, que toutes les excrétions sont très-fétides, que le pouls est extrêmement foible et petit, qu'il y a une totale prostration de forces, qu'il se fait des hémorragies qui ne paroissent dépendre que d'un état de fonte et de dissolution du sang, que les yeux sont éteints, la langue livide, brune ou noire, et que très-souvent il survient une affection phrénétique ou comateuse. Les observations de *Sydenham* ont prouvé que la putridité, *décidée par* cette cause, ne demande pas d'autre traitement que le traitement anti-phlogistique, et sur-tout l'exposition à l'air renouvelé ; et que ce traitement réussit, quand la putridité n'est pas portée trop loin, et qu'elle ne constitue point un état décidément incurable : il y a donc réellement des états de putridité phlogistique, c'est-à-dire, des états de maladie, dans lesquels la putridité est réellement entretenue par une diathèse phlogistique, et tellement, qu'elle ne demande d'autres moyens curatifs que ceux qui sont appropriés à cette diathèse. « *Facile autem est intellectu,* » *ipsa in praxeos eventu hanc, ea omnia inconsistente, et* » [illegible] *artis adminiculis magis evecta, inflammatoriis febre* » *oriundam, putridam* [illegible] *merito distinguit a priore.* » (*Schröder*, tom. 2, pag. 249). *Sic etiam circa variolarum* » *distributionem, supremo ratione febris.*

de mauvais caractère, qui ne font rien pour la solution de la maladie, et qui vont au contraire à l'aggraver.

Ces taches de la peau, purement symptômatiques, et qui sont produites dans les fièvres inflammatoires par un régime échauffant, sont combattues avec beaucoup d'avantage par un traitement éminemment anti-phlogistique, c'est-à-dire, par des saignées répétées, si l'état des forces le permet, par des boissons délayantes et rafraîchissantes, et sur-tout en exposant le malade à l'air frais; *Sydenham* avoit soin, dans les fièvres inflammatoires, que les malades se tinssent hors du lit le plus qu'il leur étoit possible; il avoit observé que ce moyen étoit plus efficace qu'aucun autre pour tempérer la chaleur des maladies de cette espèce.

De Haën a souvent observé des taches pétéchiales, produites dans des fièvres inflammatoires, par un régime incendiaire et par un air non renouvellé; et il s'est facilement rendu maître de cet accident, en suivant la pratique de *Sydenham*, c'est-à-dire, en insistant sur les moyens rafraichissans, et sur-tout en faisant tirer le malade du lit, et le tenant exposé à un air un peu frais. *Van-Swieten* a dit, avec raison, qu'il y a beaucoup d'analogie entre les taches pétéchiales et les aphtes: or, *Boerhaave* remarque que les aphtes étoient

beaucoup moins fréquens en Hollande, depuis qu'on avoit renoncé à la pratique échauffante de *Silvius*.

En sorte qu'il n'est pas douteux que l'impression d'un air échauffé et non renouvelé, ne soit, dans les fièvres décidément inflammatoires, une cause puissante des différentes taches de la peau, d'un mauvais caractère, purement symptômatiques, et qui ne vont point au soulagement de la fièvre : cependant *de Haën* a avancé un peu trop généralement, que les taches pétéchiales sont toujours symptômatiques, et toujours produites par un régime et des médicamens incendiaires.

Nous devons remarquer, à cette occasion, que les taches de la peau ne marquent pas nettement le caractère d'aucune espèce de fièvre, mais qu'elles peuvent se joindre à toutes les espèces de fièvres, et qu'elles ne demandent d'autre traitement que celui qui est indiqué par la nature de la fièvre dont elles dépendent ; en sorte que la dénomination des fièvres, en fièvres miliaires, pétéchiales, pourprées, etc., est une dénomination mal entendue, et qui peut induire le praticien à des erreurs funestes.

Je remarque que les anciens se sont assez peu occupés des différences que présentent les différentes affections cutanées dans les maladies

aiguës :

aiguës : ce qui dépend, sans doute, de ce que ces affections étoient moins communes alors qu'elles ne le sont aujourd'hui.

Non-seulement il est important, dans les fièvres inflammatoires, de tenir le malade dans un atmosphère toujours nouveau, mais on peut employer avec beaucoup d'avantage les moyens que fournissent la physique et la chimie, pour communiquer à l'air des qualités décidément rafraichissantes, et propres à tempérer la chaleur extrême, dont le corps est pénétré. *Celse* vouloit que les malades fussent dans des appartemens bien espacés ; *Galien* recommandoit qu'il y eût peu de monde avec eux.

Pour rafraichir l'air il est avantageux, surtout pendant l'été, de faire des aspersions fréquentes avec de l'eau refroidie par le moyen des sels par ex., le sel de nitre, le sel ammoniac.

On peut, dans la même vue, tenir dans les appartemens des branches de saule, de chêne ou d'autres végétaux trempés dans l'eau (1) : on peut aussi suspendre des linges chargés d'une forte infusion de nitre, ou de sel ammoniac.

---

(1) Mauvaise pratique, parce que les plantes qui végètent à l'ombre donnent de l'air méphitique. *Note de l'Éditeur.*

CHAPITRE X.

Traitement de la fièvre inflammatoire, etc.

JUSQU'A présent, en traitant de la fièvre inflammatoire, je n'ai parlé que de l'air frais et souvent renouvelé. J'ai rapporté les observations de *Sydenham* et de *de Haën*, qui prouvent combien cette circonstance est importante, et nous en avons facilement apperçu la raison; car, comme la chaleur du corps est augmentée dans l'acte d'une fièvre inflammatoire, il est nécessaire qu'il absorbe plus d'air, et qu'il en fasse une dépense plus considérable. J'ai parlé aussi de la saignée que j'ai considérée successivement sous deux aspects, et comme moyen affoiblissant et énervant, et dès-lors exclusivement subordonnée à l'état de violence extrême, que cette fièvre inflammatoire présente assez communément dans le premier période ou le période de crudité; et comme moyen révulsif, et propre par conséquent à prévenir les inflammations locales imminentes.

Maintenant, je vais parler des remèdes proprement dits et du régime.

D'abord, je considérerai la fièvre inflammatoire dans un état de simplicité absolue et dénuée de toute complication ; j'examinerai, dans la suite, quelques-uns des accidens avec lesquels elle peut se compliquer, et je parlerai du traitement convenable à ces accidens.

La fièvre inflammatoire présente assez souvent un excès de spasme, de vigueur, d'irritation ; et sous ce point de vue, cette fièvre retient encore, comme nous l'avons dit, à un degré bien marqué, le caractère de la fièvre qui la précède dans l'ordre naturel des maladies ; car nous ne saurions trop répéter avec les anciens, que tous les actes de la nature sont liés, qu'elle passe constamment de l'un à l'autre par un mouvement uniforme, et qu'il est toujours possible de saisir, entre deux états dont les différences sont bien nettes et vivement tranchées, des états intermédiaires, qui appartiennent à la fois aux deux états qu'ils séparent.

L'indication à remplir dans la fièvre inflammatoire, est donc de calmer cet état extrême d'irritation et de réduire la fièvre à un état modéré ; car l'espèce d'altération, à laquelle cette fièvre est attachée, doit nécessairement être travaillée par la faculté digestive ; il faut

qu'elle entre en voie de coction, comme di-soient les anciens : or, il faut avouer que les secours de l'art sont bien bornés relativement à cet acte de coction, et qu'ils se réduisent à soutenir la fièvre à un degré convenable. *Sydenham* a dit, avec beaucoup de raison, que la fièvre est un instrument de guérison entre les mains de la nature, et qu'elle produit, par rapport à la masse totale des humeurs, le même effet qu'un apostême ou un abcès, par rapport aux affections locales que cet apostême met aussi en voie de terminaison : « Est autèm apostema naturæ machina, quâ » ista quæ carnibus infesta sunt, amolitur » ; aussi, remarque-t-il alors, que l'abus des remèdes rafraîchissans étoit une cause puissante de malignité dans le cours des fièvres, et d'affections scorbutiques à la suite des fièvres ; on peut reprocher à *Sydenham* d'avoir quelquefois perdu de vue ce principe important : cet abus des rafraîchissans peut déterminer la fièvre lente sympathique de *Baglivi*, *p.* 424. *Sauvages*, *nosol. tom.* 1, *p.* 320.

Prosper Martian disoit que c'étoit l'abus des remèdes rafraîchissans qui rendoit les crises plus rares qu'elles n'étoient autrefois. Voyez aussi *Freind* dans *Schroëder*, *tom.* 2, *p.* 69. *Freind*, *com.* 3, *de febrib.*

« Refrigerantium usu propter febrim incras-

» satis humoribus, corporibus quæ densatis » spontaneæ evacuationes sæpè prohibentur, » ut hæc non sit lævis causa cur, nostris tem» poribus, tam rarò fiant crises quæ frequen» tissimæ erant antiquis ».

« Est et alia huic diversa insania quam in» saniunt nonnulli quorum in acidis posita est » omnis curatio, quique spem nullam nisi in » aceto aut pomorum agrestium succo, col» locant, quasi quia nefas sit ægrotum com» burere, ideo protinùs frigore enecare » oportet ».

Dans le traitement des maladies inflammatoires, *Hippocrate* faisoit beaucoup d'usage de la décoction d'orge; il l'employoit à titre de rafraîchissant et comme propre à étancher la soif, bien plus puissamment que l'eau pure (1); car la substance mucilagineuse que l'eau tient en dissolution dans la tisane, mord avec plus d'action sur les parties solides, elle y reste plus long-temps appliquée (2):

---

(1) *Hippocrate* prescrivoit l'eau pour boisson dans le régime de ceux qu'il vouloit dessécher. (*Martian*, *de morb. mulier. lib.* 1, *sect.* 3, *vers.* 183.) « Notabile est *Hippocratem* in diæta exsic» canti aquam pro potu usurpare. *Mart.* p. 184.

(2) Les boissons chargées de quelque principe nutritif, se distribuent dans la masse du corps avec bien plus de facilité. (*Martian*) ib, *de morb. mul. lib.* 1, *sect.* 3, *vers.* 183.)

l'eau qui glisseroit sans effet sur ces parties, à raison du spasme qui les serre, est donc retenue plus long-temps : dès-lors son impression rafraichissante et humectante est plus profonde, et le principe de la vie la ressent plus pleinement. Nous pouvons remarquer ici que, lorsque les boissons glissent ainsi sur les solides vivans sans s'y attacher et s'y introduire, et qu'elles sont portées hors du corps tout d'un coup et sans changement, c'est un signe très-malheureux et qui donne lieu d'attendre prochainement un événement funeste.

Galien observe que l'eau pure se digère difficilement, qu'elle séjourne dans l'estomac, qu'elle le surcharge d'un poids incommode ; il dit que son mouvement ou sa distribution dans tout le corps, est aidée, avec beaucoup d'avantage, par l'action du vinaigre qu'on lui ajoute en petite quantité.

Il faut remarquer cependant que, dans les fièvres décidément inflammatoires, le vinaigre ne peut être employé qu'avec ménagement, parce que les observations de pratique prouvent que le vinaigre est capable de rafraichir et d'échauffer. (« Caliditatem enim in se aliquam tale acetum (le fort vinaigre) complectitur, *Galien*, *de compos. pharmac. secund. loc. lib.* 1, *cap.* 5 ; voyez aussi le formulaire de M. *Selle*). Ce double effet du

vinaigre peut être facilement conçu et expliqué d'après la diversité des principes que l'analyse chimique y a démontrés; car les expériences de *Stahl*, de *Neuman*, de *Boerhaave*, et de beaucoup d'autres, ont démontré dans le vinaigre un principe acide, et un principe spiritueux et inflammable (1); en sorte, qu'à raison de l'acide qu'il contient, le vinaigre peut rafraîchir, et qu'il peut échauffer à raison de son principe spiritueux et inflammable.

On conçoit facilement qu'une substance qui contient divers principes, peut produire des

---

(1) Si on fait dissoudre dans de fort vinaigre quelques absorbans jusqu'au point de saturation, que dans cet état, on le distille à un feu très-doux, on en retire une grande quantité d'esprit de vin. (*Van-Swieten*, tom. 1, p. 65.)

Aux preuves chimiques de la présence d'un esprit ardent dans le vinaigre, il faut ajouter une preuve beaucoup plus concluante, qui se tire des effets communs que le vinaigre et l'esprit de vin produisent sur un corps vivant; ainsi on sait que l'usage excessif des liqueurs spiritueuses, produit souvent dans l'estomac des indurations comme squirreuses; et M. *Haller* a observé la même espèce de dégénération à la suite de l'abus du vinaigre. *Haller* dit dans cet endroit, qu'il ne sait pas pourquoi il n'a pas observé, dans la fièvre, des effets aussi sûrs de l'usage du vinaigre, que de l'usage des autres acides: « Ego aliquoties expertus, nescio, » quare non perinde utile reperi ut limonum succum, &c. (*phys.* lib. 19, *sect.* 3, n°. 25); il paroît que la vraie raison en est, que l'acide du vinaigre n'est pas pur, mais qu'il est altéré par un principe tout différent. Les chimistes modernes regardent l'acide du vinaigre comme une sorte d'éther naturel. . . *Acide avec un esprit ardent.*

effets différens, même absolument opposés, selon que la disposition du corps qui la reçoit le rend plus susceptible de se prêter aux qualités de tel principe ou de tel autre ; c'est ainsi que le lait purge quelquefois, et resserre quelquefois ; et cela ne peut pas paroître étonnant, puisque le lait contient et un principe caseux qui est astringent, et un principe séreux qui est laxatif.

Et ce qu'il nous importe de remarquer, c'est que, de deux impulsions contraires que reçoit à la fois le principe de la vie de la part d'une même substance, l'impulsion analogue à la disposition actuelle où se trouve le corps, deviendra l'impulsion victorieuse et prédominante : ainsi, dans la fièvre inflammatoire, à raison de la chaleur vive qui existe alors, il est à craindre que, des deux qualités contraires du vinaigre, la qualité échauffante ne devienne prédominante ; il est donc plus convenable d'ajouter à la tisane, soit à la tisane d'orge, soit à la tisane de racines de scorsonnère, de chiendent, d'oseille, etc., des substances plus décidément rafraichissantes et qui ne soient pas sujettes à des effets aussi équivoques, comme les différens robs, les sucs de fruits aigrelets, de limon, de citron, d'orange, les cérises bien mûres, les framboises, les groseilles, etc.

Haën étoit dans l'usage de faire prendre en grande quantité, des boissons de cette espece, jusqu'à la quantité de dix à douze livres par jour. Il observe que ces boissons dissipent assez promptement les dégoûts, les nausées, les efforts de vomissement, qui, comme nous l'avons dit, tiennent alors à un état de spasme et de vive irritation ressentie dans l'estomac et les parties voisines, qu'elles tempérent l'ardeur de la soif, et sur-tout qu'elles laissent la nature dans cette heureuse indécision, qui lui permet de transporter ses efforts critiques vers les organes les plus propres à l'élimination de la cause matérielle de la maladie.

Hippocrate compte parmi les qualités de la tisane d'orge, sa qualité légèrement laxative; *Galien* remarque, avec raison, que cette qualité purgative de la tisane n'est point adaptée à la nature même de la fièvre inflammatoire, mais au resserrement du ventre qui peut s'y joindre comme symptôme accidentel; dans les personnes qui mangent habituellement beaucoup, qui prennent peu d'exercice, et chez lesquelles on peut présumer un état de surcharge des premières voies, on peut, comme le dit *Quarin*, ajouter chaque jour à la tisane ordinaire deux ou trois dragmes de sel polycreste pour entretenir doucement la liberté du ventre.

Des médicamens bien indiqués dans la fièvre inflammatoire, sont les différens sels neutres, qui résultent de la combinaison des acides, ou vitriolique, ou nitreux, ou végétal, avec des alkalis, soit fixes, soit volatils; et parmi ces substances salines, le nitre paroît, à tous égards, et de l'aveu de tous les praticiens, mériter la préférence.

On ne peut pas partir des effets que produit ce sel dans les expériences physiques ou chimiques, pour raisonner convenablement sur les effets qu'il produit dans le corps vivant; car les phénomènes que les médicamens produisent sur nos corps, ne dépendent point exclusivement de la nature de ces médicamens; mais ces phénomènes sont toujours l'expression exacte, des affections que ces médicamens ont porté dans le principe qui nous anime: et comme ce principe est absolument inconnu dans son essence, ou *à priori*, ainsi que parlent les philosophes; comme nous ne pouvons connoître de lui, que ceux de ses effets qui peuvent tomber sous nos sens, il est clair que toutes les affections qu'il éprouve, ne peuvent aussi être étudiées que dans leurs effets manifestes et sensibles, et que toute la science des médicamens est bornée à la collection systématique et raisonnée des changemens qui suivent leur application sur le corps vivant;

de là, l'inutilité, et même l'absurdité de tous les moyens physiques et chimiques pour parvenir à cette science; de là, l'inutilité, ou du moins le précaire des observations faites sur des espèces différentes de l'espèce humaine, faites sur des humeurs soustraites à l'influence de la vie, faites sur le corps sain, et appliquées à l'état maladif. Ces moyens d'expérience peuvent seulement fournir des aperçus, mais qui n'ont rien de sûr et de réel, jusqu'à ce qu'ils aient été confirmés par des moyens d'expérience mieux entendus; je veux dire, par l'application de ces médicamens sur le corps, ou sur les parties du corps qui sont en rapport de nature avec eux, et dans telle ou telle affection maladive bien connue.

(Il ne suffit point, disoit *Hippocrate*, de dire d'une substance, qu'elle est nuisible ou salutaire; il faut sur-tout marquer très-précisément les états du corps vivant qui déterminent ses qualités. « Quid est homo ad ea quæ » comeduntur ac bibuntur, comparatus; et » quid unique ab uno quoque contingat ac » accidat, et non simpliciter sit existimare » quod malum edulium est caseus, (de vit. med. pag. 150, coll *Haller*, tom. 4). Il ne suffit pas de dire que le fromage est bon ou mauvais, il faut savoir quelles sont les circons-

tances d'âge, de sexe, de tempérament, de maladie, d'habitude, qui le rendent tel.)

Ainsi, pour apprécier les effets du nitre, nous ne rechercherons point s'il est vrai, comme l'ont prétendu *Frédéric Hoffmann* et *Sauvages*, qu'il dissolve le sang, ou s'il l'épaissit, comme l'a voulu *Stahl*, parce que, ce qu'il nous importe de connoître, ce sont les effets du nitre sur une substance vivante, et vivante d'une certaine manière, et que le sang que l'on traite dans ces expériences, est une substance absolument cadavereuse. M. *de Haller* remarque très-bien, contre les inductions qu'on voudroit déduire des expériences de cette espèce, que l'arsenic qui est un poison si violent, si actif, étant mêlé avec le sang, ne le change pas autrement que le nitre, et que, de toutes les substances, le vinaigre est celle qui altère le sang le plus complètement, et qui lui donne la couleur la plus désagréable, quoique le vinaigre soit en général une substance fort salutaire.

Il nous suffit donc de savoir, d'après les observations des praticiens, que l'impression du nitre calme avec beaucoup d'avantage la chaleur extrême de la fièvre inflammatoire. On sait que le sel de nitre et tous les sels neutres, qui résultent de l'union d'un acide, soit ni-

treux, soit vitriolique, soit végétal, avec des alkalis fixes ou volatils : on sait, dis-je, que ces sels, en se dissolvant dans des liqueurs, y excitent un degré de froid assez considérable : dès-lors on pourroit présumer, avec assez d'apparence de vérité, comme l'a fait M. *Cullen*, que le nitre produit dans l'estomac un certain degré de froid, qui se répète sympathiquement sur toute la masse du corps. (M. *Alexander* a vu, après avoir fait prendre des doses de nitre, que le thermomètre appliqué sur l'estomac, baissoit sensiblement); et d'après cette idée la meilleure manière d'administrer le nitre, seroit de le donner en substance à petites doses, souvent répétées, comme le faisoit *Stahl*; cependant comme le nitre ne produit du froid que dans l'acte de sa dissolution, et que ce froid se dissipe assez promptement; comme d'un autre côté on donne assez souvent le nitre dissous et fondu, et qu'il produit encore dans cet état un effet bien marqué dans les maladies inflammatoires, il paroît que l'impression qu'il porte sur l'estomac, ne dépend pas absolument d'un froid analogue à celui qu'il produit en se fondant dans l'eau, ou dans tout autre liquide.

Des moyens curatifs très-bien indiqués, et qu'on peut combiner très-utilement avec le

nitre, ce sont les terreux et les absorbans (1), et ceux principalement qui sont d'une substance légère, délicate, et qui cèdent facilement aux différens menstrues. *De Haën* a rejeté à tort les médicamens de cette espèce, fondé sur ce que la plupart ne sont point attaquables par les acides ordinaires : on ne peut point opposer d'expériences de cette espèce aux expériences de *Galien*, qui a vu les effets les plus heureux de l'usage du bol d'armenie dans une fièvre pestilentielle, semblable à celle dont *Thucidide* a donné l'histoire, ni aux expériences de *Craton*, qui a recommandé, à peu près à titre de spécifique, le cristal de montagne dans les tranchées des enfans avec des déjections bilieuses, âcres et corrosives.

Schelemmer, dans son traité des fièvres, a douté le premier que l'effet des terreux, dans le corps vivant, fût borné à absorber et à

---

(1) Ils conviennent sur-tout éminemment pour calmer les accidens produits par les vers, quand ils se joignent à une affection inflammatoire, *Vanden-Bosch*, pag. 274. Il employoit les yeux d'écrevisses à la dose d'un *gros*, répété de temps en temps, pag. 272 : « malè igitur absorbentia medicamenta, tanquam « inania ac nociva a nonnullis medicis proscribuntur, quorum « ope egregios tot effectus ab omni ævo attenta docuit observatio ». A ce titre, et comme absorbant, cet Auteur a fait aussi beaucoup de cas de la corne de cerf brûlée, *idem*.

neutraliser les acides, parce que ces remèdes sont sensiblement avantageux dans des circonstances où il n'y a point d'acides développés: ou du moins, dans lesquels l'existence de ces acides est une chose arbitraire et fort hypothétique (1). D'après ces doutes de *Schlemmer*, *Stahl* a prétendu qu'ils agissent principalement, en se combinant avec les parties les plus subtiles des humeurs, ou avec le phlogistique dégagé de la mixtion du corps, et qu'ils concourent, par ce moyen, à arrêter, ou du moins à modérer la fermentation putride qui dépend principalement, comme le vouloit *Stahl*, de ce phlogistique ainsi dégagé et rendu libre.

Il paroit que les absorbans, indépendamment de l'effet manifeste qu'ils produisent dans les premières voies, où ils châtrent et neutralisent évidemment les acides qui y sont quelquefois développés, agissent comme légérement diaphorétiques, et peut-être comme anti-spasmodiques, et que c'est principalement sous ce rapport, qu'ils conviennent dans les fièvres qui

(1) Sur les absorbans, *Kampf*, *enchir. med. p.* 28; « permultos saltem epilepticos tam adultos (ubi nullum acidi indicium fuit) quam infantes, pulveris cochlearum et lumbricorum, (ab aliis, quibus arcano fuit, ordinati) usu sanatos vidi.. unde quaeso haec efficacia.

présentent généralement pour indication majeure et fondamentale, celle de porter doucement les mouvemens du centre du corps vers la périphérie. Mais une précaution importante dans l'emploi de ces remèdes, au moins chez les personnes d'un tempérament sanguin et d'une constitution fort sensible, c'est de les donner à très petites doses; car on observe que, dans ces tempéramens, l'irritation qu'ils portent sur les intestins, est assez vive pour décider de véritables mouvemens purgatifs; mouvemens qui sont éminemment contraires à la nature de la fièvre inflammatoire, comme nous l'avons déjà dit, et comme nous le verrons plus particulièrement dans la suite.

Il n'est point indifférent d'épargner aux malades le dégoût que donnent assez souvent ces substances dans leur état pulvérulent : on peut donc les faire entrer dans des potions rendues agréables par l'addition d'une quantité suffisante de suc de limon ou de citron. *Stahl* nous apprend, dans différens endroits de ses ouvrages, que ce fut par une attention semblable, que *Thoner*, encore fort jeune praticien, se fit une pratique brillante, et qu'il l'emporta, en peu de temps, sur des praticiens plus consommés qui avoient plus d'expérience, mais qui n'avoient pas la même déférence pour le goût des malades, qui donnoient

les

les mêmes remèdes, mais qui n'avoient pas soin d'en masquer le déboire par des moyens appropriés.

En général les acides conviennent parfaitement dans les fièvres inflammatoires, parce que ce sont des rafraîchissans par excellence ; cependant il faut s'en tenir aux acides végétaux : et M. *Grant* remarque fort bien, que les acides minéraux ne conviennent point dans une fièvre simplement inflammatoire, et qui ne porte point encore le génie bilieux ou putride, comme on parle communément : ce qui dépend de leurs qualités trop fortement astringentes.

En parlant de l'éphémère qui ne suppose aucune altération dans les humeurs, ou plutôt aucune lésion dans la faculté digestive ou altérante, et qui est simplement une fièvre nerveuse, nous avons vu qu'un des points capitaux du traitement, c'étoit de donner des alimens convenables dans le période du déclin : et nous avons dit, même d'après *Galien*, que cette fièvre ne se termine bien complètement, que par l'impression que les alimens portent sur l'estomac.

La fièvre inflammatoire, à raison de l'altération qu'elle suppose établie dans la force digestive, contr'indique formellement et contr'indique toujours, les alimens comme nour-

rissans ; et c'est en ce sens qu'il est vrai de dire avec *Hippocrate*, que plus on nourrit un corps impur, plus on ajoute à son impureté ; les alimens ne conviennent dans cette fièvre que comme toniques, c'est-à-dire, comme propres à relever les forces par l'impression qu'ils portent tout d'un coup sur l'estomac, indépendamment de toute digestion.

En sorte que le régime ne peut être établi d'une manière méthodique, que d'après la connoissance de la durée totale de la maladie et de l'état des forces ; car les alimens, toujours contr'indiqués par la nature putride de la fièvre, comme parlent les anciens, ne deviennent nécessaires que pour soutenir les forces, lorsqu'elles ne sont pas suffisantes pour fournir au développement total de la maladie ; et une circonstance indispensable, dans l'établissement du régime, c'est qu'on peut nourrir un peu plus largement dans le principe, et que la quantité d'alimens doit être diminuée graduellement, à mesure que la fièvre avance et qu'elle approche de la crise (1) : de manière que le temps de la crise est celui où les alimens sont

(1) « Sorbitiones autem ubi prope judicationem fuerit ne dato » si laborat ». Conarre, *de vict. rat. in acut.* n°. 44 ; sur les différentes manières dont les maladies peuvent se terminer. Galien *de crisibus*, lib. 3, *pag.* 544.

le plus contraires, sur-tout lorsque la crise se fait brusquement, et par un seul et même effort, parce que le travail ordinaire de la digestion distrairoit vicieusement la nature, et la détourneroit de l'acte de crise; mais il en est tout autrement, lorsque la crise se fait lentement, et que l'évacuation critique se soutient quelque-temps, comme cela est le plus ordinaire dans les maladies aiguës de poitrine, parce qu'alors la nature n'est point susceptible d'être distraite et détournée d'une manière aussi pernicieuse par le travail de la digestion, et que même ce travail modéré devient nécessaire pour soutenir l'appareil critique, pendant tout le temps qu'il doit être établi: *Martian, de vict. rat. in acut. vers.* 158, à la fin.

Dans la fièvre continente que nous considérons ici, il faut, pour placer les alimens, choisir les momens où le malade éprouve un mieux être sensible, et sur-tout, il faut avoir égard aux heures de la journée auxquelles il prenoit ses repas dans l'état de santé; car ces heures sont celles où les alimens sont le plus convenables.

Les alimens qui conviennent en général, sont les crêmes d'orge, de riz et autres choses semblables; un aliment qui est assez généralement du goût des malades, c'est une panade ou une décoction de pain, plus ou moins

forte, à laquelle on ajoute une suffisante quantité de sucre, ou de suc de limon; ou bien prenez huit livres d'eau, une livre et demie de pain de froment coupé par petits morceaux, ajoutez cerfeuil, oseille, bette et laitue, de chaque une poignée, mêlez quelques grains de sel, faites bouillir pendant deux heures, puis passez par un tamis de crin.

Dans toutes les maladies putrides, l'usage des viandes doit être sévèrement interdit, surtout dans les pays chauds, non-seulement parce que, dans les pays chauds, la viande est beaucoup plus disposée à se corrompre, mais surtout parce qu'elle contient beaucoup plus de sucs nourriciers. M. *de Senac*, dans son traité *de reconditâ febrium intermittentium naturâ*, rapporte qu'un Général de l'armée françoise, ayant fait préparer pour la nourriture des soldats des tablettes de suc de bœuf, dans les Isles de l'Amérique, en Espagne, en France et en Allemagne, on avoit vu que, dans ces différens pays, il falloit une quantité bien différente de viande pour fournir la même quantité d'extrait; en sorte que s'il falloit, par exemple, deux livres de viande, en Espagne, pour une certaine quantité d'extrait, il en falloit plus du double, en Allemagne, pour en donner la même quantité: c'est une des raisons, sans doute, comme le dit très-bien M. *de Senac*

pour laquelle les habitans des pays septentrionaux, par exemple, les Allemands qui vivent en France sans rien retrancher de leur régime, sont si sujets aux fièvres.

Jusqu'à présent je n'ai guère considéré la fièvre inflammatoire que sous sa forme la plus ordinaire, dans les états où elle se montre tout ce qu'elle est, et où la nature déploie contr'elle, et déploie librement l'appareil de ses moyens curatifs ; il est des états où la diathèse inflammatoire porte sur la nature une impression tellement énervante, que la nature ne réagit contr'elle que d'une manière foible, incertaine et tout-à-fait incomplète : c'est, à proprement parler, ce défaut de rapport entre la cause réelle d'une maladie, et l'impression que la nature en reçoit, qui constitue l'état de malignité. Je parlerai ailleurs plus au long de cet état ; je considérerai seulement ici l'état de malignité, uni à la diathèse inflammatoire. Le traitement de cette espèce de complication est très-difficile, comme nous le verrons ailleurs ; la règle générale consiste à s'occuper à la fois de la cause matérielle (ici de l'affection phlogistique), et de l'état du système des nerfs, plus généralement de l'état des forces toniques, et à proportionner les moyens curatifs appropriés à ces deux élémens de ma-

ladie, selon le rapport dans lequel ils se présentent.

Mais, comme on s'instruit sur-tout par des exemples et des faits particuliers, je vous exposerai ici ce qu'a dit M. *Sarcone* d'une pleurésie inflammatoire réellement maligne ; dans cette pleurésie, qui régnoit dans le même temps que des pleurésies purement et simplement phlogistiques, il paroissoit dès le commencement une oppression extrême, une totale prostration des forces, des sueurs visqueuses et froides, un cours de ventre abondant et aqueux ; le pouls étoit très-foible et fort petit ; le malade éprouvoit un malaise général et ne pouvoit garder aucune situation ; la langue étoit humide ; l'air du visage étrangement altéré ; la respiration fort pénible ; il y avoit des douleurs lancinantes dans quelques parties de la poitrine ... quelquefois l'affection de poitrine étoit précédée d'une fièvre très-douce en apparence, et qui portoit tout le caractère des fièvres insidieuses et malignes ; quelquefois l'affection de poitrine précédoit la fièvre : il y eut des malades chez lesquels la fièvre, dans le principe, fut extrêmement forte ; mais cette grande violence tomba bientôt ; le pouls devenoit mou, petit et s'éteignoit facilement sous la pression légère ; les sueurs étoient épaisses et froides ; la voix devenoit rauque.

Cette maladie étoit presque décidément mortelle en trois ou quatre jours ; la douleur, la toux, l'expectoration cessoient soudainement ; le malade étoit d'une extrême indifférence surtout, et communément il survenoit du délire quelques heures avant la mort. C'est en général un très-mauvais signe que le délire dans les affections essentielles de la poitrine (bien différentes des affections gastriques), et, dans les phthisies pulmonaires, le délire est un signe assuré que la mort est prochaine.

Sarcone traita cette maladie avec succès (mais seulement en l'attaquant à temps) par de larges vésicatoires appliqués sur la poitrine, par des ventouses scarifiées sur le dos, et même sur les parties de la poitrine qui n'étoient pas recouvertes de vésicatoires (il paroît que ces maladies avoient quelque chose de rhumatismal) : ce n'est que lorsque les forces commençoient un peu à se rétablir, qu'il osoit ouvrir la veine, et qu'il faisoit une très-petite saignée de deux ou trois onces ; il donnoit un bol composé de dix grains de musc, de quatre grains de camphre dans du sucre, et par-dessus, deux onces de bon vin et un gros d'extrait de quinquina : il répétoit ce remède une fois chaque jour, ou deux fois ; et ensuite à de plus longs intervalles, selon que les symptômes de la malignité s'affoiblissoient ; d'heure en heure il

faisoit prendre une tasse très-chaude d'une décoction de bon quinquina et de fleurs de camomille, tom. 1, pag. 154, 156 et suivantes. Vous devez consulter, sur ces états inflammatoires avec malignité, le traité *de peste* de *Chenot*; *Chicoyneau*, traité de la peste; *Schreiber*, *obs. de pestil.* qui a beaucoup recommandé le camphre et les vésicatoires, *Selle*, *pyret.* pag. 146, 147. (Nouvelle édit. de *Berlin*, 157 et suivantes.)

CHAPITRE XI.

Terminaisons de la fièvre inflammatoire, etc.

JE vais parler dans ce chapitre des modes de solution qu'éprouve la fièvre inflammatoire, ou des manières dont elle se termine le plus souvent.

La fièvre inflammatoire se termine donc très-généralement par des hémorragies (*t*), et

---

(*t*) Les hémorragies qui surviennent dans d'autres espèces de fièvre, peuvent être utiles, comme crises partielles, en dissipant les congestions qui ont été décidées par des irrégularités dans la

très-spécialement par des hémorragies du nez, au moins chez les jeunes gens, chez lesquels la nature a beaucoup d'activité, et chez lesquels sur-tout, les mouvemens ont une tendance bien marquée vers les parties supérieures. Ces flux de sang peuvent se faire aussi, et se font assez souvent par d'autres organes : par les organes de la génération chez les femmes, et par les voies hémorroïdales chez les hommes sujets aux hémorroïdes; car, comme nous le disions dans le commencement, les organes qui servent de voie de décharge dans les maladies, les organes que la nature choisit pour l'élimination des causes matérielles des maladies, sont très-souvent déterminés par des circonstances d'âge, d'habitude, etc., étran-

---

distribution des mouvemens toniques. (Cons. *Schroëder*, tom. 1, pag. 24.)

« Febrium remittentium talis esse potest conditio . . . , quæ « vehementiorem et nimis pertinacem spasticam congestionem « excitet . . . in quibus toties cum levamine sanguineam naturæ « efficacia profundi animadvertimus.

Il peut se faire que dans d'autres fièvres, et par exemple, dans des fièvres ardentes, il survienne des hémorragies, non par rapport à la nature de la maladie, mais par rapport aux congestions.

Pour exemple d'une fièvre inflammatoire terminée par les hémorragies du nez, *Methon*, septième malade du premier livre des épid. (obtus *Piquer*, tom. 1, pag. 212.)

gères à l'espèce des maladies, et qui, dès-lors, ne peuvent servir à les caractériser.

L'hémorragie du nez est précédée d'un sentiment de froid qui saisit toute l'habitude du corps; nous avons déjà dit que c'étoit une chose bien remarquable, que cette concentration des forces vers les parties intérieures, qui précède constamment tout effort critique, et plus généralement tout effort, dans l'exercice des mouvemens vitaux, de quelque nature que soient ces efforts. *Cullen* (1).

Un signe encore bien remarquable relativement à l'hémorragie du nez, c'est l'élévation, le gonflement léger des hypocondres (2),

(1) « Calor innatus concervatus reliquit cavis quae ipsi vim intulerunt, in hoc (c'est-à-dire, par la circonstance d'être concentrée) in hoc se jam velut instrumentum facultatis alienae excernentis quae omnibus corporis partibus inest, nam cum ex naturâ suâ jam paratus esset etiam ipse per se excernere ea quae affligunt, hoc ipsum multo magis efficit cum calore ex profundo progrediente, ac qui simul ipsa rationis suae impetu extrudit in quamcumque partem facilius factu ipsi hoc fuerit, saepè quidem igitur per cutim ea quae affligunt extrudit, saepè per vomitum et per inferiorem alvum. (*Galien, de rigore*, n°. 19, tom. 2, p. 211.)

(2) Ce travail des hypocondres prépare assez constamment les appareils de crise, sur quelque organe qu'ils doivent s'établir, et quelque évacuation qu'ils doivent décider; et voilà pourquoi nous avons dit qu'on pouvoit, à bien des égards, regarder la région précordiale comme le centre où les forces toniques s'appuient dans leur développement. (epid, lib. 1, troisième malade).

mais sans douleur (1) ; d'où il paroît que cette région des hypocondres offre l'*hypomochlion*, ou la base sur laquelle s'appuie l'appareil des mouvemens de fluxion qui détermine et pousse vivement le sang vers la tête. Cet appareil de fluxion s'établit sur l'hypocondre droit, lorsque le sang doit couler par la narine droite ; et il s'établit sur l'hypocondre gauche, lorsque ce flux doit se faire par la narine gauche : et cette circonstance est si considérable, qu'*Hippocrate* regardoit comme une hémorragie dangereuse, celle qui se faisant par la narine droite, avoit été annoncée par des efforts ressentis dans l'hypocondre gauche, et réciproquement.

Les autres signes qui annoncent l'écoulement du sang par le nez, sont la douleur du

---

Dans *Hérophente*, troisième malade du premier livre des épidémies, la crise se fit en partie par une douleur et tumeur de l'aine gauche et des jambes : symptômes qui furent précédés trois jours d'avance d'un gonflement marqué dans la rate, le foie. M. *Piquer* remarque qu'il faut bien distinguer ces gonflemens, signes de crise dans les hypocondres, afin de ne pas se décider, d'après leur apparence, à faire de remèdes qui seroient alors si contraires, en troublant les opérations de la nature. (*Piquer*, obser. t 2, pag. 182.)

(1) « Proprium vero signum sanguinis fluxus est etiam præcor« diorum tensio sine dolore, nam et hoc non parvum indicium « est sanguinis ad superiora tendentis. (*Galien*, *de crit. lib.* 3, *cap.* 11.)

cou, la pesanteur des tempes, l'obscurcissement de la vue, la rougeur vive des narines, le développement des vaisseaux qui rampent dans le voisinage, et souvent un prurit, ou un sentiment de démangeaison dans l'intérieur des narines.

Parmi les signes qui annoncent l'hémorragie, un des plus considérables, et qui peut donner lieu à des conséquences très-importantes, relativement à la nature des sensations, c'est que très-souvent, dans l'imminence de ces hémorragies, l'ame apperçoit des objets fortement colorés en rouge, comme l'observe *Galien*; en sorte que nous pouvons saisir ici une relation bien évidente, entre les connoissances intuitives qui sont dans l'ame sans l'affecter sensiblement, et les connoissances réfléchies, dont elle peut se rendre maîtresse, et sur lesquelles elle peut exercer les actes du raisonnement, de l'imagination, de la mémoire; car voilà un objet intérieur, savoir, le sang, qui, dans l'état ordinaire, ne fournit à l'ame que des connoissances purement intellectuelles, intuitives, qui devient cependant la cause d'une sensation réfléchie, et que l'ame rapporte aux organes des sens extérieurs; et dans cet exemple, à l'organe de la vue.

Nous avons prouvé ailleurs que l'ame est active dans la réception des sensations; et j'ai

rapporté bien des faits qui vont à démontrer que la connoissance intuitive que l'ame a de son corps, est l'idée primitive, fondamentale, majeure, qui affecte et modifie le système entier des affections morales, et qui le marque de son empreinte dominante, d'une manière ineffaçable, indélébile : nous en voyons une preuve sensible dans le fait de l'hémorragie accompagnée de la sensation du rouge ; nous pouvons trouver encore des preuves de cette espèce dans les rapports que présentent si souvent les idées dont l'ame s'occupe dans les songes, avec l'état actuel où se trouve le corps (1) ; et à cette occasion, nous pouvons remarquer qu'il faut bien distinguer, comme dit *Galien*, les songes qui ne sont fondés que sur les objets dont l'ame a été affectée pendant la veille (et ce sont les seuls que les philosophes modernes reconnoissent), d'avec ceux

---

(1) Nous pouvons rappeler à cette occasion une observation curieuse du célèbre *Leidenfrost*, c'est que, dans le délire, les malades nomment assez souvent la partie du corps qui est affectée. (*Metzger*, *adv. med. tom.* 2, *pag.* 208, en note)

Pline rapporte que *Cornelius Rufus*, songeant qu'il perdoit la vue, la perdit effectivement. (*hist. nat. lib.* 7, *cap.* 50.) Voy aussi *Valesius*. (com. in prog. *Hip.* pag. 5.) « Quando » quidem (dit-il) *Hippocrates* et *Galenus* multa insomnia di» cunt esse divina et prænotionis ex illis magnum usum in » morbis ».

qui sont tirés de la connoissance intuitive que l'ame prend de l'état où se trouve le corps; ce sont les songes de cette espèce qui méritent la plus grande attention de la part du médecin, et que les anciens, infiniment plus sages que nous, étudioient avec le plus grand soin: *Galien* nous rapporte, qu'un homme qui avoit songé qu'une de ses jambes étoit de pierre, devint, bientôt après, paralytique de cette jambe; il arrive assez souvent que, dans les fièvres, ceux qui sont sur le point d'éprouver des sueurs critiques, songent, la nuit précédente, qu'ils se baignent dans l'eau chaude. *Boerhaave* rapporte avoir vu des personnes qui, pendant plusieurs jours, rêvoient qu'ils nageoient, ou qu'ils se précipitoient dans des fleuves, le cerveau paroissoit, après leur mort, inondé d'humeurs séreuses. Il seroit facile de multiplier les faits analogues, qui vont donc à prouver les rapports qui existent entre la connoissance intuitive que l'ame a de son corps, et les sensations réfléchies: (aussi, est-ce un fort mauvais signe, dans les maladies aiguës, lorque l'ame revient à ses occupations ordinaires, et qu'elle semble dès-lors devenir étrangère à ce qui se passe dans le corps: voilà pourquoi, comme l'a observé *Forestus*, la plupart des mourans, dans leur délire, s'occupent de choses dont ils s'occu-

poient dans l'état de santé). En comparant ces observations, et en partant des idées auxquelles elles mènent naturellement, il est facile de voir combien est peu fondé ce que disent les physiologistes modernes sur la nature des sensations, et sur l'état passif de l'ame dans l'exercice des organes des sens : au reste, il paroit qu'on se dégoûte aujourd'hui de cette philosophie grossière, épicurienne, et que les idées platoniciennes commencent à germer dans toutes les têtes.

L'hémorragie, pour être salutaire, doit principalement se faire dans certains jours de la maladie ; nous avons déjà remarqué que tout mouvement réglé et ordonné, doit nécessairement avoir une mesure fixe : or, les mouvemens de la nature sont ordonnés ; dès-lors, ces mouvemens doivent répondre à tel ou tel nombre, ou plutôt à tel ou tel période de durée. Nous avons dit ci-devant que les mouvemens de la nature, au moins dans l'espèce humaine, marchent le plus généralement assujettis à la révolution septénaire ; c'est une chose vraiment digne de remarque, qu'à quantité égale, les évacuations aient sur les forces, des effets si différens, selon qu'elles se font, par exemple, le sixième ou le septième jour ; dans le premier cas, elles jettent communément le malade dans un abattement

inexprimable ; au contraire, le septième jour, elles relèvent notablement les forces, au lieu de les diminuer. Tout cela prouve bien, comme nous l'avons dit tant de fois, la nécessité de considérer, indépendamment des affections matérielles, les affections d'un principe supérieur à la matière, et qui se sert de la matière, comme d'un sujet propre à exprimer ou à réaliser les différentes idées qu'il a conçues ; ce qui le prouve sur-tout bien évidemment, c'est que, quoique la quantité des évacuations soit fort différente, dans les différens individus ; cependant ces évacuations se font généralement dans les mêmes époques, ou dans les mêmes intervalles de durée ; c'est ainsi que nous disions en physiologie, que, dans chaque espèce d'animal, le temps de la formation du fœtus est constamment le même pour tous les individus, quelque différence que ces individus présentent dans la masse respective de leur corps.

Mais sur-tout, toutes les hémorragies du nez, de même que toutes les autres évacuations critiques, doivent nécessairement, pour être avantageuses, être subordonnées aux actes de la coction, c'est-à-dire, qu'elles ne doivent arriver que lorsque la coction est bien établie et qu'elle est en pleine vigueur. Dans la fièvre inflammatoire générale qui est dé-

pouillée

pouillée de toute affection locale, le sang est le sujet sur lequel s'exerce, d'une manière spéciale, l'altération maladive, et dès lors, c'est dans l'urine que l'on doit sur-tout observer et suivre les progrès de la coction.

Lorsque la coction est bien établie, l'urine dépose promptement, et la matière qu'elle dépose est blanche, homogène, bien fondue, bien coulante, et elle n'a point d'odeur désagréable. (» Optima vero urina est quando » sedimentum fuerit album et læve et æquale » *Hip.* progn.) Cette matière est parfaitement purulente, comme nous l'avons dit, c'est-à-dire, qu'elle est absolument semblable au pus qui se forme dans les inflammations locales, lorsqu'elles sont en voie de guérison; et ce pus est une humeur d'une nature spécifique, qui ne peut être élaborée que par les forces de la vie, et qui, comme le disoit fort bien *Galien*, suppose toujours le bon état de la nature et sa victoire sur la maladie. » Pus superante quidem naturâ.

(C'est un bon signe dans les fièvres qui se prolongent, lorsque les urines sont rendues avec douleur (1): c'étoit le moyen de crise

(1) « Stranguria autem his diuturna et laboriosa erat urinæ autem his erant multæ, crassæ variæ et rubræ, et mistæ pure cum » dolore. Superstites autem facti sunt omnes his neque quenquam ho-

le plus avantageux, dans les fièvres si difficiles et si dangereuses qu'*Hippocrate* décrit dans sa seconde constitution, lib. 7, sect. 2; *Vallesius* donne beaucoup de valeur à ce signe dans les fièvres, *Vallesius*, *pag.* 27, *premièré colonne à la fin* .... Il dit que, d'après la pratique de *Galien*, il avoit soin de donner les diurétiques vers le déclin de toutes les maladies humorales, et plus généralement vers le déclin de toutes les maladies, qui ont leur foyer dans le système vasculaire.)

» tum mictum vidi ». A l'occasion de ces urines abondantes dont parle *Hippocrate*, j'observerai qu'il arrive quelquefois dans les maladies aiguës, qu'il survient une affection comme de diabetès, en sorte que, quoique les malades rendent des urines en quantité correspondante à la quantité de boisson, et qu'il ne paroisse pas qu'on doive soupçonner que la vessie est pleine outre mesure, cependant cette plénitude de la vessie existe réellement; il est donc bien important, comme l'a dit *Morgagni*, de s'assurer de cet état; et quoique les malades rendent les urines quelquefois continuellement, il faut observer dans quel état se trouve l'hypogastre, et s'il y a une tumeur, qu'on doit raisonnablement attribuer à la réplétion de la vessie, employer tout d'un coup la sonde: cette précaution est d'autant plus importante, que ce diabètès s'accompagne souvent d'une affection du système nerveux, qui peut rendre la vessie insensible à son stimulus ordinaire. *Hippocrate* a parlé de cette espèce de diabètès, « urinæ » autem multæ prodibant ingesto, quidem potû, non respon» dentes, sed multum superantes ». Il dit que l'affection du cerveau s'y joignoit souvent. « Plurimos autem omnium sopor » gravis continebat, épid. lib. 3, sect. 2. Morgagni, epist. 41, n°. 15, ouvrage qui, à ce que je vois, est si peu connu, et qui mérite tant de l'être.

Un autre caractère bien important que présentent les urines lorsque la coction est établie, c'est que, comme l'ont vu *Joubert* et *Gradi*, et comme *Morgagni* l'a vérifié (*de sed. et caus. morb. ep.* 49, n°. 21), l'urine est assez communément chargée de petits graviers qui flottent sur la surperficie (1), ou qui, le plus souvent, s'attachent en grande quantité aux parois des vaisseaux (2). Ces graviers sont ordinairement d'une couleur brune, et, comme l'a observé *Gradi*, ils sont constamment friables, c'est-à-dire, qu'ils s'écrasent facilement sous les doigts ; et c'est par-là qu'ils diffèrent des graviers que porte l'urine dans les affections néphrétiques. *Morgagni* a observé que ces petits graviers se trouvent aussi, très-fréquemment, vers le déclin des douleurs de tête et

(1) M. Tirky a observé que les urines donnent des sels neutres dans les maladies fébriles qui doivent se terminer heureusement. *Haller*, actuar, lib. 5, p. 30.

Les urines de cette espèce sont rendues le plus communément avec quelque douleur.

(2) Ce signe n'est cependant pas infaillible ; voy. *de Haën*, tom. 5, *pag.* 329 et 330, *part.* 10, *chap.* 3, qui attache cependant à ce signe une grande importance, *ibid. pag.* 367, 368, 369, etc. 272 : « quæ propter [illegible] homine qui [illegible] « [illegible] sit urina consentanea et abundè arenosâ [illegible] , « audiveres [illegible] hunc casum benè [illegible] ut [illegible] « [illegible] et citra exceptionem, regulam [illegible] » Morgagni disoit que ce signe ne l'avoit trompé qu'une seule fois

des affections apoplectiques. (Les urines de cette espèce sont rendues le plus souvent avec quelque douleur, *cum aliquo ardore*, (disoit *Albertini*). J'ai eu occasion de voir ces petits graviers dans un homme attaqué d'une fièvre gastrique qui portoit fortement sur la tête; le rétablissement de ce malade fut plus prompt qu'on n'auroit cru pouvoir l'espérer.

Si l'hémorragie du nez est seulement annoncée par l'ensemble des signes que nous venons d'exposer, ou qu'elle soit trop foible, et que le sang, par exemple, tombe goutte à goutte, il faut aider la nature, décider l'hémorragie ou la rendre plus abondante; pour cela il faut tenir le malade un peu chaudement, il faut lui donner de légers cordiaux, et exposer la tête à la vapeur de l'eau chaude : *Hipp*. faisoit des fomentations chaudes sur la tête, *voy. l'hist. de Meton*, *com. de Galien*, *tom.* 3, *pag.* 482). *Galien* nous apprend que, dans cette circonstance, et lorsque l'état du malade étoit désespéré par l'effet de cette hémorragie manquée et avortée, les anciens médecins étoient dans l'usage de sacrifier les narines; et *Prosper Alpin* rapporte que cette pratique est encore fort commune en Egypte. (On observe que les hémorragies du nez sont rares et difficiles chez les personnes habituées au tabac.)

Stahl remarque avec raison que cette pratique des Egyptiens est fondée sur ce que, dans les climats chauds, la nature mettant plus de vigueur et d'énergie dans ses mouvemens, la solution des fièvres, par les hémorragies, doit être plus fréquente que dans les pays plus tempérés.

Il peut arriver que l'hémorragie, quoique critique, soit dangereuse par son excès, et qu'il soit nécessaire d'y apporter remède; ceci arrive principalement lorsque l'hémorragie se décide quelques-uns des jours coïncidens, tels sont le troisième et le cinquième de la première révolution, le neuvième et le onzième de la seconde, parce que les crises qui se font dans ces jours coïncidens, dépendent presque toujours de la violence extrême de la fièvre qui provoque la nature d'une manière pernicieuse.

Les hémorragies excessives sont très-souvent produites par l'abus des remèdes échauffans, sur-tout dans les gens d'une complexion vigoureuse, et qui sont dans toutes les forces de l'âge.

Cette hémorragie excessive se connoît d'abord par la quantité du sang évacué, mais sur-tout par la pâleur et la lividité des chairs, par la foiblesse extrême, par la disparition de tous

les vaisseaux, et par l'état du pouls qui est extrêmement foible, tremblant et intermittent.

Dans cet état, indépendamment des moyens révulsifs, comme la saignée du bras faite à petite quantité et répétée selon les circonstances, de la ligature des membres, des lavemens froids, des boissons très-froides, et des narcotiques, il faut appliquer à froid sur les narines un mélange d'eau et de vinaigre. (Vinaigre rosat, auquel on peut ajouter du sel de nitre et un peu d'extrait de saturne). Dans les cas pressans, *Van-Swieten* a beaucoup vanté une forte solution de vitriol blanc, dissous dans de l'eau commune ou de l'eau rose, par exemple, demi-drag. de vitriol blanc, dissous dans demi-once d'eau : on trempe dans cette dissolution des tentes ou des bourdonnets, on les introduit dans les narines, et on a soin de les diriger de manière qu'ils y pénètrent profondément ; si ce moyen ne suffit pas, on peut introduire, avec précaution, dans les narines, une éponge fine chargée d'alkool, ou d'esprit de vin rectifié.

D'après *Hippocrate*, *Galien* appliquoit des ventouses sur les hypocondres ; il faisoit cette application sur l'hypocondre droit, lorsque le sang couloit de la narine droite, et réciproquement ; un moyen très-puissant pour arrêter les hémorragies du nez, c'est d'appliquer à

froid sur les reins, sur le ventre, mais sur tout sur les testicules, un mélange d'eau et de vinaigre (on dit que ce moyen abat les fumées du vin): nous avons vu en physiologie que les testicules, quand ils commencent à entrer en exercice, portent leur action sur tout le corps, qu'ils changent toute son habitude, et qu'ils altèrent profondément sa substance; en sorte qu'il n'est pas douteux que les testicules n'établissent un centre principal de force et de vie, et que les impressions qui y sont ressenties ne se répètent avec beaucoup d'avantage sur le reste du corps, et sur-tout sur le système vasculaire, et très-éminemment le système artériel.

(Dans les hémorragies opiniâtres, on obtient quelquefois de bons effets de l'emploi des lavemens émolliens, donnés à petite dose et fréquemment répétés, de semblables fomentations sur le bas-ventre et de l'usage intérieur de l'acide vitriolique un peu dulcifié, étendu dans l'eau froide: dans ce pays, on emploie fréquemment l'eau de *Rabel*.. On peut éprouver de bons effets des compressions fortes appliquées sur les vaisseaux des narines: *Morgagni* rapporte que l'habile médecin *Valsalva* guérit une hémorragie, devenue habituelle, en comprimant fortement avec les doigts les vaisseaux intérieurs des narines; il

fut conduit à l'emploi de ce moyen, par ce qu'il avoit remarqué souvent dans ses dissections, que les vaisseaux des narines étoient fort développés, à peu près à un travers de doigt de l'union des cartilages avec les os, epist. 14, n°. 24.)

Sydenham observe qu'une précaution importante, dans le traitement de ces hémorragies, c'est de donner peu après un purgatif (1), et il dit qu'il n'y a que ce moyen qui puisse en prévenir les retours. Cet effet des purgatifs ne dépend pas des évacuations qu'ils procurent, mais de l'irritation qu'ils portent sur les intestins, et de la nouvelle tendance, ou de la nouvelle détermination qu'ils introduisent dans les mouvemens.

La fièvre inflammatoire, sur-tout quand elle traîne en longueur, se termine assez fréquem-

---

(1) « Quibus in febribus sanguinis multitudo erumpit undecunque, his in refectionibus alvi humectantur, *aph.* 27, *sect.* 4. *Martian*, pag. 310, *seconde colonne*. *Martian* entend différemment cet aphorisme : il dit que le foie affoibli, dans les fièvres, par les grandes évacuations de sang, produit des flux de ventre dans la convalescence, en dépravant la digestion des alimens, accident qui est annoncé par la ténuité et l'état de crudité des urines.

Cette pratique est fondée sur l'observation d'*Hippoc.* « Quibus in febribus multitudo sanguinis, erumpit his in refectionibus alvi humectantur, aph. 27, sect. 4 ; il me paroît que *Prosper Martian* a mal entendu cet aphorisme.

ment par les sueurs : ces sueurs, vraiment critiques comme moyen d'évacuation, doivent être bien distinguées des sueurs qui paroissent sur le déclin de presque toutes les maladies fébriles, et qui ne contribuent point à emporter les produits de la coction, ou les causes matérielles de la maladie ; mais qui indiquent seulement que la maladie est détruite, et que les mouvemens rentrent, comme par un effort brusque, dans leur mode de distribution naturelle et ordinaire, comme l'a très-bien dit M. *Freind* : quoique *Freind* ait dit beaucoup trop généralement que la sueur n'étoit jamais utile comme moyen de solution ou d'évacuation, mais seulement comme un moyen de pronostic.

La sueur, pour être avantageuse dans la fièvre inflammatoire, doit nécessairement être subordonnée aux mouvemens de coction, comme nous l'avons déjà dit de toutes les évacuations ; les signes qui l'annoncent, sont le relâchement de la peau et la chaleur douce et humide qui la pénètre, la mollesse et la souplesse des artères, dans lesquelles il semble que le sang roule par longues ondulations détachées. La sueur est communément précédée d'un frisson plus ou moins considérable, comme le sont presque toutes les évacuations critiques ; et ce frisson, dans la sueur imminente, est accom-

pagnée de la suppression des urines et du resserrement du ventre. *Sydenham* qui, dans les maladies inflammatoires, donnoit des lavemens, au moins une fois chaque jour, en suspendoit constamment l'usage vers le temps de la crise, comme très-pernicieux, et il remarque qu'à cette époque, il est de la plus grande importance que le ventre soit resserré : « Quantò » magis adstrictam alvum illi præstitero, eò » magis extra periculi aleam colloco ». Si le ventre est trop dévoyé, on peut donner l'opium. Voy. *Haller*, tom. 5, pag. 79, elem. physiol. *Werlhof.*

Lorsque ces signes annoncent l'éruption de la sueur, il faut aider cette opération salutaire de la nature par des sudorifiques ; mais une précaution importante, c'est de déterminer l'action trop vague de ces remèdes et de la fixer sur la peau, en excitant légèrement les forces de cet organe, soit en tenant les malades un peu plus couverts, soit en faisant des frictions.

Alberti, dans la dissertation qu'il a donnée sur la fièvre des camps ou la fièvre de Hongrie, qui paroit participer et du génie inflammatoire et du génie catarral, nous instruit d'une pratique très-commune chez le peuple, et qui passe pour spécifique : elle consiste à faire bouillir de l'ononis, ou de l'arrête-bœuf, dans de bon

vin, on y ajoute des oignons, des œillets et du sel, on lave la tête à chaud avec cette décoction, le matin, l'après-midi et le soir; et on a soin de la renouveler à chaque nouvelle lotion. Si le malade ne peut supporter ces lotions de la tête, on lui frotte rudement les articulations avec un linge assez ferme, et qui soit bien chargé de cette décoction; on répète également trois fois par jour les frictions, toujours avec la précaution de rejeter ce qui a déjà servi. L'effet assuré de ces frictions est d'adoucir promptement tous les symptômes, de calmer le délire, de procurer un sommeil tranquille, suivi d'une sueur légère qui coule uniformément de tous les points du corps: il y a apparence que cette pratique réussit dans le premier état de la contagion.

Nous parlerons ailleurs de l'indication des sudorifiques; nous remarquerons seulement ici, que toutes les déclamations contre les sudorifiques sont vaines et fausses dans leur généralité; car il n'est pas douteux, d'après l'histoire des épidémies, qu'il n'y ait des circonstances dans lesquelles les sueurs emportent tout d'un coup les maladies; il n'est question que de déterminer ces circonstances: or, il paroît qu'une des circonstances les plus essentielles, c'est lorqu'on a lieu de présumer que la ma-

ladie a été contractée par contagion, ou par défaut de transpiration (1), et que les miasmes semblent encore flotter librement dans le tissu cellulaire, sans avoir porté sur le corps d'impression profonde et permanente.

---

(1) C'est ce qu'on appele l'état rhumatismal ou catarral, qui, quand il est absolument simple, est susceptible de céder aux sudorifiques, aux vésicatoires, à l'opium, etc.

FIN.

TABLE

Des Chapitres contenus dans ce Volume.

SECONDE PARTIE.

Fin de la Table.

ERRATA.

Page 6, ligne 8, redoublement, *lisez* redoublement.
Page 18, ligne 3, gilde, *lisez* Guide.
Page 41, de description *lisez* de la description.
Page 24, ligne 17, santé; *lisez* santé,
Page 28, ligne 6, voie, *lisez* voie
Page 47, ligne 9, doit, *lisez* doivent.
Page 48, ligne 21, unient *lisez* unient,
Page 55, ligne 23, *dedicisti*, *lisez* didicisti.
Page 84, ligne 26, imitatus, *lisez* innatus.
Page 115, ligne 7, considérée, *lisez* considéré.
Page 117, note 2, ligne 5, *Celsce*, *lisez* *Celse*.
Idem. note 1, ligne 5, *Rosenstein*, *lisez* *Rosenstein ou Rosen*.
Page 110, ligne 2, le, *lisez* les.
Page 121, ligne 4, spiritueuse; *lisez* spiritueuse
Page 126, ligne 26, motilations, *lisez* motilations.
Idem. ligne 29, et, *lisez* etc.
Page 145, ligne 24, *Cheine*, *lisez* *Cheyne*.
Page 161, ligne 9, plaine *lisez* pleine
Idem. ligne 20, coagulescent, *lisez* coagulassent.
Page 162, ligne 27, practicien, *lisez* praticien.
Page 171, note, *Becher*, *lisez* *Boecher*.
Page 173, ligne 24, morbificum, *lisez* morbificam.
Page 204, ligne 4, *Philleur*, *lisez* *Philleur*.
Page 224, ligne 8, délayantes *lisez* délayantes;
Page 282, ligne 17, à, *lisez* ont.
Page 298, ligne 17, purulentes, *lisez* purulente.
page 321, ligne 18, ne peuvent, *lisez* peuvent.
Page 329, note 1, ligne 5, loremum, *lisez* stornum.
Page 373, note 2, ligne 2, dérivation *lisez* dérivation,
Page 374, note, ligne 3, *Marttian*, *lisez* *Martian*.



